

---

# JOCONDE BERTHIER

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

## I.

Au concert des oiseaux qui pépiaient dans les platanes du boulevard Malesherbes, Robert Guérin s'éveilla, ouvrit les yeux et se prit à réfléchir.

La grande affaire était vraiment de savoir de quelle façon il se tuerait.

N'eût été ce point capital à décider, le cœur meurtri, l'âme déchirée, il se fût presque indigné de se lever comme à l'ordinaire, ce matin-là, dans notre monde dégradé, si plein d'amertumes et de déceptions.

Un joli soleil d'avril, dont les rayons se jouaient sur de belles tapisseries de Flandres qui entouraient son lit, entrant par la fenêtre restée à demi ouverte; sur sa table, près de la lampe qu'il avait oublié d'éteindre, il retrouva, déjà cachetée, la lettre qui contenait ses dernières volontés, à côté d'un factum dont les feuillets épars, çà et là, attestaient le transport d'une inspiration désordonnée.

Disciple ardent de Schopenhauer, amer, vaincu, révolté, Robert Guérin avait passé une partie de la nuit à dire son fait à la vie, à la décrépitude sociale, à l'humanité déchue, aux vanités de la gloire, .. et surtout à l'amour, source empoisonnée de toutes les misères et de tous les crimes d'ici-bas... Rien n'était resté debout, sauf les in-

stitutions... Mais dans ces vingt pages enflammées, qu'il estimait, non sans orgueil, devoir faire quelque bruit, il avait pris soin de ne point tracer une seule fois, — de peur de le rendre impérissable, — le nom de l'indigne Christiane.

Elle s'appelait Christiane Stanhope Felsen, fille de la célèbre actrice suédoise Thécia Felsen, morte il y a dix ans dans l'incendie du théâtre de Stockholm.

La première fois qu'il s'étaient rencontrés, c'était en Suisse.

Touriste consciencieux, il avait grimpé le Righi et bu du petit-lait à Notre-Dame des Neiges. Au retour, il s'était égaré sans guide par un ravin abrupt, au fond duquel, se voyant fourvoyé, il s'occupait de chercher sa route... lorsqu'il entendit tout à coup ces mots qui descendaient du ciel avec un accent légèrement scandinave :

— Monsieur!.. monsieur! venez à mon aide, je vous prie!..

Debout au haut d'une roche surplombant le sentier, Robert aperçut un jeune *bachelor* qui semblait s'être trop hasardé dans une escalade de casse-cou.

Ce *bachelor*, vêtu d'un élégant complet, jaquette et *knicker-boots*, c'était Christiane Felsen... O souvenir!.. Il l'avait ramenée à sa tante, qui l'attendait à l'hôtel, toujours un peu inquiète de l'humeur aventureuse de sa nièce.

Christiane Felsen avait dix-neuf ans, une de ces beautés exotiques bizarres et troublantes, avec cet étrange parfum d'excentrique et cette hardiesse d'émancipation particulière aux jeunes filles norvégiennes. Née d'une grande artiste, douée d'une voix rare et déjà célèbre en son pays, elle allait à Paris, sur les traces des Jenny Lind et des Nilsson, pour y prendre les leçons d'un professeur fameux.

Accueilli en sauveur, Robert Guérin s'était fait le compagnon des deux étrangères. Ensemble ils avaient visité tous les lacs, libres, indépendans, sous le chaperonnage facile de la tante, peu alerte à escalader les monts, et qui les laissait courir seuls à leur gré. Dans cette camaraderie de rencontre, où le seul vent du caprice de Christiane les guidait, les deux cœurs s'étaient pris... A Fuelen, ils s'étaient engagés... Leur voyage les avait conduits jusqu'à Milan... Puis...

Finalement, au bout de deux mois, ils étaient revenus à Paris. Hélas! quels projets!.. quels rêves!..

Au moment où commence cette histoire, une année s'était écoulée... La veille, dans une explication suprême et tragique, succédant à des scènes de récriminations jalouses qui duraient depuis un mois, à propos d'un très riche prince russe, trop assidu chez elle et qui la suivait partout dans les salons de la colonie

étrangère, Christiane, oubliant ses sermens, avait jeté le masque... Elle épousait le prince Ivan Chermetef.

Terrassé par ce coup de foudre, devant une telle audace de trahison, il avait semblé à Robert que le monde s'écroulait, qu'il tombait tout à coup dans un trou noir... Le malheureux n'avait proféré que ces mots :

— Adieu ! je vais me tuer !

Il en était là.

## II.

Robert Guérin avait vingt-cinq ans, cet âge de la fougue et de l'ardeur de vivre, des grands enthousiasmes et des grands élans. Sans avoir rien d'un héros de roman, il portait en lui de quoi attirer le regard par un certain ensemble de traits, un air de race, qui le séparaient de la foule et révélaient une nature affinée par une éducation peu commune. Élégant de façons sans le moindre apprêt, son regard franc, jeune et doux, contrastait avec une sorte d'assurance, dont on devinait le foyer dans cette volonté acquise et cette confiance en soi qui est l'effet ordinaire de toute réelle culture d'esprit. Jusqu'à ce jour d'épouvantable désastre, né parmi les heureux, tout lui avait souri.

Fils d'un très haut fonctionnaire politique, mort à peu près ruiné par des prodigalités folles, il avait été soutenu dans la vie par l'ascendant d'un nom en vue, et, bien qu'il eût perdu son père à douze ans, les relations qui lui étaient restées lui ouvrant d'emblée toutes les portes, le prestige de la fortune avait accompagné ses pas. Élevé par une mère admirable, jeune encore en son deuil de veuve, son enfance n'avait pas connu la gêne d'un pli de rose. Naturellement doué d'une intelligence vive, épris d'une ardente curiosité des choses, il avait traversé les années de collège sans plus d'ennuis que d'efforts, et ses réels succès de concours ne lui avaient presque rien coûté. Cependant ses traditions de famille, un patrimoine léger, tout lui faisait une obligation du travail et une loi de devenir quelqu'un. Il était entré à l'École normale avant de faire son droit. Son unique épreuve de la douleur avait été la mort de sa mère : il avait alors vingt ans. Resté seul, non sans faiblir tout d'abord sous ce coup terrible, il s'était ramassé sur lui-même, résolu par un sentiment pieux à poursuivre la route qui lui avait été tracée. Énergique et volontaire, malgré certain fond de tendresse qui lui venait de sa mère et resté chez lui comme un instinct, le séjour de l'École l'avait bronzé. Un peu gêné d'abord par une sorte de candeur native, crédule au bien, il s'était jeté à corps perdu dans ce jeune milieu

sceptique, en fanfaron peureux, craignant même d'être raillé de ses façons aristocratiques, qu'il avait peine à dépouiller.

Au bout de trois ans, ses études achevées, le caractère fortement trempé aux sources des anciens, comme Ajax, il eût défié le ciel, et celui-là l'eût fort surpris qui eût prétendu lui découvrir dans le cerveau quelque recoin d'ingénuité.

Maître absolu de ses actions, une douzaine de mille livres de rente, épave sauvée d'une liquidation difficile, lui assurant l'indépendance : tel il était entré dans la vie. Impatient d'arriver à la gloire et merveilleusement armé pour la lutte, il s'était élancé à l'assaut, faisant du premier coup sa trouée par un début brillant dans un grand journal politique. Débordant, plein de feu, et porté par son nom, il s'était rué au milieu de la bagarre littéraire, avec cette âpreté de style et de vues des novateurs tout fraîchement convaincus. En quelques articles virulents, il avait étalé le bagage des théories sur le siècle, des critiques gouvernementales, des satires sociales dont il était naturellement bourré,.. tombant à bras raccourcis sur les systèmes, en précurseur de grandes œuvres, prêt à rafistoler le monde et à retoucher la création... Au bout de six mois, il s'aperçut avec un sincère étonnement qu'il avait tout vidé de ce que contenait son sac, et touché le fond de son puits de sapience.

Un certain renom dans le monde l'attachant au rivage, l'emploi de son érudition n'était point sans l'embarrasser. Trop fort pour s'attarder à quelque rôle secondaire, et trop ambitieux pour l'accepter, il lui fallait choisir sa voie. Poète, historien, philosophe, dramaturge, polémiste ou romancier : par diplômes, il était propre à tout, — pour peu qu'il découvrit quelque veine toute neuve dans quelque région de l'art inexplorée.

Revenu de sa première fougue, et acculé au pied du mur, il demeura rêveur et se tâta, très perplexe sur l'effort à tenter. Très doué en l'art du style, l'esprit ordonné, le sens critique aiguisé, il lui fallait bien s'avouer qu'il lui restait à se procurer la faculté maîtresse : l'*invention*, ce sens supérieur que le pédantisme un peu naturel aux gradés universitaires se plaît volontiers à ne considérer que comme un appoint secondaire, et traite en général avec dédain. Encore imbu de l'esprit de corps et, par suite, accoutumé à considérer d'un peu haut tout mortel non initié méthodiquement à ce fameux culte des *humanités*, hors duquel le *xvii<sup>e</sup>* siècle n'admettait point qu'on pût être honnête homme, sa déconvenue fut vive lorsque, ayant fait le tour de lui-même, il se trouva tout aussi impuissant qu'un autre, avec ses *humanités* sur les bras. L'aplomb de quelques anciens de l'école, demeurés fruits secs

dans des journaux, après des essais malheureux, ne pouvait lui faire illusion sur leur valeur... Tout autant, et plus encore que lui peut-être, ils savaient du grec...

Un peu las de son premier effort, mais cependant décidé à frapper un grand coup, en jetant au monde une grande œuvre, résolution toujours facile à prendre, il s'était senti le besoin de se recueillir et de rafraîchir ses idées à l'écart de la fournaise. C'est alors que, ses ressources de fortune lui permettant d'attendre son heure, il était parti gaiement pour la Suisse.

Bien qu'il eût même fréquenté chez le monde du faubourg, et en dépit de ces quelques années de quartier Latin après lesquelles le plus naïf n'a rien à perdre en fait d'ingénuité, jusqu'à ce premier essor, Robert Guérin n'avait réellement point encore vécu. Roué d'imagination, sceptique raffiné, les journaux à scandales lui avaient bien tout appris du monde des filles, et de la vie galante, qu'il savait sur le bout du doigt. Mais, forcément cloîtré dans l'école, théoricien subtil, à cette comédie sociale, il n'avait assisté que de loin ; son *byronisme* restant platonique, en attendant le jour de l'action. Hélas ! à sa première rencontre avec Christiane, théories, scepticisme, bravade et rouerie, il avait tout oublié !.. Vierge de cœur, il s'était élancé à l'étourdie dans ce bleu de la passion qu'il avait tant de fois si cruellement raillé du haut de sa superbe. Comme un simple *idéaliste*, il avait engagé sa foi, sa vie, son âme, aimé, souffert comme un enfant...

A l'heure matinale où commençait cette journée, de ce roman d'amour, Robert Guérin sortait anéanti, désespéré, brisé, à demi ruiné... Si féroce ment trahi, il n'avait plus qu'à mourir !..

### III.

Mourir à vingt-cinq ans, ou mourir à quatre-vingt dix, au fait et au prendre, il est bien évident que c'est tout un. — Qu'est-ce que la vaine durée d'un demi-siècle dans le cours éternel des choses?.. A cette minute précise où la vie va nous quitter, jeune ou vieux, devant ce même pas à franchir violemment, tout homme a le même âge. Libre penseur, Robert n'en était point, d'autre part, à discuter son droit de rejeter le fardeau d'une existence perdue. Tout imbu des plus purs principes du déterminisme contemporain, incapable d'élever un doute sur la nécessité de l'enchaînement des effets et des causes, bien convaincu que rien enfin n'arrive qui ne doive arriver, son suicide était résolu. Et puis la passion vraie a de ces désespoirs violens dans lesquels tout s'effondre et périt. A quoi bon prolonger la lutte en ce monde corrompu, abject et vil?..

Un simple revolver, une balle dans le cœur, tout était dit... et le calme du Nirvana commençait pour lui.

Entre temps, sa toilette achevée, sous le poids lourd de ses pensées, il ordonna à son domestique de descendre s'informer, près du portier, s'il n'était point venu quelque lettre à son nom... Il avait décidé d'attendre *d'elle*, jusqu'au soir, un éclair de repentir, ou un appel à son pardon.

Rien n'était encore arrivé.

Pour occuper son désespoir, il procéda au rangement de ses manuscrits, de ses papiers ; plaça dans le tiroir d'un vieux secrétaire Louis XVI, son testament, bien en vue, .. lequel contenait ses déclarations suprêmes, et jusqu'à l'ordonnance de son convoi. Sans mourir pour la galerie, il estimait qu'il se devait à lui-même de disparaître du moins en stoïque. Ces dispositions parachevées, ayant mis à part deux petits portraits d'aïeuls, et quelques bibelots de famille qu'il laissait par convenance à une vieille parente qu'il n'avait jamais vue, il tira d'une boîte d'ébène un fort beau revolver dont il fit jouer la batterie, qu'il chargea et qu'il mit dans sa poche, en prévision de tout événement.

— C'est mon dernier viatique !.. se dit-il amèrement.

Puis il sortit pour aller faire ses adieux à son ami Rival, l'unique confident de son rêve écroulé.

La rue Murillo était gaie, vivante de son train matinal, et des odeurs printanières de lilas soufflaient du parc Monceau. Robert songeait vaguement, à part lui, à l'antithèse du lieu, de l'heure et de sa situation, parmi tous ces gens souriant à la vie qui leur renvoyait ses sourires, tandis qu'il passait, le dédain aux lèvres, comme un de ces personnages macabres des tableaux d'Holbein ; et il creusait sa pensée, irritant la plaie de son cœur. Tous les désespoirs d'amour célèbres, il les connaissait, non moins que leurs diverses catastrophes. Triste Werther, il allait finir comme tant d'autres avaient fini. Puis, des réminiscences de fortes pensées sur la mort volontaire lui revenaient à l'esprit. « Le suicide est la maladie des raffinés et des philosophes, » a dit quelque part Saint-Marc Girardin. Ce mot, Robert l'avait mis comme épigraphe aux pages amères qu'il laissait à ce monde pour adieu... Cependant, malgré lui, par instans, il se sentait au cœur des assauts lancinans qui le rattachaient à la terre par ce misérable lien de la douleur. Il souffrait tant à l'âme qu'il se demandait si réellement, avant le soir, il n'allait pas être frappé d'une de ces morts banales qui sont le lot naturel de la vie... Il tremblait à cette pensée de perdre sa vengeance, et ce dernier acte de tragédie qui devait laisser à jamais sur le front de l'ingrate une marque de sang. A cette heure de véritable agonie, tout lui revenait à la fois de cette année si pleine de joies, de con-

fiance et d'adorables projets ! L'amour exalté de Christiane, ses protestations d'enfant, le mystère de leur liaison... dans cette vie mondaine, où déjà elle était saluée comme une grande artiste ! Ils avaient fixé le jour de leur mariage au lendemain de ses débuts...

Quel roman bizarre et charmant d'unir alors les deux jeunes gloires, et de lancer à la foule un seul nom !

## IV.

Raoul Rival, peintre de talent, le confident suprême que Robert Guérin s'était choisi, était pour lui presque un frère. Leurs deux familles étroitement liées, leur camaraderie d'enfance, avaient noué entre eux une de ces amitiés où, pour ainsi dire, tout se met en commun, et jusqu'aux idées les plus opposées. Rival, plus âgé de cinq ans et touchant à la trentaine, n'était point du reste le premier venu. Grand, mince, une tête expressive avec sa barbe taillée en pointe à la Henri II, tout respirait en lui la décision d'une nature solidement équilibrée. Fils d'un agent de change et riche d'une quarantaine de mille livres de rente, son côté faible était l'ambition de se créer une renommée tapageuse ; il y sacrifiait tout. Après avoir gâché, comme il le disait, ses meilleures années « dans le cul-de-sac académique de la rue Bonaparte et chez les pontifes de la peinture officielle, » il avait eu son chemin de Damas ; l'ange l'avait conduit vers les beautés du genre impressionniste. Il ne s'y était point perdu ; et, pour marquer sa crânerie, signait des toiles, non toujours dépourvues de talent, du nom de *Benoît Rival*, — le nom de Raoul, dont il était affligé, lui semblant manquer de truculence. Chaud de cœur, original et peu soucieux du monde, par un trait de générosité romanesque, il avait épousé une simple ouvrière, sous prétexte qu'elle était belle et qu'elle avait du cœur, et il s'en était bien trouvé. Son hôtel de l'avenue de Villiers, son atelier, étaient le sanctuaire tumultueux des avancés de l'art.

Bien que Rival dormit encore, Jasmin, le valet de chambre, qui connaissait Robert, le laissa pénétrer tout droit dans la chambre de son maître.

— Tiens, c'est toi ? s'écria Rival brusquement réveillé, quelle heure est-il donc ?..

— Je ne sais pas, répliqua Robert ; l'aiguille de ton cadran marque dix heures et demie.

— Dix heures et demie !.. Ah ça, tu es donc somnambule ?

— J'ai à te parler, reprit gravement Robert ; lève-toi.

Au ton et à l'inflexion de ces quelques mots, Rival se secoua décidément.

— Tu as une affaire !.. dit-il, cette fois sérieux.

— Oui!

— Avec qui?..

— Avec la fatalité stupide qui régit tout... Christiane me quitte,.. elle se marie...

— Avec le prince Chermetef?..

— Tu le savais?

— Non! mais, hier, un journal en parlait... Et la chose, du reste, était facile à prévoir... Christiane n'est pas une mauvaise créature... C'est une artiste, une emballée... Lancée comme elle l'était dans le grand monde qui la grisait de succès, vous avez un peu vécu comme des fous, et à peu près croqué, en un an, une bonne moitié de ton capital... C'est toujours la lettre de la Périchole, ou de Manon Lescaut : « Mon cher amant, je t'adore,.. mais... »

— Mais, la malheureuse, elle m'aime!

— Oui!.. elle t'aime... ou elle t'a aimé, du moins, avec toute sa fougue de toquée... Mais qu'y faire?.. Il t'arrive ce qui devait arriver.

— Tu trouves son infamie toute simple, et tu l'excuses...

— Non, j'explique le cas bête!.. Bête comme tout ce qu'on peut attendre de bête au contact de cette société de bourgeois. Le coup est raide... mais j'espère que tu es décidé à secouer cela vaillamment...

— C'est ce que je vais faire! répliqua flegmatiquement Robert; aussi, je viens te dire adieu, et te charger de la situation que je laisse.

— Tu pars?

— Je me tue!

A ce mot, Rival fit un bond sur sa chaise.

— Hein?.. dit-il.

Il est de ces projets absurdes qui, par leur absurdité même, échappent à toute discussion. Rival resta tout d'abord abasourdi.

— Ah ça, tu es fou? reprit-il.

— Pourquoi?.. répondit Robert, j'en ai assez, voilà tout!.. Est-ce folie que d'en finir d'un coup avec une existence dont je suis déjà las?.. avec un monde où tout n'est que pourriture, lâcheté, vilénie?.. Je suis fini, vidé, désespéré. C'est une vie manquée... je m'en défais!..

— Ho!.. ho! dit Rival, en le regardant, la crise est aiguë!.. Du moment que tu fais intervenir la politique dans des histoires de femmes, alors où allons-nous?.. Ce n'est pas moi qui te ferai l'éloge d'un temps où le sentiment viril du beau dans les arts est vilipendé par les culs-de-jatte patentés du gouvernement et de l'Institut, qui voient la nature en grisaille d'après la palette du père Ingres... mais il y en a encore qui luttent et vont de l'avant.

— Qu'est-ce que ça me fait?.. dit Robert en haussant les épaules.

— Comment! ce que ça te fait?.. Elle est raide, celle-là!.. Tu veux désertier en pleine bataille?.. Bon! bon! ajouta-t-il à un geste impatient de Robert, tu vas me répondre par la gredinerie de Christiane... Eh bien! quoi?.. Allons au fond de l'affaire... Elle te plante là, la première, et trop tôt pour que tu t'en moques... Mais, animal, tu ne l'épouses pas!.. Car, bien que tu n'en dises rien, il est bien évident que tu en serais venu là un beau jour. C'est elle qui casse la corde... Est-ce que ce n'est pas quelque chose cela?.. Comment! tu allais tomber dans l'irréparable sottise de te faire le mari d'une prima donna... avec tout le cortège de désagréments attachés à l'emploi!.. Ces mariages-là, c'est des mariages de luxe, bons pour les princes régnans... ou pour des ténors en maillots de soie donnant la réplique des duos... Te vois-tu, toi, bonhomme viril, suivant ta femme, chargé de ses bouquets, au milieu des transports d'un peuple idolâtre qui dételle ses chevaux?.. Et quand ta diva te procure elle-même l'occasion de te dégager de la nasse dans laquelle tu t'étais si déplorablement empêtré, tu cries! tu te plains! tu gémis!.. Lorsque tu l'échappes si belle!..

— Hé! ton prêche est inutile!.. s'écria Robert. Je l'aime, voilà tout!.. Tu ne peux pas me comprendre.

— Tu l'aimes! tu l'aimes!.. Pardi, moi-même, je ne suis pas de bois... Mais, corbleu! ça sèche, ces désespoirs-là!.. Et même ça recommence, avec une autre... après un temps!.. Tu as des amis, que diable!.. Et Aurore et moi, nous sommes là pour te distraire... Tiens, justement la voilà!.. Elle va jeter de beaux cris!

— Oh! pas un mot devant elle, je te prie!.. dit vivement Robert. Ce que je viens de te confier, je ne le confie qu'à toi! ne l'oublie pas!..

Au même moment, la porte s'ouvrait; une superbe créature faisait son entrée.

Vêtue d'une robe japonaise en satin bleu de ciel foncé et brodée d'épais ramages d'or et de soie, ses cheveux dénoués, d'un châtain fauve, lui tombaient jusqu'aux reins.

## V.

— Tiens, c'est mon petit Rob!.. dit-elle d'une voix pleine et jeune comme un sourire de printemps. Si tu viens déjeuner, il y a du homard et des moules marinières.

— Apollo!.. quelle nourriture!.. s'écria Rival en levant les bras

au ciel ; non-seulement cette Aurore nous ruine en festins,.. mais encore elle déshonore ma table!..

— Merci!.. répliqua-t-elle, c'est Virginie qui a rapporté tout ça ce matin de la halle... Vous verrez ce homard pour six francs, et vivant... Il en était comique!.. Il courait après moi dans la cuisine.

M<sup>me</sup> Rival, née Fanny Bodard, que son mari appelait volontiers : « Simplette » à cause de ses fréquentes naïvetés, mais plus particulièrement « Aurore » à cause de sa fraîcheur, avait vingt-deux ans. Née dans la misère, et ses parens morts, elle s'était trouvée seule à douze ans sur le pavé de Montmartre. Une vieille cousine l'avait recueillie, l'avait mise en apprentissage chez une célèbre modiste. A dix-huit ans, belle d'un type de distinction rare, elle était première demoiselle. Rival, l'ayant rencontrée dans un bal champêtre, s'était enflammé pour elle en artiste. Mais, comprenant bientôt qu'il y avait un bonheur en cette vertu modeste, il l'avait épousée.

Grande, souple, d'élégance native, comme une patricienne; et, du talon à la nuque, des formes de statue dont elle n'était pas médiocrement fière; mariée depuis trois ans, elle n'avait d'autre idée en ce monde que la vie d'atelier; et, sans aucune instruction, mais d'une intelligence vive, nette et droite, elle s'y était formé un genre d'esprit passablement original. De ces deux cœurs vrais, de ces caractères faciles, épris tous deux d'un même idéal d'indépendance, il était résulté un charmant ménage de camarades, où la tendresse n'était pas moins profonde sous les libertés du langage. Vivant l'un pour l'autre dans leur milieu restreint d'amis, insoucians du monde, ils étaient heureux, ils s'aimaient.

Robert était entre eux comme en famille.

L'effet tragique le plus puissant dans la vie, c'est à coup sûr le drame muet.

Malgré l'entrain naturel d'Aurore, qui suffisait certes à parler pour trois, le Robert auquel Robert assistait indifférent, comme à une des dernières corvées de son existence terrestre, était particulièrement assombri par un nuage. La salle à manger de style flamand, avec ses vieilles crédences authentiques, ses faïences et ses pots d'étain, bien que pimpante ce matin-là, et tout ensoleillée, n'entendait aucun rire. Le valet de chambre servait, ponctuel et marchant sur le tapis sans bruit. Rival lui-même restait morose; non point que, par caractère, il admit un instant que les choses pussent se dénouer comme Robert l'avait résolu. Il était là; son parti était pris d'empêcher ce désespoir fou d'accomplir son projet; mais il connaissait à fond cette jeune nature vibrante, chaleureuse, prête à tous les emportemens passionnels d'une imagination de poète. Il le savait capable d'un acte de crânerie théâtrale, dans le

délire de la première heure... S'il le laissait livré à lui-même, à ce paroxysme de rage sourde, facile à deviner sous le fier stoïcisme qu'il affectait, s'il le quittait d'un moment ou d'un pas, il le sentait en danger... Aussi Rival réfléchissait-il tout simplement au moyen de le chambrer, fallût-il employer la contrainte.

Il résultait de cette préoccupation une sorte de gêne qu'accroissait la présence de sa femme. Aux quelques phrases banales échangées d'un ton bas entre les amis, on eût presque dit une chambre de malade.

— Allons-nous jusqu'au cimetière?... dit Aurore, tout à coup, comme à un enterrement.

Le mot tombait si juste en situation que Rival en eut presque un sursaut :

— Ah! bien non, vous savez! reprit-elle, vous n'êtes pas d'une gaieté villageoise, ce matin!.. C'est bien la peine d'avoir un déjeuner pareil!..

— Tais-toi, ma fille, dit Rival; et laisse Robert tranquille, pour une fois; tu vois bien qu'il n'a pas envie de rire!

— Ah! pauvre Rob! qu'est-ce qu'il t'arrive?

— Rien! répondit-il brièvement.

Mais faire taire Aurore et l'empêcher de questionner, une fois sa curiosité en éveil, il était d'autant plus inutile d'y songer qu'elle aimait Robert en vrai camarade.

— Tu es malade?... Est-ce que tu as encore eu la déveine au cercle?... Est-ce qu'on t'a fait un mauvais article?..

— Il a la déveine d'être à côté d'une pecque insupportable qui l'assassine de ses questions! s'écria Rival, voulant couper court... Il a du chagrin, là!.. Encore une fois, tais-toi!.. Tu vois bien qu'il ne veut pas te répondre.

— Pardi! répliqua-t-elle, subitement attristée, je n'ai pas besoin qu'il en dise si long pour l'entendre... Son chagrin, ajouta-t-elle avec un soupir de condoléance, ce n'est pas un nouveau-né qu'il nous apporte au baptême, et je connais bien son nom... et la marraine, et tout...

— Assez!.. te tairas-tu?

— Hé! certainement, je me tairai, continua-t-elle placide, les deux coudes sur la table, son menton appuyé dans une main. Je sais bien de quoi il faut parler et de quoi il ne faut pas parler. Ce n'est pas à moi qui ai vu le groupe de Puget : *les Quatre Parties du monde*...

— Il y en a cinq! répliqua Rival, qui connaissait le système pour la faire dérailler.

— Oui, mon cher, cinq, si tu veux, pour les amateurs qui ont trop de places dans leurs galeries,.. ajouta-t-elle avec une superbe

ironie. Tu penses si tu vas me la faire *gober*, celle-là!.. Né à Marseille en 1622...

— Qui ça ?

— Puget (Pierre). C'est gravé sur le socle.

— Ah! reprit distraitemment Rival, enchanté d'une si complète diversion.

Mais Aurore continua :

— Après ça, si tu t'imagines que je ne sais pas que la Suède est à côté de la Russie,.. quand même tu ne me l'aurais pas dit l'autre jour!.. Il y en a de jolies, je ne dis pas... des Russes... Mais ce n'est pas des femmes pour nous... C'est trop froid,.. sans compter l'habitude de faire mourir les gens sous le *knout*, comme dans le tableau de Chacart... Robert est trop gentil pour elle, voilà tout... Et s'il voulait seulement m'écouter!..

Un juron formidable de Rival qui se leva en jetant sa serviette avec l'air résigné d'un vaincu, arrêta brusquement Aurore :

— Montons à l'atelier, souffla-t-il à Robert, qui le suivit.

## VI.

— Tu sais que je ne te quitte pas! dit Rival d'un ton décidé lorsqu'ils se retrouvèrent enfin seuls, et que tu ne sortiras pas d'ici avant de m'avoir donné ta parole de ne pas faire de bêtise.

Robert haussa les épaules.

— Bon! bon! j'ai de quoi te loger et de quoi te garder. Ta chambre ici est toujours prête.

— Ah ça, est-ce que tu me prends pour un enfant?.. répliqua Robert.

— Absolument!.. Et, de plus, pour un malade affligé d'un délire extravagant qu'il faut surveiller et soigner... Oh! ne discutons pas!.. Je sais tout ce que tu vas me dire... Mais moi, voici ce que je te déclare : Je suis ton ami, nous nous aimons... Nous avons échangé autrefois trop souvent des calottes pour que n'importe quelle violence compte entre nous... Je suis plus fort que toi, d'ailleurs... Et quand je devrais envoyer chercher la garde... ou te renfermer dans une maison de fous...

— Diantre! c'est sérieux! dit ironiquement Robert échoué sur un divan dans l'attitude d'un foudroyé.

— C'est comme ça!.. Tu as beau me regarder...

— Ainsi, tu trouves que je n'en ai pas encore assez!.. Et quand je viens à toi, mon ami, ou comme tu dis, *mon frère*, à ton tour, tu veux ajouter aussi à mon lot ta part de trahison, d'amertumes... de lâchetés!..

— Bon! bon! tu peux m'insulter! ne te gêne pas!.. C'est dans le

programme de la situation. Tu es malheureux, désespéré, fou, pris de vertige... Mais si j'étais à ta place et si j'avais dans l'idée de me jeter du haut des tours de Notre-Dame, tu m'en empêcherais, n'est-ce pas ?

— Non, je te le jure !.. Si tu souffrais ce que je souffre...

— Eh bien ! c'est précisément à cause de la façon dont tu souffres que je ne veux pas te lâcher. Tu es soûl de chagrin, tu n'as plus ta raison...

— Il y a apparence, puisque j'avais compté sur toi comme sur un homme de cœur.

— Va toujours !.. Dégonfle-toi !.. ajouta Rival en marchant par son atelier.

Il y eut un moment de silence :

— Tiens ! reprit Rival en revenant se poser devant lui, veux-tu que je te fasse une proposition ?..

— Laquelle ?..

— Pour me convaincre... et pour te convaincre toi-même qu'il ne te reste plus qu'à te faire sauter ? — Si, dans huit jours, tu me declares tranquillement que tu en as assez...

— Tu me donneras alors ta permission ?.. répliqua Robert avec un amer sourire.

— Mais, animal, si, d'ici là, Christiane, qui t'aime probablement toujours, et qui a la tête tournée... te revenait désolée ?.. Si, d'ici là, son mariage ratait ?..

Robert haussa encore les épaules sans répondre.

Mais Rival comprit, comme dans un éclair, qu'il avait touché la seule fibre sensible qu'il pût encore faire vibrer.

— Avec ça qu'il y aurait de quoi s'en étonner !.. continua-t-il. Et comme si, encore, les satanées femelles ne jouaient pas à chaque instant ce jeu de vous crever le cœur... pour l'amour de l'art !.. Qu'est-ce qui te dit que, si tu allais la voir demain, ou après-demain ?.. Ou, plutôt, si tu ne bougeais pas de trois jours, en malin qui connaît les astuces... qu'est-ce qui te dit que tu ne la verrais pas tomber, un matin, chez toi, et faire à son tour les grands bras, la scène de désespoir et tout son train ?.. Car enfin, nom d'une pipe ! elle t'a dit ça, hier... probablement poussée par la tante... Il s'agirait de savoir si elle ne pleure pas toutes les larmes de son corps aujourd'hui ?.. Ça s'est vu, ces dérivations subites !.. Et, au bout du compte, rien ne me prouve que la tante ne te tend pas là un joli traquenard, pour serrer le nœud plus solide entre vous, en ayant l'air de te sacrifier un hymen glorieux qui n'est peut-être qu'une simple amorce... Mettre un prince russe dans sa souricière me paraît assez habile... Tu seras bien avancé lorsque, comme Roméo, qui, lui aussi, a été trop vif... tu auras tranché le fil de tes jours !.. Et, par-dessus tout

autre mic-mac, ça s'est encore vu ces fausses alertes de la paille à rompre, que ne manque jamais de tendre celui des deux qui a le plus peur d'être quitté... Je ne défends pas Christiane pas plus que je ne l'accuse... Elle est splendide, superbe... du modèle le plus rare... c'est une elfe, une déesse, une walkyrie... mais c'est une dinde de te mettre dans cet état-là!.. Embrassez-vous!.. Quoique cependant, quant à l'avenir, mon avis est toujours que, en l'épousant, tu feras une sottise, parce que sa vie de théâtre t'effarouchera... Parce que, à voyager de Pétersbourg à Londres, et d'Espagne en Amérique, tu ne trouveras guère le temps de travailler pour le grand art... qui est encore après tout, et même *avant tout*, le vrai et l'unique but de la création de l'homme.

Rival, arpentant son atelier dans le feu de son discours, et les deux mains dans ses poches, eût pu le continuer longtemps et développer ses théories sur la portée sociale de l'éclosion naturaliste.

Robert ne l'écoutait plus. — Si, en effet, elle l'aimait encore? — Contradiction bizarre, de toute l'argumentation de Rival, ce blâme d'un mariage avec Christiane était ce qui l'avait le plus irrité... A l'entendre accuser par un autre de cette perversité qui le tuait, il songeait à la défendre. Avec l'acharnement d'illusion des passions aveugles, il s'était rattaché brusquement à cette idée d'une explication suprême. Ne se pouvait-il point, en effet, qu'à cette heure Christiane souffrit comme lui de leur rupture?... Révenue d'une illusion trompeuse, tout à coup face à face avec l'isolement, avec l'abandon brusque, dans l'inquiétude surtout où devaient l'avoir plongée les effrayantes paroles sur lesquelles il l'avait quittée, si, pendant qu'il était là, elle était accourue!.. si elle l'attendait chez lui!..

— Où vas-tu?... lui demanda Rival, le voyant se lever.

— Chez moi!.. Pour le cas où Christiane m'aurait écrit... ou serait venue.

— Allons!.. Pourvu que je t'accompagne, c'est tout ce qu'il me faut.

## VII.

« Les morts vont vite, » dit la ballade; mais les fous et les désespérés vont plus vite encore, emportés dans le tourbillon de leurs délirantes pensées. Robert Guérin ne trouva rien chez lui... ni Christiane, ni un mot de sa main; nul n'était venu s'informer.

— Après l'émotion de la scène d'hier, elle est peut-être malade, dit Rival.

Robert reçut un coup au cœur. — S'il était vrai?... Son premier cri fut de courir auprès d'elle.

— Allons!.. répéta encore Rival. Je t'attendrai à la porte... J'étudierai le quartier.

Une détente d'humeur s'était produite entre eux, après leur discussion vive. Ils marchaient en silence, chacun d'eux plongé dans ses réflexions.

Bien qu'affectant la confiance dans l'heureuse issue d'une explication d'*amans brouillés*, comme il le disait, Rival ne s'abusait guère pourtant sur le péril de la situation; et, éclatant à l'improviste, ce brutal événement n'était point sans l'effrayer. En fait, avec son caractère logique, il ne regrettait qu'à demi cette rupture, qui libérait Robert Guérin d'une liaison qui déjà l'avait à demi ruiné, ou d'un mariage qu'il avait toujours estimé insensé; et, quant à la conduite de Christiane, son esprit positif aurait eu quelque peine à la blâmer. Enthousiaste, indépendante, artiste, il se fût presque étonné qu'elle hésitât devant ce rêve éblouissant qui s'offrait à son ambition. Au fond de lui-même, il savait trop la vie pour n'avoir point déjà compris toute l'infériorité de Robert à ce jeu de la passion, où la partie n'est jamais égale: lui, à genoux, tendre, confiant; elle, forte et faible à la fois, mais avec la fougue tourmentée d'une héroïne de théâtre: ils s'étaient aimés par leurs contrastes. L'imagination prise autant que le cœur, en cette vision romanesque d'un avenir à deux associant leurs futures célébrités, elle avait été sincère... jusqu'au jour peut-être où, la gloire littéraire attardée, sinon avortée; leurs ressources mutuelles amoindries de moitié, par les imprudences d'un train de vie escomptant trop les succès à naître; enivrée par des triomphes de salons qui la portaient aux nues; éprise tout à coup des grandeurs, tout en aimant Robert, elle allait clore la page d'amour pour ouvrir le chapitre plus sérieux de cet autre roman tout radieux qui la faisait princesse.

En accompagnant Robert Guérin, en le leurrant d'un reste d'illusion, Rival n'avait donc qu'un seul but: gagner du temps en prolongeant la crise au-delà de l'accès aigu. User sa douleur dans des explosions de scènes violentes, c'était encore le faire vivre. Au sortir de ce débat, avant lequel il eût voulu avertir Christiane, il se proposait de la voir, de lui écrire en ami, certain qu'elle l'aiderait du moins à conjurer le coup d'une résolution folle, en se prêtant à quelque feinte, à quelque manège qui laisserait encore une faible lueur d'espoir à ce cœur désolé...

Mais, au milieu de toute cette logique à froid qui prétendait régler sa fièvre, Robert n'en était plus à cette phase d'hallucinations de l'amour qui l'avait si longtemps aveuglé. En dépit de son stoïcisme un peu théâtral, le malheureux avait encore vaguement

espéré quelque retour de tendresse,.. un rappel, un simple mot. L'indifférence de Christiane, en ce drame qui se déroulait entre eux, lui avait porté le dernier coup.

En la voyant si calme et si cruelle, il n'avait plus eu qu'une pensée, cette fois raisonnée, implacable : se venger et la punir, en se tuant chez elle, à ses pieds, pour la marquer du moins de son sang en lui disant adieu.

Christiane Felsen habitait, avec sa tante, un de ces petits hôtels des nouveaux quartiers de Chaillot, bâtis par la spéculation, et qui se louent tout meublés aux étrangers de passage. Le rez-de-chaussée, élevé sur un sous-sol, les fenêtres du salon donnant sur l'avenue, semblaient inviter à l'escalade. Comme Robert et Rival arrivaient, ils entendirent résonner sur le piano un brillant air de valse qu'ils connaissaient bien, et que des doigts agiles enlevaient avec un merveilleux entrain.

Elle jouait !..

— Je t'attends ! dit Rival, feignant de ne point s'étonner et décidé à sa faction.

Robert le laissa sans lui répondre. Il songeait au dénouement qui allait interrompre et terminer cette musique.

Dans les situations tragiques, les moindres détails prennent souvent une extrême importance aux dépens des effets arrangés et prévus. Robert ayant sonné, au bruit du timbre, Gertrude, la femme de chambre, ouvrit. A son embarras, il devina tout d'abord que quelque réponse évasive avait été préparée, comme si la rupture accomplie la veille eût déjà fait de lui un passant étranger. Mais le flot d'harmonies qui venaient jusqu'à l'antichambre ne laissait point à Gertrude le recours banal de déclarer sa maîtresse absente.

La voyant hésiter :

— Dites à mademoiselle que c'est moi ! dit-il d'un ton qui n'admettait pas de défaites.

— Mais... mademoiselle va sortir... On selle son cheval...

— En ce cas, je m'annoncerai moi-même, répliqua-t-il, marchant vers le salon.

Assise à son piano, Christiane était vêtue en amazone, le costume sous lequel sa beauté exotique avait peut-être le plus d'éclat. Le haut chapeau d'homme, correctement posé sur sa nuque châtain clair, ajoutait une sorte de grâce rigide à cette impassibilité troublante de jeune déesse, qui semblait comme un voile sur le mystère à déchiffrer dans cette rare organisation d'artiste. A certaine expression de fixité intense de deux grands yeux inquiétans et profonds, dont le regard révélait les curiosités secrètes d'un tempérament

qui n'était pas toujours dompté, on devinait quelque chose d'étrange et d'inconnu comme des attirances d'abîmes.

A l'entrée de Robert, elle ne bougea pas.

Ce qu'il existe peut-être de plus féroce au monde, c'est une femme qui n'aime plus, ou qui, consciente de sa trahison, se voit contrainte à subir les reproches ou les plaintes de sa victime. Au regard que lui jeta Christiane, à un tressaillement involontaire, aussitôt réprimé, Robert comprit qu'elle se raidissait contre une émotion violente.

— Tiens ! c'est vous ?.. dit-elle, sans cesser de jouer.

A certain sourire relevé d'un côté, il crut deviner une ironie.

— Oui, c'est moi, répondit-il.

— Alors, vous n'êtes pas mort ? ajouta-t-elle avec un léger tremblement dans la voix.

— Pas encore pour le moment, répliqua-t-il du même ton froid ; j'ai voulu vous revoir.

— Pourquoi avez-vous voulu me revoir ?

— Pourquoi ?.. Parce que je suis fou, apparemment.

— Ah !.. ajouta-t-elle au milieu d'un trait.

— Mais ne pourriez-vous cesser de jouer pour m'entendre ?.. Je vous le jure, il est nécessaire que vous m'écoutiez, que vous me répondiez.

Elle s'arrêta ; puis, d'un air contraint :

— Je vous ai dit hier ce que vous vouliez savoir, répondit-elle. Je vous l'ai dit loyalement...

— Oui, vous m'avez dit *loyalement* que vous complotiez notre rupture depuis un mois ; que, *loyalement*, depuis un mois vous me mentiez,.. et que, enfin, vous aviez *loyalement* résolu d'agir envers moi de la façon la plus indigne... Voyons, il est impossible que tout cela soit réel !.. ajouta-t-il, et c'est pour cela que je suis venu...

A ces reproches articulés d'une voix âpre, elle était devenue très pâle ; mais résistant à son émotion :

— Enfin, reprit-elle, vous êtes venu pour me dire des injures... De votre part, j'espérais mieux.

— De ma part ?.. s'écria-t-il, exaspéré de cette froideur de glace qui semblait une armure ; mais vous m'avez pris ma vie, mes pensées, mes jours !.. Et depuis un an, par des sermens sacrés entre nous, vous avez juré d'être ma femme...

— Nous avons juré tous les deux, comme on jure ces choses-là, dans l'entraînement de l'imagination,.. et puis il arrive qu'on réfléchit,.. qu'il vaut mieux reprendre sa parole... Et l'on fait acte de raison.

Ces réponses brèves, révélant le parti-pris d'une rupture sans re-

tour, tombaient si nettes et si tranchantes des lèvres de Christiane que, venu avec un faible reste d'espoir de provoquer une effusion de cœur, il demeura presque atterré.

— Mais j'ai des droits sur vous ! reprit-il, sentant frémir en lui l'indignation.

— Non, répondit-elle, ces droits, c'est, au contraire, moi qui les aurais, je pense, si je voulais les réclamer... Mais puisque je ne les réclame pas...

Robert la regarda avec stupeur, et comme effrayé devant l'abîme qui séparait sa passion de cette perversité résolue, exagérée, comme dans le dessein volontaire de provoquer son mépris en affectant presque le cynisme d'une courtisane.

— Et vous allez en épouser un autre... et le tromper... sans remords sur le passé ?

— Je ne le trompe pas... Il ne m'a rien demandé... Je ne lui ai rien dit !.. Et ce n'est pas vous, je suppose, qui irez l'informer...

— Et si j'y allais !..

— Non !.. Vous seriez plus embarrassé que moi dans cette confession, que je lui ferai... et dans laquelle, vous, vous n'agiriez pas en homme d'honneur.

— Ainsi, après une année tout entière où vous m'avez fait croire en vous, vous n'avez rien à rétracter de tout ce que vous m'avez brutalement avoué hier ?.. Ainsi vous vous défaites de moi, sans plus de souci de me laisser désespéré, sachant que je vous aime, que je vous adore, que ma vie est perdue... et que je vais me tuer !..

— Je vous quitte, mon cher Robert, parce que la vie est la vie,.. et que l'amour n'y peut tenir lieu de tout, — de calme, de raison, de repos d'âme...

En ce mot, à une altération plus marquée de sa voix, il crut surprendre une souffrance, un regret.

— Mais, malheureuse ! s'écria-t-il ému, vous m'avez aimé !.. Mais, c'est le bonheur de toute votre existence que vous allez jeter au vent, pour cette vanité de la richesse qui ne vous donnera que la stupide satisfaction de l'orgueil, au milieu d'un monde qui ne peut vous comprendre !.. Christiane, tu sais bien que je dis vrai, n'est-ce pas ?.. ajouta-t-il en lui saisissant une main qu'elle lui laissa prendre. Là, près de moi, en les écoutant, ta raison et ton cœur, tu sens bien qu'il y a entre nous un lien d'âme ; qu'il est de ces déchiremens desquels on meurt... Que veux-tu que je devienne à présent, moi sans toi ?.. Et toi-même, crois-tu que tu ne regretteras rien, sans cette tendresse de toutes les heures, si dévouée, si franche, et si pleine de toi ?..

Et, dans le désordre de sa douleur, le malheureux, à genoux devant elle, avait saisi son autre main. Éloquent, convaincu, sincère,

ces lieux-communs de la passion, ces tirades enflammées qu'il avait si souvent raillés, lui montaient du cœur aux lèvres, abondans, déchirés, brisés par des sanglots, tant il est vrai que la passion n'a qu'un cri ! Éperdu, résolu à la mort, il n'avait plus qu'une pensée : attendre Christiane, la sauver du péril où elle allait se perdre en ne l'aimant plus, s'oubliant, pour la conjurer de rompre du moins ce mariage... Elle y pleurerait sa vie d'artiste...

Il s'aperçut tout à coup, en plein dans son délire, qu'elle regardait la pendule et qu'elle prêtait l'oreille aux bruits de la cour; le pas de son cheval résonna sur les dalles du perron. Elle retira ses mains.

— Ah ! Russalka est sellée !.. Vous permettez, n'est-ce pas ? dit-elle en se levant.

D'un mouvement il fut debout en face d'elle.

— Vous partez ?.. dit-il.

— Comme vous voyez.

— Mais vous ne m'avez donc pas entendu ?.. Vous n'avez donc pas compris tout ce que je viens de vous dire ?

— Parfaitement !.. Vous dites des folies, mon cher Robert, et vous êtes exalté. Nous avons fait des projets... qui n'ont pas réussi, voilà tout... Encore une fois, la vie est la vie !

Elle disait ces mots devant la glace de la cheminée, en ajustant son chapeau avec une hâte fébrile, se mirant, les bras levés, dans une de ces poses familières qui faisaient saillir la ligne élégante de sa gorge et de ses hanches, dessinées par le collant de son amazone; puis elle attacha sa voilette.

Robert la regardait anéanti, honteux de cette dernière lutte, qui tout à coup lui apparaissait grotesque; et, se sentant broyé sous cette bravade voulue, un étrange égarement le gagnait, comme si de douleur il devenait réellement fou... Il se rappela pourquoi il était venu. Il porta la main à son arme... Il la tâta dans sa poche.

— Allons ! adieu, dit-elle; j'entends Russalka qui s'impatiente.

Le mot tombait si cruel que Robert eut un geste d'effarement. Devant cette impassibilité presque insolente, une pensée effrayante lui montait au cerveau; au moment de se tuer, il se demandait tout à coup pourquoi il mourrait seul, bêtement, sans autre vengeance qu'un coup de théâtre après lequel elle rirait de lui... Elle sortait pour aller rejoindre le prince. Il la vit aux bras d'un autre...

— Eh bien ! répéta-elle en rassemblant sa jupe et comme attendant qu'il partît, je vous ai dit adieu...

Robert était entre elle et la porte.

— C'est votre dernier mot ? dit-il.

Elle eut un moment d'hésitation.

— Oui ! dit-elle enfin.

— Vous savez que je vais me tuer ?

— Vous m'avez déjà dit cela hier, répondit-elle en haussant les épaules; mais finissons-en... Je suis pressée!..

Et, tenant déjà sa cravache, elle avança la main pour l'écartier.

Dans un paroxysme de jalousie et de rage, le malheureux vit rouge.

— Coquine! s'écria-t-il, se dressant devant elle, son revolver armé. . . . .

Quand Robert Guérin retrouva ses esprits, il était dans la rue, entraîné par Rival. A travers ses pensées, il se rappelait confusément ce qui venait de lui arriver... Fou de rage, éperdu, exaspéré par l'épouvantable et cruelle impassibilité de Christiane partant pour un rendez-vous, il avait saisi sa cravache et l'en avait châtiée... Au bruit, les gens accourus s'étaient jetés sur lui, comme il allait se frapper... Ils lui avaient arraché son arme; et, pendant la lutte, un coup était parti...

Christiane avait jeté un cri...

## VIII.

L'événement était gros de tempêtes, et n'allait rien moins qu'à des suites judiciaires, ou, en tout cas, à un terrible bruit que le nom de Robert Guérin, et surtout celui de Christiane Felsen ne pouvaient manquer de soulever dans les journaux. Déjà posée en héroïne, au double titre d'artiste à sensation et de future princesse, l'explosion d'une pareille aventure était une rare aubaine pour tout *reporter* artistique et mondain. Au lendemain de l'étonnante nouvelle du mariage romanesque, déjà annoncé, de cette autre Jenny Lind que s'arrachaient les concerts et les salons, quel mystère, quelle péripétie foudroyante!.. Quels articles à révélations secrètes! quelles conjectures imprévues!

De retour à l'avenue de Villiers, Rival avait décidé que le plus urgent expédient de salut, c'était tout d'abord la fuite, gagner l'étranger, Bruxelles ou Londres, dès le jour même, et attendre là les événements.

Au premier mot de refus de Robert, qui ne songeait plus qu'à Christiane, mourante peut-être, frappée par lui, il n'avait point eu de peine à le convaincre qu'il importait du moins de se mettre en sûreté, jusqu'à l'éclaircissement d'une ténébreuse affaire où son honneur était en jeu. Surpris par les gens, son revolver à la main comme dans la préméditation d'un meurtre, ne pouvait-il être accusé par eux?.. Ne fallait-il pas qu'il fût libre pour mieux se

défendre si la justice s'égarait?.. Ne fallait-il pas qu'il fût libre pour apprendre le sort de sa victime?..

Cependant le plus grand péril était, à cette heure, de ne rien savoir de l'état des faits à l'hôtel de Christiane Felsen.

Rival jugea qu'il était utile avant tout d'aller s'informer, afin d'agir en conséquence, et avec le sang-froid que réclamait la catastrophe.

Pressé par Robert délirant d'inquiétude, il partit.

Les émotions poignantes de Robert Guérin durèrent deux heures, pendant lesquelles il passa par toutes les angoisses de la torture la plus atroce.

Il attendait...

Il attendait... Et Christiane peut-être était morte...

Parti en voiture, Rival pouvait être de retour au bout d'une demi-heure... Il ne revenait pas, et deux heures s'étaient écoulées... Les plus sinistres visions hantaient déjà son cerveau... Il le voyait près de Christiane à l'agonie...

Tout à coup cette pensée lui vint que, reconnu, soupçonné, Rival était arrêté... On l'avait vu, attendant dans la rue comme un complice... Après l'accident on les avait vus fuir tous deux.

Avec cette ingéniosité fatale, particulière à tout halluciné, Robert Guérin se mit alors à construire de toutes pièces le drame qui se jouait loin de lui... Rival accablé devant tant d'apparences de preuves... compromis, déshonoré...

Succombant à ses inquiétudes, il délibérait déjà de tout risquer en allant lui-même aux nouvelles.

Par bonheur un coup de timbre retentit... C'était Rival!.. Il monta l'escalier, il entra.

— Christiane?.. cria Robert au premier mot.

— Rien! rien! répondit vivement Rival. Très légèrement blessée au bras... Plus de peur que de mal... Elle pourra se lever demain. Et, quant à l'affaire, tout est étouffé sans bruit...

— Tu l'as vue?..

— Oui!.. Mais commence d'abord par te calmer...

— Tu me jures qu'elle vit?..

— Je te le jure!.. Et tu dois bien comprendre que je ne te cache rien, puisque je t'annonce tout de suite que nous ne partons plus, une fuite rapide à l'étranger nous étant devenue inutile. — Sauf toutefois pour perfectionner notre civilisation...

Rassuré par ces derniers mots, Robert respira, allégé du moins de sa plus lourde pensée.

— Je te crois, reprit-il, mais, pour Dieu, qu'est-il arrivé?.. que t'a-t-elle dit?..

Le récit de Rival fut long, minutieux et même pittoresque. L'éloignement de tout péril lui ayant rendu toutes ses facultés d'impressionniste, il n'était point homme à manquer un effet saisissant ni à écourter son rôle. Il le reprit au moment précis où il avait quitté Robert sous le poids de ses trop réelles inquiétudes. Une voiture passait sur l'avenue, il l'avait arrêtée, ayant soin de prendre son numéro, en prévision de tout événement. Naturaliste sincère, il décrivit le cocher, les chevaux, les coussins poussiéreux... sans oublier l'itinéraire complet de la route, les omnibus, l'aspect des Champs-Élysées... Enfin, il était arrivé. Il s'était fait descendre avant le coin de la rue Galilée. Au premier coup d'œil, il avait constaté qu'il n'y restait nul émoi. Aucun badaud ne regardant la maison... Seuls, des enfans revenant de l'école, les cheveux ébouriffés, leurs livres ficelés en paquets...

— Mais elle?... mais elle?... s'écria Robert palpitant.

— Mon cher ami, je te raconte les choses par le menu, le détail extérieur mettant seul une valeur et un accent propres dans la banalité du fait humain, répondit Rival.

— Mais tu me crucifies!..

— J'arrive à Christiane!.. Je suis à la porte,.. je sonne,.. des pas, à l'intérieur... Mais personne ne vient... Je sonne de nouveau... Rien!.. Enfin, j'entends au premier étage une fenêtre qui s'ouvre... C'est Gertrude qui me reconnaît... Elle me dit que mademoiselle est sortie... J'insiste... Je m'aperçois qu'elle consulte et que l'on délibère... Bref, elle me répond qu'elle descend. — Une fois avec elle dans l'antichambre, je l'interroge carrément; je vois qu'elle élude... Je lui dis alors que je te quitte, que je sais tout de l'événement, qu'il faut à tout prix que je voie sa maîtresse pour éviter les plus épouvantables malheurs... Là-dessus, elle me laisse,.. puis, revient au bout d'un instant me dire que mademoiselle m'attend...

— Enfin! exclama Robert.

— Nous traversons le salon, où tout est encore sens dessus dessous, et, par l'escalier du boudoir, Gertrude me fait monter à la chambre à coucher... Tu penses si j'étais à mon aise!.. Christiane, vêtue à la hâte d'un peignoir, était dans son petit lit de jeune fille, ses cheveux en désordre, sa tête en valeur sur la tenture... son teint de blonde du Nord animé par la fièvre, l'œil profond cerné d'un bleu pâle; elle était assise, appuyée sur deux oreillers dans une attitude farouche... Elle me tendit pourtant la main.

— Ah! ma pauvre Christiane, m'écriai-je au premier mot, quel affreux accident!.. Elle secoua la tête d'un air de dédain : — Et vous ne savez pas tout, dit-elle : il m'a battue!.. Il m'a battue!.. avec ma cravache!.. Tenez, voyez!.. Et elle fit abaisser son pei-

gnoir un peu en arrière par Gertrude, pour me montrer sur l'épaule une raie bleuie, qui l'empêchera de huit jours de se décoller. — Mais votre blessure? demandai-je. — Ah! reprit-elle d'un ton d'indifférence, la balle est à peine entrée dans le bras... le médecin l'a ôtée et m'a mis un bandage... Il m'a dit de bassiner la marque de ma cravache; mais je ne la bassinerai pas!.. continua-t-elle avec véhémence. Je veux la conserver pour m'entretenir dans ma haine... Oui, je le déteste, je le déteste!.. Lui!.. lui!.. comprenez-vous cela?... m'avoir battue!.. m'avoir battue!..

— Ah! je suis un misérable! s'écria Robert.

— Ma foi, mon cher, reprit Rival, s'il faut tout te dire, moi, qui connais les femmes, et qui te vois te lamenter au souvenir de ton crime, je dois te l'avouer, au bout de dix minutes, que je passai à essuyer cette colère furibonde qui pleuvait sur toi assez drue, à cette insistance à se déclarer *battue*, j'étais parfaitement convaincu que, au fond, elle n'en était pas peu fière, et que, pour beaucoup, elle n'eût point renoncé à ce coup de cravache, corsant tout à coup votre roman d'amour.

— Ah!.. exclama Robert.

— Bon! reprit Rival avec son terrible sang-froid, indigne-toi comme un naïf... Si tu l'avais vue dans sa pose tragique, superbe, avec son air étrange d'Erynnie exhalant son ressentiment!..

— Tais-toi!.. tais-toi! reprit Robert furieux.

— Bon! bon!.. répéta Rival impassible. En tout cas, ce qu'il y avait de rassurant à ces imprécations, c'est que le satané coup de pistolet n'était pour elle qu'une frivolité dans l'affaire... On ne va pas en cour d'assises pour une explication d'amoureux... Je laissai donc ta Christiane fleurir son thème en virtuose, lui donnant la réplique, m'indignant avec elle, surenchérissant pour blâmer ton inquiétante conduite... Et je te prie de croire que je t'ai gentiment arrangé... déclarant même que, après un pareil forfait, j'allais rompre tout rapport avec toi. « Non! non! exclama-t-elle, le malheureux!.. Gardez-lui du moins votre amitié! »

— Elle a dit cela? s'écria Robert palpitant.

— Oui! mon cher, il n'y a rien de tel que les amplifications pour forcer les Bradamantes à baisser leur caquet. Un autre, à ma place, aurait tout gâté en cherchant à t'excuser... Pour moi, quand j'eus, de la sorte, fait honneur à sa juste colère, je terminai par ce propos flatteur : « Enfin, ma pauvre Christiane, dis-je en secouant la tête, toute femme n'est pas battue qui veut!.. »

Oui, je sais bien, poursuivit Rival à un geste de Robert, tu vas recommencer à me traiter de pandour... Tant il y a que, Christiane apaisée par le libre cours d'un emballement à fond de train

devant un appréciateur tel que moi, et son orgueil satisfait, nous nous sommes mis à parler raison.

— Qu'a-t-elle dit?..

— Ah! dame, ma foi, mon cher, une fois sur ce chapitre-là, tu penses que j'ai pris ton parti, en avocat fidèle; mais sur quoi diable veux-tu qu'on trouve à s'appuyer, dans ce terrain mouvant qui se dérobe au moindre argument de bonne logique qu'on y veut planter?.. D'un côté, la constance et l'amour,.. l'amour et la constance... Et puis, la constance et l'amour, dans toute leur beauté... tout le long de la vie!.. De l'autre, un titre de princesse, des millions, des palais, des équipages, des diamans, une existence splendide, et des ravages de beauté dans toutes les cours d'Europe,.. avec un talent d'artiste de premier ordre; tous les triomphes, enfin!..

— Et moi? s'écria Robert. Quoi! c'est ainsi que tu m'as défendu?..

— Mon ami, je ne nie pas que, de ton côté, tu n'aies maintenant l'appoint de tes coups de cravache; ce qui te constitue réellement sur ton rival un avantage considérable, étant donnée l'imagination de Christiane... Elle en est presque convenue,.. car je n'ai point manqué de t'en faire un prestige. Mais que diable! mon cher, il faut être raisonnable... Malgré le mouvement d'orgueil passager qu'une femme en peut ressentir, une telle crânerie d'amour ne peut guère qu'ébaucher chez elle une conviction... J'ai appuyé sur la chanterelle, en lui dépeignant l'état fou dans lequel tu m'es revenu, croyant l'avoir tuée; ton désespoir, tes projets de suicide, qui lui font une peur terrible... depuis qu'elle t'a vu positivement prêt à t'immoler à ses pieds.

— Alors, qu'a-t-elle répondu?..

— Elle a poussé un grand soupir en disant : *Poor darling!*

— Elle a dit cela? s'écria Robert en bondissant sur ses pieds, le visage subitement éclairé d'une flamme.

— Oui!.. Et elle a voulu t'écrire, malgré la blessure de son bras en écharpe. Gertrude lui a apporté son pupitre... Et voilà son mot!.. ajouta Rival en tirant un billet de sa poche.

— Mais donne donc, bourreau! exclama Robert en le lui arrachant.

Il décacheta et lut cette seule ligne indécise, péniblement tracée :

*Si vous m'aimez, vivez!.. Je le veux!*

CHRISTIANE.

## IX.

Bien que Rival eût en général des idées particulières sur la femme et qu'il traitât le romanesque à sa façon, ce ne fut point sans quelque satisfaction de son rôle entre Christiane et Robert, qu'il acheva son récit. Lancé, depuis le matin, dans les trop réelles péripéties de ce drame de passion, dont le train fou avait un instant désarçonné son sang-froid supérieur et l'avait véritablement ému, il n'avait point eu le temps de se recueillir, pour se voir passer, en cette attitude de sceptique endurci qu'il affectait généralement dans les grandes occasions de la vie. Délivré de ses plus vives craintes, et rentré en lui-même, il s'admira, conscient d'avoir du moins, pour l'heure, éloigné le péril le plus pressant.

« De toutes les inconséquences humaines, les inconséquences du cœur sont, à coup sûr, les plus faciles à classer, a dit un philosophe. Elles sont du ressort de l'aliéniste. » La lettre de Christiane à la main, Robert, agité d'un trouble indicible, restait plongé dans les plus étranges pensées : « Si vous m'aimez, vivez!.. Je le veux! » Et, les yeux ardemment fixés sur ces mots, comme s'il eût essayé d'y déchiffrer quelque énigme, il les relisait frémissant... « Si vous m'aimez, vivez! » Pourquoi donc lui écrivait-elle cette ligne, malgré son ressentiment, malgré sa blessure, malgré cet inoubliable accès de brutalité qu'il venait d'assouvir sur elle?.. Et il se surprenait à tressaillir d'espoir et de triste joie, comme à quelque effet de mirage de son paradis perdu. — Elle l'aimait encore!.. Il se représentait cette scène étrange... L'exagération voulue de cette cruauté cynique, si étrangère à sa nature généreuse et sincère, n'était-elle pas l'effort désespéré de son cœur révolté?.. Par instans, n'avait-elle pas paru faiblir en ce rôle odieux qui la brisait?

Le retour d'Aurore, qui revenait des magasins du Louvre avec une quantité de paquets qu'elle se mit à défaire dans l'atelier, coupa court à l'entretien. Rival n'avait pas eu de peine à comprendre le triomphant résultat de sa tentative de sauvetage : mourir avant la guérison de Christiane, Robert n'y pouvait plus songer.

— Écris-lui, dit Rival, puisqu'elle t'envoie un mot. Il n'est rien tel que de crier quand on vous arrache une dent!.. Ça soulage, et ça occupe le dentiste! Dans le fait, quoi qu'il arrive, tu lui dois un petit bout d'expression de ta condoléance...

Bien qu'il ne fût plus question d'aucun menaçant péril, Robert ne se défendit point, cette fois, de s'installer pour quelques jours avenue de Villiers. Parler de Christiane, ressasser sa douleur, écouter même les étranges aperçus de Rival, c'était encore palpiter. Il se

mit à une table et commença une lettre, puis une seconde, puis une troisième, comme dans une sorte de délire... Enfin, sa pensée se fixa, il trouva sa forme et partit devant lui, d'abondance exhalant le cri de son âme, et ses remords et sa honte, implorant son pardon. Les amours de vingt ans ont toutes les nobles ingénuités de la foi.

Par un de ces étranges retours des situations folles, c'était lui maintenant qu'il accusait... Son abominable action avait tout déplacé dans les péripéties de ce drame où se décidait sa vie. Il plaignait *sa victime*, invoquant, pour atténuer son crime, le délire même de la passion.

Il écrivit huit pages et les lut à Rival, qui jugea le morceau littéraire en délicat autant qu'en ami sensible.

— Sais-tu que c'est très fort, ça, mon cher?.. dit-il en secouant la tête d'un air des plus sérieux. Il y a là dedans un souffle nature, un remuement des choses!.. Et je te garantis qu'elle va vibrer... ajouta-t-il en portant ses doigts à ses lèvres et les détachant comme s'il envoyait un baiser. — Mais tout ce que je vois de plus fort dans ton épître, veux-tu que je te le dise?..

— Quoi?

— Tu as trouvé ta veine, ton filon, ton *placer*, ton sentier de guerre!.. Si tu n'es pas un académicien flasque, tu vas te mettre tout de suite à faire du roman!.. Tu as l'outil!.. Le roman, c'est ta vraie voie!

## X.

La journée du lendemain se passa.

Aurore, désormais dans la confidence, et sûre d'ailleurs contre tout bavardage, en sa probité de garçon, choyait Robert avec les attentions de bonne fille qui faisaient le fond de sa nature; l'égayant, le remontant avec cette délicatesse de toucher rare qu'il faut aux cœurs blessés, et qu'elle savait trouver dans sa romanesque sentimentalité de grisette. La fameuse lettre de Robert étant restée sans réponse, Rival alla aux nouvelles; l'état de Christiane ne donnait décidément aucune inquiétude. Il était facile d'expliquer le silence qu'elle gardait par l'impossibilité d'écrire qui résultait de sa blessure. Robert envoya le surlendemain deux autres lettres ardentes, émues, humbles jusqu'à la supplication... Il la conjurait de lui envoyer du moins Gertrude qui lui apporterait quelque chose d'elle et qui le rassurerait.

Le troisième jour, Rival revint de sa visite chez Christiane avec

un air soucieux que son aplomb ne réussit point à dissimuler entièrement.

— Christiane ?.. s'écria Robert, qui pressentit vaguement une nouvelle catastrophe.

— Du calme !.. dit Rival. Elle va très bien... si bien qu'elle peut sortir... Son bras en écharpe, voilà tout !

— Tu l'as vue ?

— Non, je n'ai vu que Gertrude, qui m'a dit que dans trois ou quatre jours Christiane pourra écrire, et que tu recevras une lettre.

— Comment ?.. Qu'y a-t-il au fond de toutes ces réticences ?.. Voyons, achève-moi d'un seul coup !

— Eh bien ! elle est partie, quoi !.. avec sa tante...

— Partie ?

— Pour Londres, où elle doit chanter dans un grand festival. Elle ne reviendra que dans quinze jours. D'ici là, si tu ne l'as pas réduite à venir d'elle-même se traîner à tes genoux, au moyen de ta littérature flamboyante, c'est que tu n'es que le dernier des idéalistes !

Le premier mouvement de Robert fut de courir à Londres. Rival l'en empêcha.

Trois jours plus tard, une lettre de Christiane arriva ; digne, altière même, en ses retours sur cette inoubliable scène si pleine d'incidents tragiques.

« Le souvenir que j'ai gardé de votre amour, mon cher Robert, ne s'est point encore effacé, disait-elle avec une hautaine et douloureuse ironie. La femme qui porte de tels gages a besoin d'apaiser les justes révoltes de son cœur et de sa raison, avant de savoir si, dans l'écroulement de toutes ses croyances et de toutes ses fiertés, il lui reste autre chose que des ruines. »

De ses torts à elle, de sa trahison, de ses cruautés, pas un mot. La victime exhalait sa plainte. En femme désabusée de toute gloire, elle racontait tristement une répétition où l'orchestre l'avait acclamée. Elle parlait enfin de son retour à deux semaines de là. « Nous sera-t-il encore possible de nous revoir ? » ajoutait-elle.

Robert, navré, consterné, s'accusait de plus belle.

— Bêta ! dit Aurore, puisqu'elle t'écrit qu'elle ne sait pas si elle pourra te revoir !.. Est-ce que ce n'est pas comme si elle te donnait rendez-vous ?

Quoi qu'il en fût, et si bizarre qu'eût été un dénouement inattendu que Rival estimait hautement comme un exemple et comme un trait de caractère viril qui simplifiait singulièrement les débats romanesques entre amans, la crise aiguë était passée.

— Après tout, disait Rival, les choses sont renouées entre vous. Ce voyage à Londres même, survenu très heureusement, vous

force à réfléchir tous les deux. A son retour, vous aurez épuisé vos griefs par correspondance... Il n'est rien de tel qu'une séparation pour calmer les colères.

Le surlendemain, une autre lettre arriva.

Bien qu'encore empreinte de courroux, cette nouvelle lettre de Christiane attestait du moins la possibilité d'un recours en grâce. Robert se reprit à l'espoir. Auroré résuma la situation en ces mots.

— Peuh ! du moment qu'elle dit qu'elle ne t'aime plus, c'est qu'elle veut que tu lui en dises ton chagrin !

Ce thème si vrai fut repris le soir, à l'atelier ; Aurore travaillant sous la lampe, et de temps en temps, lançant un de ses mots pittoresques.

— Vois-tu, mon cher, disait Rival, celui qui saura jamais expliquer la femme sera un fameux lapin !.. Dire, comme Musset, ou Gautier, ou un autre, je ne sais plus lequel, « que c'est un être ondoyant et divers, » ou, comme Shakspeare « que son vrai nom est *Frailty*, » ce n'est encore donner qu'un faible aperçu de cette mobilité, qui se prend à tout ce qui reluit. Voilà Aurore, elle-même, qui est une fille de la nature...

— Et de Montmartre, si tu veux bien ! exclama-t-elle.

— Et de Montmartre ! répéta Rival. Une nourrice à seize francs par mois... lui a inculqué, dès le berceau, les vertus domestiques de sa condition ; elle aime la tombe de sa mère, son quartier, le homard...

— Et la république !

— Elle a pour moi, pour ma peinture, le culte et l'amour qui sont dans ses moyens. Elle est heureuse... Que demain je la laisse veuve, et qu'un osmanli millionnaire, ou qu'un toréador demande sa main...

— Tiens ! je m'habillerais en manola, et j'aurais des castagnettes !..

— Tu l'entends, mon pauvre Robert ! reprit Rival, voilà la femme en haut, .. en bas !.. J'ai fait de celle-ci ma Mona Lise et ma Fornarine... A la seule idée d'une basquine rouge, garnie de dentelles noires, et d'une paire de castagnettes, tu la vois !.. J'aurais même beau la battre, pour la rendre rêveuse... Étant donnée son éducation incomplète...

— Tu recevrais d'abord, tout de suite, une jolie danse de ton Aurore, mon chéri !.. ajouta-t-elle, montrant ses dents de perles dans son beau sourire de reine.

— Voilà ce que c'est que l'amour avec ces êtres-là !.. Autant de pécores, autant de différents grelots dans leur tête. En *mi*, en *la*, en *sol*, en *fa* !.. Et nous, qui sommes l'instrument parfait, accordé dans

le ton unique et majeur de la logique, et de la science, et de la droite raison, nous qui sommes francs, sincères, patients dans notre force... nous devons avoir l'indulgence, la tendresse, l'équilibre de l'ingénieuse douceur.

— Elle est gentille, ton ingénieuse douceur !.. avec des cravaches, et des balles de pistolet qui cassent la patte aux personnes !.. Je ne dis pas que ça ne peut pas tout de même monter la tête de se voir adorer de ce train-là. Les hommes qui vous adorent à vouloir se périr parce que l'on se marie avec un autre... ou parce que l'on a été mangée par un lion farouche, comme dans la gravure de *Pyrame et Thisbé* de Nicolas Poussin, ça vous a toujours un certain genre... Et ce n'est pas encore toi, mon chéri, qui m'aimerais assez pour te percer d'un javelot... si tu trouvais mon voile au pied d'un mûrier blanc.

— Va chercher le lion !

— Je n'irai pas, parce que je n'aime pas ces bêtes-là !... Tout cela n'empêche pas que, si votre Suédoise n'est pas la dernière... ou plutôt l'avant-dernière des bécasses, elle plantera là son prince russe pour revenir à Robert, qui est gentil, bon enfant, — quand ce ne serait que parce qu'il a du chagrin. J'en ai connu un, moi, un prince russe, dans l'atelier de M<sup>me</sup> Laforet, où il venait avec sa tante... Il m'a offert, un jour, de me faire cadeau de sa fourrure... avec le monsieur qui était dedans... Je l'ai envoyé promener... Il y est allé !.. Je sais bien que, pour sa Christiane, ce n'est pas la même chose. Elle n'a pas été élevée à la misère... Il lui faut des lambris dorés avec des astragales... et « tout le bataclan des cours, » comme disait le roi dans *la Biche au bois*... Je sais bien que, comme étrangère, elle ne peut pas avoir le cœur français... Mais vous avez beau dire toujours du mal des femmes : à lire tout ce que Robert lui envoie de copie, et ce qu'elle lui répond, à la raideur, on voit bien qu'elle l'aime encore, et que ça n'est pas fini entre eux.

## XI.

Il en est des drames de l'amour comme de tout accès violent de l'âme ; la raison n'y prend aucune part, et le sens du réel s'y annule si bien, qu'il semble que rien n'existe plus en dehors de la palpitation de l'heure. Saisi, emporté à travers les péripéties étranges qui l'avaient pour ainsi dire affolé pendant les derniers jours, Robert avait vécu comme dans l'effarement d'une catastrophe foudroyante. Christiane perdue pour lui, le monde lui avait semblé tout à coup rester vide... Repris par un espoir fou, il lui fallut pourtant rassembler ses idées pour sonder son désastre. Des lueurs de raison tra-

versant son esprit, face à face avec la nécessité de résoudre l'avenir et de le formuler, il se demandait, par instans, ce qu'il allait advenir au retour tant désiré.

Bien qu'il se fût indigné des odieux discours de Rival sur l'éblouissement naturel que Christiane avait dû ressentir à l'idée de devenir princesse, parfois, Robert songeait malgré lui à sa situation précaire, au sacrifice qu'il allait accepter d'elle. — La vie est la vie ! avait-elle dit... Au fond de lui-même, il se répétait cet impitoyable mot, qui sert à couvrir tant de dé'aillances et de lâchetés humaines. La vie est la vie !.. Chacun pour soi !.. Découragé par l'implacable rigueur du fait, acculé à son impuissance, il cherchait à s'étourdir. Il se sentait pourtant pris de révolte à la pensée d'une telle injure à Christiane. Christiane reniant son amour, brisant le rameau d'or pour se jeter toute vive dans un stupide rêve de luxe et de richesse !.. Mais, bientôt, la nette conception lui venait de la situation vraie. Un engagement de soixante mille francs, pour six mois, lui était offert à Vienne... A peu près réduit à une centaine de mille francs de son capital, pourrait-il donc encore l'épouser ?.. N'était-ce point vivre près d'elle en mari entretenu ?.. Pouvait-il même la suivre en amant ?..

Un extraordinaire événement survint tout à coup.

Un matin, parmi les lettres qu'il allait prendre chez lui, Robert Guérin en trouva une qui portait l'entête d'un notaire, lequel l'invitait à passer à son étude, pour *affaires pressantes le concernant*.

Robert ne se connaissait point d'affaires ; et, dans son état d'esprit, il était tout prêt à remettre à des jours plus tranquilles l'ennui de se déranger pour quelque intérêt que ce fût, en dehors de l'anxieuse émotion de sa vie. Cependant, la lettre de ce notaire en poche, l'idée lui vint, comme dans cette vague appréhension que suscite presque toujours l'appel d'un homme de loi, qu'il s'agissait peut-être de quelque affaire relative à Christiane. Il lui souvint que, vu sa situation d'étranger, il avait dû intervenir et se porter caution pour elle en diverses circonstances... notamment dans la location de son hôtel, heureux alors de se faire son répondant dans ces stupides détails matériels qui sont les broussailles du pays de Tendre. A quoi bon, d'ailleurs, eussent-ils compté entre eux, après l'union résolue de leurs deux destinées ?.. Tout, en ce temps, n'était-il pas commun de ce qu'ils possédaient ?.. Le luxe de Christiane ne rehaussait-il pas son rare talent d'artiste, dans ce monde opulent qu'elle dominait du haut de sa fière indépendance, et qu'elle regardait à ses pieds ?..

Poussé par cette idée qui impliquait le bonheur de s'occuper

d'elle, l'heure indiquée par la lettre étant précisément la matinée, il prit à l'instant une voiture, et se rendit chez M<sup>e</sup> Chevreau, notaire, rue Louis-le-Grand.

Après avoir décliné son nom au principal, qui peut-être pouvait le renseigner, Robert fut invité à attendre la fin d'une conférence qui retenait M<sup>e</sup> Chevreau. Il attendit; mais après quelques mots soufflés à l'oreille parmi les clercs, il lui sembla remarquer qu'il était devenu tout à coup l'objet d'une attention singulière, et que sa présence faisait sensation dans l'étude. Il ne douta plus alors qu'il s'agissait de Christiane. Un incident romanesque pouvait seul, en effet, provoquer un pareil émoi. Des sourires, des regards d'envie témoignaient suffisamment du moins d'une curiosité intempestive. Ne pouvant s'en choquer, il feignit de n'en rien voir; au bout d'un quart d'heure, son tour vint.

M<sup>e</sup> Chevreau était un notaire de quarante ans environ, de ceux qui ne portent plus la cravate blanche :

— Vous êtes monsieur Guérin? dit-il à Robert, qui lui présentait sa lettre d'avis.

— Oui, monsieur.

— Ah! fort bien!.. reprit le notaire en cherchant, parmi les papiers répandus sur son bureau, une note qu'il trouva et qu'il relut; après quoi il reprit :

— Monsieur, un de mes confrères de province me demande des renseignemens sur une famille qui porte votre nom. Il a trouvé, dit-il, dans de vieux actes qu'il a en main, et qui datent de plus de soixante ans, le nom de mon arrière-prédécesseur, intervenant à divers réglemens de partage, à des reconnaissances... Et c'est pourquoi il s'adresse à moi, supposant que, si ladite famille a continué sa résidence à Paris, elle est encore cliente de mon étude; et, sur ce point, il s'est trompé.

Délivré de toute crainte d'une affaire menaçante pour Christiane, Robert respira.

— Le nom de Guérin est fort commun, monsieur, répondit-il, et, à moins de documens plus précis et plus neufs... Je vous avoue que, quant à moi, je n'ai jamais eu besoin de recourir à aucun notaire.

— Si je vous ai dérangé, monsieur, reprit M<sup>e</sup> Chevreau, c'est qu'un indice plus rapproché se trouve dans mes dossiers que j'ai fait compulser... Cet indice consiste, ajouta-t-il, en consultant sa note, en la minute d'un contrat de mariage, qui ne date plus que de vingt-sept ans : entre Jean-Théodore Guérin, et Claire-Amélie de Grandval...

— C'étaient mon père et ma mère, monsieur, dit Robert.

— En ce cas, monsieur, reprit le notaire, toujours armé de ses

notes, vous seriez héritier direct de dame Adolphine-Maximilienne-Thalie Guérin, en son nom de femme comtesse de Coudray; décédée en son château de la Grange, commune de Guîtres-le-Grand, le 17 février dernier.

Robert reçut ce coup se croyant dans un rêve :

— Moi, héritier?... s'écria-t-il.

— Dame! monsieur, ajouta M<sup>e</sup> Chevreau, c'est du moins probable d'après l'avis de mon confrère, qui me charge de rechercher la descendance de ladite dame... Il se peut, du reste, qu'il s'agisse d'un legs quelconque tout simplement. En tout état de cause, vous êtes appelé, et, sauf le cas où quelque parent à un degré successible plus proche que le vôtre viendrait à se présenter... Vous pouvez savoir, du reste, mieux que moi ce qu'il en est sur ce point...

— Ma foi, monsieur, reprit Robert, qui sentait une chaleur lui monter au front, je vous avoue que j'ignore complètement ce que vous me demandez là!.. Tout ce que je sais me vient de souvenirs peu nets du temps de mon enfance... J'ai entendu parler, il est vrai, d'une tante de mon père, personne d'un caractère difficile et bizarre, autant qu'il m'en souviene, et absolument brouillée avec tous les siens, depuis plus de vingt ans déjà à cette époque... J'ignore même si mon père l'avait connue... Quant à moi, je serais fort surpris qu'elle eût jamais appris mon existence...

— Quoi qu'il en soit, monsieur, ma mission se borne aujourd'hui à vous donner avis de la communication qui m'est faite, et du renseignement qui m'a été demandé, d'après les dossiers relatifs à votre famille qui sont encore dans mon étude, et d'après lesquels j'ai pu facilement découvrir votre adresse...

— Et, là-dessus, qu'ai-je à faire, monsieur?... demanda Robert.

— Je vais informer mon confrère du résultat de la recherche qu'il m'a confiée, reprit M<sup>e</sup> Chevreau. Il vous reste maintenant, étant dûment averti, à établir la valeur de vos droits en écrivant à M<sup>e</sup> Poinciset-Laroze, notaire à Tours, lequel vous renseignera sur la succession. — A moins pourtant, ajouta-t-il, que vous ne préféreriez vous rendre vous-même à Tours, ce qui serait le plus expéditif, le voyage n'étant que de quatre heures.

— Ma foi, monsieur, je suivrai ici vos conseils. Et puisque vous avez été le notaire de ma famille, je vous prierai de vouloir bien me guider en restant le mien.

— Partir au plus tôt me semblerait devoir abrégé cette affaire. Je vous donnerais, en ce cas, une lettre pour un de mes excellents amis, M. Sarrazin de Corbières, qui habite justement la commune de Guîtres-le-Grand.

## XII.

L'étonnante nouvelle apportée avenue de Villiers, lorsque Robert Guérin rentra déjeuner, y causa une de ces émotions vives contre lesquelles rien ne prévaut. Les propos sur Christiane furent oubliés ce matin-là... Un héritage, des terres, un château !.. Aurore s'y promenait déjà !.. Familier chez les Guérin, Rival, plus âgé que Robert, avait des souvenirs plus précis de certaines affaires de famille auxquelles son père avait été mêlé ;.. des souvenirs sur des griefs plus d'une fois énoncés contre la fameuse tante lui revenaient à l'esprit... On hasarda des conjectures... On savait que, depuis plus de trente ans, *ladite dame*, comme disait le notaire, vivait au fond de son château... Aurore se mit à calculer ce qu'elle avait bien pu dépenser, « en lui accordant des douceurs... »

Au dessert, les économies arrivaient au million :

— Et encore, ajouta-t-elle, je ne lui demande pas compte des lapins, ni de la basse-cour... Et tout le monde sait que c'est un fameux revenu.

Robert, tout étourdi d'abord et remis de son émoi, songeait plus froidement au peu de probabilité de tant d'espérances. Quelle apparence qu'un pareil testament lui tombât ainsi du ciel !.. Il fut pourtant décidé qu'il irait à Tours le lendemain. Comme il cherchait avec Rival quelque nom d'ami ou de relation qui pourrait l'aider dans le pays :

— Parbleu ! dit Rival, si ton château de La Grange est aux environs de Luynes, c'est justement là que demeure souvent l'amiral Berthier, un des vieux amis de ton père. Il doit y avoir laissé sa fille, une jeune héroïne, héritière, dit-on, par sa mère de trois ou quatre millions... Entre temps, tu pourras allumer une nouvelle flamme.

— Es-tu bête ! exclama Robert. Le temps de voir ce notaire, et de m'informer près de lui... Je compte bien revenir dans la nuit.

Le lendemain, parti dans la matinée, et plus troublé qu'il ne voulait le paraître, seul dans son wagon, Robert s'agitait, songeait ; supputant les chances réelles que pouvait bien lui donner son degré de parenté avec cette Guérin qui ne s'était probablement jamais doutée qu'il existât. Tout ce qu'il se rappelait lui-même confusément d'un tas de complications de famille datait de son enfance et se bornait à de courts rappels de causeries chez son père ; à des doléances souvent entendues sur l'engloutissement de l'immense fortune faite sous le directoire par son fameux trisaïeul Guérin... un des cinq cents... Adolphe Guérin, sœur de son grand-père, restée vieille fille jusqu'à

l'âge de trente-sept ans avec onze cent mille francs de dot, somme fabuleuse pour le temps, avait un beau jour épousé, malgré tous les siens, un certain comte Adhémar du Coudray, de beaucoup plus jeune qu'elle... d'où était résultée une brouille et une rupture qui ne s'était jamais renouée... On avait indifféremment appris, plus tard, que les Coudray vivaient à Florence, puis, que la comtesse était revenue en France.

Depuis lors, aucune nouvelle.

Il n'y avait certes en de pareils souvenirs rien de bien favorable à des droits d'héritier; cependant, à mesure qu'il s'éloignait de Paris, Robert se surprit une singulière impression. Comme s'il eût pressenti en ce voyage d'un jour un nouvel engrenage de sa vie, il lui semblait vaguement que cet espoir d'un coup de fortune, qui pouvait lui donner Christiane, les menaçait tous deux. Quoi qu'il en fût, ce n'était là qu'une trop futile suggestion de son esprit inquiet pour qu'il s'y appesantît longtemps. Bien qu'il la sût par cœur, il relut la dernière lettre de Londres.

Arrivé à Luynes dans la journée, le premier soin de Robert fut de s'enquérir de la demeure de M. Sarrazin de Corbières auprès de l'hôtelier du *Cygne blanc*, gros homme jovial et posé à la fois, dont la prestance dénonçait un personnage important du lieu.

— M. Sarrazin, monsieur?... C'est à La Baraque... Il est maire de Guîtres-le-Grand! lui fut-il répondu. Il a passé par ici ce matin en revenant de Tours. Seulement, si vous êtes *voyageur*, ne perdez pas votre temps à aller lui proposer votre article... Car c'est un malin, autant que c'est un original, et il n'y a pas à lui en conter.

— Est-il jeune?... Est-il vieux?... demanda Robert, enchanté de tomber sur un hôtelier bavard.

— Oh! pour sûr, il n'est plus jeune! reprit l'hôte, qui paraissait non moins ravi de causer. Il est resté près de trente ans en Amérique, et c'est là qu'il a fait sa grosse fortune à vendre des cuirs, des bestiaux et de tout, quoique ingénieur. Il paraît qu'il a vécu un peu rudement; on dit même qu'il a été fusillé dans une révolution chez les Mexicains... C'est ce qui explique son caractère dans l'administration des affaires de sa commune. On sait dans le département qu'il a envoyé promener le préfet, le génie et les ponts et chaussées, à propos de sa digue à la dernière inondation... Le ministre n'a pas osé le suspendre quand il a été à Paris... et voilà deux ans que ça dure... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a sauvé sa commune, et une autre à la suite, sans guère s'inquiéter de la loi et des autorités.

— Comment cela? demanda Robert, qui comprit que l'hôtelier

du *Cygne blanc* n'en était pas à son début dans le récit de cette histoire.

— Monsieur, reprit le gros homme en se posant, en ma qualité de conseiller municipal, je sais les choses. Il faut vous dire que, dans les inondations moyennes, nous n'avons pas grand mal, ici surtout ; mais plus bas, du côté de Guîtres, la plaine s'élargit, et ça devient tout de suite grave, en cas de forte crue. Les ingénieurs ont décidé un barrage ; le conseil général, la chambre et tout le tremblement des ministères y ont passé... Les fonds ont été votés... seulement il y a les formalités, les plans, les études, les commissions, on travaille là-dessus depuis onze ans... A côté de cela, il faut vous dire que, dans sa commune, M. Sarrazin a organisé, comme en Amérique, une société coopérative de travail, il leur a avancé un outillage de machines pour les cultures... Enfin, on se sent les coudes, ils ont un comité comme des socialistes, leur maire leur dit que c'est du *serf gouvernement*... Là-dessus, l'avant-dernière année, la Loire déjà haute, voilà qu'on annonce qu'il va y avoir danger. M. Sarrazin ne fait ni une ni deux : il rassemble tout son monde, avec ceux de la commune de Chanfourné, leur dit qu'ils ont trois jours pour sauver leurs champs, et qu'il répond de tout s'ils veulent s'aider... Ils l'écoutent... Monsieur, au moyen de sa locomobile pour transporter les terres, de ses piocheuses, en trois jours et trois nuits, ils vous ont fait un ouvrage de terrassement, haut de quatre mètres, qui a refoulé les eaux de l'autre côté de la rive, au tournant du courant. Leur travail a tenu tout juste le temps qu'il fallait... mais ils sont restés secs... Seulement, vous pensez si la préfecture a jeté les hauts cris, car tout ça ne s'est pas fait sans des dégâts sur des terrains particuliers... la route de Vouvray s'en est trouvée effondrée...

— Et y a-t-il loin d'ici à La Baraque?... demanda Robert, suffisamment renseigné sur les affaires de la commune de Guîtres-le-Grand.

— Trois petits quarts d'heure en suivant la Loire... mais vingt minutes avec une voiture que je peux vous atteler.

Sur cette réponse, Robert se mit en route à pied, malgré les menaces d'un gros nuage noir que l'hôtelier lui annonçait devoir crever avant peu.

MARIO UCHARD.

(La deuxième partie au prochain n°.)

---

UNE

# CONSPIRATION RÉPUBLICAINE

SOUS LOUIS XIV

---

LE COMLOT DU CHEVALIER DE ROHAN  
ET DE LATRÉAUMONT.

---

## II<sup>1</sup>.

DÉCOUVERTE DU COMLOT ET PROCÈS FAIT AUX ACCUSÉS.

---

Le chevalier de Rohan et Latréaumont ne restèrent pas inactifs pendant que leur émissaire était dans les Pays-Bas, où il s'entendait avec le comte de Monterey. Ils achevèrent d'ourdir le comlot et travaillèrent à y faire entrer tous ceux sur lesquels ils exerçaient quelque influence. Une fois qu'ils eurent été avisés à mots couverts, par le médecin flamand, des conditions qu'acceptait le gouverneur espagnol, ils furent pleins d'espérance et redoublèrent d'activité. Van den Enden, de son côté, précipita son retour à Paris ; mais, pour ne point appeler les soupçons de la police française, il évita de revenir d'Anvers à Bruxelles et de prendre la route qui conduisait

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

directement de cette ville en France. Il passa par Gand, Lille, Cambrai et Arras. Il lui tardait de savoir l'impression qu'avait produite sur l'esprit de ses deux complices la réponse du comte de Monterey, qu'il avait mandée dans la lettre à eux remise. Par prudence, cette lettre ne fut point adressée à Latréaumont. Ainsi qu'il avait été convenu entre lui et Van den Enden, elle portait sur la suscription le nom d'un fripier appelé Jean Lemarié (1) qui demeurait au faubourg Saint-Antoine. Celui-ci l'avait fait ensuite passer à son véritable destinataire. Mais toutes ces précautions furent déjouées par une suite de circonstances ignorées du chevalier de Rohan et de Latréaumont, et que l'imprudence du médecin flamand n'avait pas su prévenir.

Le hasard avait amené parmi les pensionnaires de la maison de Picpus un jeune gentilhomme du nom de Du Cause et qui figura dans le procès sous celui de Nazelles, nom qu'il avait pris chez Van den Enden afin de mieux cacher son origine (2).

L'on a de lui des *Mémoires* qui n'ont point été publiés et qui contiennent sur la conspiration de curieux détails. Du Cause avait servi d'abord comme cadet dans les gardes françaises et M. de Pradel l'avait attaché comme aide-de-camp à sa personne, pendant quelque temps, en Pologne. Un peu plus tard, il servit avec le grade de lieutenant dans la campagne de Candie, puis, comme volontaire, à celle de Flandre. Mais un chagrin d'amour lui fit abandonner la carrière des armes. Il n'avait pu obtenir la main d'une jeune fille dont il était épris, et en proie à un véritable désespoir, il quitta l'armée. C'était le moment où se préparait la guerre contre la Hollande. Du Cause ressentait quelque honte de sa conduite, qui pouvait être taxée de lâcheté, et, pour se soustraire à la critique du monde, pour éviter de rencontrer ses anciens compagnons d'armes, il résolut, se trouvant fort à court d'argent, d'aller vivre hors des murs de Paris dans quelque maison retirée. Il se décida à habiter Picpus, alors assez éloigné de l'enceinte de la capitale. Comme il y cherchait un logis, il frappa à la porte de la demeure de Van den Enden. Citons ici ce qu'il dit à ce sujet dans ses *Mémoires* : « Un homme âgé, d'une taille au-dessous de la médiocre, vint m'ouvrir et m'ayant demandé ce que je désirais, je lui répondis qu'étant officier et n'ayant pas de quoi me mettre en équipage pour servir, j'avais été contraint de rester à Paris; que je cherchais à me mettre en pension quelque part, suivant mes fa-

(1) Ce Jean Lemarié et son frère Nicolas Lemarié, compagnon fripier, comparurent dans le procès.

(2) Lorsqu'il parut dans le procès, il déclara avoir vingt-six ans.

cultés, qui étaient médiocres, le service ne m'ayant point acquis de richesses. Cet homme me répondit qu'il était le maître de la maison, qu'il s'appelait Van den Enden (François-Affinius), maître de pension assez connu, qu'il me recevrait volontiers, sans trop prendre garde à l'intérêt; qu'il suffisait que je payasse le même prix que les autres pensionnaires; qu'il avait toujours aimé les officiers et que je ne devais pas me faire une peine de cette petite jeunesse qui logeait chez lui, la plupart enfans de qualité, qu'il saurait me distinguer et me mettre à sa table avec sa famille, séparé de ce petit peuple. » Du Cause agréa la proposition et vint, le jour même, s'installer chez le maître de pension. Il y garda un strict incognito et ne dit rien de sa famille, qui appartenait à l'Agénois (1). Il sut se rendre agréable dans le petit cercle où il vivait, et pénétra chaque jour davantage dans l'intimité de Van den Enden et des siens. Il prenait grand plaisir à la conversation nourrie et instructive de son hôte, dont le savoir l'émerveillait. Le médecin flamand conçut pour lui de l'amitié, et sans défiance à l'égard d'un jeune homme qui paraissait étranger à la cour, il s'ouvrit souvent à lui de ses sentimens hostiles au gouvernement français. Il évitait toutefois de rien dire qui se rapportât au dessein qu'il poursuivait et lui cacha ses relations avec Latréaumont; mais elles n'échappèrent pas à l'œil pénétrant de Du Cause, à qui cet aventurier n'était point inconnu, et quelques mois après son admission chez Van den Enden, il remarqua les fréquentes visites que Latréaumont faisait à celui-ci. Son attention fut d'autant plus éveillée sur ces visites qu'elles affectaient un caractère mystérieux.

Latréaumont entra par la porte secrète du bout du jardin dont il avait la clé, et prenait des précautions extraordinaires pour n'être point vu. D'autres visites qui n'étaient pas moins entourées de mystère vinrent ajouter à la curiosité de Du Cause; c'étaient celles du chevalier de Rohan, que notre jeune officier reconnut pour l'avoir plusieurs fois aperçu à l'armée. Il ignorait alors l'intimité qui existait entre Rohan et Latréaumont; la présence fréquente de ces deux personnages chez Van den Enden excita fort son étonnement. Il ne pouvait s'expliquer qu'un homme de si haute maison qu'était le chevalier de Rohan se fût associé à un individu aussi décrié que Latréaumont. Sachant le chevalier de Rohan fort à court d'argent, Du Cause supposa qu'à bout d'expédiens pour s'en procurer, ce jeune seigneur avait eu l'idée de recourir à l'alchimie et que Latréaumont l'avait conduit à Van den Enden,

(1) Du Cause nous a laissé, dans ses *Mémoires*, des détails fort intéressans sur sa jeunesse et sur la campagne de Candie.

qui passait pour très versé dans la pratique de la chimie. Mais cette supposition ne satisfait pas longtemps le jeune officier, et les visites de plus en plus répétées et toujours clandestines que Latréaumont faisait à son hôte lui devinrent tout à fait suspectes. Du Cause arriva tout naturellement à croire qu'il se tramait dans la maison de Picpus quelque complot. Le silence que continuait à garder Van den Enden, près de son pensionnaire, sur les relations qu'il entretenait avec Latréaumont, l'indiquait suffisamment. Il était étrange, en effet, que le médecin flamand qui, dans ses conversations avec le jeune officier, lui parlait des personnes qu'il voyait, ne prononçât jamais les noms de Rohan et de Latréaumont. Du Cause observait d'ailleurs, de sa chambre, quels soins prenaient ces deux personnages pour échapper aux regards, quand ils arrivaient chez Van den Enden et quand ils sortaient. Ils venaient à des heures insolites et se glissaient avec précipitation dans le cabinet du médecin flamand, après avoir écarté tous ceux qu'ils rencontraient sur leur passage. N'ignorant pas que le chevalier de Rohan était en disgrâce à la cour et fort mal avec Louvois, Du Cause *flaira*, c'est son expression, *quelque machination*. Afin de découvrir ce qu'il en était, il ne manqua pas, dans les causeries journalières qu'il avait avec Van den Enden, de mettre sur le tapis le plus souvent qu'il le pouvait, les affaires de Hollande. En vue d'amener son interlocuteur à des confidences sur les véritables sentimens dont il était animé, Du Cause approuvait avec affectation la conduite de Louis XIV ; il affirmait que la Hollande et l'Espagne, qui s'étaient unies, ne pouvaient manquer de succomber promptement. Là-dessus Van den Enden se laissa aller à découvrir ses pensées. Il se récriait contre les assertions de son pensionnaire ; il insistait sur le peu de sujet que le roi de France avait d'entrer en guerre contre les Provinces-Unies. « Cette guerre, disait-il, ne pouvait avoir d'autre motif que l'ambition démesurée du monarque et l'intérêt particulier de son ministre, qui cherchait à se faire valoir et à se rendre nécessaire. » Il se plaignait qu'on n'eût eu égard ni au droit des gens, ni aux traités ; il ajoutait que la république de Hollande et l'Espagne n'étaient point encore si abattues qu'elles ne pussent se relever, que des nations réduites au désespoir trouvaient quelquefois des ressources dans leur désespoir même, que les forces de la France n'étaient point absolument indomptables, que le cœur du royaume était entièrement dégarni de troupes et que la garde même de la personne du roi ne consistait actuellement qu'en quelque soixante ou quatre-vingts hommes, mal aguerris, tout le reste de sa garde ayant été envoyé à l'armée pour la renforcer. Une fois même, le médecin flamand, en conversant avec Du Cause, eut l'imprudence

de dire, à l'appui de l'opinion qu'il avait émise touchant les chances défavorables à Louis XIV, qu'il se rencontrait parmi les ennemis de la France *des gens de cœur et de bons partisans auxquels il ne serait pas difficile de pénétrer jusqu'à Versailles*, où se trouvait alors le roi. Van den Enden ajouta « qu'il y avait beaucoup de mécontents à la cour et dans les provinces, que la plupart des gens de guerre, parmi les officiers, étaient rebutés du service par les mauvais traitemens qu'ils souffraient du bureau du ministre, que tout s'y faisait par des intrigues de femmes et autres personnes intéressées et avides de gain. » Voyant que Van den Enden se laissait aller à ces confidences, Du Cause, pour le pousser à en dire davantage, feignit de se rendre à ses observations et d'abonder dans ses vues. Notre jeune officier s'entendait d'ailleurs avec le médecin flamand sur un point : l'aversion du ministre de la guerre. Il en voulait à Louvois de n'avoir tenu aucun compte de la recommandation qu'il avait obtenue du maréchal de Luxembourg, son ancien général. Cette tactique eut l'effet qu'en espérait son auteur. Van den Enden, croyant que son pensionnaire entraînait dans ses opinions, articula des paroles encore plus compromettantes. Il revint, à plusieurs reprises, sur le mécontentement qui régnait chez la noblesse ; il faisait remarquer qu'il y avait des seigneurs de grande distinction qui supportaient impatiemment l'arrogance et la dureté des ministres. Il soutenait que rien n'était plus facile à ceux contre lesquels on faisait la guerre que de s'emparer d'une grande partie du royaume, avant que le roi y pût envoyer des troupes ; que les côtes étaient partout ouvertes et sans défense, qu'en opérant une descente sur tels points, sous la conduite de quelque seigneur accrédité, on verrait courir les peuples au recouvrement de leur liberté opprimée ; que les protestans, qui étaient répandus dans toute la France et qui regardaient les prospérités du roi comme le dernier signal de leur destruction, ne manqueraient pas une occasion si favorable de se relever.

Tout cela devenait trop clair, et Du Cause jugea sans peine que son hôte était mêlé à quelque grand complot qui s'ourdissait contre le roi et contre la France. Il en demeura tout à fait convaincu en voyant débarquer inopinément à Paris Kerkerin, le gendre de Van den Enden. Ce médecin arrivait en poste d'Amsterdam, sous prétexte de venir soigner le chevalier de Rohan d'une blessure que Du Cause savait être, depuis longtemps, guérie. Or Van den Enden avait dit précisément un jour à son pensionnaire que les états-généraux de Hollande employaient souvent son gendre à des affaires secrètes dont celui-ci, avait-il ajouté, n'était pas moins occupé que de l'exercice de la médecine.

Une autre circonstance confirma Du Cause dans ses appréciations. La *Gazette de France* annonça, dans un de ses numéros, que le roi d'Espagne avait donné un régiment de cavalerie au marquis de *Bayonne-Babet*. L'association de ces deux mots parut singulière à notre jeune gentilhomme, car l'un et l'autre nom semblaient empruntés à ce qui se passait à la maison de Picpus. En effet, Du Cause, qui, comme nous l'avons rapporté, avait caché à son hôte sa famille et ses antécédens, s'était donné pour originaire de *Bayonne*, et le nom de *Babet* était celui d'une servante que la jeune fille dont Du Cause était épris chargeait de ses messages; elle se présentait, pour ce motif, assez fréquemment à Picpus, et Van den Enden la connaissait fort bien. La coïncidence ne pouvait être fortuite, et cette association trahissait visiblement un mot convenu destiné à servir de signal à ceux qui étaient entrés dans le complot et se trouvaient alors en des lieux différens. Il n'y eut plus de doute à cet égard, dans l'esprit du jeune gentilhomme, après qu'il eut reçu la réponse de quelques-uns de ses anciens frères d'armes, auxquels il s'était adressé, pour éclaircir la prétendue nouvelle. Ceux-ci lui avaient déclaré qu'il n'avait jamais existé, à l'armée, de marquis de *Bayonne-Babet*: le nom était donc une pure fiction. Le pensionnaire de Picpus manœuvra alors de façon à pénétrer plus avant dans le mystère, ce que lui rendit facile sa présence constante dans l'intérieur où il avait été admis. L'attachement que Du Cause gardait à celle avec laquelle il entretenait, par la femme de chambre Babet, une correspondance amoureuse, ne l'avait pas empêché de faire la cour à la fille que Van den Enden avait près de lui, la jeune Marianne, assez agréable personne, mais qui avait plus de beauté que d'esprit. Dans l'espoir, peut-être, de trouver chez son jeune pensionnaire un époux pour sa fille, le médecin flamand avait favorisé ce commencement de relations galantes. Quoique sachant que Du Cause avait une affection ailleurs et entretenait avec une autre jeune fille un commerce de lettres, Marianne ne repoussa pas ses propos galans, qu'elle avait, au reste, elle-même provoqués. Du Cause profita de l'intimité qui s'était ainsi établie peu à peu entre lui et Marianne, pour suivre les menées de Van den Enden. La jeune fille n'était pas dans le secret de son père et, sans défiance, elle rapportait à son amant de rencontre, qui ne manquait pas de l'interroger, tout ce qui se passait sous ses yeux. Du Cause alla jusqu'à aposter la jeune Marianne pour qu'elle pût écouter, en vue de le lui dire, une de ces conférences qui se tenaient entre son père, Rohan et Latréaumont. Mais la jeune fille n'entendit qu'imparfaitement ce dont s'entretenaient les trois interlocuteurs. Comme elle avait l'oreille plus fine pour ce qui intéressait ses

amours, que pour les matières politiques que traitaient ceux-ci, si le sujet du colloque lui échappa, elle comprit pourtant très bien qu'il avait été question, dans le conciliabule, de son galant. Latréaumont avait insisté pour qu'on éloignât Du Cause, qu'il avait aperçu, et qui lui inspirait une légitime défiance. Elle courut, tout éperdue, retrouver Du Cause et lui raconta que Latréaumont, ce *méchant Gascon*, comme elle l'appelait, voulait le faire partir de la maison. Après une de leurs conférences, les conspirateurs avaient laissé, un jour, sur la table de la chambre où elle s'était tenue, un petit livre dont Marianne s'empara et qu'elle alla porter à son galant. C'était un alphabet pour servir à mettre en chiffre des dépêches. Il y avait là un nouvel indice qu'il se machinait, chez Van den Enden, un complot contre l'état, et la demande de Latréaumont montrait assez qu'il avait quelque crainte d'être découvert, puisqu'il se défiait d'un inconnu, tout au moins d'une personne qu'il ne pouvait connaître que de vue, pour l'avoir rencontrée à l'armée. Capable de tout, comme le savait Du Cause, Latréaumont était homme, estimait celui-ci, à lui faire un mauvais parti. En proie à ces appréhensions, le jeune officier s'imagina qu'on pourrait venir, la nuit, l'assassiner; il changea de chambre avec un jeune Breton et prit soin, chaque soir, quand il se couchait, de fermer hermétiquement sa porte et de tenir ses armes prêtes. Il évitait de manger ailleurs qu'à la table de Van den Enden.

Cependant rien ne refroidissait sa curiosité pour savoir en quoi pouvait consister la conspiration qui se tramait. Il se montra plus assidu que jamais près de Marianne, uniquement afin d'en tirer des informations sur ce que faisait et disait son père. Il revenait très fréquemment, dans ses conversations avec celui-ci, sur les affaires du temps, et ne manquait pas de s'apitoyer sur le déplorable état où la guerre contre la Hollande allait mettre ce noble pays. Van den Enden continua à donner dans le piège; il renouvela ses plaintes amères contre la conduite de Louis XIV, ses observations sur la position difficile où se mettait le monarque et sur les avantages que pourraient s'assurer les Hollandais; il lâcha des paroles qui trahissaient les projets des conjurés. Au début, il avait gardé quelque réserve dans ses attaques contre Louis XIV; maintenant il le blâmait sans mesure, il déclarait que la guerre qui se faisait violait le droit des gens, qu'elle n'avait été entreprise par le monarque français que pour se venger des discours et de l'insolence de quelques particuliers, qui, pour reproduire les propres expressions de Van den Enden, « avaient, par un génie trop hardi, répandu des satires contre le roi; mais que,

dans un état républicain, où l'on se pique d'une entière liberté, il n'est pas possible de réprimer les langues ni les écrits des particuliers. » Le médecin flamand ajoutait, « qu'à l'égard de l'Espagne, on avait violé le dernier traité de paix fait avec elle, en passant sur ses terres, pour aller opprimer des alliés; que cette puissance, pour se soutenir dans les Pays-Bas contre la France, avait besoin de l'appui de la Hollande, et qu'il suffisait d'un petit revers pour changer la fortune de ce royaume. » Enfin, Van den Enden insista de nouveau sur le péril où se trouvait Louis XIV, au milieu d'une cour composée de femmes, de ministres et de vieillards, presque sans gardes pour le protéger.

Le soir même du jour où le médecin flamand avait tenu à Du Cause ce langage, Latréaumont vint à la maison de Picpus. Pour entendre la conférence qui allait se tenir entre les deux conspirateurs, le jeune officier se blottit dans un corridor noir, tout au voisinage de la pièce où ils s'étaient enfermés. Il se tint là, un pistolet dans chaque main, décidé à faire feu s'il était découvert et si sa vie était menacée. Dans la conversation qu'il parvint ainsi à entendre, Van den Enden exprima des doutes sur la fermeté du chevalier de Rohan. Latréaumont répliqua qu'il n'y avait rien de tel à craindre; que Rohan était trop engagé pour reculer; que de trop grandes espérances le flattaient pour qu'il les abandonnât; que la souveraineté de la Bretagne, qui lui avait été promise, le rendait impatient qu'on exécutât promptement ce qui avait été résolu; mais qu'il fallait bien se garder de lui découvrir la suite à donner au projet et à laquelle il ne voudrait jamais souscrire.

Il fut encore question, dans cette conférence où Du Cause était aux écoutes, des cinq cents habits de gardes du corps qui allaient être achevés incessamment et que ceux auxquels ils étaient destinés s'apprétaient à recevoir. Latréaumont affirmait qu'on pouvait compter sur tous ces gens-là, hommes de cœur et d'expérience, que les chevaux étaient distribués de manière à être réunis en quelques heures. Les dispositions ainsi prises, il ne s'agirait plus que de savoir le jour où Monseigneur le Dauphin irait à la chasse du loup, dans les bois de la Normandie. Comme le prince était ordinairement seul avec un piqueur, après le premier relais, dix gardes suffiraient pour l'emmener du côté de la mer; des barques seraient disposées pour le recevoir et le conduire prisonnier à la flotte hollandaise, qui se trouverait à proximité. Les autres faux gardes devaient se partager en deux corps; cent d'entre eux iraient s'emparer de Honfleur, où lui, Latréaumont, les introduirait, tandis que le reste tournerait droit sur Versailles, où il y avait gros butin à

prendre et où ils pourraient faire main basse sur tout ce qu'ils rencontreraient.

Édifié sur ce qui se préparait, Du Cause, comme il nous le rapporte, éprouva d'abord un sentiment d'effroi ; il se hâta de remonter dans sa chambre, afin qu'on ne pût s'apercevoir qu'il s'était glissé de façon à écouter le colloque. Les choses étaient, on le voit, fort avancées. On était à la fin d'août 1674 et Van den Enden s'appretait à partir pour Bruxelles, où il devait avoir, avec le comte de Monterey, l'entretien que nous avons relaté. Pour dissimuler la véritable cause de ce départ précipité, le médecin flamand alléguait des affaires urgentes. Il dit à Du Cause, en affectant une vive émotion, qu'il venait de recevoir des nouvelles fâcheuses de sa famille qui l'obligeaient à partir dès le lendemain pour Bruxelles, qu'il allait mettre sa fille au couvent.

Notre officier devina le motif réel du voyage ; il feignit d'être attristé de ce que lui annonçait son hôte et surtout de se voir séparé de Marianne. Il demanda à son père, comme faveur, qu'elle fût placée dans le couvent de la rue Sainte-Avoye, où s'était retirée la personne qu'il aimait, et Marianne joignit ses prières à celles de son galant. Van den Enden y accéda. Dès ce moment, Du Cause observa, plus attentivement que jamais, tout ce que faisait son hôte ; il remarqua que le lendemain, de très grand matin, celui-ci était allé à Saint-Mandé, manifestement pour s'entendre avec le chevalier de Rohan, qu'il en était revenu, vers le midi, et avait passé le reste de la journée à écrire. Il nota que Van den Enden ne partit pas, le jour d'après, malgré son dire, et qu'il avait reçu, dans l'après-dîner, le chevalier de Rohan et Latréaumont. Comme de coutume, ils s'étaient enfermés, tous trois ensemble, dans la pièce où se tenaient les conciliabules. « Je me glissai encore dans le corridor sombre, écrit Du Cause, et quelque soin qu'ils prissent de parler bas, j'entendis néanmoins assez distinctement le projet d'une descente en Bretagne, où les peuples avaient déjà commencé à se soulever, à cause de quelques impôts extraordinaires. » Il s'agissait de placer Rohan sur le trône ducal de Bretagne, à l'aide de la flotte hollandaise qui était dans la Manche, abondamment pourvue. Le projet devait recevoir son exécution au retour de Van den Enden de Bruxelles. Le chevalier de Rohan revint encore à la maison de Picpus pour prendre une cassette où étaient vraisemblablement des papiers importants, et il se rendit ensuite à Versailles. Le lendemain, le médecin flamand se mit en route pour Bruxelles. On a vu comment il s'acquitta de sa mission.

Il n'y avait plus le moindre doute à élever. La conspiration allait recevoir son exécution. Du Cause n'avait pas de temps à perdre pour

informer le gouvernement de ce qui s'était ourdi. S'il eût différé à le faire, il se serait rendu complice de l'entreprise. Comment devait-il agir ? Il demeura un instant fort perplexe à cet égard ; il prit finalement parti de révéler à Louvois ce qu'il avait découvert et écrivit, en conséquence, au ministre pour en solliciter une audience, donnant pour motif des affaires urgentes qui intéressaient, au plus haut degré, le service du roi. Louvois, qui était alors à Paris, lui accorda l'audience sollicitée. Du Cause fut introduit près du ministre, auquel il rapporta tout ce qu'il avait observé. Louvois lui reprocha d'avoir tant tardé à dénoncer ce complot. Il trouvait mauvais que le jeune gentilhomme ne l'eût point averti avant le départ de Van den Enden, qui pouvait, disait-il, maintenant lui échapper. Afin de recueillir de nouvelles indications, il dit à Du Cause de retourner à la maison de Picpus et d'épier là tout ce qui se passait. Le pensionnaire de Van den Enden devait lui faire parvenir chaque jour par Rouillé, fermier des postes, une relation de ce qu'il aurait observé.

Peu de jours après que Du Cause eut révélé à Louvois l'existence du complot, une autre information vint confirmer ce qu'il avait annoncé. Louis XIV reçut une dépêche du roi d'Angleterre qui l'avertissait de se tenir sur ses gardes parce que, en France, il devait se tramer quelque chose de très grave qu'on n'avait pu toutefois découvrir. Cette information, disent les témoignages du temps, avait été fournie au roi d'Angleterre par un prince italien qui était très favorable à la France, où il avait été fort bien reçu et qui continuait à voyager. C'était pour s'être trop hâté de parler en apportant à Bruxelles son message, que Van den Enden avait laissé tomber quelques paroles compromettantes dans une oreille qui les avait recueillies. Le médecin flamand, à ce que nous apprend Du Cause, était entré chez le comte de Monterey, en équipage de courrier, tenant sous le bras un sac de velours noir, plein de papiers, et tout joyeux, il s'était écrié en montrant son sac : *Monseigneur, la bécasse est bridée !* Monterey lui coupa la parole au plus vite, voyant l'indiscrétion que le messager du chevalier de Rohan allait commettre. Il lui dit d'aller se reposer, qu'ils auraient ensuite le temps de causer. Mais, afin que cette visite inopinée n'éveillât pas les soupçons du prince italien, le gouverneur espagnol lui dit, en manière de confidence, et assez imprudemment, que « pour le coup, Louvois allait être leur dupe, qu'ils avaient trouvé moyen de faire passer 4,000 hommes, à sa barbe, sans qu'il pût s'en apercevoir, pour s'emparer d'un poste qui lui était important, ainsi qu'à l'armée espagnole. » Le prince italien ne prit pas le change. L'arrivée soudaine de ce courrier lui fit penser qu'il s'agissait de

quelque ténébreuse machination. Il se hâta de quitter Bruxelles et de passer en Angleterre, pour faire parvenir de là à la cour de Versailles la nouvelle de ce dont il avait été témoin. Une autre confirmation de la réalité des faits dénoncés fut l'avis que reçut bientôt le marquis de Seignelay, qui était secrétaire d'état de la marine, que la flotte hollandaise avait été aperçue près des côtes de Normandie, et que tantôt elle approchait de la Bretagne, tantôt elle revenait sur sa route, ne faisant que louvoyer, sans rien entreprendre. Le roi d'Angleterre, dans sa dépêche à Louis XIV, relatait une circonstance qui était une nouvelle preuve que le chevalier de Rohan était bien à la tête du complot. Il taisait savoir, nous dit Beauvau dans ses Mémoires, qu'un marchand de Londres avait reçu de la part du comte de Monterey, gouverneur de Flandre, une somme de 100,000 écus, pour la distribuer à ceux que le chevalier de Rohan ordonnerait. Louvois mit toute sa police en campagne, et ses espions lui apprirent qu'un certain tailleur était occupé à confectionner cinq cents habits de gardes du corps, qui étaient presque achevés, sans qu'on sût qui lui avait fait cette commande. Il fut décidé par le ministre, après s'être entendu avec le roi, qu'on saisirait les habits et, ce qui était plus important, qu'on procéderait immédiatement à l'arrestation du chevalier de Rohan et de Latréaumont. On trouva le premier à Paris, où il attendait le retour de Van den Enden, et on le conduisit à la Bastille. Quant à Latréaumont, il était, depuis plusieurs jours, en Normandie, à portée des lieux où il devait agir, travaillant au soulèvement de la province, plein de confiance et de résolution. Il comptait, comme on le voit par ce qui fut dit au cours du procès, sur la facilité avec laquelle on ameutait les Français contre l'autorité. A cette époque, la lourdeur des impôts rendait la population encore plus inflammable. Quelques jours avant son arrestation, le chevalier de Rohan disait, en plaisantant, que, pour faire soulever Paris, il n'y avait qu'à prendre un traitant, par exemple, le sieur Berryer, dans une rue ou dans les Halles, lui donner mille coups et crier au peuple qu'on voulait le délivrer d'un maltôtier ! Mais c'était surtout de la noblesse que le chevalier de Rohan attendait aide pour provoquer une sédition. Il prêtait à celle-ci des sentimens fort hostiles au gouvernement de Louis XIV, malgré les adulations dont elle entourait ce monarque. Dans ses conversations avec Van den Enden, il lui avait, plusieurs fois, répété qu'il n'y avait personne à la cour qui aimât le roi.

Parti presque en même temps que le médecin flamand, Latréaumont se cachait à Rouen, au moment où l'ordre fut donné de l'appréhender. Il s'y était rendu à cheval, clandestinement, ayant pour monture une jument que lui avait prêtée le chevalier de Rohan, et

accompagné de son domestique, le Gascon Lane franc, qui avait pris le cheval du chevalier de Préau. Latréaumont donna à ses amis pour motif de ce voyage, un procès qu'il aurait eu à Rouen ; il laissa derrière lui, à Paris, le chevalier de Préau, fraîchement arrivé de Préau, en vue de se mettre au fait des dernières dispositions prises et que mandait son frère l'abbé, avisé, de son côté, de ce qui se tramait. Le chevalier de Préau était informé des relations de Latréaumont avec Van den Enden ; il a rapporté dans le procès que, peu de jours avant leur départ de Paris, ces deux personnages avaient dîné ensemble à la maison de la rue Jean-Saint-Denis, à l'image de Saint-Joseph, où Latréaumont se réunissait parfois avec le chevalier de Rohan, avant que celui-ci eût été s'établir à Saint-Mandé. Le chevalier de Préau devait servir d'intermédiaire, pendant l'absence de son oncle, entre celui-ci et le chevalier de Rohan, chez lequel il alla loger, dès son arrivée à Paris, alors que ce dernier se trouvait, pour quelques jours, à Versailles. Rohan n'avait pas tardé à revenir à Saint-Mandé et, de concert avec son jeune complice, il s'était occupé de s'assurer les ressources qui lui étaient indispensables à l'entreprise. Là gisait la grosse difficulté ; mais Rohan ne reculait devant aucun moyen pour se les procurer. Il disait au chevalier de Préau : *J'aurai de l'argent per fas et nefas*, et le jeune chevalier, qui ne savait pas un mot de latin, ne comprenait pas ce que cela voulait dire. Cette pénurie pécuniaire nuisait singulièrement au recrutement des conjurés, et le chevalier de Préau lui-même, presque réduit à la détresse, ne semble pas avoir déployé grande ardeur dans la circonstance. Ce à quoi il visait avant tout, c'était à obtenir quelque emploi. En cela, il avait bien gratuitement compté sur le chevalier de Rohan, qui l'amusait de belles paroles et lui représentait le succès de la conspiration comme infaillible. Latréaumont, qui se trouvait à Rouen depuis le commencement de septembre, écrivait à son grand patron que tout allait à souhait. Il avait vu ceux qu'on s'était affiliés, notamment Maigremont, et dans un souper chez M<sup>me</sup> de Gouville, il avait conféré avec eux. Mais il lui était plus malaisé de préparer le soulèvement de la population bourgeoise ; pour les paysans, il comptait sur les placards qui devaient être affichés.

C'est au milieu de ces menées que Latréaumont, dont la police avait promptement trouvé la trace, fut arrêté. Un major des gardes, Albert de Brissac, qui avait été envoyé de Paris à Rouen, pour l'appréhender, le surprit au lit, le 12 septembre, au matin. Comprenant que tout était découvert, Latréaumont appela son fidèle Lane franc et lui donna, à l'oreille, l'ordre d'aller jeter dans les lieux d'aisances la malle où étaient renfermés ses papiers. Brissac, qui

avait jadis servi avec Latréaumont et était à peu près de son âge (1), l'aborda en ancien camarade. Pour mieux s'assurer de sa personne, le sachant homme à se défendre, il lui dit, après quelques compliments, qu'il était à regret envoyé, avec le détachement qui l'accompagnait, pour l'arrêter. « Pourquoi ? » répliqua Latréaumont. — Je l'ignore, » répondit le major. Latréaumont entra alors dans une violente colère, s'emportant contre Louvois, qui n'avait cessé, disait-il, de lui rendre de mauvais offices. Il s'écria qu'on lui faisait en ce moment l'injure la plus grave, « car il était, à ce qu'il assurait, aussi bon serviteur du roi que gentilhomme qu'il y eût dans le royaume, et n'avait rien à se reprocher touchant son service. » Il ajouta, en se modérant, que, se sentant innocent, il était prêt à suivre ceux qui venaient l'arrêter. Puis il demanda à passer, pour un instant, dans son cabinet. Il alla prendre sa robe de chambre dans la ruelle de son lit et ses armes qui y étaient cachées. Après quoi il reparut devant la petite troupe qui s'appropriait à l'emmener, ayant un pistolet dans chaque main. Il lâcha un premier coup sur Brissac, en disant : « On ne me tient pas ! » mais celui-ci ne fut pas atteint et la balle alla frapper un des gardes, qui eut le bras cassé et mourut au bout de quelques jours de sa blessure. Latréaumont allait décharger son second pistolet, lorsque Brissac, qui ne s'attendait pas à cette résistance, cria : « Vous tirez ! » L'un des gardes crut que leur chef donnait l'ordre de riposter, et il lâcha sur Latréaumont sa carabine, qui lui logea trois balles dans le ventre. Celui-ci tomba, à demi mort, sur le carreau. Brissac se hâta d'appeler un médecin et un chirurgien. Les blessures ne leur parurent pas mortelles ; ils les pansèrent, puis se retirèrent, laissant Latréaumont, dans sa chambre, reposer seul sur son lit. Mais le blessé, qui se voyait perdu, n'avait souci de sa guérison. Il profita d'un moment où les gardes ne l'observaient pas pour arracher l'appareil qui couvrait ses plaies ; elles se rouvrirent et provoquèrent une hémorragie à laquelle il ne tarda pas à succomber.

Le suicide d'un des organisateurs du complot contraria beaucoup Louvois, car il lui enlevait le moyen de saisir tous les fils de l'entreprise. Il accusa Brissac d'impéritie, et ce major aux gardes, qui figura comme témoin dans le procès, fut quelque temps en disgrâce. On mit bientôt la main sur un certain Condé, qui avait été chargé de l'affichage des placards. Il était originaire de Lorraine et avait servi, tour à tour, dans l'armée du duc de Lorraine et dans celle du maréchal de Luxembourg, où il n'avait laissé qu'une assez mauvaise réputation, y ayant été accusé d'escroquerie. Il menait une

(1) Il avait alors quarante-cinq ans.

existence interlope. Quelque temps avant la conspiration, il était venu habiter Paris, où il entretenait des relations avec des Hollandais et tenait souvent des propos séditieux ; il accusait le roi de tyrannie et de viser à des conquêtes injustes. C'était un homme fait pour entrer dans une entreprise telle que celle qui se tramait, et Latréaumont se l'était associé sans peine. Une fois affilié au complot, Condé avait travaillé à se faire admettre dans les gardes du roi, *pour mieux faire son coup*, disait-il imprudemment à ses amis. Il comptait sur l'appui de son ancien général, le maréchal de Luxembourg, qui l'avait naguère employé à racoler des hommes pour la compagnie des gardes, dont il était le commandant. Cet aventurier fréquentait les abords du Palais, près duquel il avait demeuré, à l'auberge du *Cygne*, rue Calandre. Il lisait à haute voix à ceux qu'il hantait les gazettes de Hollande et de Bruxelles et ne manquait jamais de contredire tout ce qui était favorable au roi, prenant constamment le parti des ennemis. Quelquefois, il copiait, pour les répandre, des articles de ces gazettes. Au moment où un mandat d'amener avait été lancé contre Latréaumont, Condé se trouvait en Normandie. Il s'était hâté de revenir à Paris et fut arrêté, à l'auberge du *Ciseau d'or*, rue de la Harpe, par les gardes de la prévôté de l'hôtel, que commandait Benjamin Tournier, sieur de Rosne, capitaine-lieutenant auxdites gardes. Mais ce ne fut pas sans résistance de sa part. En sa qualité d'ancien militaire, Condé s'arrogeait le droit de porter l'épée, et il se servit de son arme pour se défendre contre les gardes de la prévôté ; il fut soutenu par l'un de ses compagnons, le sieur La Garenne, qui portait aussi l'épée. Les deux récalcitrans furent conduits à la Bastille. Les papiers trouvés au logis de Condé furent remis au marquis de Seignelay. On espérait y découvrir des indications sur les intelligences de Condé avec les Hollandais ; mais on fut déçu, ces papiers n'avaient pas d'importance.

Latréaumont fut le seul qui échappa, en s'arrachant la vie, à la justice ; ses complices ne tardèrent pas à être sous les verrous. La capture la plus importante à faire était celle de Van den Enden, dont la police guettait le retour. Le médecin flamand, sans rien soupçonner de ce qui venait de se passer, rentrait en France, plein d'espoir et s'imaginant que tout marchait selon ses désirs. Il avait avisé, à Rouen, Latréaumont, par une dépêche chiffrée, du succès de la négociation près du comte de Monterey, des conditions que celui-ci acceptait, et de l'envoi prochain de 100,000 livres. La lettre était arrivée dans la capitale de la Normandie, sous le couvert d'un maître écrivain, nommé Chauvet, qui demeurait à Rouen vis-à-vis de la

*Balance.* Le lundi 17 septembre, quand Van den Enden débarqua à Paris, il y avait déjà trois jours que le chevalier de Rohan et le chevalier de Préau étaient à la Bastille. Le médecin flamand se rendit à sa maison de Picpus. Du Cause s'y trouvait encore comme pensionnaire, observant tout, pour obéir aux instructions de Louvois. Voici ce qu'il raconte dans ses Mémoires : « Sur l'heure de midi, comme nous étions sur le point de nous mettre à table, Van den Enden entra dans la salle, d'un air fort riant, avec son sac de velours sous le bras, content de l'heureux succès de sa négociation. Sa femme, aux oreilles de laquelle la nouvelle des arrestations était arrivée, et qui soupçonnait son mari d'être mêlé à tout ce complot (1), pâlit à son aspect et demeura interdite, sans pouvoir répondre à ses caresses. Il aurait pu, dès lors, s'apercevoir du péril qui le menaçait ; mais, aveuglé par ses projets, il n'y fit aucune attention. *Il nous pressa de laver les mains, et, passant pour cela dans le vestibule, nous le suivîmes.* Après qu'il eut lavé, il repassa dans la salle, où sa femme était restée. Je demurai quelque temps dans le vestibule, pour penser à ce que j'avais à faire. Un instant après, étant rentré, je ne le trouvai plus, et, l'ayant demandé, personne ne voulut me répondre. Je sortis pour le joindre, sous prétexte que j'avais à lui parler ; mais, quelque perquisition que j'eusse pu faire dans toute la maison et au dehors, je ne pus l'apercevoir nulle part. »

Du Cause, auquel on avait enjoint de ne pas quitter Van den Enden, une fois qu'il l'aurait rencontré, fut très déconcerté de voir que celui-ci lui avait échappé. Il sortit précipitamment de la maison de Picpus, et, croisa sur sa route le carrosse d'un conseiller au

(1) D'après les réponses que fit Van den Enden dans ses interrogatoires, ce serait par sa fille, M<sup>me</sup> Dargent, qui logeait chez lui, à Picpus, qu'il aurait été informé, à son arrivée, de la découverte du complot. Elle lui aurait appris que M. de Rohan était arrêté et qu'on disait qu'un Hollandais était cause de tout cela. Sur ce, toujours d'après sa déposition, il aurait demandé ses souliers et s'en serait allé sans bruit à Pantin, sa femme n'étant pas en ce moment chez lui ; le lendemain mardi, il serait allé entendre la messe dans l'église des Pères-de-la-Mission-de-Saint-Lazare, au faubourg Saint-Laurent, où sa femme se serait rencontrée fortuitement ; ils se seraient ensuite rendus jusqu'au Bourget, où ils couchèrent. Il y fut convenu que Catherine, femme de Van den Enden, viendrait à Paris, pour retenir une place au coche de Bruxelles et qu'elle achèterait un habit de toile de paysan, qu'elle le lui apporterait au Bourget et que, de là, elle prendrait le coche en passant ; ce qu'elle fit, ayant le même jour, mercredi, vers midi, rapporté l'habit avec lequel Van den Enden pensait pouvoir, petit à petit, se retirer en Flandre, tandis que sa femme irait à Bruxelles par le coche, mais dans le temps qu'elle attendait le passage du coche, environ les quatre heures de l'après-midi, son mari fut arrêté avec elle et conduit à la Bastille. Les réponses données par Catherine Medaëns, dans son interrogatoire, s'accordent avec cette relation. Peut-être s'était-il fait quelque confusion dans les souvenirs de Du Cause.

parlement, qu'il reconnut. Il lui demanda à prendre place près de lui, alléguant qu'il avait ordre du roi de se rendre dans le plus bref délai à Versailles, pour une affaire d'une haute gravité concernant les intérêts de l'état. Le conseiller accéda à sa requête. Nous raconterons plus loin comment le jeune gentilhomme fut reçu par Louvois. Disons seulement ici que le ministre ordonna à la police d'observer attentivement tous ceux qui passeraient sur les routes, avec le signalement de Van den Enden. Catherine Medaëns, qui avait quitté la maison de Picpus, fut aperçue dans une des rues du faubourg Saint-Antoine. Remarquant qu'elle était observée, elle se jeta dans un carrosse de louage, sans pouvoir dépister le major Brissac, qui surveillait alors, avec quelques gardes, le quartier et qui la suivit : celui-ci prit, avec Du Cause, un autre carrosse, pour la filer, comme on dit en langage de police. Elle fut arrêtée au Bourget, dans une hôtellerie, où elle avait donné rendez-vous à son mari. On découvrit les deux époux dans une des chambres hautes de la maison ; ils y étaient occupés à préparer leur déguisement. Du Cause servait, en ce moment, de guide à Brissac et à ses hommes. « Lorsque nous entrâmes, écrivit-il dans ses Mémoires, leur surprise fut extrême et ma peine ne fut pas médiocre. Il crut d'abord, en me voyant entouré des gardes du roi, qu'on m'avait arrêté comme son complice, et il n'oublia rien pour persuader à l'officier que jamais il ne m'avait fait aucune confidence de ses desseins, et que je n'y avais jamais trempé ; qu'au contraire je lui avais paru fort zélé pour le roi et en avais toujours parlé avec des sentimens pleins de zèle et de tendresse. Il avoua ouvertement son crime. » Chose digne de remarque : malgré l'émotion profonde que dut causer à Van den Enden son arrestation, sa pensée se reporta immédiatement sur ce qui avait fait l'objet principal de ses études chimiques, la confection des cosmétiques, et voici ce qu'ajoute Du Cause dans le récit que nous venons de lui emprunter. « Cependant, sans se troubler et sans marquer le moindre effroi, il tira de sa poche une boîte qu'il me pria d'accepter, parce qu'il voyait bien, disait-il, qu'elle ne devrait à l'avenir lui être d'aucun usage et que j'en pourrais profiter à l'âge où j'étais. Il l'ouvrit et nous fit voir une poudre dont elle était pleine, assez ressemblante à la fleur de soufre. Elle n'avait nulle odeur. Pour m'en montrer l'effet, il en mit fort peu, avec le bout du doigt mouillé, sur le revers de sa main, qu'il frotta légèrement avec l'autre main, et la peau en devint, dans le moment, d'une beauté surprenante. C'est, dit-il, un secret pour embellir le teint des dames ; puisse-t-il vous être utile, puisqu'il faut maintenant que j'y renonce ! » Du Cause accepta la boîte et admira le sang-froid du médecin flamand. Les deux époux furent bientôt séparés ; ils ne

devaient plus se revoir. Au moment où Van den Enden allait être conduit dans son cachot, il fit à sa compagne les plus tendres adieux et lui donna de sages conseils pour elle et sa famille. Pendant le trajet jusqu'à sa prison, il ne laissa échapper aucune plainte, ne manifesta aucun signe d'inquiétude. Quant à sa femme, Catherine Medaëns, qui fut enfermée dans une autre chambre à la Bastille, elle ne cessa de protester de son innocence et affirma toujours, — ce qui était vrai, — qu'elle ne savait rien du complot (1).

Les principaux prévenus étant sous la main de la justice, l'instruction du procès commença. Un seul des coupables était défaillant, mais c'était précisément celui qui avait été le véritable instigateur du complot, Latréaumont, qui n'existait plus. Suivant la procédure du temps, on nomma un curateur à sa mémoire, qui, par une sorte de prosopopée judiciaire, était chargé de répondre pour le défunt. Aucun des parens de celui-ci ne s'étant offert pour s'acquitter de cette mission, l'autorité désigna un certain Jean de La Bruyère, bourgeois de Paris, âgé de trente ans, demeurant rue des Amandiers, paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, et qui n'est pas l'auteur des *Caractères*.

On avait lancé, d'autre part, un mandat d'amener contre le chevalier d'Aigremont, alors à l'armée des Pays-Bas, où il apprit l'arrestation du chevalier de Rohan, comme il se rendait du camp de Labussière à Oudenarde. Il parla de cette affaire à deux de ses compagnons d'armes : MM. de Beauregard et de Tacoigne, aides-de-camp du maréchal de Luxembourg, leur raconta ce qu'il avait ouï dire à M<sup>me</sup> de Villars, s'efforçant de présenter les choses de façon à n'être pas compromis. Quoiqu'il prétendit n'avoir pris la route de Paris que pour venir dénoncer au ministre ce qu'il savait, on l'arrêta à Arras et on le transféra à la Bastille. Dans ses interrogatoires, d'Aigremont chercha constamment à se disculper, nia une partie des faits à lui imputés et soutint qu'il n'avait pas pris au sérieux les confidences de M<sup>me</sup> de Villars, qu'il donnait pour une visionnaire.

Deux commissaires furent nommés par le roi pour instruire cette grave affaire, MM. de Pommereu et de Bezons. L'instruction fut d'abord poussée activement; mais Louvois étant tombé malade, on sursit, pendant quelques jours, à la procédure, qui ne fut reprise qu'après le rétablissement du ministre. La besogne était lourde;

(1) Catherine Medaëns, dans son interrogatoire, déclara que, lorsque son mari partit pour la Flandre, il lui dit qu'il allait retirer de l'argent qu'on lui devait en ce pays-là et qu'il voulait amener Kerkerin, son gendre, s'établir en France; que, pendant son absence, celui-ci lui avait écrit trois fois et que les lettres lui avaient été remises par le fripier Lemarié.

les commissaires passaient une grande partie de leur temps à la Bastille, pour confronter les témoins et les pièces avec les accusés.

Revenons maintenant à Du Cause. Nous avons dit, plus haut, que celui-ci, après la disparition de Van den Enden de la maison de Picpus, s'était rendu à Versailles. Il était allé, en toute hâte, annoncer à Louvois le retour à Paris du médecin flamand. Le ministre le reçut à bras ouverts, et lui ménagea une entrevue avec le roi, devant lequel il se présenta pour lui donner des détails sur la découverte du complot. Louis XIV se trouvait alors dans son cabinet de travail ; il ordonna au jeune officier de retourner à la maison de Picpus, afin d'observer les allées et venues de Catherine Medaëns, qui devaient mettre sur la voie du lieu où son mari était caché. On a déjà vu comment celui-ci s'acquitta des ordres que lui avait donnés le monarque, comment il servit de guide au major Brissac, qui avait été envoyé avec un détachement de gardes pour surveiller la porte Saint-Antoine.

Tout ce qui vient d'être relaté montre que c'est le jeune gentilhomme appelé Du Cause, et qui avait pris chez Van den Enden le nom de Nazelles, à qui on doit la découverte de la conspiration, sur l'existence de laquelle les avis reçus d'Angleterre et de la côte de Normandie ne fournissaient que de vagues indications. Cependant il est à noter qu'il n'est pas fait une exacte mention, dans les pièces du procès, du rôle qu'avait joué dans l'affaire le pensionnaire de Van den Enden. Son nom paraît seulement parmi ceux des témoins. Sa déposition n'a point été consignée dans les documens de la procédure. Le dossier ne renferme que le procès-verbal de la confrontation de Du Cause avec le médecin flamand, procès-verbal qui est, au reste, en parfait accord avec ce que rapporte le premier dans ses Mémoires. Suivant ce procès-verbal, Van den Enden porta bon témoignage du caractère de son pensionnaire et de la fidélité qu'il montrait à l'égard du roi. L'absence de pièces relatives à la dénonciation faite par Du Cause paraît devoir s'expliquer par cette circonstance que Louvois voulait laisser ignorer à qui il était redevable de la découverte du complot. Il garda rancune à Du Cause pour ne pas s'être prêté à ses vues. Un jour, l'un des juges du procès (c'était vraisemblablement M. de Bezons) (1) manda Du Cause en particulier, et, après lui avoir donné de grands éloges sur les services qu'il avait rendus à l'état, il lui parla de la belle fortune qu'il s'était ainsi assurée ; il ajouta que cette fortune serait plus grande encore, s'il voulait déclarer qu'il avait aperçu,

(1) Voyez sur Louis Bazin de Bezons, qui dut en partie à sa servilité de nombreuses faveurs du gouvernement, la note de M. A. de Boislisle, t. v, p. 38, de son édition des *Mémoires de Saint-Simon*.

parmi ceux qui prirent part aux conciliabules, le marquis d'Ambre, brave officier gascon, qui était ami de Turenne et que détestait Louvois. L'honnête Du Cause eut horreur d'une telle proposition; mais, prudemment, il se borna à dire qu'il ne connaissait pas ce gentilhomme, dont il était au contraire l'ami, qu'il pourrait être reproché par lui comme faux témoin, s'il faisait une pareille déclaration. Par crainte du ressentiment de Louvois, il évita de rien dire au marquis d'Ambre, qui, d'un caractère vif et emporté, aurait pu aller récriminer près de celui-ci. C'est qu'on redoutait alors terriblement le ministre, qui pourtant, de son côté, n'était pas sans appréhension des dénonciations que l'on pouvait faire au roi contre lui. Lorsque Du Cause eut été confronté avec le chevalier de Rohan, qui, dans le principe, ne voulait rien avouer et se répandait en accusations contre Louvois, ce dernier enjoignit au pensionnaire de Van den Enden de ne rien répéter de ce que le chevalier avait dit en sa présence.

Du Cause n'obtint pas, à beaucoup près, la récompense qu'on lui avait fait espérer, pour le service par lui rendu à l'état. Tout se borna à une pension de 1,000 livres que lui accorda le roi. Il rapporte dans ses Mémoires que Louvois ne lui pardonna jamais de s'être refusé à perdre le marquis d'Ambre. Il fut en butte au ressentiment du ministre, qui aurait même tenté, si on l'en croit, de le faire tuer par des spadassins. Pellisson, qui connaissait Du Cause, jugeait Louvois capable d'un tel coup, et il engagea le jeune gentilhomme à se retirer en Agénois, ce qu'il fit. Mais la rancune ministérielle vint encore l'y poursuivre; il fut la victime des ennemis qu'on lui avait suscités. Arrêté, nous ne savons sous quel prétexte, il fut enfermé, pendant cinq ans, dans un cachot, au Château-Trompette, à Bordeaux, et il faillit y mourir de maladie. Sa femme, M<sup>lle</sup> Anceau, la jeune personne qu'il aimait et dont il avait finalement obtenu la main, réussit, après bien des démarches et à grand-peine, à faire prononcer son élargissement. Mais il fut enjoint à Du Cause de rester dans sa province et de garder le silence sur le traitement qu'on lui avait fait éprouver.

Les preuves du complot que le jeune officier avait dénoncé étaient si claires, qu'il était impossible aux principaux prévenus de soutenir qu'on les accusait fausement. D'ailleurs, comme il a été dit plus haut, Van den Enden avait tout confessé dès qu'il s'était vu pris. Interrogé de nouveau, il avoua que son gendre Kerkerin était venu à Paris, mais il nia certains faits dont on chargeait l'accusation; il prétendit que Kerkerin ne s'était pas entendu avec le chevalier de Rohan et Latréaumont, qu'il n'avait vus qu'en passant, et que le *chiffre* de correspondance trouvé sur la table était destiné non à la conspiration, mais au service du roi.

Le chevalier de Rohan, avec la violence habituelle de son caractère, se livra, dans les premières heures qui suivirent son arrestation, à de furieux emportemens. Selon Beauvau, mieux informé que La Fare de toute cette affaire, le chevalier menaça tellement ceux qui l'interrogeaient, qu'on dut lui mettre les fers et le placer sous la garde de dix soldats, afin de l'empêcher d'attenter à sa vie ou de briser ses chaînes. Rohan s'abandonna à de violentes récriminations contre Louvois, auquel il reprochait de lui avoir préféré des officiers lâches et sans mérite; mais il n'osa pas reproduire contre le roi le langage qu'il avait tenu à ses complices. Comme il espérait obtenir sa grâce de Louis XIV, il protesta de son dévouement à ce monarque et dit bien haut qu'il était prêt à donner sa vie pour son roi, rappelant, en même temps, les grandes actions qui avaient illustré sa famille. Dans les plaintes qu'élevait le chevalier de Rohan au sujet des injustices dont il soutenait avoir été victime, il accusait surtout M. de Sourdis de l'avoir perdu (1). Tout entier à ses reproches, qu'il faisait en termes grossiers et parfois obscènes, Rohan ne fit pas attention, nous apprend Du Cause, à la nouvelle que lui donna, en l'interrogeant, M. de Pommereu, de la mort de Latréaumont. Il aurait pu tirer grand parti, pour sa défense, de cet événement, lequel lui permettait de mettre tout sur le compte d'un homme qui n'était plus là pour le contredire. Le chevalier finit cependant par se calmer, et, assure Beauvau, il devint doux comme un agneau et sollicita quelque secours spirituel. « Après avoir tout nié, écrit La Fare, qui remarque, comme Du Cause, que le chevalier de Rohan ne sut pas tirer parti de la mort de Latréaumont pour sa propre défense, il avoua sottement tout à Bezons, qui lui arracha son secret en lui promettant sa grâce, action indigne d'un juge! » s'écrie le même La Fare. Elle était conforme aux agissemens de celui qui avait engagé Du Cause à porter un faux témoignage contre le marquis d'Ambre. Quoiqu'on condamnât presque universellement la conduite du chevalier de Rohan, il appartenait à une maison si illustre, il avait eu naguère tant de succès à la cour, qu'il ne pouvait manquer de rencontrer de la compassion. Beaucoup de personnes, au dire de Du Cause, se remuèrent pour le sauver et pour agir sur le roi et son ministre. Ceux qui s'intéressaient au chevalier étaient mus autant par la haine qu'inspirait Louvois que par la pitié. La famille de Rohan, voulant montrer qu'elle désavouait entièrement le coupable, ne tenta aucune démarche; cependant la princesse de Soubise était alors très en faveur auprès de Louis XIV. A ceux qui voulaient sauver le chevalier, par un sentiment d'humanité, s'ajouta un

(1) Le chevalier de Rohan accusait Sourdis de s'être attribué, au retour de la guerre, tous les mérites qui revenaient à lui et à Fonvilles.

certain nombre de personnes, attachées aux Rohan et qui cherchaient à leur plaire. Le chevalier de Rohan s'adressa plusieurs fois directement au roi pour se justifier; Louis XIV le renvoya constamment à son ministre, qui, de son côté, le rebutait toujours. On accusa, à cette occasion, Louvois de vouloir se venger du chevalier et de chercher, en perdant celui-ci, à donner une preuve publique de sa propre puissance, de façon à imposer à ses ennemis, dont le nombre grossissait chaque jour. Le maréchal de Turenne, dès ce temps-là, commençait à se plaindre hautement de la conduite du ministre à son égard. Quoique M<sup>me</sup> de Montespan n'eût pas répondu jadis à la passion qu'avait conçue pour elle le chevalier de Rohan, elle se montra fort affectée de sa condamnation, mais, nous dit La Fare, elle n'eut pas le courage de demander sa grâce.

On n'épargna pas aux accusés les cruautés de la procédure criminelle du temps; ils subirent la question ordinaire et extraordinaire (1). Déjà, ils avaient été soumis à l'interrogatoire sur la sellette, qui était presque une torture. Le chevalier de Rohan s'y comporta bravement. A cette occasion, d'Hocquincourt, évêque de Verdun, écrivait à Bussy-Rabutin : « Le chevalier de Rohan a été sur la sellette, avec un habit neuf et la meilleure mine du monde; il ne croit pas mourir (2). » La question que devaient endurer les prévenus augmentait la compassion qu'inspirait aux âmes sensibles le sort du chevalier de Rohan. « Ce qui me paraît digne de pitié, ajoutait à son sujet l'évêque de Verdun, c'est qu'on croit qu'il aura la question; car, à mon gré, les tourmens sont pires que la mort. » La torture qui fut infligée aux prévenus était celle des brodequins. Elle consistait à placer les jambes dans des étaux où l'on insérait successivement des coins, de façon à augmenter progressivement la compression des membres. Les malheureux paraissent avoir supporté ce supplice avec courage; il ne leur arracha aucun nouvel aveu, car ils déclarèrent n'avoir rien à ajouter à leurs précédentes réponses. Il en fut ainsi également, pour la question *préalable*, qu'on infligea aux accusés, après la signification de leur condamnation à mort, en présence des deux commissaires, quelques heures avant l'exécution.

La Reynie, qui était alors lieutenant de police, fut choisi pour rapporteur dans l'affaire. Il conclut à ce que Van den Enden fût pendu, comme espion et coupable de crime d'état, et à la condamnation à

(1) Cette question, dont l'usage n'a été aboli qu'en 1780, ne doit pas être confondue avec la question *préalable*, à laquelle on ne soumettait que ceux dont la condamnation à mort avait déjà été prononcée, en vue de tirer d'eux de nouveaux aveux et de leur arracher le nom des complices qu'on leur supposait.

(2) *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis*; édition Lud. Lalanne, t. II, p. 406.

mort de Rohan, Préau et M<sup>me</sup> de Villars, comme coupables du crime de lèse-majesté. Cependant, il n'y avait eu au fond dans le complot que des projets qui n'avaient point reçu encore d'exécution; mais, dans la jurisprudence criminelle du temps, les seuls projets étaient réputés suffire pour établir le crime de lèse-majesté.

M. de Pommereu appuya ces conclusions rigoureuses, sauf en ce qui touchait le chevalier de Rohan, *qu'il regardait comme étant aliéné d'esprit*. Il ajoutait que « l'égarement du chevalier de Rohan n'était pas nouveau, qu'il était produit par une mélancolie noire qui l'avait banni du monde, longtemps avant qu'il eût eu aucun commerce ni aucun engagement avec les conjurés, qu'aucunes lois n'imputaient à ceux qui sont dans cette espèce de démence, les actions qu'ils peuvent commettre. » Puis, voyant que son avis n'était pas partagé, ce conseiller conclut à la mort, avec appel à la clémence royale.

Louis XIV fit examiner de nouveau l'affaire, dans un conseil qu'il présida lui-même. Les amis de la famille de Rohan agirent finalement en faveur du chevalier. Le roi avait appelé à ce conseil le prince de Condé, le maréchal de Villeroi et Le Tellier, alors ministre d'état. Il demanda à chacun son avis, après leur avoir annoncé qu'il était prêt à user de clémence, surtout à l'égard du chevalier de Rohan, s'il le pouvait faire sans blesser la majesté royale ni les lois de l'état. Condé, qui avait des raisons personnelles pour ne pas se montrer bien sévère envers ceux qui tendaient la main à l'étranger, opina pour qu'il fût fait grâce au chevalier de Rohan, dont les projets étaient, disait-il, chimériques. « Rohan n'avait, remarquait le prince, connu dans le complot que ce qui touchait à son établissement en Bretagne à l'aide des Espagnols et des Hollandais. » Villeroi se prononça dans le même sens. Il rejeta tout sur Latréaumont et les autres complices. Le Tellier fut d'un avis tout contraire; il réclama avec force un châtiment exemplaire pour tous les coupables, insistant sur le danger que le roi et le royaume avaient couru. Il soutint que la conduite du chevalier de Rohan, dans toute cette affaire, ne décelait nullement une aliénation d'esprit.

En présence de ce partage d'opinions, Louis XIV se trouva fort perplexe. D'une part, il inclinait pour la clémence à raison de l'attachement qu'il avait pour la maison de Rohan; de l'autre, il craignait, en faisant grâce au chevalier, de nuire à la sécurité de l'état et d'être taxé de faiblesse, comme le lui représentait Le Tellier. Il ordonna qu'il fût sursis à l'exécution. On crut alors, à la cour, que la cause du chevalier était gagnée. Mais les ministres continuaient à insister pour que la condamnation eût son plein effet. Ils s'alarmèrent d'une clémence qui irait à l'encontre de tout ce qui avait été fait, sous le précédent règne et depuis, pour relever la cou-

ronne et mettre fin aux entreprises des sujets rebelles. Huit jours s'écoulèrent dans ces incertitudes. Enfin, Louis XIV, vivement pressé par ses ministres, consentit à ce que l'arrêt de mort fût exécuté et l'on donna immédiatement les ordres pour que l'exécution s'accomplît dès le lendemain. On tenait à l'entourer d'un grand appareil, de nature à faire impression sur les esprits.

Le récit de La Fare sur ces diverses circonstances est d'accord avec les autres témoignages du temps. « Le roi, à ce que j'ai ouï dire, écrit-il en parlant de Rohan, fut tenté de lui faire grâce de lui-même. Le Tellier et Louvois lui représentèrent que, dans la conjoncture présente, un exemple était nécessaire et qu'il n'en pouvait faire un grand à meilleur marché, puisque le chevalier de Rohan était d'une grande naissance, et cependant sans suite et sans amis, mal avec sa mère et tous ceux de sa famille, dont aucun n'osa se jeter aux pieds du roi. Cela fut trouvé fort mauvais dans le public. On blâma fort sa mère et sa parente, M<sup>me</sup> de Soubise, qui était en ce temps-là fort bien avec le roi, à ce qu'on prétendait, quoique leur commerce fût caché. M<sup>me</sup> de Montespan, comme je l'ai dit, maîtresse du roi déclarée depuis longtemps, fut chargée du même blâme dans cette occasion, et ce n'est pas la seule où elle ait montré un cœur dur, peu sensible à la pitié et à la reconnaissance. »

Tout fut préparé pour que le supplice eût lieu sur la place qui s'étendait au-devant de la Bastille. Beauvau rapporte dans ses Mémoires « que le chevalier de Rohan avait espéré qu'en raison de sa qualité, on l'exécuterait secrètement à la Bastille. Il demanda, après la lecture de son arrêt, si l'on n'y avait pas dressé un échafaud; le père Bourdaloue, qui l'assistait, lui ayant dit que non et qu'il fallait se résoudre à mourir publiquement dans la rue, il répondit : « Tant mieux, nous en aurons plus d'humiliation. »

Quoique le chevalier de Rohan eût déclaré, quand il sut qu'il devait recevoir la mort, qu'il pardonnait à ses ennemis, il ne put dissimuler son ressentiment contre ceux qui l'avaient entraîné dans le complot. Il s'en prenait surtout à Van den Enden, qui avait eu la première idée de la fatale entreprise, et, si l'on en croit Beauvau, il aurait dit au médecin flamand qu'il était le plus méchant homme qui eût jamais été. Il fit également de durs reproches au chevalier de Préau et à la dame de Villars, pour avoir travaillé, sans le connaître, à l'engager dans l'affaire, déclarant que leurs démarches imprudentes avaient contribué à le perdre.

Le chevalier de Rohan fut assisté dans ses derniers momens, par deux jésuites, le père Bourdaloue (1), l'une des gloires de la chaire

(1) C'était à la demande de la princesse de Guéméné que ce célèbre prédicateur avait été accordé pour confesseur à son fils, le chevalier de Rohan.

française, et le père Talon. Ils passèrent, avec lui, la nuit qui précéda l'exécution et l'accompagnèrent dans la chapelle où il devait se préparer à la mort. Le chevalier de Rohan demanda, après avoir parlé à M<sup>me</sup> de Villars, qu'on lui donnât lecture de son arrêt, mais le greffier lui fit observer qu'il devait attendre la présence de ses deux coaccusés, pour qu'il ne fût fait qu'une seule prononciation. Comme il insistait, on consentit à lui lire son arrêt, qu'il écouta, à genoux, ainsi que le fit M<sup>me</sup> de Villars ; ce qu'exigeait au reste la procédure criminelle du temps. En entendant le mot *confiscation des biens*, le chevalier de Rohan s'écria : « Que dira ma mère à la prononciation (1) ? Puis ayant été informé que l'exécution ne devait avoir lieu qu'à trois heures, il dit en se tournant vers le père Bourdaloue : « Bon ! mon père, j'ai encore du temps pour me réconcilier et m'entretenir avec vous. »

L'heure de l'exécution s'approchant, le bourreau entra dans la chambre du chevalier de Rohan et lui adressa ces paroles : « Monseigneur, vous plaît-il que je fasse ma charge ? » Le chevalier lui ayant répondu : « Oui, mon enfant, » il lui mit la corde au cou. Rohan dit alors au bourreau : « Mon ami, je te pardonne ma mort ; me pourrais-tu bien couper le cou sans ôter mon justaucorps ? » L'exécuteur lui répondit affirmativement et lui demanda s'il voulait qu'on lui liât les mains avec un ruban de soie. Le chevalier répliqua que, Notre-Seigneur n'ayant été lié qu'avec des cordes, il ne méritait pas d'autres liens. Après quoi, il pria son confesseur de ne plus le quitter, fit ses adieux à tous ceux qui étaient présents et qui fondaient en larmes, demandant pardon aux personnes qu'il croyait avoir offensées, puis marcha courageusement au supplice.

La place où s'accomplit l'exécution, avait été occupée, dès le matin, par des mousquetaires et des gardes du roi. C'était le mardi 27 novembre 1674. Toutes les rues et les avenues qui conduisaient à la Bastille étaient gardées par des cavaliers. Trois échafauds avaient été dressés au milieu du vaste espace que présentait la rue Saint-Antoine, en face de la Bastille, auprès du couvent des religieuses de Sainte-Marie. Une foule immense se pressait pour assister à ce triste spectacle. Des individus avaient établi des amphithéâtres devant les maisons, des deux côtés de la rue. Toutes les fenêtres et les balcons furent remplis, de bonne heure, d'un grand nombre de personnes de distinction.

(1) Beauvau nous dit que le chevalier de Rohan ne témoigna de sensibilité que sur cet article, craignant que sa mère ne tombât dans la dernière nécessité, de quoi on le rassura sur la bonté du roi.

Ce fut ce jour même, à huit heures du matin, que le greffier en chef, Louis Lemasier, se transporta à la Bastille, pour signifier aux quatre accusés l'arrêt de condamnation à mort qui avait été rendu, la veille, par les commissaires, sous la présidence du chancelier. M. de La Grisolle, qui était en ce temps-là gouverneur du château, fit descendre dans la chapelle, à la requête dudit greffier, le chevalier de Rohan et ses complices. Nous avons, sur l'attitude qu'affectèrent alors ceux-ci, des détails qui ne sont pas sans intérêt. Tandis que le chevalier de Rohan témoignait d'une fermeté digne du nom qu'il portait, que Van den Enden faisait preuve d'une résignation stoïque, la dame de Villars s'abandonna à des sentimens de faiblesse qu'on ne peut s'étonner de rencontrer chez une personne telle qu'on nous l'a dépeinte. Jean Rou, dans ses Mémoires, a raconté, d'après ce qu'il tenait du chevalier d'Aigremont, les derniers momens de la malheureuse femme, et nous reproduisons ici ce qu'il en dit : « Le lieutenant de la Bastille vint, le mardi 27 novembre 1674, vers les huit heures du matin, dans la chambre de cette dame, qui n'était pas encore levée, et cela pour lui rendre sa dernière visite. Pour être bien capable de se représenter cette scène, il faudrait que le lecteur sût que la figure du lieutenant La Grisolle était telle qu'en un seul sujet et en un seul corps, il y avait, à proprement parler, deux La Grisolle : celui de ces deux, qui entra alors dans la chambre de M<sup>me</sup> de Villars, n'était pas le La Grisolle ordinaire, qui n'avait rien que d'assez serein et d'assez doux en son abord ; c'était au contraire un visage morne et tout propre à jeter l'effroi dans l'âme la plus intrépide ; il était capable, en un mot, d'épargner à des criminels la douleur de monter à la potence ou sur l'échafaud, en leur ôtant la vie de son seul aspect : « Ah ! mon Dieu, monsieur de La Grisolle, s'écria M<sup>me</sup> de Villars, que me venez vous dire, à l'heure qu'il est ? — Habillez-vous, madame, lui dit-il, d'une voix traînante et d'un froid à glacer les âmes les moins timides. — Mais encore, monsieur de La Grisolle, qu'y a-t-il ? Est-ce que je serais jugée ? — Habillez-vous, madame, et me suivez. — Ah ! mon Dieu et mon Sauveur, à quoi me réservez-vous ? Seigneur, ayez pitié de moi ! — Une telle, dit-elle à sa femme de chambre, habillez-moi vite, car je ne puis me soutenir ! »

Le greffier Lemasier, qui devait lire la sentence, crut devoir manifester à M<sup>me</sup> de Villars le regret qu'il éprouvait d'être obligé de lui apporter la nouvelle de sa condamnation à mort. Sur quoi cette dame, qui avait repris ses sens, repartit, suivant les termes mêmes du procès-verbal de l'exécution, « que nous ne devons pas avoir de peine de la lui prononcer, que c'était un juste châtimement de Dieu, parce qu'elle avait été longtemps dans une fausse religion, ayant

été huguenote, et que Dieu la voulait punir d'y avoir demeuré si longtemps. » En effet, la dame de Villars, inquiète sur son salut, avait abjuré le calvinisme, en présence du sort qui la menaçait. Après avoir été liée avec des cordes, comme venait de l'être le chevalier de Rohan, elle pria celui-ci de lui céder un de ses confesseurs. Mais le chevalier repartit qu'il n'en avait pas trop de deux. Pour satisfaire à son désir, on se hâta d'amener à la dame un troisième confesseur ; c'était l'abbé Porcher, docteur en Sorbonne. Elle se rendit avec lui, en gardant un grand calme, dans un autre oratoire du château. Après quoi, on fit descendre dans la chapelle le chevalier de Préau et Van den Enden, auxquels lecture fut donnée de leur arrêt, qu'ils entendirent à genoux.

La confiscation des biens de la dame de Villars était spécifiée dans l'arrêt, comme pour le chevalier de Rohan ; mais son frère, le sieur de Brie, obtint du roi les biens meubles à elle appartenant. La question des biens que laissait cette malheureuse femme donna lieu, peu avant son supplice, à une scène étrange que mentionne le procès-verbal et qui mérite d'être rapportée. Le jour même de l'exécution, vers une heure de l'après-midi, un sieur Vapy se présenta à la Bastille, demandant à parler à la dame de Villars, pour une affaire particulière qui la concernait : il montrait un mémoire qui avait trait à cette affaire. On fit droit à sa demande, et il fut introduit dans la chapelle où se tenait la dame de Villars. Vapy informa alors celle-ci que son frère de Brie avait obtenu du roi *le don de sa confiscation* ; il ajouta que de Brie en userait en honnête homme, comme il le devait, mais qu'il lui demandait quelques éclaircissemens sur les affaires dont il était question dans le mémoire que lui, Vapy, avait à la main. Chose remarquable, M<sup>me</sup> de Villars avait si bien repris son sang-froid, qu'elle écouta attentivement le mémoire dont Vapy lui donna lecture, et elle fournit sur chaque article les explications réclamées. Vapy nota au crayon les réponses ainsi obtenues. Procès-verbal en fut dressé par le greffier, qui était présent à cet entretien. On proposa à M<sup>me</sup> de Villars d'introduire près d'elle deux de ses anciens amans, MM. de La Meusse et de Brisbarre, dont les lettres avaient été trouvées dans ses papiers ; mais elle refusa, redoutant l'émotion que cette entrevue produirait sur elle, alléguant d'ailleurs qu'elle avait besoin de toutes ses forces, dans l'état où elle était. En la quittant, Vapy promit à l'infortunée de faire emporter son corps et de la faire enterrer en terre sainte, à quoi, dit le procès-verbal, ladite dame répondit « qu'elle lui en auroit obligation, que néanmoins elle avoit plus de souci où savoir placer son âme que son corps, et elle le pria de faire en sorte qu'il fût fait des prières pour elle, que c'étoit de cela qu'elle avoit le plus besoin. »

Enfin le moment fixé pour l'exécution arriva. Sur les quatre heures

de l'après-midi, écrit Du Cause, « on vit sortir de la Bastille le chevalier de Rohan, monté sur un chariot, un confesseur à son côté avec l'exécuteur, marchant lentement, entouré de gardes à cheval et de gardes françaises et suisses. La majorité du public avait pitié du condamné. Rohan paraissait triste et abattu. La vue de cette foule prodigieuse le troubla. Il rougit de honte, ce qui releva encore la beauté naturelle de ses traits. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud et qu'on eut découvert à plein sa riche taille, à l'air de majesté qui régnait sur toute sa personne, relevé par un grand éclat de jeunesse, il n'y eut point de spectateur assez dur, ni assez insensible qui pût lui refuser des larmes. Il se mit à genoux pour demander pardon à Dieu, au roi et à la justice, et s'étant encore tourné un moment vers son confesseur pour recevoir la dernière bénédiction, pendant que le peuple mêlait ses sanglots aux tristes chants qui précèdent l'exécution des criminels, il eut la tête tranchée. »

M<sup>me</sup> de Villars fut ensuite amenée. « Elle porta, nous dit le précédent informateur, jusque sur l'échafaud, les marques de sa vanité et de sa coquetterie. Elle était fardée, parée de ses plus beaux atours, comme pour braver la mort; mais lorsqu'elle aperçut les traces de l'exécution qui venait d'être faite, elle donna plusieurs marques de faiblesse. » Le procès-verbal déclare pourtant qu'elle prit part elle-même au chant du *Salve Regina* qui précédait l'exécution de chacun des condamnés. Sa tête fut emportée d'un seul coup, comme cela avait eu lieu pour le chevalier de Rohan. En ce moment, le chevalier d'Aigremont, qu'on n'avait point extrait de sa prison à la Bastille et qui se doutait que l'exécution des condamnés allait avoir lieu, parvint, à l'aide d'un petit échafaudage qu'il avait dressé dans sa chambre, à atteindre la hauteur d'une demi-fenêtre donnant de cette chambre sur la rue Saint-Antoine, là où avaient été élevés les échafauds, et jetant les yeux sur le triste spectacle qui s'offrait devant lui, le premier objet qui se présenta à son regard, fut la tête de M<sup>me</sup> de Villars que venait de faire rouler le bourreau. « Son effroi fut tel, dit Jean Rou, qui rapporte le fait, qu'il tomba de son échafaudage, presque aussi mort que la belle défunte qui régnait uniquement dans son cœur. Il se releva néanmoins, après quelques momens de défaillance, et je l'ai ouï plusieurs fois faire, et à moi et à d'autres, la description de ce funeste spectacle, plus d'un an après l'affaire passée, avec de si étranges émotions que les syncopes de son esprit attaqué le replongeaient aussitôt dans les mêmes égaremens qui l'avaient si fort dérangé (1). »

Le chevalier de Préau, qui fut exécuté après M<sup>me</sup> de Villars, mon-

(1) *Mémoires de Jean Rou*, t. 1, p. 68 et 69.

tra beaucoup de fermeté. Puis, on procéda à la pendaison de Van den Enden. Amené sur le lieu de l'exécution, il contempla, sans s'émouvoir, la foule houleuse qui s'agitait devant lui et les vestiges de l'exécution de ses complices et son gibet préparé à deux pas de l'échafaud. Ses yeux ni son visage n'en furent nullement changés, écrit un témoin oculaire. Loin de faire paraître quelque faiblesse, il montra une fermeté et une constance de héros. Il soutint parfaitement le caractère des philosophes stoïques dont il se faisait gloire de suivre la secte. Il avait toujours soutenu que la vie n'est point un bien ni la mort un mal, que n'être plus en vie ou n'être point à Constantinople, par exemple, c'était une chose égale, que l'âme dégagée du corps gagnait beaucoup à se trouver délivrée d'un mauvais compagnon de voyage, qui l'afflige sans cesse par ses besoins, par ses passions, et par les différentes impressions qu'elle est forcée d'en recevoir. Tels étaient les principes qu'il avait dû enseigner à Spinoza, qu'il compta au nombre de ses élèves. Il écouta tranquillement le docteur qui était à ses côtés pour l'exhorter à mourir chrétiennement. Quant au crime pour lequel il était condamné, il n'en témoigna en mourant aucun repentir; il avait soutenu, dans l'aveu qu'il fit de toutes les circonstances de la conspiration, que, dans un temps de guerre ouverte, il est permis à un sujet de l'état attaqué, de tout entreprendre pour sauver sa patrie opprimée et respirant à peine sous ses ruines, et que, dans ces terribles conjonctures, un sujet est trop heureux de pouvoir donner sa vie pour la délivrance de ses concitoyens.

Immédiatement après l'exécution, les restes du chevalier de Rohan furent transportés dans un carrosse couvert de drap de deuil, éclairé de six flambeaux blancs, à l'abbaye de Jouarre, où il avait demandé d'être enterré. L'autorité avait interdit que son corps fût dépouillé et fouillé.

La peine capitale ne frappa que les quatre téméraires qui avaient pris la part la plus active au complot dont Latréaumont était l'âme. De ceux qui avaient été arrêtés avec eux, les uns furent relâchés, faute de preuves suffisantes (1), les autres furent détenus arbitrairement, pendant un certain temps, ou renvoyés pour être jugés par d'autres juridictions qui ne devaient pas prononcer la mort. Le conseiller Le Boulenger d'Hacqueville avait été chargé d'informer contre ces divers prévenus. Celui d'entre eux qui semblait être le plus impliqué dans l'affaire, le comte de Flers, dut surtout son élargis-

(1) Tel fut le cas pour le comte de Créqui, Sourdeval, Bourguignot, Mallet de Saint-Martin, la demoiselle de Villars, le sieur Dargent, Lanefranc, de Griex, Dupuy, Lallemand du Coudray, Chalon de Maigremont, etc.

sement aux déclarations du chevalier de Rohan, dont il était parent et qui ne cessa d'affirmer qu'il était étranger à la conspiration. Sitôt après l'exécution, le comte de Flers sortit du For-l'Évêque où il était prisonnier, à la charge de se représenter, après plus ample information. Quant à Catherine Medaëns, la femme de Van den Enden, tout indiquait qu'elle avait ignoré l'existence du complot, et on ne la détint pas plus longtemps à la Bastille.

Telle fut l'issue de cette tentative hardiment conçue et dont la réussite n'était pas impossible. En France, on reprocha beaucoup aux Hollandais d'avoir donné les mains à une trahison manifeste. Ceux-ci soutinrent que la conspiration qu'on avait ourdie, en cette occasion, contre Louis XIV était dans le droit de la guerre. Ils se défendirent d'avoir voulu faire tuer le roi et affirmèrent qu'ils auraient traité avec égards le dauphin, s'ils s'étaient emparés de sa personne; que d'ailleurs le complot qu'ils avaient tramé était loin d'avoir l'odieux de la proposition faite au gouvernement français par des ingénieurs et des officiers de marine, de rompre les digues et d'inonder toute la Hollande en une seule nuit.

Cette conspiration, dont le public ne connut pas le véritable caractère, et qui a fourni à Eugène Suë le sujet d'un de ses romans, tendait, dans les visées de ses deux auteurs, Latréaumont et Van den Enden, à l'établissement d'une république en France; elle a précédé d'un peu plus d'un siècle les complots d'un autre genre qui amenèrent chez nous l'avènement du régime républicain. Elle parut n'avoir été que la folle conception de jeunes écervelés, mal famés, réduits aux expédients et qui recouraient, pour satisfaire leur ambition, à la plus coupable entreprise. Ce qui vient d'être exposé montre qu'elle a été davantage. Le chevalier de Rohan fut plus l'instrument que le chef des deux hommes qui l'avaient ourdie. La sévérité du châtement effraya ceux qui auraient pu être tentés de tramer de nouvelles conspirations. Le sort du chevalier de Rohan servit d'exemple et d'épouvantail, car, ainsi que le remarque La Fare, il fut, sous Louis XIV, le seul homme de qualité puni de mort pour crime de lèse-majesté.

ALFRED MAURY.

---

UNE

# AMBASSADE AU MAROC

---

V<sup>1</sup>.

LA COUR DU SULTAN. — LA VILLE DE FÈS.

---

## XI. — LA COUR DU SULTAN.

Lorsqu'on trouve, dans les journaux et dans les documens diplomatiques d'Europe, des expressions telles que celles-ci : l'empire du Maroc, le gouvernement de sa majesté chérifienne, le cabinet de Fès, on s'imagine que le sultan Moula-Hassan est un prince assez semblable à la reine Victoria ou à l'empereur Guillaume. Lorsqu'on arrive à Fès, lorsqu'on y reste quelque temps surtout, on se demande sans cesse où est l'empire du Maroc, où est le gouvernement de sa majesté chérifienne, où est le cabinet de Fès ? De tout cela on ne voit nulle trace. L'empire du Maroc est un composé de provinces, les unes indépendantes, les autres en partie soumises à l'autorité d'un homme, qui est un pontife plutôt qu'un souverain ; il n'y a d'ailleurs entre elles aucun lien, aucune cohésion, aucune homogénéité, aucune unité. Quant au gouvernement de sa majesté chérifienne, il n'existe en aucune manière ; car peut-il y avoir gouvernement sans une organisation quelconque, sans un ordre administratif au moins rudimentaire, sans une coordination entre les différens

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, du 1<sup>er</sup> et du 15 juillet et du 1<sup>er</sup> août.

pouvoirs qui, du haut en bas de l'échelle politique, exercent leur action sur le pays? Enfin le cabinet de Fès est une institution tellement grotesque qu'à peine vaut-il la peine d'en faire mention. J'ai vu des Européens très surpris que des millions d'hommes, qui ne sont pas absolument sauvages, pussent vivre ainsi à l'aventure, sans rien de ce que nous regardons comme indispensable à la vie civilisée. Ils s'étonnaient que le Maroc subsistât, pour ainsi dire à l'état de nature, dans une parfaite anarchie, au sens le plus strict du mot; à chaque instant, ils croyaient qu'un édifice aussi dépourvu de fondemens, de contreforts, d'appuis et de soutiens, construit sans aucun respect des règles les plus simples de l'architecture et des lois les mieux établies de l'équilibre, ne saurait durer tel quel au milieu du monde moderne : « — Il va crouler, disaient-ils; il est impossible qu'il ne croule pas ! » — Cette illusion a été partagée par bien des diplomates habitués à l'Europe d'aujourd'hui et qui, trop ignorans ou trop oublieux de l'histoire, ne songeaient plus que l'Europe du passé a traversé des périodes pendant lesquelles elle ressemblait à s'y méprendre au Maroc contemporain. Une longue fréquentation des Arabes m'a préservé de tomber dans la même erreur. Les Arabes sont et ont toujours été incapables de créer et de maintenir ce que nous appelons une organisation politique; le désordre paraît être l'élément naturel de leur existence sociale, de même que le caprice, la fantaisie, le hasard, paraissent être les conditions de leur art. Aussi me suis-je beaucoup plus appliqué à rechercher au Maroc des renseignemens sur les mœurs privées du sultan et de son entourage que des informations sur la nature, l'étendue et le fonctionnement de leur autorité. Sur ce dernier point, je savais d'avance à quoi m'en tenir; sur l'autre, au contraire, j'avais beaucoup à apprendre, et j'ai appris en effet des choses assez amusantes pour être rapportées.

Il ne faut jamais oublier, si l'on veut comprendre la manière de vivre du sultan, qu'il est avant tout, par-dessus tout, un chef religieux. Son vrai métier est d'être pontife. Guerrier, il l'est par goût; ses ancêtres ne l'étaient pas, personne ne le leur reprochait : pontife, il l'est par naissance, par obligation aussi bien que par droit, et, s'il voulait cesser de l'être, on le verrait immédiatement chassé du trône par un chérif plus saint que lui. Tout en lui est donc réglé par la religion, tout est subordonné à la religion. Malgré ses prétentions au califat, le sultan de Constantinople ne se regarde pas comme astreint à d'incessantes pratiques religieuses. Il va le vendredi à la mosquée, il fait le jeûne du ramadan, et c'est tout. Dans son palais, il agit à sa guise, sans se tourmenter des prescriptions de Mahomet, que personne n'est scandalisé de lui voir enfreindre. Il reçoit des chrétiens, il a de longs rapports avec eux, il se lève à leur approche, il les invite à dîner à sa table, il leur marque publiquement de la con-

sideration et de l'amitié. Si le sultan du Maroc imitait cet exemple, un insurrection éclaterait aussitôt contre lui. Il est tenu de faire ostensiblement chaque jour les prières réglementaires; dans son palais et jusque dans son harem, il ne lui est pas permis d'oublier un instant le caractère sacré qui est en lui; on est bien obligé de lui permettre de recevoir des chrétiens, car ceux-ci s'imposent par la force, mais jamais il ne les reçoit sur un pied d'égalité; il se tient devant eux à cheval ou sur un siège plus élevé que le leur; lorsqu'il les invite à dîner, il n'assiste point au repas, auquel il se fait représenter par un simple *amin*. Au reste, comment ferait-il autrement, lui qui a conservé non-seulement le costume, mais tous les usages des simples Bédouins? Il mange avec ses doigts, accroupi sur un divan. Il ne saurait se servir d'une fourchette, instrument que n'employait pas Mohammed, auquel il s'efforce de ressembler le plus possible. L'empire du Maroc n'est pas entamé, comme l'empire turc, par les modes chrétiennes. Il n'en admet que ce qu'il est absolument forcé d'en admettre. C'est peut-être le seul pays du monde où les décorations soient inconnues. Bien des Européens, désireux d'orner leur boutonnière d'un ruban nouveau, ont essayé de persuader à Moula-Hassan qu'il serait glorieux pour lui d'instituer un ordre marocain; ils se sont même adressés à un sentiment moins noble que l'amour de la gloire, et ont tâché de lui faire comprendre qu'il serait beaucoup plus économique de donner aux étrangers qui viennent le voir une décoration de fer-blanc au lieu de sabres, de chevaux, et de selles dorées. Moula-Hassan a résisté: « Nous ne sommes pas comme les Turcs, a-t-il dit, qui ont rejeté les traditions de leurs ancêtres. Jamais Mohammed n'a donné de plaques et de cordons; nous ne saurions faire ce qu'il n'a point fait. »

Que répondre à cet argument? J'ignore à quelle heure se levait Mohammed; mais Moula-Hassan et toute sa cour se lèvent à trois heures du matin, l'hiver aussi bien que l'été, pour la première prière. Ils ne se recouchent pas. La journée commence après ces sortes de matines. Dès que le sultan a terminé sa prière, son chapelain vient lui lire un passage de Bokhari, célèbre théologien musulman qui est, aux yeux des Marocains, la plus grande autorité religieuse après Mohammed. Peut-être même connaissent-ils beaucoup plus l'ouvrage de Bokhari que le Coran. Le fatras indigeste qu'il contient forme l'unique nourriture intellectuelle et morale de l'immense majorité d'entre eux. Quand le sultan a prié et écouté le Bokhari, il commence à s'occuper des affaires publiques et des exercices militaires, qui sont, comme je l'ai dit, sa grande passion. On est tout surpris, lorsqu'on ne connaît pas les pieux motifs qui l'amènent à se lever de si bonne heure, de voir le sultan et ses ministres donner des audiences à cinq ou six heures du matin. C'est

d'ordinaire à ce moment-là qu'ils reçoivent les Européens en visite auprès d'eux. A sept ou huit heures, il est pour eux déjà tard. Il est vrai qu'ils font la sieste en toutes saisons après la prière de midi ou d'une heure. Le milieu de la journée est toujours consacré au sommeil. Les affaires ne reprennent que de quatre ou cinq heures jusqu'à la prière du soir. Au surplus, on ne travaille guère que le matin : c'est tout l'opposé de ce qui se passe à Paris. Mais ne faut-il pas que les prières se disent aux momens prescrits ? Elles ont l'importance d'une affaire d'état, à laquelle on sacrifierait, au besoin, toutes les autres. Lorsque le sultan se lève le matin ou se relève de sa sieste au milieu de la journée, ce sont ses femmes qui procèdent à sa toilette. Il en a, dit-on, un nombre considérable. Les uns affirment qu'il en possède deux mille dans chacune de ses capitales, ce qui ferait six mille en tout, puisque ses capitales sont au nombre de trois : Fès, Meknès et Maroc ; d'autres donnent des chiffres un peu moins élevés, mais encore énormes ; ils ajoutent qu'outre les trois harems fixes des trois capitales, il y en a encore un de fixe, mais moins nombreux, à Rbat, plus une sorte de harem flottant qui marche avec le sultan d'une ville à l'autre. L'organisation de ces harems est fort régulière. Les femmes y sont divisées par escouades d'une trentaine environ. Chaque escouade est administrée par une matrone, personne de tête et d'autorité, généralement née ou nourrie dans le harem et qu'on nomme *arif*a. Ces *arif*as sont fort intelligentes ; elles ont beaucoup vu, beaucoup appris ; leur influence sur le sultan est grande, ce qu'on s'expliquera sans peine lorsque j'aurai exposé toute l'étendue de leurs attributions ; on s'adresse sans cesse à elles pour obtenir des grâces et des faveurs ; comme elles sont d'ordinaire assez laides, qu'elles n'ont jamais eu de prétentions personnelles, elles ont toujours joui d'une liberté relative ; elles aiment à causer ; c'est par elles que, lorsque pour une raison ou pour une autre on parvient à pénétrer dans le harem, on en apprend l'organisation et les mœurs ; elles en savent le passé et le présent ; elles en sont la chronique vivante. Toutes les femmes leur sont soumises. Aucune n'est admise dans le harem sans leur approbation. Le recrutement se fait de la manière la plus simple. Les familles influentes du pays, familles de caïds ou de fonctionnaires, ne se sentent assurées d'une certaine tranquillité qu'à la condition d'avoir une parente au harem. Aussi, dès qu'une jolie enfant arrive à cet âge, si précoce en Afrique, où la jeune fille est sur le point d'éclorre, son père ou ses frères s'empressent-ils de la proposer au sultan. Il faut de nombreuses démarches pour que cette proposition soit écoutée, car l'offre dépasse de beaucoup la demande. Lorsqu'elle l'est, le sultan envoie un certain nombre d'*arif*as procéder à une enquête minutieuse sur le cadeau qu'on prétend lui

faire. Il se fie au goût exercé, au tact très sûr de ces matrones avisées. Mieux que personne, elles ont l'art de distinguer, parmi les promesses d'une beauté naissante, celles qui ne sont qu'une apparence fragile et celles qui, au contraire, ne doivent pas être démenties par la réalité prochaine. Elles ont le discernement que donne l'habitude. Dès qu'elles ont décidé qu'une jeune fille mérite d'être introduite dans le harem du sultan, elles la prennent des mains des heureux parens, qui se bercent de l'espoir que leur enfant sera peut-être un jour remarquée du maître, et qui sait même? qu'un chérif naîtra d'elle, lequel montera sur le trône des descendans de Mohammed.

La jeune fille est-elle aussi heureuse que sa famille du très grand honneur qui lui est fait? Oui, sans doute, au premier moment, lorsqu'elle part avec les ârifas pour aller vers cet inconnu glorieux où elle croit deviner de voluptueuses surprises. Il est même probable que la vue du sultan Moula-Hassan augmente ses espérances ou ses illusions; car j'ai dit que jamais prince ne fut plus beau et ne réalisa mieux le type du souverain des *Mille et une Nuits*, aux yeux de flamme dans la bataille, aux yeux doux et caressans dans le harem. Son premier regard doit être pour une femme plein de mystérieuses émotions. Mais, après ce premier regard, la nouvelle pensionnaire du harem est embrigadée dans une escouade sous la direction d'une ârifa, et souvent, bien souvent, des mois, des années, parfois même une vie se passe sans qu'un second regard tombe sur elle. Je me sers à dessein du mot de pensionnaire. La vie du harem est, en effet, assez semblable à celle d'un couvent de jeunes filles dont les ârifas seraient les maitresses. Les femmes y sont enfermées toute la journée dans leurs appartemens, sans avoir l'autorisation de s'en éloigner; le jeudi seulement est jour de sortie; tout le harem peut alors s'ébattre dans les jardins, non pas toutefois en complète liberté, car le sultan se promène avec elles, s'amuse avec elles et les surveille. Et qu'on n'aille pas se monter la tête et croire que ces promenades donnent lieu à de jolis incidens, à des aventures charmantes et imprévues. Ce serait oublier que le sultan est pontife et qu'il doit le demeurer même en amour. Tout ce que nous pouvons imaginer, nous autres Européens, d'histoires de mouchoirs jetés à l'improviste, toutes les folles pensées qui peuvent nous venir à propos des bosquets fleuris, des tapis de verdure, des fraîches retraites des jardins du harem, tous les rêves émuouillés dont nous pouvons bercer notre fantaisie, tout cela est erreur, mensonge, ignorance de la réalité. Le sultan du Maroc est un grand monarque, il a, je veux le croire, six mille femmes dans son harem; mais lorsque, au cours d'une de ses promenades ou ailleurs, il en remarque une qu'il lui plaît d'hono-

rer d'une faveur spéciale, il ne lui est pas permis de mettre immédiatement à exécution un projet aussi galant. Il doit prévenir la *ârifa* de l'escouade à laquelle appartient la femme qu'il daignera, le soir, admettre auprès de lui. Aussitôt la *ârifa* s'empare de la favorite et la prépare à une aussi haute destinée. Elle la conduit d'abord au bain, la lave, l'essuie, la couvre de parfums. Elle la revêt ensuite des plus riches habits, des étoffes les plus fines et les plus moelleuses. Puis elle la pare, comme une véritable image, de tous les bijoux et diamans qu'on peut trouver dans le harem : diadèmes sur la tête, bagues et bracelets aux mains et aux bras, cercles d'or et d'argent aux chevilles. C'est dans cet état qu'elle la conduit au sultan qui l'attend avec patience, et elle ne se retire pas après la lui avoir livrée; elle se tient à quelque distance dans la chambre où sa présence ne gêne personne. Bientôt le sultan lui rend l'heureuse ou malheureuse créature sans avoir touché à son costume, qui est resté intact, à tous ses ornemens qu'il a respectés. Même dans un pareil moment, il est resté roi et pontife.

Au reste, bien que la corruption soit très grande au Maroc, l'amour y est d'une simplicité parfaite. C'est dans les vices invouables, qui n'y sont pas moins fréquens qu'en Orient, que les raffinemens sont poussés très loin. Mais si la plupart des hauts dignitaires de sa cour ont à cet égard la plus détestable réputation, le sultan, au contraire, n'est l'objet d'aucune médisance, voire même d'aucune calomnie, ce qui est une preuve d'innocence accomplie dans un pays où le dénigrement ne respecte rien. Les mœurs de Fès sont très mauvaises, celles de Meknès le sont plus encore. Le sultan, pour son compte, est immaculé. Son harem, dont il respecte le sévère cérémonial, lui suffit. Quant à ses femmes, j'ignore ce qu'elles pensent de ce cérémonial. Il paraît qu'elles arrivent bien vite à se soucier assez peu de leur maître et à souhaiter fort modérément d'être de sa part l'objet d'une attention particulière. Leur manière de vivre est celle de toutes les réunions de femmes oisives et que ne retient aucune pensée supérieure. Les *ârifas*, personnes prudentes, tâchent que rien n'en transpire aux yeux du sultan, et tout est dit.

Parfois le harem est le théâtre de drames domestiques qui se terminent par le poison. Mais entre le poison et une maladie ordinaire, on fait peu de différence. Les intrigues politiques, les luttes d'influences personnelles sont bien plus vives autour du sultan que les intrigues et les luttes d'amour. Parfois aussi elles sont suivies de crimes. On raconte, par exemple, que le sultan Abd-er-Rhaman avait reçu de l'émir Abd-el-Kader une jolie fille chrétienne et française enlevée dans une ferme de la Mitidja. Il en eut deux fils élevés comme les autres princes, mais qui, à l'âge de vingt ans, portaient

ombrage à l'héritier, Sidi Mohammed, le père du sultan actuel, à cause de leur caractère ardent et de leur vive intelligence. Ils furent empoisonnés, moyen de se débarrasser des personnes gênantes qui n'est pas seulement employé dans le harem; il est partout en usage au Maroc. Les empoisonnemens sont plus faciles au harem qu'ailleurs, ils n'y sont pas plus fréquens. Lorsqu'un sultan meurt, ses femmes ne passent pas à son successeur, qui monte à son usage un harem nouveau : elles sont envoyées dans le Sous, où elles vivent dans des sortes de zaouïa d'une vie monastique et corrompue, différant assez peu de celle qu'elles menaient du vivant de celui qui était aussi bien, sinon plus, leur maître, j'allais dire leur propriétaire, que leur époux.

On voit donc que ce n'est pas au harem qu'il faut attribuer la débilité intellectuelle de la plupart des souverains du Maroc. Elle tient à d'autres causes qu'il serait long d'exposer. La première de toutes est l'ignorance profonde, presque invraisemblable, du sultan et de ceux qui l'entourent. En dehors du Coran et du Bokhari, ils n'ont rien lu, ils ne savent rien. Je citerai quelques faits pour donner une idée de cette ignorance, qui dépasse ce qu'on peut imaginer de plus extravagant. Causant un jour avec un Français de la frontière commune du Maroc et de l'Algérie, le sultan ne paraissait pas se rendre compte de la situation de cette frontière; pour la lui expliquer, le Français s'empressa de mettre sous ses yeux une carte dressée lors des négociations de 1845, où les noms des localités, des montagnes, des cours d'eau, sont écrits en arabe. Le sultan fut tout surpris. Il n'avait jamais vu cette carte, dont plusieurs exemplaires avaient pourtant été remis aux négociateurs marocains au moment où la frontière a été fixée; naturellement ces exemplaires sont égarés, oubliés, perdus. Le sultan ne voulut pourtant pas être humilié par notre carte, et pour prouver à son interlocuteur que le Maroc était, sous ce rapport comme sous tous les autres, aussi bien fourni que la France, il lui dit : « Moi aussi, j'ai une carte. Je crois même qu'elle vaut mieux que la tienne. » Appelant aussitôt son chambellan, il se fit apporter la carte en question. Le Français fut assez surpris de voir arriver une sorte de boîte étroite et longue semblable à celles dans lesquelles on met les ombrelles; il fut encore plus surpris de voir sortir de cette boîte quelque chose qui ressemblait, en effet, à une ombrelle, une sorte de manche autour duquel s'enroulait une étoffe. Mais, en ouvrant l'étoffe, elle formait un globe terrestre dont le manche était l'axe. Le sultan paraissait très fier de son joujou, et le présentant au Français avec un certain orgueil, il lui dit : « Étudions plutôt sur ma carte, à moi, la frontière du Maroc et de l'Algérie. » Hélas ! le Maroc avait sur cette mappemonde la grandeur

de l'ongle du petit doigt ; et quant à la Moulouïa ou aux montagnes des environs, on n'en distinguait même pas la trace. Il fallut expliquer au sultan que sa carte était excellente pour connaître le monde, mais médiocre pour connaître le Maroc et l'Algérie. « C'est vrai, répondit-il ; aussi j'avais demandé à un Européen de mes amis, de me faire faire une carte particulière et complète du Maroc qui fût ainsi sur un globe ; mais il a prétendu, je ne sais pourquoi, que cela n'était pas possible. Je lui ai proposé alors de me faire un globe terrestre comme celui-ci, dont le Maroc tiendrait tout un côté et le reste du monde l'autre, mais il a soutenu, je ne sais toujours pas pourquoi, que c'était encore plus difficile. J'en suis fâché ; car il est bien commode, en voyage, d'avoir une carte ronde qui s'ouvre et se ferme à volonté. » Au fond, le pauvre sultan était chagrin de voir le Maroc si petit ; il aurait voulu se persuader que son empire couvrait presque toute la terre. Il ignorait où était le Tonkin, et s'imaginait que c'était une province d'une étendue insignifiante. En toutes choses, ses connaissances sont celles d'un enfant. Il ne sait des événemens contemporains et de la politique générale que ce que lui en ont appris des ambassadeurs ou des agens diplomatiques intéressés à le tromper. Il croyait, à notre arrivée à Fès, que la première puissance militaire de l'Europe était l'Italie. Il n'était pas même informé de l'état de l'Afrique. Ça été pour lui l'objet d'un vif étonnement d'apprendre qu'il y avait encore un bey de Tunis, touchant une liste civile, ayant une maison royale et des ministres. On lui avait dit que nous avions chassé le bey de ses états. Il n'a pas de notions plus exactes sur les chemins de fer. Il demandait avec curiosité combien d'heures il faudrait pour aller en chemin de fer de Tanger à Fès et de Fès à Meknès, et quand on lui répondait que le premier trajet pourrait se faire en six ou huit heures et le second en deux heures, il réprimait mal un sourire d'incrédulité. Il est curieux comme tous les Arabes, mais il est méfiant comme tous les hommes ignorans. Pour comprendre quelque chose à la civilisation européenne, il aurait besoin de la voir de ses yeux, de la toucher du doigt. Seulement, s'il partait pour l'Europe, il serait aussitôt détrôné. Bien plus, il ne lui serait peut-être pas possible d'aller à Tanger, où il n'a jamais mis les pieds, sans qu'aussitôt un des innombrables chérifs qui aspirent à le remplacer sur le trône soulevât le fanatisme musulman contre un sultan qui mériterait, comme le réformateur Mahmoud, le nom de sultan giaour.

Ses ministres, — à l'exception de celui qui traite à Tanger avec les légations européennes, Si-Bargache, lequel est plutôt une sorte d'ambassadeur auprès de l'Europe entière qu'un ministre, — n'ont pas beaucoup plus d'instruction que lui. Le grand-vizir en particu-

lier est d'une ignorance profonde. Croirait-on qu'étant presbyte, il ne savait pas qu'il y eût des lunettes qui pourraient remédier au défaut de sa vue ? Quand on lui a parlé d'une loupe, avec laquelle tous les caractères d'une lettre ou d'un livre lui apparaîtraient énormément grossis, il a presque cru qu'on se moquait de lui. Son secrétaire pour les affaires étrangères, homme si intelligent pourtant, Si Fédoul, était tout surpris de voir du papier de trace. Un papier qui buvait de l'encre sans l'étaler, quelle merveille ! Pour mettre le comble à sa surprise, nous lui offrîmes un bâton d'une sorte d'encre de Chine employée en Orient et en Algérie pour les cachets qui servent de signatures : de l'encre en bâton, voilà encore ce que n'aurait jamais imaginé l'homme à l'esprit le plus ouvert du gouvernement marocain ! Il n'y a pas plus d'art que de science au Maroc. Ces cachets qui servent de signatures sont parfois en Orient et en Algérie des chefs-d'œuvre d'ornementation. Ceux du Maroc sont d'une grossièreté, d'une lourdeur étonnantes. Le sultan lui-même en a un que le dernier des caïds algériens ou des écrivains des administrations de Constantinople rejetterait comme indigne de lui. Les plus raffinés des Arabes en sont devenus les plus barbares, et le Maghreb, où la civilisation musulmane a brillé du plus vif éclat, est le pays où le reflet en est le plus affaibli.

Comment un gouvernement composé d'hommes aussi primitifs, ne serait-il pas un gouvernement de grands enfans ? En réalité, il n'est pas autre chose. Il n'y a pas la moindre différence pour les Marocains entre les affaires sérieuses et celles qui ne le sont pas, ou plutôt tout est sérieux à leurs yeux, parce que la notion même de la frivolité n'entre point dans leur esprit. Souvent, lorsqu'on songe à traiter avec eux quelque grave question politique, on les trouve occupés d'un joujou quelconque, qu'ils regardent comme aussi intéressant que les questions politiques. Quelques jours avant notre arrivée à Fès, on avait consacré une semaine entière dans le gouvernement marocain à regarder manœuvrer une de ces poupées qui montent et descendent dans un bocal rempli d'eau. Cette invention-là paraissait au moins aussi curieuse au sultan, à ses ministres et à toute l'administration supérieure, que celle des chemins de fer ou du télégraphe. Tout le monde s'extasiait devant elle : impossible de parler d'un autre sujet ! De pareilles dispositions permettent, on le comprend, aux plus éhontés exploitateurs de s'avancer à peu de frais dans les bonnes grâces du gouvernement marocain. Il est fort dommage que les représentans des puissances ne puissent pas, sans quelque déshonneur, employer à le séduire les moyens qui y réussiraient le mieux. Ils s'embarrassent, en allant remettre leurs lettres de créance, d'objets de haut goût et de grand prix qui, le plus souvent, ne sont pas appréciés. S'ils portaient de

simples jouets d'enfants à l'usage du sultan et des femmes de son harem, ils obtiendraient un succès éclatant. Un des officiers de notre mission militaire crut un jour faire un coup de maître en offrant à Moula-Hassan, au retour d'un voyage en France, un magnifique vase de Sèvres qui ne valait pas moins de 50,000 francs. Le sultan, après l'avoir longtemps regardé, se tourna vers l'officier : « Voilà ton cadeau ? Tu aurais pu du moins le choisir neuf ; or, il n'est pas neuf, car il a un trou au fond. » Moula-Hassan prenait pour une fêlure le trou de dégagement des eaux. Le vase de Sèvres dédaigné gît dans un grenier, tandis que le sultan montre à ses intimes, comme une chose rare, belle et précieuse, une montre dont le ressort fait mouvoir une image obscène ; il la tient d'un drogman peu scrupuleux, mais parfaitement au fait des goûts du Maroc. C'est à l'aide d'objets de ce genre que les monteurs d'affaires arrivent à l'exploiter. Même lorsqu'il fait en Europe une commande utile, ce n'est jamais sans enfantillage qu'il la fait. Le grand-vizir ou tout autre désire-t-il toucher un pot-de-vin, il s'arrange avec un entrepreneur européen et persuade au sultan d'acheter, par exemple, une batterie de canons. On s'entend sur les prix, qui sont exorbitants. Mais, durant quelques jours, on ne parle au palais que de la batterie merveilleuse dont on vient de faire l'acquisition. Le sultan aura bientôt les plus beaux canons du monde ; ses ennemis n'ont qu'à se bien tenir. Toutes les personnes qu'on rencontre parlent canon, gloire et conquêtes. C'est l'unique objet des préoccupations et des conversations. Il absorbe tous les esprits. L'enthousiasme est général. Au bout d'une semaine, personne n'y pense plus. Les canons sont loin, il faut des mois pour les transporter à travers un pays sans routes. Quand ils arrivent, on a oublié combien on les avait admirés avant de les voir. C'est une fantaisie qui a fui depuis longtemps.

Cet enfantillage des Marocains éclate à chaque instant dans leurs rapports avec les Européens à leur service. Notre mission militaire en constate chaque jour de nouvelles manifestations. Le médecin de cette mission me racontait qu'un vendredi, à midi, comme il se mettait à table, il vit venir à toute bride deux cavaliers qui lui dirent : « Dépêche-toi ; suis-nous, le sultan veut te parler au sortir de la mosquée. » A cette heure-là, je l'ai dit, le sultan fait la sieste et ne reçoit personne ; il fallait un sujet bien grave pour qu'il changeât ses habitudes. Le médecin s'habille en toute hâte ; les deux cavaliers le pressaient : « Tu ne vas pas assez vite ! Le sultan s'impatiente. » Enfin, on part, on arrive : c'était à Meknès, où les rues sont singulièrement étroites, et, comme il était vendredi et qu'on sortait de la mosquée, une foule énorme se pressait. Les cavaliers filent ventre à terre, écrasant les passans pour faire place au

médecin. A coup sûr, il y eut des bras et des jambes cassés dans la bagarre; mais qu'importe, lorsqu'il s'agit du service du sultan! Le médecin arrive; il croise d'abord le ministre de la guerre. « Le sultan te demande pour une affaire urgente! Presse donc ta monture. » Plus loin, il rencontre le grand-vizir : « Ah! te voilà! le sultan désire ardemment te parler. » Le médecin fait faire un dernier effort à son cheval; il tombe comme la foudre aux pieds du sultan. Celui-ci lui montre une ceinture métallique qu'on lui avait envoyée et lui en demande curieusement l'usage. Et c'est pour avoir ce renseignement que la population de Meknès avait été foulée et que plusieurs personnes resteront toute leur vie estropiées! Un autre jour, le chef de la mission militaire fut convoqué, avec tout son personnel, à une audience chez le sultan. Il crut qu'il s'agissait d'une grande réforme à opérer dans l'armée. Il se mit donc et fit mettre ses collaborateurs en grand uniforme et se rendit, à l'heure indiquée, au palais. Il commença par attendre longtemps, très longtemps. Mais il se consolait, pensant qu'on étudiait sérieusement les propositions qu'on allait lui faire. Au bout d'une heure à peu près, le grand-chambellan parut les mains remplies de boîtes. « Le sultan t'a fait prier de venir, dit-il au chef de la mission militaire, afin que tu examines ces boîtes. — Mais, s'écrie celui-ci, ce sont des boîtes de confitures anglaises! C'est facile à voir, puisque c'est écrit dessus. — Oui, mais ces confitures sont-elles bonnes? Sont-elles malsaines? Avec quels fruits sont-elles faites? — Pardon, répond le chef de la mission militaire, je suis au Maroc pour faire manœuvrer des canons et non pour goûter des confitures. S'il vous faut un officier pour cela, les confitures sont anglaises, vous avez un officier anglais, donnez-les-lui! — Ah! non, réplique vivement le chambellan; c'est précisément parce que les confitures sont anglaises que nous ne voulons pas les montrer à un Anglais; il manquerait d'impartialité; il n'y a qu'un Français qui puisse nous dire ce qu'elles valent. » — La mission militaire sortit un peu découragée du palais. A quelque temps de là, l'officier qui la commande, ayant envoyé un projet de règlement au ministre de la guerre, reçut l'ordre de passer immédiatement chez ce dernier. Il allait enfin discuter son projet : « Tu as une espèce d'instrument chez toi qui marque la pluie et le beau temps, lui dit le ministre en le voyant entrer. Je voudrais bien savoir s'il fera beau demain et si je pourrai aller me promener à la campagne avec mon harem. » J'aurais dû intituler ce chapitre : De l'usage qu'on fait au Maroc des missions militaires!

## XII. — FÈS.

Pendant les trois jours de notre captivité, avant l'audience du sultan, nous n'avions pu voir de Fès que les terrasses chargées de femmes qui s'étendaient en étagères au-dessous de notre jardin. Nous en avons profité pour étudier l'histoire d'une ville qui avait à nos yeux un vif intérêt de curiosité. Il devient de plus en plus rare et difficile de rencontrer une cité arabe immaculée. La plus belle, la plus charmante de toutes, le Caire, est tellement envahie par l'Europe qu'à peine y trouve-t-on quelques quartiers perdus au milieu des constructions modernes qui rappellent encore le passé évanoui. Damas est mieux conservé, bien que, là aussi, ce que nous nommons le progrès, la civilisation, ait largement pénétré. Et puis, les Turcs règnent depuis des siècles à Damas, race barbare et brutale qui souille et dépoétise tout ce qu'elle touche. Jérusalem est aux trois quarts chrétienne, et de plus en plus la vieille ville, heureusement intacte, se voit écrasée sous une ville neuve de couvens, d'hôpitaux et d'églises, où tous les peuples d'Europe rivalisent de mauvais goût. Il restait à l'islamisme deux asiles à peu près inviolés, — car je ne parle pas de La Mecque, où l'art n'a jamais brillé à côté de la religion, — Kairouan et Fès. Nous sommes entrés en maîtres à Kairouan : les mosquées en ont été profanées par les bottes de nos soldats. Fès seule est encore vierge de toute insulte. Les Européens peuvent y séjourner, mais aucun ne s'y est fixé, aucun n'y a bâti, aucun surtout n'a mis un pied téméraire dans ses mosquées vénérées. Nos modes, nos industries, nos mœurs, notre religion, n'y sont pas moins inconnues que méprisées. Rien n'y distrait de la vie arabe, qui se déroule là dans toute sa pureté; si bien que, quand on a passé quelques semaines à Fès, on ne se sent pas moins éloigné de l'Europe dans le temps que dans l'espace; on est rejeté de plusieurs siècles en arrière; on a remonté le cours des âges pour s'arrêter, non pas hélas! à l'époque glorieuse où le Maroc était le rendez-vous de toutes les sciences et de tous les arts, qui se répandaient de là sur l'Europe, mais à l'époque postérieure où l'islamisme, chassé d'Espagne, se repliait sur lui-même en Afrique, cherchant à échapper à l'inévitable décadence par un retour à la sainte ignorance et au plus aveugle fanatisme.

On comprend donc à quel point il me tardait, à moi qui ai visité tour à tour Le Caire, Damas, Jérusalem et Kairouan, de pouvoir parcourir Fès à mon gré. Je savais que, pour la plupart des musulmans d'Afrique, elle est la première ville sainte après La Mecque. Sa sainteté provient, et de son origine, et du rôle glorieux qu'elle a

joué dans l'histoire de l'islamisme. Tant que la puissance arabe s'est maintenue dans tout son éclat, Fès en a été en quelque sorte le centre et le foyer. Même lorsque des rivales heureuses, comme Maroc, lui enlevaient le privilège d'être la capitale politique du Maghreb, elle n'en demeurait pas moins, grâce à ses célèbres écoles, à ses fameuses mosquées, à ses tombeaux illustres, la capitale intellectuelle et morale de l'Occident musulman. C'est que la bénédiction de son fondateur était sur elle. Ce fondateur, on le sait, fut le second des imans édrissites, Edriss-ben-Edriss, une des plus nobles figures de l'islamisme. Chassé de l'Arabie en l'an 788 de Jésus-Christ, son père, cinquième descendant d'Ali, gendre du Prophète, était arrivé en proscrit au Maroc ; les Berbères l'y reçurent en maître et l'y proclamèrent leur chef et leur iman. Comme il convenait à un chercheur d'aventures, sa première résidence avait été en pleine montagne, dans le Djebel-Zerhoum ; Oualily, la Volubilis des Romains, était devenue sa capitale. Mais son fils, partout victorieux dans le présent, parfaitement assuré de l'avenir, jugea que la ville d'Oualily était trop petite pour son empire naissant, dont il entrevoyait les glorieuses destinées. Il choisit donc différents lieux pour la construction d'une ville nouvelle. Seulement, chaque fois qu'il en avait jeté les fondemens, une crise de la nature, des torrens débordés, des tempêtes subitement déchaînées, des fleuves sortis de leurs lits les emportaient en quelques heures. C'est ainsi que la volonté de Dieu se manifestait. Tout saint qu'il fût, Edriss-ben-Edriss ignorait peut-être une prophétie du Prophète (que Dieu le bénisse et le sauve !) dont « les propres paroles » ont été rapportées, longtemps après la fondation de Fès, il est vrai, ce qui ne doit rien enlever de leur mérite aux yeux des gens de foi, dans le livre d'Edraiss-ben-Ismaël-Abou-Mimouna, lequel a écrit de sa « propre main » ce qui suit : « Abou-Medhraf d'Alexandrie m'a dit qu'il tenait de Mohammed-ben-Ibrahim-el-Mouaz, lequel le tenait d'Abd-er-Rhaman-ben-el-Kasem, qui le tenait de Malek-ben-Ans, qui le tenait de Mohammed-ben-Chahab-el-Zahery, qui le tenait de Saïd-ben-el-Mezzyb, qui le tenait d'Abou-Herida, lequel avait entendu de Sidi-Mohammed lui-même (que Dieu le sauve et le bénisse !) la prophétie suivante : — Il s'élèvera dans l'Occident une ville nommée Fès, qui sera la plus distinguée des villes du Maghreb ; son peuple sera souvent tourné vers l'orient ; fidèle au sonna et à la prière, il ne désertera jamais la vérité, et Dieu gardera ce peuple de tous les maux jusqu'au jour de la résurrection. » — Ayant donné lui-même son nom à la ville, comment Mohammed n'en aurait-il pas fixé l'emplacement ? Il s'agissait donc de trouver ce lieu prédestiné. Edriss-ben-Edriss chargea son ministre Ameïr-ben-Mozzhab-el-Azdy de le découvrir. Celui-ci parcourut à cet effet Fhahs-Saïs, et s'arrêta aux

sources de la rivière de Fès, qui jaillissent au nombre de plus de soixante, sur un beau terrain couvert de romarins, de cyprès, d'acacias et autres arbres. « Eau douce et légère, dit Ameïr après avoir bu à ces sources, climat tempéré, immenses avantages!.. Ce lieu est magnifique! Ces pâturages sont encore plus vastes et plus beaux que ceux du fleuve Shou! » Puis, en suivant le cours de la rivière, il arriva à l'endroit où la ville de Fès fut bâtie; c'était un vallon situé entre deux hautes montagnes richement boisées, arrosé par de nombreux ruisseaux, où tout paraissait disposé pour un bel établissement. Edriss-ben-Edriss donna l'ordre d'y élever la ville dont il se proposait de faire le siège de sa puissance. Comment lui assigna-t-il le nom de Fès, c'est ce qu'en ignore, puisqu'il ne savait pas lui-même que Mohammed avait décidé qu'elle s'appellerait ainsi. Les uns disent qu'un vieux solitaire chrétien lui ayant appris qu'il avait existé à la même place une ville détruite depuis dix-sept cents ans et qui avait porté le nom de *Say*, il voulut renouer le cours des âges et rendre à la nouvelle ville le nom de sa devancière; les autres affirment qu'Edriss ayant pris part aux constructions, les maçons et les artisans lui offrirent un fès (pioche) d'or et d'argent, et que, les travailleurs répétant sans cesse entre eux: « Donne le fès; creuse avec le fès, » le nom de Fès en serait resté à la ville. L'auteur d'un savant livre *El-Ishtisâr-fi-Adjeib-el-Amzar* (*Considérations sur les merveilles des grandes villes*) rapporte qu'en creusant les premiers fondemens du côté du midi, on trouva un grand fès pesant 60 livres et ayant quatre palmes de long sur une palme de large, et que c'est cela qui fit appeler la ville Fès. Bien d'autres histoires de la même valeur sont racontées par des auteurs graves: *grammatici* certant; mais mon opinion personnelle est qu'Edriss-ben-Edriss a obéi d'instinct aux volontés de Mohammed, dont le témoignage nous est parvenu par une chaîne d'irrécusables autorités. Quoi qu'il en soit de ce problème étymologique, au moment d'entreprendre les premiers travaux, l'iman Edriss leva les mains au ciel et dit: « O mon Dieu, faites que ce lieu soit la demeure de la science et de la sagesse! Que votre livre y soit honoré et que vos lois y soient respectées! Faites que ceux qui l'habiteront soient fidèles au sonna et à la prière aussi longtemps que subsistera la ville que je vais bâtir! » Et, quand celle-ci fut achevée, l'iman Edriss monta en chaire un jour de vendredi, et, levant encore les mains au ciel, il s'écria: « O mon Dieu, vous savez que ce n'est point par vanité, ni par orgueil et pour conquérir des grandeurs et de la renommée que je viens d'élever cette ville! Je l'ai bâtie, Seigneur, afin que, tant que durera ce monde, vous y soyez adoré, que votre livre y soit lu et qu'on y suive vos lois, votre religion et le sonna! O mon Dieu, protégez-en les habitans, et ceux qui viendront après eux;

défendez-les contre leurs ennemis, dispensez-leur les choses nécessaires à la vie, et détournez d'eux le glaive du malheur et des dissensions, car vous êtes puissant sur toutes choses ! » Nobles vœux qui ont été exaucés, puisqu'à l'heure actuelle Fès est encore un des meilleurs refuges du sonna et de la prière, un des derniers et des plus résistants boulevards de l'islamisme.

J'emprunte tous les détails que je viens de donner au *Roudh-el-Kartas* (le Jardin des feuillettes), qui est la source la plus précieuse de renseignements sur l'histoire de Fès. On ne saurait mettre en doute la parfaite exactitude de ce livre, destiné à faire connaître la vérité sur la ville sainte à tous les esprits curieux « aussi longtemps, — comme dit en son style l'auteur de ce jardin historique, — aussi longtemps que les teintes variées de l'aurore coloreront le vêtement de la nuit, et que les oiseaux chanteront et gazouilleront sur les arbres. » Ce livre nous apprend sur Fès bien d'autres détails intéressants. Et d'abord, il nous fait savoir qu'il faut cinq choses à une ville, « à ce qu'ont dit les philosophes, » pour être réellement agréable : eau courante, bon labour, bois à proximité, constructions solides, et un chef qui veille à sa prospérité, à la sûreté de ses routes et au respect dû à ses habitants. Aucune de ces cinq qualités n'ayant jamais manqué, paraît-il, à Fès, les philosophes ont toujours dû reconnaître en elle la reine des cités. Sa grande supériorité vient surtout de son eau, qui réunit en elle les dons les plus exquis. L'Oued-Fès, qui se nomme aussi l'*Oued-Djouari*, ou le ruisseau des perles, sans doute à cause de tous ses mérites, « partage la ville, dit l'auteur du *Roudh-el-Kartas*, en deux parties, donne naissance, dans son intérieur, à mille ruisseaux qui portent leurs eaux dans les lavoirs, les maisons et les bains, et arrosent les rues, les places, les jardins, les parterres, font tourner les moulins et emportent avec eux toutes les immondices. » Ce dernier détail est d'une parfaite exactitude. Fès n'est pas, comme Damas et Constantinople, remplie de chiens chargés de l'entretien de la voirie ; ce soin n'y est pas, comme autrefois au Caire, à la charge du soleil, qui pénètre mal, d'ailleurs, dans ses rues trop étroites, ou à la charge des aigles et des vautours, qui sont rares dans cette contrée. Le nettoyage public est expéditif et simple. Lorsque dans les rues, les boues, les charognes et les tas d'ordures se sont accumulés au point d'entraver la circulation, on ouvre les vannes qui retiennent l'eau de l'Oued-Fès, et on lâche la rivière à travers la ville. Elle descend en bondissant, en formant mille cascades sur les pentes abruptes, et emporte avec elle les amas d'immondices. Parfois elle emporte aussi des animaux vivans, des meubles, des marchandises ; mais on ne s'en tourmente pas outre mesure. C'est en plein jour, au moment où l'action commerciale est la plus grande que l'on effec-

tue l'opération, bien entendu sans prévenir personne. Passans, marchands, chalands, femmes et enfans voient tout à coup arriver les eaux, et s'en tirent comme ils peuvent, mais aussi, avouons-le, sans que cela paraisse les émouvoir en rien. Quelques-uns d'entre nous avaient eu l'occasion d'assister à une de ces scènes, toujours pittoresques. Par bonheur pour eux, ils étaient à cheval; mais leur escorte était à pied. Au moment où ils débouchaient dans une des rues principales, le torrent dégringola vers eux; en une seconde, l'eau était à la hauteur du poitrail de leurs montures. Les malheureux soldats qui les accompagnaient barbotaient à côté d'eux, noyés jusqu'à la poitrine. Quand le nettoyage est jugé suffisant, on ferme les vannes; l'eau s'écoule lentement, laissant çà et là, dans les ornières, des flaques plus ou moins putrides. Qu'importe! la ville est réputée propre jusqu'à la prochaine lessive.

Mais il ne faudrait pas croire que l'eau de l'Oued-Fès ne servit qu'à balayer les rues. « L'Oued-Fès, dont l'eau, dit l'auteur du *Roudh-el-Kartas*, l'emporte pour la douceur et la légèreté sur les meilleures eaux de la terre, sort de soixante sources qui dominent la ville. Cette rivière traverse d'abord une grande plaine couverte de gossampins et de cyprès; puis, serpentant à travers les prairies toujours vertes qui avoisinent la ville, elle entre à Fès... Ses propriétés sont nombreuses: elle guérit de la maladie de la pierre et des mauvaises odeurs; elle adoucit la peau et détruit les insectes; on peut sans inconvénient en boire en quantité à jeun, tant elle est douce et légère, qualités qu'elle acquiert en coulant à travers le gossampin et le cyprès. » Je dois avouer que l'eau de Fès ne m'a paru ni douce ni légère; elle est très chargée de terre, et l'on ne peut la boire qu'en la filtrant ou en la laissant déposer. Si elle guérit des mauvaises odeurs, il est dommage qu'on n'en fasse pas un plus grand usage, car sur tous les quartiers de la ville planent d'abominables parfums. Il est une autre de ses qualités au sujet de laquelle je me permets d'émettre quelques doutes. Le médecin Ben-Djenoun rapporte que, « bue à jeun, cette eau rend plus agréables les plaisirs de l'amour. » Bue à jeun, voilà qui est précis; mais Ben-Djenoun ne dit pas s'il est permis de manger après avoir bu ou si l'expérience tout entière doit être faite à jeun, la force de l'eau suppléant à tout: les médecins arabes ne sont jamais complets. De plus, l'eau de Fès « blanchit le linge sans qu'il soit nécessaire d'employer de savon, et elle lui donne un éclat et un parfum surprenans. On tire de l'Oued-Fès des pierres précieuses, qui peuvent remplacer les perles fines. On y trouve aussi des *cheratyn* (écrevisses) qui sont très rares dans les eaux de l'Andalousie, et on y pêche plusieurs espèces de poissons excellens et très sains, tels que *el-boury* (le mulet), *el-seniah*,

*el-lhebyn* (cyprinum), *el-bouka* (murex) et autres. En résumé, dit l'auteur du *Roudh-el-Kartas*, l'Oued-Fès est supérieur aux autres rivières du Maghreb par ses bonnes et utiles qualités. » Mais après ce résumé, il nous donne encore un détail précieux : « Ce qui distingue Fès des autres villes, dit-il, c'est que les eaux de ses fontaines sont fraîches en été et chaudes en hiver, tandis que celles de la rivière et des ruisseaux, qui sont froides en hiver, sont chaudes en été, de sorte qu'en toute saison on a de l'eau froide et de l'eau chaude à volonté pour boire, faire des ablutions et prendre des bains. »

Pour le coup, ce dernier renseignement est absolument faux ! L'eau de Fès, qu'elle provienne des fontaines ou des rivières, est froide en hiver et chaude en été. Aussi contribue-t-elle à rendre le climat de la ville singulièrement désagréable. Il n'en est pas de plus malsain. En plein mois de mai, par les journées les plus brûlantes, nous avions peine à supporter l'excessive humidité dont étions enveloppés. M. Henri Duveyrier, qui faisait chaque jour des observations météorologiques, ne trouvait presque pas de différence entre le thermomètre sec et le thermomètre humecté. Nous étions dans une atmosphère saturée d'eau, dans une étuve véritable. Aussi nous réveillions-nous chaque matin tout mouillés dans nos lits. Les murailles de nos maisons étaient profondément salpêtrées ; on les avait recouvertes, pour nous recevoir, de beaux *haïts* en velours et en soie, que j'ai décrits : ils étaient neufs à notre arrivée ; à notre départ, ils étaient moisis. Il paraît qu'en été l'humidité est plus intolérable encore. Sous prétexte de rafraîchir l'atmosphère, on lâche l'eau dans tous les jardins, qu'enveloppe incessamment une sorte de buée chaude que les indigènes peuvent seuls trouver de leur goût. Au printemps, les orages sont fréquents à Fès. Nous en subissions une presque tous les soirs durant notre séjour. Au reste, c'est peut-être à ces conditions climatologiques, qui nous ont paru pénibles surtout parce que nous ne nous attendions pas à les rencontrer en Afrique, et que nous vivions sur la légende du Maroc, pays d'Orient, c'est à cela peut-être que Fès doit la beauté vraiment éclatante de ses jardins. A cet égard, l'enthousiasme de l'auteur du *Roudh-el-Kartas* n'est pas trop exagéré, et il est presque dans le vrai lorsqu'il dit : « On trouve à Fès les plus belles fleurs et les meilleurs fruits de tous les climats. L'*adaoua* (le quartier) el-Kai-rouayn surpasse cependant l'autre *adaoua* par l'eau délicieuse de ses ruisseaux, de ses fontaines intarissables et de ses puits profonds ; elle produit les plus savoureuses grenades au grain jaune du Maghreb, et les meilleures qualités de figues, de raisins, de pêches, de coings, de citrons et de tous les autres fruits d'automne. L'*adaoua* el-Andalous, de son côté, donne les plus beaux fruits d'été, abricots,

pêches, mûres, diverses qualités de pommes, *abourny, thelky, khekhy*, et celles dites de Tripoli, à peau fine et dorée, qui sont douces, saines et parfumées, ni grosses ni petites, et les meilleures du Maghreb. Les arbres plantés à Merdj-Kertha, situé au dehors de la porte Beni-Messafar, produisent deux fois par an et fournissent en toute saison à la ville une grande quantité de fruits. Du côté de Babel-Cherky, de l'adaoua el-Kairouayn, on moissonne quarante jours après les semailles; l'auteur de ce livre atteste avoir vu semer en cet endroit le 15 avril et récolter, à la fin du mois de mai, c'est-à-dire quarante-cinq jours après, d'excellentes moissons, et cela en 690 (1291 ap. J.-C.), année de vent d'est continu et durant laquelle il ne tomba pas une goutte de pluie, si ce n'est le 12 avril. » Que serait-il donc arrivé si la pluie était tombée à foison, comme dans les années ordinaires?

Cette merveilleuse richesse des jardins et des pâturages de Fès explique l'admiration qu'elle a inspirée aux poètes arabes. Peuple habitué à l'aridité des déserts, partout où ils rencontrent de l'eau, de la verdure et des fruits, les Arabes croient voir un fragment du paradis tombé par hasard sur notre globe. Ceux qui ont chanté Fès l'ont fait avec une ardente conviction. « O Fès, s'est écrié *le docte et distingué* Abou el-Fadhl ben el-Nahouy, toutes les beautés de la terre sont réunies en toi! De quelle bénédiction, de quels biens ne sont pas comblés ceux qui t'habitent! Est-ce ta fraîcheur que je respire, ou est-ce la santé de mon âme? Tes eaux sont-elles du miel blanc ou de l'argent? Qui peindra tes ruisseaux qui s'entrejoignent sous terre et vont porter leurs eaux dans les lieux d'assemblées, sur les places et sur les chemins? » Et un autre illustre écrivain, *le docte et très savant* Abou-Abd-Allah el-Maghyly, étant cadi à Azimour, a dit ce qui suit dans une de ses odes à Fès: « O Fès! que Dieu conserve ta terre et tes jardins et les abreuve de l'eau de ses nuages! Paradis terrestre qui surpasse en beautés tout ce qu'il y a de plus beau et dont la vue seule charme et enchante! Demeures sur demeures aux pieds desquelles coule une eau plus douce que la plus douce liqueur! Parterres semblables au velours, que les allées, les plates-bandes et les ruisseaux bordent d'une broderie d'or! Mosquée el Kairouayn, noble nom! dont la cour est si fraîche dans les plus grandes chaleurs!.. Parler de toi me console, penser à toi fait mon bonheur! Assis auprès de ton admirable jet d'eau, je sens la béatitude! et avant de le laisser tarir, mes yeux se fonderaient en pleurs pour le faire jaillir encore! »

Cette ville si belle, au dire des poètes arabes, a cela de commun avec Rome, du moins à ce qu'affirme le proverbe, qu'elle n'a pas été bâtie en un jour. Sous la domination des Zénéta, elle fut consi-

dérablement agrandie. C'est à l'époque des Almohades qu'elle atteignit toute la splendeur de la richesse, du luxe et de l'abondance. On y comptait alors 785 mosquées ou chapelles; 122 lieux aux ablutions à eau de fontaine ou de rivière; 93 bains publics; 472 moulins, non compris ceux du dehors. Sous le règne de Nasser, on voyait dans la ville 89,236 maisons; 19,041 *mesriza*, ou chambrettes indépendantes pour un homme seul; 467 *fondouk* ou caravansérails destinés aux marchands, aux voyageurs et aux gens sans asile; 117 lavoirs publics; plus de 1,200 fours; 400 fabriques de papier, etc. Un des plus brillans Merinides, Abou-Youssef-Yacoub, la compléta, en 1276, par la construction d'une ville nouvelle, située à plus d'un kilomètre de l'ancienne, mais toujours sur l'Oued-Fès. « La ville fut fondée sous l'influence d'un astre propice et d'une heure bénie et heureuse, comme on l'a vu depuis, dit le *Roudh-el-Kartas*, puisque le califat n'a jamais péri dans ses murs, et que jamais un étendard ni une armée partis de son sein n'y sont rentrés vaincus ou en fuite. » La nouvelle ville fut appelée *Médinet-el-Beida*, ou la *ville blanche*. Mais ce n'est pas le nom qu'elle porte d'ordinaire. On l'appelle *Fès-Djedid*, Fès-la-Neuve, par opposition à l'autre ville, Fès l'ancienne, *Fès-Bali*. C'est à Fès-Djedid qu'est le palais du sultan et que réside le gouvernement. Il n'y a pas de ministères : toutes les administrations sont réunies dans le palais du sultan et dans ses dépendances, qui tiennent à peu près toute la ville neuve. Elle comprend en outre le mellah, ou quartier des juifs, placé sous la protection directe de l'empereur. La veille même du jour où les fondemens de Fès-Djedid furent jetés, les juifs avaient été massacrés à Fès par les habitans, qui, ayant fait irruption chez eux, en tuèrent quatorze, et il n'en serait pas resté un seul si l'émir des musulmans n'était monté aussitôt à cheval pour arrêter le massacre, en faisant publier l'ordre formel de ne pas approcher des quartiers juifs. Mais cette mesure paraissant insuffisante, le mellah fut placé à côté même de la résidence impériale, où il est à la fois garanti et surveillé de très près par l'autorité. Fès-Djedid offre plutôt l'aspect d'une sorte de citadelle que d'une ville. Elle est entourée de murailles crénelées singulièrement pittoresques, que dominent cinq ou six minarets délicieux. La nuit, au clair de lune, on dirait une de ces vieilles cités du moyen âge, surmontées de hautes tours, où une population restreinte s'enfermait pour se défendre. Les deux Fès s'étendent sur un espace de terrain d'une longueur considérable, mais très resserré dans sa largeur, au fond de la vallée qui forme le bassin de l'Oued-Fès. Fès-Djedid est à la tête des eaux, et c'est de là qu'on les lâche dans les rues de Fès-Bali, qui s'étale au-dessous, le long des pentes souvent fort raides de la

vallée. Les habitans disent que l'ensemble de la ville a la forme d'un chacal dont le nouveau Fès serait la tête et le corps, et le vieux la queue. Cette comparaison vaut ce que valent les comparaisons arabes. Le chacal qui serait l'image de Fès aurait, comme les comètes, une queue énorme pour un petit corps; car la vieille ville est beaucoup plus grande et beaucoup plus resserrée que la nouvelle.

« Les habitans de Fès, dit toujours le *Roudh-el-Kartas*, ont l'esprit plus fin et plus pénétrant que les autres peuples du Maghreb; fort intelligens, très charitables, fiers et patients, ils sont soumis à leur chef et respectent leur souverain. En temps d'anarchie, ils l'ont toujours emporté sur les autres par leur sagesse, leur science et leur religion. » Tout ceci est d'une inexactitude absolue, et complètement démenti par l'histoire. Fès a toujours été, au contraire, une ville d'opposition, très difficile à manier, prompte à s'insurger, portée à la guerre civile, ne se soumettant qu'à la force, et ne s'y soumettant que de mauvaise grâce. La plupart des sultans n'ont pu s'y faire admettre que les armes à la main. Le sultan actuel, Moula-Hassan, a subi la loi commune; c'est en canonnant Fès qu'il y a fait reconnaître son autorité. Ce qui donne à cette ville un tempérament si indocile, c'est la présence des nombreux chérifs, tous descendans de Mohammed, tous ayant, par suite, des droits au califat, qui y résident auprès des tombeaux des saints, ainsi que celle des marabouts et des docteurs, qui y habitent également. Elle est le centre des études théologiques du Maghreb, études qui développent l'esprit de contention et de critique beaucoup plus que celui de sagesse et de patience. Aussi le sultan préférait-il de beaucoup ses deux autres capitales, Maroc et Meknès, villes toutes militaires, où règne la plus parfaite discipline. S'il ne suivait que ses goûts, on le verrait rarement à Fès. Il est obligé, au contraire, d'y passer de longs mois, afin de décourager les révoltes latentes qui risquent constamment de s'y produire. Il y a eu sans cesse des insurrections à Fès. Durant tout le moyen âge, on allait jusqu'à se battre de quartier à quartier, tant les divisions et les discordes étaient entrées dans les mœurs. A l'avènement de Moula-Hassan, la ville s'était érigée en république. Aujourd'hui, la surface de Fès est calme, mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce calme est assez mal assuré. Sous le respect extérieur dont on entoure le sultan se dissimulent à peine des sentimens qui tourneraient vite à l'insubordination. Lorsqu'une partie du harem impérial passe dans les rues de Maroc ou de Meknès, tout le monde se tourne au plus vite contre les murs et s'y colle fortement la figure pour ne pas le voir. A Fès, on juge plus pru-

dent de ne jamais laisser sortir une femme du sultan, car elle courrait le risque de rencontrer non pas de l'impertinence à coup sûr, mais quelque froideur et peu d'empressement dans les égards qui lui sont dus. Qu'on n'aille pas croire, toutefois, à quelque chose qui ressemble à l'irrévérence voltairienne des Parisiens. C'est par pur fanatisme, au contraire, que Fès est peu fidèle au sultan. Elle est toujours portée à ne pas le trouver assez saint et à lui préférer quelqu'un des descendants directs de l'iman Edriss-ben-Edriss, dont le tombeau, qu'elle garde avec un soin jaloux, fait d'elle, à ses propres yeux, la ville noble par excellence, après La Mecque, celle qui devrait donner et retirer le pouvoir, celle à laquelle devrait appartenir la domination de l'islam, et, partant, du monde entier.

Il est beaucoup moins aisé, surtout lorsqu'on fait partie d'une ambassade européenne, de visiter Fès que Le Caire, Damas, Jérusalem, Kairouan. On ne peut s'y promener seul, en toute liberté, errer dans les bazars, se mêler à la foule, s'arrêter près des boutiques, causer avec les passans, surprendre la vie populaire dans ses manifestations spontanées. Pour conserver toute sa dignité, on ne doit sortir qu'à cheval ou à mulet; et pour éviter tout désagrément, tout scandale qui dégènerait fatalement en affaire diplomatique, on ne doit s'aventurer dans les rues qu'escorté d'un ou de plusieurs soldats. Je ne crois pas que la précaution soit indispensable; mais si on négligeait de la prendre, on risquerait d'affliger le sultan, dont le plus vif désir est de voir les réceptions d'ambassades se passer toujours dans l'ordre le plus parfait. Aller à l'aventure, sans guide et sans défenseur, serait donc manquer aux convenances de l'hospitalité qu'on vous offre si largement. Il n'y faut pas songer. Mais il est bien clair qu'on voit très mal une ville qu'on ne voit qu'entre des soldats. Il est impossible d'en saisir la physionomie intime, d'en démêler le vrai caractère. On en est réduit à des impressions un peu sommaires, en partie inexacts sans doute, auxquelles on ne saurait se fier absolument. J'ai aperçu Fès, Dieu me garde de dire que je l'ai étudiée et comprise! Les villes sont comme les hommes: on se trompe presque toujours lorsqu'on les juge sur l'apparence.

Je raconterai donc tout simplement quelques-unes de mes promenades dans Fès, sans chercher à tracer une peinture d'ensemble de cette étrange et célèbre capitale de l'Occident musulman. J'ai commencé à la parcourir, le soir même du jour où nous avions été reçus par le sultan. Nous étions rentrés assez tard de cette longue cérémonie; fatigués par la chaleur, nous nous étions reposés sous les ombrages de notre jardin jusqu'au coucher du soleil. La nuit venue, nous partîmes pour aller rendre au grand vizir, qui demeu-

rait à l'autre bout de la ville, la visite qu'il nous avait faite le jour de notre arrivée. Nous étions précédés et suivis par une escouade de harabas, armés de leurs fusils, et de méchouaris, qui portaient de grandes lanternes comme on en voit partout en Orient. A peine étions-nous engagés dans les rues, qu'il nous semblait que nous avançons dans une ville fantastique, habitée par des fantômes. Les rues sont si étroites, qu'on ne peut guère y circuler plus de deux ou trois de front; et ce qui les fait paraître plus étroites encore, c'est la hauteur, qu'on croirait, la nuit, démesurée, des maisons qui les bordent. Il faut lever la tête avec effort pour distinguer au sommet de ces murailles sombres un ruban de ciel tacheté d'étoiles. On est en quelque sorte écrasé par l'obscurité qui vous domine. La faible lueur des lanternes, se reflétant sur les uniformes rouges des harabas et sur les robes blanches des méchouaris, laissait percer quelque clarté à nos pieds. Nous étions à cheval, dans une région intermédiaire entre la noire obscurité d'en haut et la tremblotante lumière d'en bas. Parfois nous passions sous des voûtes tellement basses qu'il fallait nous courber pour ne pas y heurter nos têtes; ailleurs, au contraire, des arcades légères réunissaient les étages supérieurs des maisons, semblables à des ombres projetées de la terre sur la ligne du ciel étoilé. Nous avançons sans mot dire, n'entendant d'autre bruit que les pas de nos chevaux et des soldats de notre escorte. Quand nous passions dans les quartiers les plus populeux, dans les bazars remplis de foule, le silence n'était pas moins profond. Sur les boutiques et le long des murs, des milliers de figures, immobilisées par la curiosité, contemplaient notre défilé; les unes, celles des femmes, complètement voilées, sauf à la place des yeux, que la nuit ne nous permettait pas de distinguer, les autres, celles des hommes, entièrement découvertes, mais si fixes et si calmes, qu'elles en avaient perdu toute expression: aucune ne bougeait; seuls, quelques enfans nous poursuivaient pour nous voir plus longtemps, et glissaient sans les frôler entre les jambes de nos montures; ils tombaient parfois dans leur course, ils roulaient à terre, mais sans pousser un cri, pas même un soupir. De loin, nous apercevions bien du mouvement, comme un remous de têtes, comme un flottement de robes et de manteaux; mais, dès que nous approchions, la vie s'arrêtait: chacun demeurait figé dans la pose où il se trouvait; les marchands tendaient aux acheteurs des objets que ceux-ci ne touchaient pas; les porteurs d'eau tenaient leur outre courbée sans l'ouvrir pour en laisser échapper le liquide; de grands nègres hébétés retenaient d'une main une charge sur leur tête, l'autre restant projetée en avant dans un geste de surprise. Nous sommes allés à la maison du grand-

vizir et nous en sommes revenus ainsi sans entendre une parole, sauf celles que nous prononcions nous-mêmes pour nous communiquer l'impression que cette scène fantastique produisait sur nous.

J'ai trouvé depuis le peuple de Fès un peu moins silencieux; toutefois, lorsque je me rappelais le vacarme qui s'élève sans cesse du Caire et qu'on entend du haut de la montagne du Mokkatam, qui domine la ville, comme le bruit incessant de la mer venant battre le pied d'une falaise, je ne pouvais m'empêcher d'être surpris du grand calme de Fès. Dans notre jardin, qui surplombait plusieurs quartiers populeux, nous n'étions jamais troublés par la moindre rumeur. Dès que nous paraissions dans une rue, en plein jour comme la nuit, les conversations restaient suspendues, et c'est à peine si, de loin en loin, le cri de quelque marchand d'eau, de quelque vendeur à la criée, interrompait le silence universel. Lorsque nous nous arrêtions dans les bazars pour regarder quelque objet, aussitôt la foule se portait autour de nous; peu à peu elle nous entourait, elle nous pressait, elle se collait à nous, mais cela sans bruit, sans bavardage, sans rien qui rappelât les démonstrations exubérantes des Orientaux. On nous contemplait, et c'était tout. Les marchands n'éprouvaient pas le besoin, comme ceux du Caire, de Damas et surtout de Constantinople, de nous interpellier pour nous engager à faire de longues poses devant leurs boutiques; encore moins nous y invitaient-ils, comme ceux-ci, en nous offrant des tasses de thé ou de café; si nous voulions de notre plein gré faire des achats, ils nous répondaient poliment, mais froidement. Quand nos soldats bousculaient les passans, ceux-ci se laissaient faire sans protester. Et ce n'était pas seulement notre présence qui répandait partout une si grande tranquillité. Les habitans de Fès ne sont pas naturellement bavards. Si leur ville est inquiète, mécontente, frondeuse, elle n'est point tapageuse. Il y règne en apparence un calme profond. Au premier abord, on la trouve même triste. Les maisons, comme je l'ai dit, y sont très élevées, et les façades qui donnent sur les rues sont de simples murs droits, sans aucun ornement extérieur, presque sans aucune ouverture, percées seulement de loin en loin de toutes petites fenêtres qui ressemblent à des trous. Ici, rien ne rappelle les mille décorations de l'architecture du Caire; il n'y a ni encorbellemens, ni moucharabieh, ni moulures d'aucun genre. On est sans cesse entre deux murailles de prison, extrêmement hautes, et de plus fort sombres, car on comprend que le climat de Fès noircisse assez vite les constructions. La seule chose qui charme, ce sont ces légers arceaux, dont j'ai parlé, et qui vont d'une maison à l'autre, au-dessus

de la rue. Il y en a parfois plusieurs l'un sur l'autre, et quand on regarde, d'une de ses extrémités, une rue s'allonger en s'amincissant, on dirait, à les voir s'étagér en enfilade, une élégante galerie de mosquée. Les quartiers des bazars sont, il est vrai, plus variés. Là, des séries de petites boutiques, semblables, comme toutes les boutiques arabes, à de grandes armoires pratiquées dans les murs, ont de la couleur et de la vie, mais elles sont peu remarquables en elles-mêmes et la vulgarité des marchandises qui s'y étalent ne rachète pas la leur. Des petits auvens délabrés les surmontent, portant une ardente et souriante végétation. En passant à cheval, il faut se courber sans cesse pour ne pas renverser ces petits jardins suspendus; ce serait un crime de détruire l'unique gaité des ruelles monotones! De gros pieds de vigne grimpent aussi de temps en temps contre les boutiques des bazars. J'en ai mesuré un qui n'avait pas moins de soixante-dix centimètres de tour, et dont les branches portaient en tous sens de larges feuilles vertes. On s'amuse à ces détails dans une ville que la nature a plus embellie que les hommes. Quelques grappes de femmes, apparaissant au sommet des maisons, sur les terrasses, comme des corniches multicolores; quelques fleurs poussant sur les boutiques, sont à coup sûr ce qu'on y voit de plus joli, de plus frais, j'allais ajouter de plus décoratif.

J'exagère cependant; car il y a deux choses admirables à Fès; ce sont les fontaines et les mosquées. Malheureusement on n'entre pas dans les mosquées, et c'est là, paraît-il, que se trouvent les fontaines les plus parfaites. Il y en a pourtant un grand nombre d'autres qu'on ne se lasse guère de voir, soit dans les rues, soit dans les maisons particulières. Elles se composent généralement d'une vasque sans aucune originalité, disposée sous un arc tantôt en ogive, tantôt en plein cintre, tantôt en arc outrepassé, mais toujours fort élégant. Le fond de cet arc est tapissé d'une mosaïque de faïence, où se déploient tous les caprices ou plutôt tous les artifices de la décoration arabe. Les Marocains sont bien dégénérés; cependant ils ont conservé une grande habileté dans la fabrication de ces mosaïques, dont ils combinent les dessins et les couleurs avec une adresse merveilleuse. Une inscription arabe, généralement noire sur fond jaune, sert de bordure. Au milieu, des tuyaux assez vulgaires laissent échapper l'eau. Mais ce qui, avec les mosaïques, contribue à faire des fontaines de Fès une œuvre d'architecture accomplie, ce sont les auvens qui les surmontent. Ils forment une toiture en bois découpé, reposant sur de petites poutres sculptées avec une délicatesse extrême, au-dessous desquelles tombent des pendentifs en ruche d'abeille, colorés des tons les plus variés. Tout cet ensemble est exquis, frais, harmo-

nieux. Quant aux mosquées, je les ai vues aussi bien qu'on peut le faire sans y entrer. Il y en a trois principales à Fès : la mosquée des Cherfa (cherfa est le pluriel de chérif) où se trouve le tombeau de l'iman Edriss-ben-Edriss, la mosquée El-Kairouayn et la mosquée des Andalous. Il est impossible même de s'approcher de la première, tant elle est sacrée. La petite rue qui y conduit ne doit jamais être souillée par les pas d'un chrétien ou d'un juif. Il a donc fallu me borner à en regarder de loin la porte, toute couverte de faïence, et qui me laissait apercevoir à l'intérieur des arabesques en plâtre dont je n'étais pas à même d'apprécier le travail à distance. A quelque heure que je sois passé en face de cette porte, il y avait toujours un grand nombre de dévots qui la franchissaient pour aller prier auprès des restes du saint fondateur de Fès. En revanche, rien ne m'a été plus aisé que de me faire une idée à peu près exacte des deux autres grandes mosquées. J'y ai été conduit à pied, par deux soldats de notre escorte, dont l'un, orné de magnifiques papillotes, était officier, jouissait d'une véritable autorité et paraissait dépouillé de tout fanatisme. Il me faisait arrêter longuement auprès de chacune des portes ouvertes de ces mosquées, pour que je pusse en bien voir l'intérieur. Personne d'ailleurs ne semblait y trouver à redire. Au contraire, les habitants de Fès avaient l'air assez fiers de l'admiration que je manifestais pour leurs plus beaux monumens. La veille, les mêmes soldats avaient accompagné M. Henry Duveyrier, qui voulait photographier les mosquées. On l'avait laissé faire en toute liberté. Bien des gens même s'étaient écartés spontanément pour lui permettre d'opérer. Je suis persuadé qu'il ne serait pas difficile de dessiner et de peindre tout ce qu'il est possible de voir des mosquées sans y entrer directement. Un jeune peintre de beaucoup de talent qui s'était joint à notre ambassade l'aurait fait sans doute, si, au lieu de rester trois semaines à Fès, nous y étions restés trois mois. Chaque fois qu'il s'est arrêté dans les rues pour travailler, il a été l'objet d'une curiosité fatigante, mais d'aucune malveillance.

La mosquée El-Kairouayn et la mosquée El-Andalous ont la même origine. Du temps d'Edriss, un grand nombre de familles de Kairouan étaient venues s'établir à Fès : de ce nombre était celle de Mohammed-el-Fehery-el-Kairouayn, qui était arrivé de la province d'Ifrikya avec sa femme et ses deux filles. L'une de ces dernières s'appelait Fathma, l'autre Meriem ; comme elles étaient toutes deux vertueuses et pieuses, elles résolurent d'employer la grande fortune qu'elles héritèrent de leurs parens à une œuvre pieuse qui leur méritât la bénédiction de Dieu. C'est pourquoi Fathma fit construire la mosquée El-Kairouayn et Meriem la mosquée El-Andalous. Je

n'en finirais plus si je voulais raconter, d'après le *Roudh-el-Kartas*, toutes les merveilles qui accompagnèrent la construction de ces mosquées, tous les prodiges qui s'y produisirent, enfin tous les privilèges que le ciel accorda immédiatement à deux temples aussi saints que magnifiques. Naturellement, les historiens arabes l'ont prodigué à leurs plus naïves et leurs plus extravagantes légendes. Mais la mosquée El-Andalous n'a pas eu des destinées aussi glorieuses que la mosquée El-Kairouayn. Aujourd'hui encore, celle-ci est la grande mosquée de Fès, qui vient immédiatement après la mosquée des Cherfa. La mosquée El-Andalous, située dans un quartier éloigné du centre de la ville, est moins fréquentée. Toutefois, sa porte d'entrée est un monument du plus grand style, un des plus accomplis que l'art arabe du Maghreb ait produits. Elle se compose d'un arc gigantesque qui, semblable à la plupart des arcs maghrebins, n'est pas formé d'une seule ligne courbe, mais d'une série de petits arcs reliés les uns aux autres et laissant pendre leurs extrémités, comme une légère dentelure, sur le vide de l'arcade. Cette recherche d'élégance, qui n'est pas sans mièvrerie, surtout dans une œuvre pleine de grandeur, n'est pas non plus sans grâce. Par un raffinement plus complet encore, les deux extrémités de l'arc, au lieu de se terminer en un simple lobe, se rattachent aux deux montans de la porte à l'aide d'une figure en forme d'S renversée du plus ingénieux effet. Au-dessus de cet arc, à la fois joli et puissant, le mur est couvert de décorations de faïences et d'inscriptions dont je ne tenterai même pas la description; elle serait par trop imparfaite. Ces décorations, à leur tour, sont surmontées d'un auvent en bois, pareil à celui des fontaines, mais dans des proportions monumentales et avec une richesse de ciselures inimaginable. Enfin, le mur continue à s'élever, divisé en deux tourelles carrées qui portent, en guise de créneaux, une énorme végétation d'herbes folles, couronne de verdure posée par la nature sur une splendide œuvre d'art.

Cette superbe porte de la mosquée El-Andalous domine presque toute la ville comme une sorte d'arc de triomphe. La mosquée El-Kairouayn, au contraire, est située en plein bazar, au cœur même de la cité. S'il faut en croire le *Roudh-el-Kartas*, elle possédait, au temps de sa splendeur, 270 colonnes, formant 16 nefs de 21 arcs chacune, tant en longueur qu'en largeur. « Dans chaque nef s'établissaient, les jours de prières, 4 rangs de 210 fidèles, soit 840 fidèles par nef, somme exacte, à n'en pas douter, puisque chaque arc contenait 10 hommes d'une colonne à l'autre. Pour avoir le nombre d'hommes qui pouvaient assister à la prière, on avait donc 16 fois 840, soit 13,440, total auquel il fallait ajouter 560, nombre des fidèles

qui se plaçaient, au besoin, devant les colonnes, plus 2,700 que contenait la cour ; plus, enfin, 6,000 autres qui priaient sans ordre dans la galerie, les vestibules et sur le seuil des portes, ce qui faisait en tout 22,700, nombre exact ou à peu près des personnes qui pouvaient, le vendredi, entendre ensemble la prière de l'iman, comme cela s'est vu aux époques florissantes de Fès. » Peut-être cela pourrait-il se voir encore. La mosquée El-Kairouayn est fort grande : elle a cinq portes donnant dans plusieurs rues, et je me suis arrêté devant trois d'entre elles qui permettent d'admirer l'étendue intérieure de l'édifice. Il n'offre à l'extérieur aucun intérêt. Les murs en sont droits, nus, sans fenêtres, sans corniches, sans aucune espèce de décoration. L'aspect des portes seul est assez imposant, mais n'a rien qui ressemble ou à la porte de la mosquée El-Andalous ou aux incomparables portes des mosquées du Caire. A l'intérieur, autant qu'il m'a été possible d'en juger, la mosquée se compose d'une série de nefs, qui s'étendent de tous côtés autour d'une cour centrale où se trouve la fontaine aux ablutions. Ces nefs ne sont pas formées par des arcs reposant sur des colonnes, comme le dit le *Roudh-el-Kartas*, mais par des arcs reposant sur de gros piliers massifs et carrés. Ils sont très bas, en plein cintre, largement outre-passés, et les galeries qui s'ouvrent sous leur voûte profonde semblent s'allonger, au loin, dans une ombre sans fin. Tout cela est d'une simplicité parfaite, sans le moindre ornement ; l'œil n'est frappé que de la blancheur unie des murailles. Des lampes, qui paraissent fort belles, pendent au plafond. Des nattes de paille couvrent le plancher et tout le bas des piliers. J'ai remarqué les mêmes dispositions dans les mosquées de Meknès, et généralement dans toutes celles qu'il m'a été donné de voir au Maroc. Mais si les nefs sont d'une parfaite nudité, la cour centrale de la mosquée est, au contraire, remplie d'arabesques et d'ornemens. Je n'en ai bien vu que trois côtés, étant moi-même placé contre celui où se trouvent les portes, et qui d'ailleurs, à cause de cela, ne saurait être très décoré. Celui de face était à l'extrémité de la partie la plus sainte de la mosquée, celle qui est tournée vers La Mecque, et qui contient le mihrab, la niche chargée d'indiquer la direction de la ville sainte. Dans le vide laissé entre eux par les piliers de la dernière nef, et sur ces piliers eux-mêmes, s'élève une balustrade de plâtre, ouvragée, brodée comme de la dentelle, qui me rappelait les moucharabiehs d'Égypte, mais des moucharabiehs blancs, sur lesquels la lumière du soleil projetait des ombres et des nuances d'une finesse transparente dont le regard était ébloui autant que charmé. Malheureusement, cette délicieuse balustrade cache la chaire de l'iman et le mihrab, qui sont peut-être des bijoux ! Les deux autres

côtés de la cour sont ravissans : ils forment deux espèces de kiosques du genre de ceux de la cour des lions à l'Alhambra, mais plus grands et sans doute plus beaux. De légères colonnes supportent des arcades au-dessus desquelles, et entre lesquelles, courent les arabesques les plus fleuries. Des auvens sculptés, des corniches, des toits de bois prodigieusement ciselés, recouvrent le tout. Au-dessous sont les fontaines aux ablutions, avec leurs mosaïques. Il faudrait pouvoir pénétrer dans la cour pour étudier de près toutes ces merveilles. A coup sûr, l'art du Maghreb n'a ni la grandeur, ni la grâce, ni l'inépuisable ingéniosité de l'art arabe du Caire. Les mêmes motifs s'y répétant à satiété, on dirait presque que ces moulures de plâtre, qui portent partout des entrelacs et des feuillages uniformes, sont sorties de quelques moules toujours semblables. Néanmoins, il y en a de si élégantes et de si fines, et qui s'unissent à des combinaisons d'architecture si imprévues, qu'on ne se lasse pas non plus de les admirer. On y revient sans cesse, l'œil s'y égare de plus en plus ravi. Je serais resté, je crois, des heures entières en contemplation devant la cour de la mosquée El-Kairouayn, si mes soldats ne m'avaient prévenu que j'insistais trop et qu'il fallait partir.

En me retournant pour m'éloigner, je fus frappé de voir, dans la maison qui fait face à la mosquée, des poutres en bois sculptées avec une largeur et une puissance de dessin très supérieures à tout ce que j'avais observé jusque-là. Cette maison est une dépendance de la mosquée, et comme celle-ci a été refaite plusieurs fois, les poutres que j'admiraïsi lui ont certainement appartenu et sont un débris de la plus belle époque de l'art arabe. On rencontre encore dans Fès bien des mosquées, bien des écoles, qui, même aperçues au passage, à travers des portes entr'ouvertes, produisent une vive impression. Les portes elles-mêmes sont souvent des monumens d'architecture d'une grande valeur. J'en ai trouvé dont les battans de bronze, admirablement décorés, n'ont pas été trop endommagés par le temps et par la barbarie des habitans. Ces portes s'ouvrent presque toujours sous une grande arcade en ogive ; sur le mur de la maison qui fait face, une arcade du même genre est dessinée ; enfin, deux arcades, toujours du même genre, dominent les deux côtés de la rue. Au-dessus de ce carré d'arcades, véritable vestibule triomphal, s'étend un plafond arabe, et, sur les pendentifs, des motifs plus ou moins gracieux dissimulent la lourdeur des angles. Tout cela porte la marque d'un peuple qui fut réellement et grandement artiste. On retrouve encore la trace de son passé dans les minarets de ses mosquées. Lorsqu'on les compare aux minarets turcs, on est bien vite frappé de la différence. Ces derniers, qui n'ont aucune valeur comme architecture, ne se pré-

tent en outre à aucune décoration. Ce sont de simples cheminées d'usines, pour lesquelles on ne s'explique l'enthousiasme des poètes et des écrivains romantiques que par le parti-pris de tout admirer en Orient. Le minaret du Maghreb est favorable, au contraire, à de nombreuses décorations. Sa monotonie architecturale le place bien au-dessous des minarets du Caire, qui prennent, entre les mains d'artistes différens, les formes les plus variées, les plus diversement charmantes; mais, s'il ressemble trop à une tour, cette tour peut du moins être ornée de mille manières. Elle peut même, dans une certaine mesure, donner lieu à des élégances de construction qui ne laissent pas que d'être rares et imprévues. Tout le monde connaît la Giralda de Séville, qui, avec la Koutoubia de Maroc et la tour d'Hassan à Rbat', sont les trois exemplaires les plus parfaits des minarets du Maghreb; tout le monde sait qu'elles vont se rétrécissant de la base au sommet, diminuées peu à peu presque insensiblement, et toutefois assez réellement pour que leurs lignes générales en acquièrent une plus grande légèreté. Mais c'est par les décorations que ces trois tours célèbres, comme tous les minarets du Maghreb, méritent leur réputation. Elles sont couvertes d'une sorte de treillis qui les rend encore plus sveltes que leurs lignes graduellement rapprochées, ou plutôt elles ne sont pas couvertes de ce treillis, elles en sont pénétrées. Les minarets du Maghreb supporteraient mal les encorbellemens dont se parent ceux du Caire; ils paraîtraient lourds sur de hautes masses, toujours carrées, de la base au sommet; les ombres qu'ils projetteraient seraient trop épaisses: les minarets du Maghreb ont besoin d'être amincis, non d'être chargés. C'est ce que les décorations en bas-relief et les découpures dont on les enveloppe font à merveille. La lumière ne tourne pas autour du monument pour en faire ressortir les formes, qui sont un peu sommaires; elle s'y enfonce, elle s'y introduit, elle joue pour ainsi dire sous sa surface, dont elle rompt la monotonie, elle lui donne quelque chose de transparent ou de coloré qui en rachète l'uniformité. L'emploi de faïences vertes, jaunes, noires, augmente encore cet effet. L'éclat de la coloration empêche de s'attarder à la constante immobilité des lignes. Le minaret du Caire n'a pas besoin de faïences, parce que l'inépuisable variété des siennes, ses moulures délicates, ses encorbellemens, suffisent à des combinaisons lumineuses presque infinies. Il n'en est pas de même du minaret du Maghreb. Il lui faut parfois le secours de la couleur des faïences. Il est vrai de dire aussi qu'entre le soleil d'Égypte et celui du Maroc, il n'y a pas moins de distance qu'entre le minaret du Caire et celui du Maghreb; mais chacun, sous son climat particulier, est une œuvre d'art

appropriée à des conditions spéciales, auxquelles il répond admirablement.

Les mosquées de Fès n'ont pas de coupoles, mais de simples toits en pente, parfois formés de tuiles vertes qui brillent à midi comme du verre incandescent. Si je voulais les comparer à celles du Caire, ce serait encore une grande infériorité à constater. Extérieurement d'ailleurs, la comparaison serait impossible, car à part les minarets, les mosquées de Fès, je le répète, n'existent qu'à l'intérieur : au dehors, leurs murailles sont absolument nues ; elles n'ont aucune espèce de façade, aucune fenêtre, rien qui indique que ce ne sont pas des maisons ordinaires. Peut-être ce qu'il y a de plus beau comme architecture, à Fès de même qu'à Constantinople, est-ce l'enceinte ruinée qui entoure la ville. Elle se compose d'un grand mur crénelé flanqué de distance en distance de tours carrées également crénelées. Ces créneaux se terminent par une petite pyramide tronquée. Tout cela, au premier aspect, est assez ordinaire ; mais ce vieux mur est creusé de si étonnantes lézardes, ces tours à moitié éboulées sont parfois si étranges, une végétation si touffue court le long de ces débris amoncelés, que l'ensemble en est d'une puissante et saisissante poésie. D'ailleurs, cette enceinte de Fès, qui donne à la ville l'aspect d'une cité du temps des croisades, est percée de portes monumentales, d'un style magnifique et original. Elles sont disposées, comme à l'entrée des écoles et des mosquées, en carré formant un superbe vestibule par lequel on pénètre dans les rues principales. Pour avoir une idée exacte de Fès, il est bon de suivre la partie de cette enceinte qui monte au nord sur des collines d'où l'on domine toute la ville. Il y a là un vieux fort qui est censé la défendre. Sur la colline en face, de l'autre côté de la vallée, s'élève un autre fort qui a la même prétention. En réalité, comme ils sont surplombés de tous côtés par des hauteurs, ils tomberaient sous quelques coups de canon. Les sultans ne s'en servent que pour tirer sur Fès, quand il prend à celle-ci fantaisie de se révolter. Mais le fort du nord, ou plutôt les restes d'un palais mérinide situé à côté de lui, forment un observatoire singulièrement bien placé d'où le regard embrasse les deux villes, Fès-Djédid et Fès-Bali, et l'ensemble du pays environnant. C'est un splendide panorama. Fès, bâti sur le versant de plusieurs coteaux et descendant avec sa rivière jusque dans la vallée où coule cette dernière, montre à l'œil ébloui l'entassement de ses maisons. L'amoncellement est si épais qu'on ne peut distinguer la trace d'aucune rue. De ce fouillis confus s'élèvent de nombreux minarets qui dressent dans l'espace leurs flèches surmontées de trois boules d'or, auxquelles, aux heures des prières, s'ajoute une oriflamme. Les toitures vertes et lui-

santes des mosquées se détachent de la blancheur des terrasses, et une ceinture de jardins semble suivre la vieille muraille pour enserrer la ville de tous côtés. Au loin, le Sbou promène ses eaux que le soleil fait briller comme un serpent d'argent.

En descendant du fort du Nord, on s'enfonce dans des sentiers tortueux taillés dans le tuf du terrain. L'olivier, le figuier, la vigne, y poussent pêle-mêle. De nombreuses grottes creusées par la main des hommes et qui servent de refuge à quelques Arabes endormis ou en prière apparaissent çà et là. Un immense cimetière éparpille ses tombes sur le versant de la colline; ce sont de simples pierres où se lit à peine une inscription effacée; quelques arcades solitaires, quelques pans de murs indiquent que des k'oubba de marabouts s'élevaient naguère au milieu de ces pierres vulgaires, auquel le soleil seul donne quelque beauté. On arrive de là sur une route pavée et en pente qui suit le cours de l'Oued-Fès, dont les eaux, perdues au milieu d'une végétation puissante, laissent entendre le bruissement de leur écume. D'énormes érables bordent le chemin et lèvent dans l'air leurs bras tourmentés par le fer de l'éclagueur. Le bois est si rare dans ce pays qu'on en vient à dépouiller ces arbres de leurs pousses de chaque année. Leurs troncs, enlacés par des vignes énormes, semblent gémir sous cette étreinte. En ce frais vallon que l'on côtoie s'étendent de jolis jardins, d'où montent le parfum des fleurs et le chant de mille oiseaux. A l'intérieur même de Fès, de vastes espaces non bâtis sont couverts de cultures, de fourrés, de véritables petits bois. Il y a des quartiers où chaque maison a son jardin. La ville paraît et disparaît à chaque détour de la route. Dans ce cadre de verdure, qui n'en laisse voir que des parties successives, elle est d'une délicieuse coquetterie. On dirait un nid blanchâtre suspendu au feuillage. Au bas du vallon, un pont fortement arrondi en dos d'âne franchit le torrent qui gronde sous son arche profonde. Le Djebel-Aït-Youssef, dont les neiges alimentent le Sbou, montre dans le lointain ses cimes brillantes. A partir de ce pont, le chemin de ceinture monte à l'ouest parallèlement à celui qu'on vient de quitter. La ligne ondulente des remparts, tantôt cachée par la végétation, tantôt apparaissant au milieu d'elle, suit le mouvement du terrain. On arrive enfin sur une nouvelle colline couverte de tombes de marabouts et, pour faire le tour complet de la ville, on rentre par un sentier bordé d'arbres, de cactus et d'aloès magnifiques. Cette promenade ne vaut pas le tour des murs de Constantinople, mais elle le rappelle: c'est dire assez qu'elle est admirable.

GABRIEL CHARMES.

---

## BOSSUET MORALISTE

---

Nous avons relu récemment Bossuet dans une pensée qui nous avait paru intéressante. Il nous semblait qu'on nous présentait d'ordinaire trop exclusivement un Bossuet ecclésiastique, un Bossuet prêtre et évêque, parlant toujours au nom de l'église et du dogme, et dont la première inspiration et presque la seule est l'Écriture sainte. Peut-être est-ce pour cela, pensions-nous, que Bossuet a cessé de plaire à beaucoup de nos contemporains, trop sceptiques ou trop indifférens pour prendre goût à des idées et à des sentimens si éloignés des leurs. Mais, en cherchant bien, ne pourrait-on pas trouver un Bossuet plus profane, s'intéressant à la vie, parlant en homme des choses humaines ; non plus seulement un prédicateur, mais un moraliste semblable à ceux que nous appelons de ce nom ; et, qui sans faire appel toujours à l'Écriture et aux livres saints, ne laisserait pas que de décrire vivement et sévèrement les vices et les passions des hommes, et de porter des vues hardies et philosophiques sur leur nature et leur destinée ? Si l'on a pu séparer, dans Pascal même, avec plus ou moins de rigueur, les pensées relatives à la philosophie et les pensées relatives à la religion ; si l'on a pu, au xvii<sup>e</sup> siècle, considérer les *Maximes* de La Rochefoucauld comme une introduction à la morale chrétienne ; si Malebranche, malgré son mysticisme, et Nicole, malgré son jansénisme, ne se sont pas abstenus d'une description fine et ironique des travers et des caractères ; si enfin Fénelon s'est si agréablement dégagé de sa robe d'évêque en écrivant son *Télémaque*, pourquoi n'espérerait-on pas trouver dans

les quarante volumes de Bossuet des pensées générales et philosophiques comme celles de Pascal, des caractères comme ceux de La Bruyère, des maximes comme celles de La Rochefoucauld. S'il en était ainsi, ne pourrait-on pas affranchir Bossuet lui-même de la théologie et le présenter aux hommes de notre temps par un côté qui le rendrait plus accessible et plus persuasif? Au point de vue littéraire même, n'y aurait-il pas quelque avantage à séparer l'éloquence du dogme, car ce sont deux choses qui ne vont pas ensemble? Si vous lisez Bossuet en chrétien, et pour votre édification, vous ne devez pas faire attention à son éloquence, et Bossuet lui-même condamne souvent la curiosité littéraire dans ses auditeurs; si vous le lisez en littérateur et en critique, combien de pages où vous êtes incompétent, et, si vous voulez y entrer, indiscret!

Quelque spécieuse que fût la pensée que nous venons de résumer, il ne nous a pas fallu beaucoup de réflexions pour pressentir qu'elle était paradoxale, ni beaucoup de lectures de notre auteur pour nous convaincre qu'elle n'était pas vraie. Si l'on excepte, en effet, le livre tout théorique de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, et la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle*, tous les autres ouvrages de Bossuet (même ses lettres) sont des œuvres essentiellement et exclusivement chrétiennes. Ses chefs-d'œuvre d'éloquence (oraisons funèbres, sermons, panégyriques) sont des œuvres de prédication, et ils n'eussent pu avoir les agrémens que nous cherchons sans manquer au devoir essentiel de la prédication, qui est de faire sentir Jésus-Christ partout. Même ses oraisons funèbres, les plus mondaines d'entre ses œuvres, sont encore au fond des sermons, et sont remplies d'un bout à l'autre de l'esprit chrétien et même de l'esprit catholique. Les belles pages sur la révolution d'Angleterre, sur Cromwell, sur les sectes anglicanes, sont une apologie du catholicisme; les peintures si vives de la cour dans l'oraison d'Anne de Gonzague sont la préparation à sa conversion, qui est le vrai sujet de Bossuet; les grands exploits du prince de Condé ne sont là que pour donner du relief à sa piété. C'est nous, profanes, qui intervertissons l'ordre des choses, qui ne lisons que la première partie de chaque discours, sans aller jamais jusqu'à la fin, qui cherchons de belles périodes sans penser jamais à notre salut. Mais Bossuet a voulu tout le contraire: il le dirait lui-même s'il prenait la parole et s'indignerait de nous être lui-même une occasion de pécher. Ses sermons, encore plus que ses oraisons, sont des œuvres toutes chrétiennes. Ils sont tout imprégnés de l'écriture, et l'on y trouverait autant de lignes extraites des livres saints que sorties de la plume de Bossuet. D'autres prédicateurs, Bourdaloue, par exemple, n'ont pas craint des descrip-

tions plus littéraires et plus mondaines, et l'on a pu en extraire un bon nombre de pages de ce genre qui peuvent aller de pair avec les meilleurs morceaux de La Bruyère. Massillon, moins chrétien encore, et déjà inspiré, sans le savoir, par la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, analyse et amplifie les idées dans le *Petit Carême*, comme il le ferait dans un discours de rhétorique. Mais Bossuet, au contraire, avait trop conscience de ses devoirs ecclésiastiques pour les négliger un seul instant. Jamais il n'oubliait qu'il était là pour prêcher Jésus-Christ crucifié. Que si, dans Pascal, la philosophie et la littérature se mêlent à la religion, c'est que Pascal était un homme du monde et non un évêque. Malebranche écrit en savant et en philosophe, il est donc moins tenu à faire œuvre d'orateur chrétien; et, quant à Fénelon, s'il paraît plus humain et s'il nous plaît davantage, c'est peut-être au détriment de son autorité chrétienne. Mais Bossuet n'a jamais rien mis en balance avec les devoirs du sacerdoce et de l'épiscopat.

Lui-même semble avoir prévu et voulu déjouer d'avance la tentation qui nous avait traversé l'esprit et la pensée d'en faire un moraliste profane séparé du moraliste chrétien. En s'adressant à ses auditeurs, trop disposés déjà à faire ce partage, il nous a réfuté d'avance, de ce ton qu'on connaît, et qui ne semble laisser place à aucun milieu entre la révolte et la soumission. « Mais quoi! s'écrie-t-il, on ne m'entend plus. Tu m'échappes, auditeur distrait. On nous entend quelque temps, pendant que nous débitons une morale sensible ou que nous reprenons les vices communs du siècle; l'homme, curieux de spectacles, s'en fait un, tant il est vain, de la peinture de ses erreurs, et il croit avoir satisfait à tout quand il laisse censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous en venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu, à ces tendres gémissemens d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels, *c'est une langue inconnue!* »

Maintenant, après avoir rétabli la vérité des choses et dissipé tout malentendu sur la vraie pensée de Bossuet, sera-t-il interdit néanmoins aux lecteurs profanes de séparer, pour un moment, la morale humaine de la morale théologique? On sait que, pour Bossuet, l'une n'est rien sans l'autre : l'une est soutenue par l'autre; mais s'il est permis d'extraire des morceaux choisis des auteurs chrétiens; si, pour orner l'esprit de la jeunesse, on permet de laisser à l'église le soin de la foi pour introduire dans l'école des modèles d'éloquence, pourquoi n'y aurait-il pas aussi une morale choisie, qui d'ailleurs ne pourrait jamais être complètement déchristianisée, car ce serait impossible, mais qui, cependant, s'éten-

draît à plus de personnes en s'universalisant, prendrait place à côté ou au-dessus de la morale profane et philosophique? Un tel choix ne prêterait guère au commentaire, car tout y est clair, et on ne ferait guère qu'affaiblir ce qui est fort en le développant; encore moins à la critique; tout au plus pourrait-on se permettre quelques réserves. Ce serait donc Bossuet lui-même qui parlerait le plus souvent, et nous ne serions que ses introducteurs et ses auxiliaires. Cette incomparable langue nous fera pardonner le nombre des citations; notre travail sera d'extraire, de choisir, de classer, de coordonner en une sorte de suite ce qui est dispersé en tant de volumes et mêlé à un tissu de foi et de piété qui n'est pas trop d'accord avec le paganisme de notre temps.

I. — L'HOMME EN GÉNÉRAL. — BOSSUET ET PASCAL.

Au risque de démentir tout d'abord la pensée qui avait été la première origine de notre étude, nous devons dire que le fond de la philosophie morale de Bossuet est le fond même de toute philosophie chrétienne, à savoir l'étonnant contraste et la prodigieuse antithèse qui existent dans la nature humaine entre la grandeur et la bassesse. Ici, cependant, on peut maintenir encore une certaine séparation entre le dogme et la morale; car, s'il est permis de contester la solution chrétienne du problème, c'est-à-dire la doctrine du péché originel, on ne peut mettre en doute la vérité de fait qui est au fond du problème et qui existe pour toutes les philosophies. Le pessimiste le plus déclaré, le matérialiste le plus grossier avouera que, si l'homme est souvent assez près de l'animal, il est des circonstances où, par le sacrifice volontaire de sa vie, il s'élève à la sublimité: ceux-là mêmes que la beauté de la vertu laisserait indifférens admireront au moins la grandeur du génie humain dans les beaux-arts et dans les sciences; et, d'autre part, il ne se rencontrera pas de spiritualiste pour nier que l'homme tombe quelquefois au-dessous de la plus vile des créatures animales. C'est là une vérité humaine, et c'est la gloire de Pascal de l'avoir mise en relief par ces couleurs hardies et ces contrastes heurtés que nul écrivain, à ce qu'il semble, n'avait trouvés avant lui. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans Bossuet la même vérité et la même pensée, qui en elle-même appartient à tous, et qui, d'ailleurs, leur est venue à l'un et à l'autre d'un même fonds, à savoir du fonds chrétien. Cependant, ce ne sera pas sans surprise que l'on verra la même idée revêtir, dans Pascal et dans Bossuet, des formes si étrangement identiques. Même doctrine, soit;

mais que cette doctrine soit coulée dans le même moule et se serve, pour s'exprimer, de tours, de mouvemens, d'expressions même toutes semblables, c'est là une rencontre qui a embarrassé bien des critiques. La solution serait bien simple si les passages de Bossuet étaient postérieurs à ceux de Pascal ; on pourrait dire : Bossuet s'est inspiré des *Pensées* de Pascal. Mais ces passages se retrouvent presque tous dans les sermons de Bossuet ; et Bossuet avait cessé de prêcher lorsque parurent, en 1670, les *Pensées* de Pascal. Faut-il supposer, avec M. Ernest Havet, que Bossuet a eu communication du manuscrit de Pascal, ou, avec M. Floquet, que Pascal a assisté aux sermons de Bossuet ? N'est-il pas plus simple encore, comme le pense M. Brunetière, de ne chercher aucune autre explication que la rencontre naturelle de deux grands esprits qui, ayant à dire la même chose, et la puisant d'ailleurs au même fonds, sont arrivés, par leur génie même, à la dire de la même manière (1) ?

Quoi qu'il en soit, rappelons les différens passages où les deux grands apologistes se sont rencontrés d'une manière si frappante : « O mort ! s'écrie Bossuet dans le Sermon sur la mort, toi seule nous convaines de notre bassesse ; toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais réprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage. » Ce mouvement et cette double antithèse ne rappellent-ils pas cette autre antithèse, si connue, de Pascal : « S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante. » Peut-être Pascal l'emporte-t-il sur Bossuet par l'énergie et la concision, mais l'antériorité est à Bossuet. Même similitude dans cet autre morceau : « O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? Est-ce un prodige ? Est-ce un composé monstrueux de choses incomparables ? Est-ce une chimère inexplicable ? » Rappelez-vous la page correspondante de Pascal : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quel chaos ! Quel sujet de contradiction ! etc. » Le terme même de *misère* et de *misérable*, dans un sens qui n'est pas tout à fait l'ordinaire, est le même dans les deux écrivains : « Il n'y a en l'âme que misère, dit Bossuet, misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie, misère profonde, misère extrême. » Ne sont-ce pas là « ces misères qui nous serrent et qui nous tiennent à la gorge ? » Bossuet dénonce encore, comme Pascal, l'impuissance des philosophes à expliquer ce mystère, les uns ne voyant que la grandeur de l'homme, les autres que sa misère ; les uns en faisant un Dieu,

(1) Voir sur ce point M. Brunetière, *Sermons choisis de Bossuet*, p. 190. Paris, 1882.

les autres, une bête. Ne croiriez-vous pas entendre Pascal parler d'Épictète et de Montaigne à M. de Sacy dans ces paroles de Bossuet : « C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme d'un côté si grand, et de l'autre si misérable, n'ont su que penser et que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en réunissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi, que, par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme. » Inutile de dire qu'aucune de ces solutions ne satisfait Bossuet, et que la sienne est la même que celle de Pascal : « L'homme est semblable à un édifice ruiné qui, dans ses mesures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur du premier plan. » Cela ne rappelle-t-il pas cette pensée de Pascal, d'un tour si fier et si original : « Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé ? » Et cette autre parole : « L'ange et la bête se sont tout à coup unis, » n'en rappelle-t-elle pas encore une autre de Pascal qui est dans toutes les mémoires ?

D'autres rapprochemens sont encore plus intéressans, parce qu'ils ne semblent pas nécessaires et ne sont plus la conséquence d'une doctrine traditionnelle et obligatoire. Par exemple, lorsque Bossuet nous montre l'homme « comme suspendu entre le ciel et la terre, » ne pensons-nous pas à l'homme de Pascal, qui est « un milieu entre rien et tout ? » Tout le monde se souvient de cette page si profonde et si mélancolique de Pascal : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie de moi qui pense ce que je dis et qui ne se connaît non plus que le reste. » Ne trouvons-nous pas le pendant de ce magnifique passage dans cette page de Bossuet : « Je suis né dans une profonde ignorance ; j'ai été comme exposé au monde sans savoir ce qu'il y faut faire ; et ce que je puis en apprendre reste mêlé de tant de sortes d'erreurs que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude perpétuelle si elle n'avait que ses propres lumières ; et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et pénible voyage : c'est le voyage de cette vie ! » Sans doute, la conclusion de Pascal est plus forte, car elle met à nu la contradiction et l'aveuglement de l'incrédule : « Et, de tout cela, je conclus que je dois passer tous

les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver ; je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement ; » mais enfin le mouvement est le même de part et d'autre. Enfin, l'on sait combien de fois Pascal a signalé l'incapacité de l'homme à se renfermer en soi, à vivre d'une vie intérieure, et le besoin frivole de divertissemens. Bossuet exprime la même vérité presque dans les mêmes termes : « Nous ne pouvons converser avec nous-mêmes ; nous ne voulons pas penser à nous-mêmes ; en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes, car est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous ? Je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissemens nous attachent continuellement aux choses externes et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes. »

Cette idée conduit Bossuet à une autre pensée qui lui appartient peut-être plus en propre, parce qu'il y revient souvent et en termes énergiques : c'est l'ignorance de l'homme sur lui-même, c'est la faiblesse de ce cœur humain « aussi aveugle et aussi trompeur à lui-même qu'aux autres. » Au moins semble-t-il qu'ici Bossuet se rencontre plutôt avec La Rochefoucauld qu'avec Pascal. Comparez avec les célèbres maximes le passage suivant : « Nous nous voyons de trop près : l'œil se confond avec l'objet... Nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les plus beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pu couvrir nos défauts ; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paraisse d'imperfections. Cette ignorance nous satisfait. »

On voit par ces citations qu'à titre de moraliste philosophe, Bossuet peut être placé à côté de ceux qui portent ce titre dans notre histoire littéraire. Que si on eût publié des extraits de ses sermons, des fragmens de son œuvre oratoire ou de ses ouvrages théologiques, nous pourrions avoir des *pensées* de Bossuet, comme nous avons des *pensées* de Pascal, non moins profondes et non moins éloquentes et qui, en bien des points, auraient l'avantage de l'antériorité. Quoique l'arrière-fond en fût chrétien, la philosophie profane aurait encore à profiter de ce livre et y trouverait son bien, comme dans Pascal et La Rochefoucauld. La nature humaine, en général, la vie et la société y seraient saisies au vif aussi bien que par ces grands misanthropes, et peintes de couleurs aussi vives et aussi tranchées. C'est ce que la suite de cette étude va nous démontrer.

## II. — LE MONDE ET LA COUR.

De ces vues si hautes sur la vie et sur l'homme en général, descendons à un tableau plus particulier de la société humaine et de ce que l'on appelle « le monde, » soit dans ce sens général où il embrasse tous les hommes, soit dans ce sens plus restreint où il exprime surtout une société choisie et raffinée. Bossuet connaît l'un et l'autre ; et sa plume, pour peindre les travers de ce monde délicat et distingué, n'est pas moins souple ni moins cruelle que celle de La Bruyère ou de La Rochefoucauld. Il démasque toutes les illusions, il déchire tous les voiles et perce à jour toutes les vanités. Pourquoi jouirions-nous des méchancetés arides de La Rochefoucauld, parce qu'elles sont sans correctif et sans espoir ; et pourquoi ne pas admirer les mêmes tableaux, les mêmes peintures, parce qu'elles ne seraient que le premier plan d'un tableau dont le fond est la pénitence et la conversion ? Qu'est-ce que le monde selon Bossuet ? « Le monde est une comédie qui se joue en différentes scènes. Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs le connaissent mieux que ceux qui y sont comme acteurs. » Voyons donc de près cette comédie, assistons à ces scènes qui s'y jouent : « Quel fracas ! quel mélange ! quelle étrange confusion ! » Bossuet nous décrit les diverses occupations et inclinations des hommes sur un ton qui est un peu celui de la satire. Voici l'avocat : « Celui-là s'échauffe dans un barreau. » Voici le marchand : « Celui-ci, assis dans une boutique, débite plus de mensonges que de marchandises. » Il en est qui passent au jeu la plus grande partie de leur temps. Les hommes du monde proprement dit, les beaux causeurs ont leur affaire ainsi que les intrigans : « Les uns cherchent dans les compagnies l'applaudissement du beau monde ; d'autres se plaisent à passer leur vie dans des intrigues continuelles ; ils veulent être de tous les secrets ; ils s'imposent et se mêlent partout. » Voilà pour les emplois des hommes : même diversité dans leurs inclinations : « Les uns se plaisent dans des emplois violens ; d'autres s'attachent à cette commune conversation ou à l'étude des bonnes lettres. Celui-ci est possédé de folles amours ; celui-là de haines cruelles ; l'un amasse, l'autre dépense. Chacun veut être fou à sa fantaisie. »

Le monde a sa morale à lui, ses principes, ses maximes. Rien de plus étrange et de plus habile que sa manière d'enseigner ; rien de plus fort, de plus persuasif, de plus insinuant : « Ce maître dangereux n'agit

pas à la manière des autres maîtres ; il enseigne sans dogmatiser (1) : il a sa méthode propre de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que sa doctrine s'insinue plutôt par une insensible contagion que par une instruction expresse et formelle. » C'est surtout par la conversation et par une conversation délicate que le monde fait notre éducation presque à notre insu : « Tout ce qui se dit dans les compagnies n'imprime que plaisir et vanité. Nous n'avalons pas tout à coup le poison du libertinage ; nous le suçons peu à peu. Tout nous gâte, tout nous séduit... nul ne se contente d'être insensé pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres. » Des armes du monde, la plus redoutable est la raillerie : « Le monde est armé de traits piquans, de railleries tantôt fines, tantôt grossières ; les unes plus accablantes par leur insolence outragée ; les autres, plus insinuates, par leur apparente douceur... » Veut-on savoir quelles sont ces maximes du monde ? Bossuet les connaît bien et nous les connaissons tous : C'est « qu'il faut s'avancer, s'il se peut, par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon, et s'il le faut, par des complaisances honteuses. » C'est encore que : « Qui pardonne une injure en attire une autre » et qu'il faut « dissimuler quelquefois par nécessité, mais éclater, quand on peut, par quelque coup d'importance. » Ce sont enfin des maximes qui flattent les sens, « affermissent un front qu'on trouve trop tendre et fortifient la pudeur contre la crainte du crime. » Ces fausses maximes introduisent dans l'âme des joies délicates, mais empoisonnées : « Je ne parle pas des joies dissolues, mais de la douceur cruelle de la vengeance et de ce triomphe secret quand on prend le dessus sur son ennemi. Que dirai-je de ces fausses tendresses qui vont toucher, remuer dans le fond des cœurs tant d'inclinations corrompues, du poison de ces médisances d'autant plus mortelles qu'elles sont délicates et ingénieuses, de cette fausse douceur qui va chatouiller notre vanité indiscrete, de ce plaisir de plaire qui fait qu'on aime à se parer avec tant de vaines et de dangereuses complaisances, pour traîner après soi les âmes captives et triompher des hommes ? » Bossuet, s'inspirant des Psaumes, appelle les plaisirs du monde *Flumina Babylonis* (les fleuves de Babylone) : « Nous voyons ces fleuves passer devant nous ; les eaux nous en semblent claires, et, dans l'ardeur de l'été, on trouve quelque douceur à s'y rafraîchir. » Mais traversez ces faux mirages, ces joies trompeuses, ces plaisirs apparens ; allez au fond de ces joies, qu'y verrez-vous ? Les épines et les douleurs d'un monde « plein de trahi-

(1) Ailleurs : « Il tient école sans dogmatiser. »

sons... Que n'en coûte-t-il pas pour le flatter? Quelles traverses! Quelles alarmes! Quelles bassesses! Quelle lâcheté!.. Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente!.. Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance... les désirs s'évanouissent; ils deviennent farouches et insatiables; l'ennui déchire les entrailles; on est malheureux non-seulement par son propre malheur, mais par la prospérité d'autrui... On ne peut ni assouvir les passions, ni les vaincre. On en sent la tyrannie et on ne veut pas en être délivré. »

Après les plaisirs, les affaires : autre source apparente de plaisirs, car nous aimons l'action et l'agitation : « Comme la vie est dans l'action, celui qui cesse d'agir semble avoir cessé de vivre... Les hommes croient qu'ils n'agissent pas s'ils ne s'agitent, et qu'ils ne remuent pas s'ils ne font du bruit. » Examinons dans le détail cette vie agitée : obligation de se détourner de la droite voie, « de se ménager entre la justice et la faveur, entre le devoir et la complaisance ; » obligation de se tromper les uns les autres ; fausses amitiés : « on se ménage par discrétion ; on oblige par honneur et on sert par intérêt... La fortune fait les amis, la fortune les change. Oh ! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs ! s'écrie Bossuet peut-être par réminiscence de La Rochefoucauld, quel étrange spectacle, et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres, avec nos soupçons, et nos jalousies et nos répugnances secrètes ! » De là les fausses vertus, les vertus du monde : « Elles se soutiennent vigoureusement jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt ; mais elles ne craignent pas de se relâcher pour faire un coup d'importance... Ce sont des vertus de Pilate ; on en veut savoir les devoirs, mais nonchalamment... on étale une vertu de parade dans de faibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les importantes. » Voyez encore ce portrait de la vertu mondaine, qui, grâce à quelque mélange de faux honneurs, réussit à faire passer le vice pour la vertu : « Pousser ses amis à quelque prix que ce soit, venger hautement ses injures... c'est bienfaisance, grandeur d'âme, noblesse de sentiment!.. Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables ; mais il tient bonne table ; cela paraît libéral : c'est un fort honnête homme ; il fait belle dépense du bien d'autrui. Vous vous vengez par un assassinat... mais ç'a été un beau duel ; le monde vous applaudit et vous couronne... L'impudicité même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs, ne va-t-elle pas tête levée ? Ne semble-t-elle pas digne des héros ? Eh quoi ! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes!.. Ceux qui ne se connaissent pas en pierreries sont trompés par le moindre éclat. »

Du monde en général passons à la cour, qui est encore le monde, mais en raccourci et sous sa forme la plus belle et la plus brillante. Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, la cour était pour les hommes comme une sorte de ciel habité par des êtres d'une autre race. Ceux qui n'en étaient point l'admiraient de loin et d'en bas comme on admire le royaume des anges; ceux qui en approchaient aspiraient à en être; ceux qui en étaient voulaient en être plus encore et s'approcher de plus près du soleil, c'est-à-dire du roi. Ce haut éclat donnait aux mœurs de la cour un relief et un prestige tout particuliers. Ce qui partout ailleurs était vice, ne semblait être là que belle liberté et noble grandeur. La royauté donnait l'exemple; la richesse, la puissance, l'esprit, la beauté, la jeunesse, la parure et les fêtes, tout se présentait sous un aspect si flatteur qu'on ne savait plus guère appliquer les règles de la morale à cette sorte d'existence si privilégiée. Bossuet connaissait à fond ce pays et ses séductions. Il y demeurait comme témoin, non comme complice, comme juge, non comme acteur. Il voyait, comme tout le monde, le jeu des passions, et, plus que tout le monde, il en connaissait le fond par son commerce avec les consciences. Les plus grandes, les plus brillantes héroïnes de la cour avaient été ses ouailles ou ses pénitentes; les plus grands hommes étaient ses amis. Il avait converti Turenne et assisté Condé à son lit de mort. Rien ne l'étonnait et ne le subjuguait. Il pouvait peindre avec vérité et juger avec liberté.

Tout le monde sait par cœur cet admirable tableau de la cour, si bien à sa place dans l'oraison funèbre d'une des plus grandes étoiles de ce ciel trompeur, la princesse Anne de Gonzague : « Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il fallait ce dernier malheur : quoi? la faveur de la cour! La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez; vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. » Ce monde, cependant, si sérieux et si vain, n'a rien qui l'égale pour le prestige et l'ivresse : « Doux attrails de la cour, combien avez-vous corrompu d'innocens!.. Ils n'étaient venus que pour être spectateurs de la comédie; à la fin ils ont trouvé l'intrigue si belle qu'ils ont voulu jouer leur personnage... Quiconque a bu de cette eau, il s'entête, et est tout changé par une espèce d'enchantement; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres; la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose. » La cour est le pays de la flatterie : « Celle de la cour est si délicate qu'on ne peut presque éviter ses pièges; elle imite tout de l'ami, jusqu'à la franchise et la liberté; elle sait non-seulement applaudir, mais encore

résister et contredire pour céder plus agréablement... Pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage, parce qu'il flatte d'une autre manière. » Malgré ces charmes si brillans, la cour est un lieu de servitude sous les apparences de la liberté : « Ils nomment liberté leur égarement, comme les enfans qui s'estiment libres lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont;.. ils s'enchaînent volontairement dans une chaîne continue de visites, de divertissemens, d'occupations diverses; ils ne se laissent pas un moment à eux parmi tant d'heures qu'ils s'obligent à donner aux autres. » Anne de Gonzague avait vu de près ce paradis de la cour; elle en avait connu toutes les ivresses; elle en connut aussi toutes les déceptions. Elle avait plus que personne le don de réussir dans ce milieu compliqué; elle se mêlait aux affaires comme aux plaisirs, et elle y excellait. Elle avait l'art de gagner les cœurs, « le don de concilier les intérêts opposés, et de trouver le secret endroit et comme le nœud par où on peut les réunir. — Que lui servirent ses rares talens?... Quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusemens des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres. »

### III. — LES PASSIONS ET LES VICES.

Du théâtre passons aux acteurs, et aux ressorts qui les font mouvoir, c'est-à-dire aux passions et aux vices qui se diversifient suivant les personnes et suivant les temps; car chacun a « son péché favori, » et chaque âge a sa passion dominante. « Le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice... L'amour du monde ne fait que changer de nom; un vice mène à un autre; il laisse un successeur de sa race, enfant de la même convoitise. » Les passions, comme le disaient déjà les anciens, sont « des servitudes. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui peut faire tout ce qu'il veut. » Les passions sont « des appétits de malades. » Elles sont encore de fausses divinités : « Cœur humain, abîme infini, si tu veux savoir ce que tu adores, regarde où vont tes désirs. Où vont-ils, ces désirs ? Tu le sais; je n'ose le dire, mais de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité. » Bossuet voit très bien la

cause du vide et de l'impuissance des passions ; c'est ce qu'il appelle leur infinité : « Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie ; ce qui mêle en elles toutes une sorte de fureur... L'amour impur, s'il est permis de le nommer en cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies, et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressemens, ses défiances et ses craintes dans sa hauteur même qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, amasse les inquiétudes avec les trésors. »

L'illusion commune à tous nos vices, c'est l'illusion de la grandeur. Chacun cherche à s'amplifier et à s'étendre. Nous cherchons toujours quelque ombre d'infinité. « On croit s'incorporer tout ce qu'on amasse, croître soi-même avec son train qu'on augmente... Voyez comme il marche ; vous diriez que la terre ne le contient plus, et que sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter comme un seul homme. » Il croit « qu'il se multiplie quand on parle de lui, et quand il fait du bruit dans le monde ; » et, cependant, pour l'abattre, il ne faudra « qu'une seule mort. »

Le vice dans lequel cette amplification de soi-même est le plus visible est l'ambition. Bossuet avait vu d'assez près cette passion dans son commerce avec la cour. Que de luttas ! Que de conflits ! Que de déboires et d'affronts dévorés ! Que de mémorables succès, que de terribles chutes ! Aussi a-t-il souvent parlé de l'ambition ; il lui a consacré comme Bourdaloue plusieurs sermons il lui prodigue ses avertissemens et il la décrit d'un trait ferme et hardi. « De toutes les passions, la plus fière dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition. » Il emprunte à saint Grégoire cette belle définition : « Timide quand elle cherche, superbe quand elle a trouvé. » Voici l'histoire de l'ambitieux merveilleusement résumée : « Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeait qu'à se tirer de la boue... Le feu qui prenait par le bas ne regardait pas encore le sommet du toit ; il gagne de degré en degré où sa matière l'attire. » Mais, « lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus, et c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. » Deux traits caractérisent les ambitieux : « L'un de mépriser ce qu'ils sont ; l'autre de le faire valoir avec excès. » Sans doute ils méprisent leur état puisqu'ils se plaignent toujours de

leur mauvaise fortune : « Leurs vertus méritent un plus grand théâtre ; leur grand génie est à l'étroit dans un emploi si borné. » Et, cependant, ils veulent en même temps qu'on les considère comme quelque chose d'auguste ; vous n'entendez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité. Pour assurer sa fortune, l'ambitieux cherche partout des appuis autour de lui : « Il appuie sa famille sur des fondemens certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses,... et pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques ; » mais il ne trouve que de la fumée. L'ambitieux se leurre lui-même par toutes sortes de prétextes. Je me modérerai, dit-il ; mais c'est une illusion qu'il se fait à lui-même, et Bossuet se sert ici d'une image hardie, que l'on n'oserait guère risquer aujourd'hui dans la chaire : « Ainsi qu'un homme qui, ayant épousé une femme d'une beauté ravissante, se ait obligé de vivre avec elle comme avec sa sœur, vous ne comprenez que trop son péril, autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités. » La puissance est le principe de tous les égaremens, « semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. » Comment lutter honorablement dans les hautes places contre les compétitions, les convoitises, les injustices ? Que fera la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité ? On sait par quels appâts, par quels degrés insensibles l'ambition trompe ses zélateurs : il n'est pas besoin d'être en monarchie pour en avoir des modèles. Voyez ce portrait des politiciens de tous les temps : « D'abord ils plaignent le public et s'érigent en réformateurs des abus. Que de beaux desseins ! Que de sages conseils !.. Quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, et qui enfin n'arrivent jamais. » C'est ainsi qu'on se livre avec un espoir toujours nouveau au hasard de la fortune. On ne peut dire cependant que celle-ci cache ses tromperies : « Ses complaisances sont moins des faveurs que des trahisons. » Les biens qu'elle nous donne ne sont pas tant des présens qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons. Mais l'ambitieux croit toujours qu'il prendra des mesures pour la fixer. L'orateur le met en scène, et engage avec lui un dialogue serré et pressant qui rappelle celui de Pyrrhus et de Cinéas : « Je saurai, dit-il, profiter de l'exemple des autres ; j'étudierai le défaut de leur politique. — Folle présomption ! Car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent ? — Mais je jouirai de mon travail. — Eh quoi ! pour dix ans de vie ! — Mais je regarde ma postérité et mon nom. — Mais, peut-être, ta postérité n'en jouira pas ; mais ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie ! » Est-ce à Mazarin, est-ce à Fouquet que Bossuet pensait dans cette invective

superbe? Tout cela est d'une vérité profonde et éternelle. Et cependant, quand on se place au point de vue de la réalité des choses, on se demande comment le monde pourrait se passer des ambitieux. Le pouvoir serait une charge insupportable que tout le monde rejetterait sur son voisin, si le poids n'en était pas allégé par l'attrait qu'exerce sur nous la pensée de notre agrandissement. Quelque difficile qu'il soit de fixer une limite, quelque glissant que soit le passage de l'une à l'autre, il y aura toujours à distinguer l'ambition légitime de celle qui ne l'est pas. Si l'on condamne cette passion, pourquoi pas toutes les autres? et n'est-ce pas précisément ce que les chrétiens eux-mêmes ont reproché aux stoïciens?

Ce que Bossuet ne connaît pas moins que l'ambition, c'est le vice de l'orgueil et de l'amour-propre. Comme La Rochefoucauld, il dit que « l'amour-propre est le plus grand des flatteurs. » Il se souvient évidemment de cette pensée et la développe dans le passage suivant : « Ne parlons plus de flatteurs du dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteries, nos plaisirs sont des flatteurs; surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres; car, les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. Ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence; ils s'insinuent si adroitement dans le commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains! » C'est encore de La Rochefoucauld que Bossuet s'inspire évidemment lorsqu'il dit : « L'amour-propre s'accroche à tout; il est inépuisable en beaux prétextes; il se replie comme un serpent; il se déguise; il prend toutes les formes; il invente mille nouveaux besoins pour flatter sa délicatesse. Il se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros. Que dis-je? Il profite de sa propre défaite... en se réjouissant de l'avoir vaincu, on le rétablit dans ses droits. » Cet orgueil qui, en tout, veut exceller, se montre à tous les étages de la société et chez tous les hommes : « Ceux qui voient tous les jours les emportemens des paysans pour des bancs dans leurs paroisses, et qui les entendent porter leur ressentiment jusqu'à dire qu'ils n'iront plus à l'église si on ne les satisfait, sans écouter aucune raison, ni céder à aucune autorité, ne reconnaissent que trop dans ces âmes basses la plaie de l'orgueil, et le même fond qui allume les guerres parmi les peuples et pousse les ambitieux à tout remuer. » En un mot, « chacun veut tout mettre à ses pieds et s'établir une

damnable supériorité en dénigrant le genre humain. » Il faut distinguer en outre les degrés de l'orgueil : l'un de ces degrés est la vanité. Celle-ci « a quelque chose de plus extérieur : tout s'y réduit à l'ostentation... L'orgueil est une dépravation plus profonde ; l'homme se regarde lui-même comme un Dieu. » Les hommes vains ne sont que des esprits faibles « qu'on mène où l'on veut par des louanges, qui s'arrêtent à tous les miroirs qui les flattent et qui s'éblouissent à la première lueur d'une faveur même feinte. » Mais on n'en est pas moins vain quand on se nourrit d'une gloire cachée et intérieure, et que tout en ayant l'air de mépriser la vaine gloire, « on en a séparé le mets le plus exquis et le plus délicat, pour en tirer le plus fin parfum, et pour ainsi dire l'esprit et la quintessence de cet aimable poison. » A cet orgueil qui se manifeste sous tant de formes, se rapporte encore l'amour de la réputation et de la gloire : « Les hommes du monde mettent tellement la vie dans ce bruit tumultueux qu'ils osent bien se persuader qu'ils ne seront pas tout à fait morts tant que leur nom fera du bruit sur la terre. La réputation leur paraît une seconde vie ; et peu s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leur tombeau pour entendre ce qu'on dira d'eux. » De l'orgueil naît encore l'envie, « noir et secret effet d'un orgueil faible qui se sent ou diminué ou effacé par le moindre éclat des autres. C'est le plus dangereux effet de l'amour-propre. L'orgueil est entreprenant et veut éclater ; l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes et se plait aux plus noirs venins. »

L'envie nous mène à d'autres passions qui ne sont plus engendrées par l'orgueil, mais par la haine, « à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée, à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement une conduite innocente. » Jalousies, soupçons, défiances, calomnies, tels sont les fruits de la haine : « Que méditez-vous, malheureux ? Quoi ! vous méditez d'aller porter vos soupçons jusqu'aux oreilles du prince ? Ah ! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner indignement que d'y vouloir porter les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicioeux raffinemens d'un zèle affecté. » Moins noires, moins terribles, mais non plus innocentes, parce qu'elles conduisent aux excès précédens sont les petites méchancetés de la conversation, les médisances, les faux rapports, tout ce qui entretient la haine parmi les hommes, « tout ce qui fait changer la langue en arme offensive, plus tranchante qu'une épée, et portant plus loin qu'une flèche. » La médisance a sa source dans

l'envie, « passion basse et obscure, qui ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant : il ronge secrètement. » La médisance est comme la guerre; d'abord « elle tire l'épée ouvertement, et ensuite elle va par embûches. » Il y a trois espèces de médisances : celle qui vient de l'envie, celle qui vient de l'orgueil, celle qui vient de la fausse vertu : « La première est basse et honteuse, la seconde fière et insolente ; la troisième trompeuse et hypocrite. » Ce qu'il faut craindre surtout, ce sont les faux rapports « augmentés dans leurs circonstances, disant ce qu'il faut taire, réveillant le souvenir de ce qu'il fallait laisser oublier, ou, par des paroles piquantes et dédaigneuses, aigrissant les frères et les sœurs déjà émus et infirmes par leur colère. »

#### IV. — LES FEMMES. — L'AMOUR.

Une des matières les plus délicates et les plus glissantes de la morale, parce qu'il s'agit d'une matière où les passions sont chatouillées et excitées par cela même qu'on en parle et qu'on les combat, c'est celle qui touche aux femmes et à l'amour. Aucun moraliste cependant, parmi les modernes, ne s'est privé de toucher à ce sujet ; ils s'y sont même en général complu. La Rochefoucauld lui a consacré de nombreuses maximes, La Bruyère deux chapitres : le chapitre des Femmes et celui du Cœur. Pascal lui-même a écrit son célèbre *Discours sur les passions de l'amour*. Eh bien ! Bossuet a-t-il sur ce point suivi l'exemple de ses contemporains ? Le grand évêque a-t-il osé porter ses regards sur cette question profane ? Trouvera-t-on dans ses discours et dans ses écrits des maximes sur l'amour et sur les femmes ? Oui, sans doute, et avec la plus grande liberté. N'y cherchez pas la curiosité mondaine et la sympathie secrète ou les souvenirs personnels des moralistes profanes, tels que La Bruyère et La Rochefoucauld, ni ce sentiment passionné qui a une fois enflammé l'âme de Pascal. C'est toujours le prêtre qui parle, le maître des âmes, le directeur des consciences : l'amour est l'ennemi. Mais demandez-lui la peinture des faiblesses de la passion et des faiblesses de la femme, vous ne trouverez rien de plus fort dans nos romanciers modernes ou dans les satiristes de tous les temps.

Bossuet sait, sans en avoir fait l'expérience, quoi qu'en ait dit Voltaire (1), mais par le spectacle des choses humaines, et par

(1) Sur le prétendu mariage de Bossuet, invoqué par Voltaire, voir la très solide dissertation du cardinal de Bausset dans son *Histoire de Bossuet*; et Floquet : *Études sur la vie de Bossuet*.

les confidences du confessionnal, la puissance de l'amour. Il sait ce que peut faire entreprendre, dit-il, l'amour de la gloire, l'amour des richesses, et *tout ce qui porte le nom d'amour*. Il sait que « l'amour peut remuer le cœur des héros » et y soulever des tempêtes. Il sait que cette passion est si touchante « qu'au théâtre elle est changée artificieusement en vertu. » Il comprend merveilleusement, tout en en ayant horreur, les séductions du théâtre qui nous représentent « ces passions délicates dont le fond est si grossier. » Pourquoi aime-t-on le théâtre ? « C'est qu'on y joue sa propre passion. » Que veut, en effet, un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, et, en général, que l'on soit épris des belles personnes, « qu'on les serve comme des divinités. » En un mot, on représente au théâtre ces passions « avec tous leurs agrémens empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses. » Mais quelque effort que l'on fasse pour ôter de l'amour « le grossier et l'illicite, » il en est inséparable ; et le fond en est toujours « la concupiscence de la chair. »

C'est ce fond qui cache à Bossuet ce qu'il peut y avoir de beau et de noble dans cette passion suspecte et dangereuse. Il n'y voit, il n'y veut voir qu'une concupiscence ; et il n'en parle jamais qu'à ce point de vue. C'est ici qu'on peut demander si le célibat ne ferme pas les yeux de ce grand homme sur un des sentimens les plus élevés de la nature humaine. Quel qu'en soit le fond, ce fond n'en donne pas moins naissance à deux affections admirables, sans lesquelles l'homme est un être incomplet et mutilé : l'affection conjugale, et l'affection paternelle ou maternelle. Comment ces deux sentimens naîtraient-ils en nous sans ce fond grossier dont on parle avec tant de mépris ? N'est-ce pas le cas de dire, comme dans *les Femmes savantes* : « Bien vous en prend, ma sœur... » Oubliez les dérèglemens (toutes les passions ont les leurs) ; ne considérez que le sentiment lui-même : quoi de plus légitime qu'une affection qui se termine au mariage et qui se continue après ? Que sera-ce que le mariage lui-même, si on en retranche l'inclination, si ce n'est précisément un lien grossier, ou une combinaison d'intérêts ? Sans doute, le devoir est au-dessus de l'inclination ; mais pourquoi les mettrait-on en conflit ? Et d'ailleurs cela est vrai de toutes nos autres passions, et alors pourquoi ne pas les proscrire toutes ? Si l'on était soi-même un moraliste aussi malveillant que La Rochefoucauld, ne verrait-on pas, dans ces invectives contre l'amour, une secrète envie, une irritation jalouse contre ceux qui peuvent jouir d'un bien qui nous est interdit, et peut-être le regret inconscient de la nature mutilée ?

Toutes ces réserves faites, avec quelle force et quelle profondeur

Bossuet ne décrit-il pas la nature et les phases de l'amour ? Il dit hardiment que l'amour tend à l'union la plus intime, qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle, « qu'il tend à la possession parfaite. » Sans doute, il ne veut pas appeler du nom d'amour « ce transport d'une âme emportée, qui cherche à se satisfaire et a toujours la sensualité pour fond. » Et cependant, c'est bien dans ce sentiment-là, ainsi que le Cantique des cantiques, qu'il prend le type et l'image de l'amour divin. Qu'entend-on, dit-il, par le nom d'amour, « sinon une puissance souveraine, une force supérieure qui est en nous pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, et nous fait aimer notre dépendance ? » De quel amour est-il question ici ? Est-ce de l'amour divin ou de l'amour humain, et n'est-ce pas là la peinture de l'un comme de l'autre ? Bossuet exprime encore la même pensée par des expressions beaucoup plus fortes : « L'amour, dit-il, est le don du cœur, ou plutôt il en est l'idole qui usurpe l'empire de Dieu. » Mais, après avoir emprunté à l'amour profane sa définition, Bossuet en fait voir le vide et l'illusion, non parce qu'il est amour, mais parce qu'il est amour de la créature. « O pauvreté de l'amour de la créature ! O monstre et prodige de l'amour profane, qui veut concentrer le tout dans le néant ! Sors du néant, ô cœur qui aimes ! » Ce vide, ce néant est sans doute le propre de tout amour humain, quel qu'en soit l'objet ; mais combien l'amour sensuel est-il encore plus funeste et plus humiliant ! Bossuet le peint avec des couleurs si fortes qu'on ne les supporterait plus aujourd'hui dans la chaire. Il en connaît les langueurs et les mollesses : « L'amour profane est toujours plaintif ; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt !.. cette femme qui, dans les Proverbes, vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après : — Enivrons-nous de plaisirs et jouissons des embrassements désirés, — montre assez par son discours à quoi mènent les bonnes senteurs préparées pour affaiblir l'âme, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose qui ne semble pas offenser directement la pudeur. » Il en connaît toutes les ivresses, qu'il exprime même avec une singulière crudité : « Dans les transports de l'amour humain, dit-il, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toute manière, et, comme le disait un poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour y vivre. » Il en connaît les fureurs et les terribles jalousies : « Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. » Il en connaît « les damnables victoires » et les fausses ruptures, comme celles de Louis XIV et de Montespan : « Et vous, qui avez rompu, à ce que vous dites, cet

attachement vicieux,... pourquoi ce reste de commerce? Pourquoi cette dangereuse complaisance, reste malheureux d'une flamme mal éteinte? Que je crains que le péché soit vivant encore, et que vous n'ayez pris pour sa mort un assoupissement de quelques journées. » Il en connaît les terribles jalousies : « Je laisse aux peintres et aux poètes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent, et les cent yeux de ce monstre : il me suffit de vous dire que c'est une complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir et la haine jusqu'à la fureur. » Il en connaît le déchirement et les blessures lorsqu'on veut arracher à ce cœur ce qui lui est si cher : « La douleur pousse des plaintes, la colère éclate en injures, l'indignation en menaces; le désespoir va jusqu'au blasphème... Tu te sens comme déchiré... Le sang sort abondamment par cette plaie. Donnez-moi ce couteau que je le porte jusqu'à la racine, que j'aie cherché au fond jusqu'aux moindres fibres de ces inclinations corrompues. » Il en connaît enfin l'entraînement fatal qui d'un regard innocent conduit jusqu'au crime; et dans un dialogue précipité d'une hardiesse incroyable, il s'écrie : « Ce ne sera qu'un regard, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde; le serpent s'avance; vous le laissez faire; il va mordre. Un feu passe de veine en veine. Il faut l'avoir; il faut la gagner. C'est un adultère. Qu'importe! Eh bien! je la possède; est-ce pas assez? Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari: qu'il meure! Vous ne pouvez le faire tout seul; engageons d'autres dans le crime. »

A l'amour sensuel Bossuet oppose non pas l'amour pur et honnête, l'amour permis (car il semble qu'il n'y en ait point de tel), mais la chasteté et la virginité. La virginité est la vertu des cloîtres : la chasteté est ou devrait être la vertu du monde : « Protectrice de la sainteté du mariage, dépositaire de la pureté du sang des races, » elle est essentiellement, en effet, une vertu aristocratique. Mais comment la conserver, cette vertu nécessaire? « L'un des sexes en a honte; et celui auquel il semblerait qu'elle serait échue en partage est plus occupé de la perdre chez les autres que de la conserver. » Bossuet ne fait même pas grâce aux beautés fières et superbes qui ne résistent que par orgueil : « Leur chasteté n'est qu'orgueil, qu'affectation ou grimace. Elles craignent plutôt d'abaisser leur gloire que de souiller leur vertu. Ce n'est pas leur honnêteté qu'elles veulent conserver, mais leurs avantages. Si elles aimaient la vertu, se plaindraient-elles tant à faire naître des désirs qui lui sont contraires? » Elles veulent un empire : « Ah! quel malheureux empire!.. Pour elles, on se croit tout permis! Et le monde, tant il

est aveugle et sensuel, excuse en leur faveur non-seulement la folie et l'extravagance, mais le crime et la perfidie ! »

On voit que Bossuet a vécu à la cour et qu'il a connu ces beautés fières, et non toujours chastes, qui imposaient leur empire jusqu'au roi lui-même. Il a connu, au moins par la confession, les différens degrés par lesquels passe le désir de plaire : « Elle vit le monde, dit-il, en parlant d'Anne de Gonzague ; elle sentit qu'elle plaisait, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec cette pensée. » L'orgueil est déjà une partie de la concupiscence : « Voyez cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut être adorée comme une déesse ; mais elle est elle-même son idole. » Bien plus, les parens eux-mêmes sont complices d'un tel désordre : « Ils étalent leur fille pour être un spectacle de vanité et l'objet de la cupidité publique. » La beauté s'alimente de la ruine et de la misère des hommes : « Elle traîne sur elle en ses ornemens la subsistance d'une infinité de familles ; elle porte, dit Tertullien, en un petit fil, autour de son cou, des patrimoines entiers. » Notre moraliste n'a pas plus de pitié pour les vieilles beautés, qu'il dénonce avec une dureté impitoyable : « Voyez cette femme amoureuse de sa fragile beauté, qui se fait à elle-même un miroir trompeur, où elle répare sa maigreur extrême et rétablit ses traits effacés, ou qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus, et s'imagine reprendre ce que les ans lui ont ôté. » Quelle erreur n'est-ce pas « de retenir par force, avec mille artifices, ces grâces qui s'envolent avec le temps ! » Il s'en prend aux veuves, et surtout aux jeunes veuves trop contentes de leur état : « Combien en devrais-je pleurer comme mortes, de ces veuves jeunes et riantes que le monde trouve si heureuses ! » Bossuet ne craint point d'entrer dans le détail de tous les artifices de la coquetterie. Et pourtant, « ce que la nature a prodigué comme superflu, la curiosité en fait un attachement ; elle devient inventive et ingénieuse pour faire une étude d'une bagatelle et un emploi d'un amusement. » Ainsi de toute la toilette. Les premiers habits ont été inventés par la pudeur ; mais « la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus de bornes ; et, pour orner un corps mortel, tous les métiers suent. » Les habits ne sont pas seulement une occasion de vanité et d'orgueil ; ils sont un instrument de luxure et de sensualité. Nos dames d'aujourd'hui devraient bien écouter ces paroles presque brutales que Bossuet lançait du haut de la chaire, en dénonçant « ces gorges et ces épaules découvertes qui étalent à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire. »

Telles sont les pensées de Bossuet sur les femmes et sur l'amour. On peut trouver qu'il voit les choses à un point de vue un peu ascé-

tiqne; tout entier au sentiment chrétien, la nature proprement dite ne l'intéresse pas; il ne voit partout que corruption et misère; mais si les sages profanes ont peut-être quelque chose à redire à cet excès de sévérité, en quoi nos pessimistes et nos misanthropes pourraient-ils se plaindre, eux qui, sans aucune compensation, sans l'excuse d'une meilleure destinée, n'ont pour tout ce qui est humain que paroles amères, et pour la vie que malédiction et blasphèmes? Anéantissement pour anéantissement, mieux vaut encore s'abîmer en Dieu que dans le néant.

Si sévère pour les femmes et pour le monde, on devine que Bossuet n'aura pas beaucoup de complaisance pour la culture d'esprit chez les femmes, que nous encourageons tant aujourd'hui; on ne trouvera pas chez lui, on ne devra point lui demander cette libéralité noble qui rend si aimable et si vivant encore l'ouvrage de Fénelon sur l'*Éducation des filles*. Fénelon veut faire travailler les filles: « L'ignorance d'une fille, dit-il, est cause qu'elle s'ennuie; » et, « l'ennui des filles est dangereux. » Bossuet n'a pas une telle complaisance pour l'esprit. Pour lui, c'est l'étude qui est dangereuse: « Fuyez comme une passion toutes les curiosités, tous les amusemens d'esprit; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par l'esprit que par le corps. Souvent les lectures qu'elles font, avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustemens immodestes de leur esprit; souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent. » Il y a une grande vérité dans ces peintures; mais on peut se demander si les femmes qui tirent ainsi vanité de leur esprit ne seraient pas précisément celles qui, n'ayant pas été instruites d'une manière solide, font leur éducation dans le monde à l'aide des romans à la mode, dans la fréquentation des théâtres les plus immodestes, et dans la lecture des journaux bien pensans et très corrompus.

Si peu exigeant pour l'instruction des filles, Bossuet ne le sera pas beaucoup plus pour leurs éducatrices. Ce sont évidemment pour lui les religieuses; et, pour celles-ci encore, plus que pour leurs élèves, la lecture et l'étude sont plus à craindre qu'à recommander. La piété est la seule instruction qu'il leur demande: « Aimez! aimez! disait-il aux religieuses qui tenaient des maisons d'éducation: vous saurez beaucoup en apprenant peu... Qui sait cela sait tout. Voilà la science de Jésus-Christ. »

#### V. — LES CARACTÈRES.

Nous venons de voir que Bossuet ne le cède à aucun de nos moralistes français pour la peinture des passions. Il en est de même de

la description des caractères. On trouve chez lui des portraits qui, s'ils n'ont pas le tour pittoresque qu'affecte La Bruyère, ont une touche large et fière que ne connaissait pas celui-ci. Déjà quelques passages sur les femmes, que nous avons cités, ressemblent à des portraits satiriques; vous en trouverez d'autres de même nature sur divers genres de personnages; et pour aller tout d'abord d'une extrémité à l'autre, passons des femmes aux philosophes et aux savans. Ici, c'est nous-mêmes qui sommes en jeu: c'est de notre cause qu'il s'agit. *De te fabula narratur*: écoutons avec respect.

Ne demandons pas à Bossuet rien qui ressemble à ce culte que l'on a aujourd'hui pour ce qu'on appelle « la science, » c'est-à-dire à cet amour de la science pour la science, qui a remplacé ce qu'on appelait autrefois l'art pour l'art; encore moins doit-on trouver chez lui la prétention que nous avons aujourd'hui de tout diriger et de gouverner les hommes par les seules lumières de l'esprit humain. Cependant, il a bien compris la source de cette nouvelle idolâtrie. « Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir; » et, quoiqu'il ne soit pas, dit-il, « de ceux qui font grand état des connaissances humaines, » son généreux esprit, cependant, ne peut s'empêcher d'être sensible aux efforts que le génie humain a faits pour pénétrer la nature et pour se rendre maître de la nature elle-même. Il développe, dans une énumération qu'il renvoie lui-même à la rhétorique, tous les artifices de la science et de l'art: « Quoi plus! ajoute-t-il par un dernier trait, il est monté jusqu'aux cieux (1): pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; il a obligé le soleil à rendre compte de tous ses pas! » Mais, après avoir reconnu dans ce domaine toute la grandeur du genre humain, il est bientôt frappé des excès et des vanités auxquels cet instinct de savoir peut donner lieu. Il rabat l'ambition des savans bien plus qu'il ne l'encourage; il signale l'abus de la science et l'orgueil de la pensée. Il ne voit dans les sciences profanes « qu'un divertissement de l'esprit; elles ont si peu de solidité que l'on peut, sans grande injure, n'en faire qu'un jeu. » Il dénonce, avec saint Bernard, trois excès des savans: d'abord savoir pour savoir: *Quidam scire volunt ut sciant*; en second lieu, apprendre et savoir, pour se rendre célèbre et faire connaître son nom, *ut sciatur ipsi*; enfin, pour se faire de la science un moyen de trafic, *ut scientiam vendant*. En un mot, la science est tantôt un spectacle, tantôt une

(1) Il ne s'agit pas, bien entendu, des ballons. Ce n'est qu'une expression figurée pour exprimer les services rendus par l'astronomie à la navigation.

montre, tantôt un trafic. Les vrais savans de nos jours tomberont d'accord avec Bossuet et saint Bernard, que les deux derniers usages de la science sont une vanité honteuse, *turpis vanitas*; mais ils n'accorderont pas que le premier soit une honteuse curiosité, *turpis curiositas*. Ils demanderont en quoi la contemplation de la vérité pour elle-même est une chose honteuse. Si Dieu lui-même est vérité, *ego sum veritas*; si les lois des nombres et des proportions font partie de l'essence divine, comme l'enseignent saint Augustin, Malebranche et Bossuet lui-même, n'est-ce pas contempler Dieu sous une de ses faces que de contempler la vérité? Que l'on ait tort de ne pas la rapporter à Dieu, cela est possible; mais en elle-même la vérité n'en est pas moins quelque chose de divin; et c'est participer à l'éternité que de contempler les vérités éternelles. « Ce n'est pas, dit Bossuet, que la science ne soit un présent du ciel, la lumière de l'entendement, la nourrice de la vertu. Mais si elle se termine en elle-même, elle nous aveugle par l'orgueil et peut même nous tourner contre Dieu; ce sont nos propres pensées qu'elle nous fait adorer sous le nom de vérité; à la recherche des biens véritables elle substitue une curiosité vague et indéfinie. Autant ces sortes de sages paraissent s'approcher de Dieu par leur intelligence, autant ils s'en éloignent par leur orgueil. Voyez Platon qui, ayant connu Dieu, ne le connut pas pour Dieu. » Puis, passant des savans proprement dits aux sages et aux philosophes : « Voyez les stoïciens, dit-il, qu'ils étaient superbes! Que leur orgueil était grossier! Qu'ils étaient pleins de faste et de jalousie! et qu'ils méprisaient les autres hommes! Nous voulons vaquer à nous-mêmes, disaient-ils, et certes ils disaient vrai : c'était en eux-mêmes qu'ils voulaient contempler leurs belles idées; superbes et arrogans, ils ne songeaient qu'à se plaire à eux-mêmes dans leurs subtiles inventions. » Bossuet ne peut pas manquer, et c'est son droit, de railler chez les philosophes leurs disputes et leurs éternelles contentions : « Comment me fier à toi, pauvre philosophe? Que vois-je, dans tes écoles, que contentions inutiles qui ne seront jamais terminées?.. Ce que les uns ont posé comme certain, les autres l'ont rejeté. Plus tôt l'on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. » Objection redoutable et qui serait décisive contre la philosophie, s'il n'y avait pas autant de religions que de systèmes philosophiques, et si la guerre entre théologiens était plus près d'être terminée qu'entre philosophes : Bossuet et Arnauld, Bossuet et Fénelon, sans sortir du catholicisme, ne sont pas plus d'accord entre eux que Leibniz et Descartes. Enfin, Bossuet comme Pascal, accable le sage stoïcien de toutes ses ironies et de toutes ses foudres

sans se demander si ce portrait du sage n'était pas un idéal, un modèle présenté à l'imitation lointaine des hommes, et dont ils ne peuvent que s'approcher par un progrès insensible. « O maximes pompeuses ! O insensibilité affectée ! O fausse et imaginaire sagesse, qui se croit forte parce qu'elle est dure, et généreuse parce qu'elle est enflée ! » Au reste, on ne peut nier que Bossuet ne soit dans le vrai quand il oppose à la dure austérité du stoïcien « la modeste simplicité du Sauveur, » et le vif sentiment qui respire dans l'évangile du poids des douleurs humaines : *Vos autem contristabimini*.

Bossuet ne condamne pas seulement l'orgueil des savans et surtout des philosophes, il critique aussi, d'une ironie vraiment cruelle, la vanité des beaux-esprits, sans se demander encore s'il ne prescrit pas comme Platon, dont il invoque le nom, la poésie véritable, aussi bien que la poésie des ruelles et des abbés de cour : « On en voit, dit-il, qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période, à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. » Il leur reproche durement les éloges mercenaires qu'ils font des grands et « la bassesse de leurs flatteries, » comme si ce n'était pas là la dure nécessité d'un art qui n'était pas encore assez riche pour se suffire à lui-même ; il les raille s'ils réussissent « de mettre toute leur félicité dans un bruit qui se fait dans l'air ; » il dénonce enfin « le venin de leurs mordantes satires et le poison de leurs écrits ennemis de la piété et de la pudeur. » Mais de tous les poètes, ceux qu'il condamne le plus, ce sont les poètes dramatiques. Dans sa *Lettre au père Caffaro* et dans ses *Maximes sur la comédie*, il montre, avec une grande force de raisonnement, qu'un poète ne peut être intéressant sur le théâtre sans toucher et sans remuer les passions ; autrement « le poète tombe dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule : *Aut dormitabo, aut ridebo*. » Si de flatter les passions n'est pas l'objet du théâtre, pourquoi l'âge où l'on en est le plus touché est-il celui où les passions sont le plus violentes ? Comment toucher les passions sans les réveiller, sans en renouveler le plaisir et l'impression ? On dit que l'amour n'est peint que comme une faiblesse ; sans doute, mais une telle faiblesse est la faiblesse des héros. Le théâtre ôte, dit-on, à cette passion ce qu'elle a de grossier, on ne la peint que comme une affection innocente qui se termine au nœud conjugal. Mais ce n'est qu'une apparence. Ce grossier ferait horreur si on le montrait à nu, et « l'adresse de le cacher ne fait qu'attirer les volontés d'une manière plus délicate. Le remède du mariage vient trop tard ; la passion ne saisit que son propre objet ; et l'union conjugale n'est que pour la forme dans les comé-

dies. Ce qu'on veut inspirer, c'est le plaisir d'aimer, et l'on considère les personnages non comme gens qui s'épousent, mais comme amans : c'est amant qu'on veut être, sans songer à ce qu'on pourra devenir après. »

On ne sait trop que répondre, au point de vue rigoureusement chrétien, à des invectives si vives et une dialectique si serrée ; et cependant quelque chose nous dit que ce ne peut pas être là la vérité ; que ces maximes, prises à la rigueur, supprimeraient les plus belles œuvres et les plus grandes que l'esprit humain ait produites ; et pourquoi Dieu aurait-il donné à l'homme le génie du beau s'il ne doit pas s'en servir ou en jouir ? Qui voudrait que Corneille et Racine (car c'est bien d'eux qu'il s'agit) n'eussent pas existé ou n'eussent pas écrit ? Sans doute, même au point de vue littéraire, on peut regretter qu'ils n'aient fait reposer la plupart de leurs tragédies que sur une seule passion et qu'ils n'aient pas, comme les Grecs, fait un théâtre où d'autres sentimens viendraient le disputer à celui-là. Fénelon dit que Racine en avait eu la pensée et qu'il avait voulu faire un Oreste où il n'y aurait pas eu d'amour. Mais, en reconnaissant que notre théâtre donne trop dans la sentimentalité sur ce point, qui n'avouera que la passion exprimée sous des formes si hautes est aussi propre à éteindre les bas desirs qu'à éveiller des émotions touchantes ? Doit-on mener les filles à la comédie ? C'est une question secondaire. Mais que des jeunes gens, entraînés par les sens, puissent trouver dans les nobles émotions un contrepoids à la sensualité, c'est ce qu'on ne peut guère contester. La morale divine est sans doute plus pure encore ; mais ne faut-il pas aussi une morale proportionnée à la nature humaine ? et à ce point de vue, le culte du beau n'est-il pas un auxiliaire à la pratique du bien ?

Si, parmi les poètes, ce sont les dramatiques que Bossuet condamne le plus, parmi ceux-là mêmes il en est qu'il épargne moins encore que les autres, à savoir les comiques, et surtout le pauvre Molière. On ne peut demander qu'un saint évêque pardonne aux grossièretés de langage et aux libertés de peinture que contiennent les comédies de Molière. Cependant, Fénelon lui-même, tout archevêque qu'il était, reconnaissait le génie de Molière et parlait avec une vive intelligence de ses beautés. Et, d'ailleurs, n'y a-t-il pas dans Molière même des pièces qui, sauf quelques taches, sont d'une morale irréprochable : le *Misanthrope*, l'*Avare*, les *Femmes savantes* ? La passion de l'amour n'y est que secondaire et bien légèrement touchée. Bossuet lui reproche de n'attaquer que les ridicules du monde en lui laissant toute sa corruption. Mais n'est-ce pas déjà quelque chose que de combattre les travers en laissant à la chaire chrétienne le soin de détruire les vices ? Néanmoins, c'est sans aucune circon-

stance atténuante que Bossuet condamne Molière : « La postérité saura peut-être, dit-il dans un langage vraiment cruel, la fin de ce poète-comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : Malheur à vous qui riez, car vous pleurez ! »

Laissons les lettrés et les poètes, et revenons aux philosophes, du moins à ces philosophes mondains qui, dès cette époque, jetaient un regard libre et une critique ironique sur la religion chrétienne. Nous sommes portés à croire aujourd'hui que le *xvii<sup>e</sup>* siècle a été un siècle exclusivement chrétien. Cependant Bossuet n'en jugeait pas ainsi, et on croirait qu'il veut parler du *xviii<sup>e</sup>* siècle ou du nôtre lorsqu'il s'écrie : « O siècle vainement subtil, où l'on veut pêcher avec raison, où la faiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'âmes insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi. » Bossuet peint admirablement les secrètes faiblesses du cœur que flatte la liberté de pensée : « L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse que celle des sens. Elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de lui-même quand il s'élève au-dessus de la religion. Il se met au rang des désabusés... Il insulte en son cœur aux faibles esprits, et se fait lui-même son Dieu... La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même, on croit tenir tous les biens et on les goûte par avance. » Cette incrédulité s'était introduite dans le plus grand monde, et cela non-seulement à la fin du siècle, dans les salons de Ninon, mais dans le cœur même du siècle, au temps de la Fronde, où le libertinage de l'esprit paraît s'être joint au libertinage des mœurs et à celui de la politique. La princesse Anne de Gonzague était l'un de ces esprits hardis qui pensaient bien au-delà de leur siècle : « La foi lui paraissait impossible, à moins que Dieu ne l'établît en elle par un miracle... C'eût été, disait-elle, le plus grand des miracles que de la faire croire au christianisme. » Beaucoup de ces libres penseurs de cour étaient de faux braves que retenait surtout le respect humain : « Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentiments ! Il craindrait de paraître faible s'il en revenait, et, plus faible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis. » On voit aisément, par Bossuet comme par Pascal, que les incrédules d'alors, ceux du moins auxquels ils parlent, étaient des jeunes gens légers et frivoles qui ne connaissaient pas ce dont ils parlaient et ce qu'ils raillaient et se livraient à des critiques sans portée : « Les entendrai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, téméraires censeurs des conseils

de Dieu!.. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies et empoisonner les esprits par des railleries sacrilèges! » « Mais, leur dit Bossuet dans un mouvement qui rappelle encore un mouvement de Pascal, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins la gravité que la matière demande. Ne faites point les plaisans mal à propos... Les questions ne se décident pas par vos demi-mots et vos branlemens de tête et par ce dédaigneux sourire. » Mais l'incrédulité n'est pas encore le plus grand mal. Le mal, c'est celui qu'un célèbre écrivain a dénoncé au début de notre siècle : c'est le mal de l'indifférence. « Je prévois, dit Bossuet, que les libertins et les esprits forts pourront être discrédités non par horreur de leurs sentimens, mais par indifférence. »

Bossuet a donc connu et vu autour de lui plus qu'on ne le croirait la libre pensée du siècle suivant; et de quel ton de hauteur et de mépris n'accable-t-il pas ses faibles adversaires : « Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu; ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie. » Incomparables paroles, d'une éloquence sans rivale! Mais n'est-il pas permis de dire aussi que de telles questions ne se tranchent pas non plus par des paroles hautes et que les difficultés ne sont pas écartées par le mépris? Depuis Bossuet, ce ne sont pas seulement de frivoles jeunes gens, esclaves de leurs passions, qui ont cessé de croire : c'est une suite de nobles penseurs, de savans sérieux, qui n'aspirent nullement au néant et qui ne demanderaient pas mieux que d'obtenir le refuge assuré qu'on leur a promis. Combien cette éloquence si forte contre les petits marquis est froide devant les innombrables objections portées depuis deux siècles contre « cet ouvrage que Dieu a élevé au milieu de nous! » Mais ne troublons pas l'ordre des temps. A chaque siècle suffit sa tâche. Notre siècle veut de la critique, le *xvii<sup>e</sup>* siècle voulait de l'éloquence; l'admirable sincérité où vivait un si beau génie que celui de Bossuet avait plus de force pour abattre une incrédulité superficielle qu'une subtile controverse, et d'ailleurs, ce n'était ni dans des sermons ni dans une oraison funèbre que l'on pouvait disenter dogmatiquement un grand problème; et pour nous, qui cherchons ici des peintures de mœurs plus que des raisonnemens, terminons ce tableau avec Bossuet par un trait final : « Qu'est-ce donc que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède? »

Si Bossuet est un peu dur pour les philosophes, il faut avouer qu'en revanche il n'est pas tendre pour les ecclésiastiques et pour les faux docteurs. Écoutez-le parler sur l'ambition ecclésiastique et ses emportemens : « Je vois, dit-il, une jeunesse emportée qui n'a de toutes les qualités nécessaires que des désirs violens pour s'élever aux charges ecclésiastiques, sans considérer si elle pourra s'acquitter des obligations attachées à ces dignités. On emploie tous les amis, on brigue la faveur du prince, on croit que c'est assez de monter sur le trône de Pharaon avec Joseph pour gouverner l'église; mais il faut avoir été dans le cachot auparavant. » Il flétrit la superstition des pharisiens : « Les pharisiens se faisaient de grandes franges et dilataient les bords de leurs robes; c'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente. » — « Pour paraître pieux, ils font les sévères. La véritable piété dilate les cœurs; mais la superstition qui se veut fonder sur elle-même se charge de fardeaux insupportables. » De la superstition à l'hypocrisie il n'y a qu'un pas. « Quelle affreuse idée d'un hypocrite! C'est un vieux sépulcre! on l'a reblanchi et il paraît beau au dehors. Qu'y a-t-il au dedans? Infection, pourriture, des ossemens de mort... Tel est un hypocrite; il a la mort dans son sein. Que sera-ce et où se cachera-t-il lorsque Dieu revisera le secret des cœurs?... On fait aisément les actes de piété. On parera un autel, on y placera des reliques, on bâtera des églises et des monastères. Venons à la pratique de la piété et à la mortification des sens; on n'y veut pas entendre. » On voit que Bossuet n'est pas plus indulgent que Molière pour l'hypocrisie. Il semble même avoir imaginé un autre sujet de comédie que l'on pourrait traiter encore après le Tartufe; c'est Tartufe chez une veuve : « La maison des veuves, faibles par leur sexe, maîtresses de leur conduite et n'ayant plus de mari qui saurait bien écarter les directeurs intéressés, voilà un vrai butin pour l'hypocrisie. » Il raille avec hauteur la prétention des directeurs : « Ils sont sévères afin qu'on les loue; ils veulent conduire, ils veulent diriger pour se donner un grand crédit, afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds... Ils veulent qu'on les craigne, qu'on les visite, qu'on leur fasse de grandes révérences ! Les malheureux ! ils ont déjà reçu leur récompense ! » Ainsi des faux zèles, des convertisseurs qui s'affichent : « Qu'il est zélé ! Tant de peine pour un seul homme ! J'ai fait cette religieuse ; j'ai attiré cet homme à l'ordre... Achevez donc; cultivez cette jeune plante; ne la déracinez pas par les scandales que vous donnez,... les faux docteurs gâtent tout. » Que dire de ces « directeurs infidèles, » comme il les appelle, qu'il compte parmi les flatteurs, et des casuistes relâchés qu'il flétrit comme Pascal, sans épar-

gner cependant leurs adversaires, les rigoristes extrêmes? Molinistes et jansénistes, il les marque au vif d'un trait perçant et profond : « Deux maladies dangereuses ont affligé de nos jours le corps de l'église : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine compassion, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions; » et plus loin, il les appelle « des inventeurs trop subtils de vaines contentions, de questions de néant, qui ne servent qu'à faire perdre parmi des distinctions infinies la trace de la vérité. » Cependant, que Pascal et ses amis ne se hâtent point de triompher. Ils auront aussi leur compte; car le rigorisme extrême n'est pas moins dangereux aux yeux de Bossuet, l'homme de la règle et de la discipline moyenne, que le relâchement : « Les autres, dit-il, non moins extrêmes, ont tenu la conscience captive sous des rigueurs très injustes; ils ne peuvent supporter aucune faiblesse; ils traînent toujours... l'enfer après eux et ne fulminent que des anathèmes. » Les premiers (les jésuites et leurs adhérens) « gauchissent et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines; ils confondent le ciel et la terre »; ils mêlent Jésus-Christ avec Béhémoth; ils cousent l'étoffe vieille avec la neuve, des lambeaux de mondanité avec la pourpre royale. Les autres (les jansénistes) détruisent par un autre excès l'esprit de piété, « trouvent partout des crimes nouveaux et accablent la faiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose. Cette rigueur enfle la présomption, entretient un chagrin superbe, et un esprit de fastueuse singularité. » Qui ne reconnaît là Port-Royal, dont notre admiration littéraire a un peu trop effacé les travers, et que nous sommes d'autant plus portés à célébrer, aussi bien que les stoïciens, que le rigorisme des uns et des autres ne nous gêne plus guère? Quant à la doctrine théologique des jansénistes, Bossuet a touché avec délicatesse et justesse le point vif où commençait l'excès. Il reconnaît dans la doctrine de saint Augustin des obscurités et des difficultés qui tiennent à la profondeur des questions. Mais là où on avait vu jusqu'ici « des inconvéniens fâcheux, » les nouveaux docteurs ont vu « des fruits nécessaires. » Au lieu de tempérer saint Augustin, ils l'ont outré. « Grands hommes, dit Bossuet, éloquens, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux; mais excessifs et insatiables, et portés plus ardemment qu'il ne faut aux choses de la religion. » Pour de tels esprits, c'était une grande grâce que de céder à Rome : « Ce parti, zélé et puissant, charmait agréablement, s'il n'emportait tout à fait la fleur de l'école et de la jeunesse. »

Pour ne point quitter le terrain ecclésiastique, entrons avec Bossuet dans les maisons des religieuses, où il venait de temps en

temps faire entendre sa parole épiscopale. Par lui, nous connaissons ce petit monde qui nous est fermé et qui a ses passions comme le grand. Notre malignité sera agréablement chatouillée d'apprendre qu'en renonçant au monde et à ses pompes, on n'abdique pas toutes les faiblesses humaines. Rappelons d'abord que Bossuet, non moins franc envers les abus de la religion qu'envers les insolences de l'incrédulité, n'hésite pas à signaler hardiment en passant, d'un mot court mais décisif, l'une des iniquités du régime aristocratique, à savoir les vocations religieuses forcées dans l'intérêt des aînés : « La princesse Marie, dit-il, pleine de l'esprit du monde, croyait, selon la coutume des grandes maisons, que les jeunes sœurs devaient être *sacrifiées* à ses grands desseins. » C'était donc être sacrifiée qu'entrer au couvent sans vocation. Écoutons maintenant le saint évêque sur les défauts et les travers des maisons religieuses. Que devient, dans ces maisons, le vœu de pauvreté, par lequel on a renoncé au monde ? « Il faut des revenus prodigieux pour faire vivre une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté subsistent de peu ; mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté ? » Ainsi entendue, « la pauvreté n'est plus qu'un nom... On est sensible aux moindres bagatelles qui manquent ; on ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir, même le superflu : non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la renonciation gratuite, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse du logement, pauvre dans tout le détail de la vie. » Bossuet ne s'en tient pas à des généralités ; il fait allusion à des faits précis : « La dépense des infirmeries dépasse celle des malades d'une ville entière. » Pourquoi cela ? « C'est qu'on est toujours de loisir pour s'occuper de soi et de sa délicatesse. » De là vient « cette âpreté scandaleuse » que l'on reproche aux communautés. Bossuet le dit avec regret, mais il le dit : « On ne voit pas de gens plus ombrageux, plus difficiles, plus tenaces, plus ardents dans les procès, que ces personnes qui ne devraient pas même avoir d'affaires. » La vie n'est pas toujours facile dans les monastères. Pour renoncer à la vie mondaine, on ne renonce pas à la nature humaine. Il y a « des humeurs grossières et fâcheuses » qui mettent à l'épreuve la patience des autres. « Cette sœur, dites-vous, est si ombrageuse, si pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur. Vous devez ménager ces esprits faibles. La charité vous oblige à les supporter. » Autre danger : les conversations du parler avec les gens du monde : « Prenez-y garde ; car les per-

sonnes du monde observent plus qu'on ne pense toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir et elles prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'elles voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles. Ne vous y trompez pas ; bien que les gens du monde vous fassent paraître de la complaisance, lorsqu'ils viennent à parler des religieuses, que disent-ils ? Ces jours passés, j'ai entretenu une religieuse ; je n'ai parlé qu'un quart d'heure avec elle ; je sais ses sentimens sur telles choses. » Bien entendu, Bossuet excepte de la critique celles-là mêmes auxquelles il s'adresse : « Ce n'est pas, dit-il, que j'aie connaissance particulière de cette maison là-dessus ; mais je me souviens que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort cavalière. » Enfin, il paraît qu'il y avait au parloir des religieuses qui ne pouvaient s'empêcher de faire paraître des saillies « d'une passion immortifiée, » et qui parlaient trop librement « des affaires particulières » de la maison. De même qu'il faut se garder du monde, il faut aussi, paraît-il, se garder des jeunes pensionnaires, qui ne sont pas moins mauvaises langues que les gens du monde : « Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans tel couvent une maîtresse qui n'était guère spirituelle ni dévote ; car il était rare qu'elle nous parlât de Dieu ; elle avait de certaines maximes mondaines, et, loin de nous porter à la modestie, elle nous enseignait des secrets de vanité. »

Il n'y a pas jusqu'au vœu le plus délicat de la vie religieuse sur lequel il faut, paraît-il, que les religieuses se surveillent et prennent de sévères précautions. Plus d'une fois Bossuet a été appelé à prêcher sur la virginité dans les couvens de religieuses. Il semble que ce soit là un sujet bien scabreux à traiter par un homme devant des femmes, et qu'en parler même ce soit profaner la vertu dont il s'agit. Mais c'est là un danger nécessaire qui résulte des institutions catholiques, du confessionnal, des vœux mêmes de la vertu monastique ; car il faut bien qu'on sache ce que l'on sacrifie et même ce qui reste encore de péril à courir dans le sacrifice. Quoi qu'il en soit, Bossuet n'a pas de ces vains scrupules : il parle hardiment, avec l'autorité d'un esprit pur, au-dessus de toutes les terrestres tentations : « O vierges de Jésus-Christ, à quels honneurs la sainte Vierge a-t-elle préparé vos corps ! » Mais cette virginité est toujours en péril, et il nous apprend tous les degrés du danger par où peut passer une virginité faite et défaillante. Il nous dépeint « cette convoitise indocile qui se présente par tous les sens... Elle fait la modeste en commençant ; il semble qu'elle se contente de peu : ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien ; mais si vous satisfaites le premier

désir, vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres, et qu'enfin toute l'âme sera ébranlée. Les passions s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné. » Il ne suffit pas que le corps soit vierge, il faut que les sens le soient aussi : « Les sens d'une vierge doivent être vierges : *Virginis virgines sensus debent esse*. » La vue ne l'est pas toujours : « Il faut craindre jusqu'à un regard ; c'est par là qu'entre le poison. Job disait : *J'ai fait un pacte avec mes yeux*. Le voile des vierges sacrées est la marque et l'instrument de cette retenue ; leur vie est un mystère, les yeux profanes en sont bannis ; elles ne veulent ni voir ni être vues. »

Bossuet, disant la vérité à tout le monde, ne l'épargnera pas même aux prédicateurs. Il blâmera « ceux qui disent bien et qui font mal. » Il reconnaît que le bien qu'ils ont dit ne sert pas d'excuse au mal qu'ils ont fait ; et, par une noble et généreuse franchise, s'enveloppant lui-même dans une accusation commune : « Je le dirai haut, dit-il, quand je devrais ici me condamner moi-même : nous trahissons lâchement notre ministère, nous détruisons notre propre ouvrage, et nous donnons sujet aux infirmes de croire que ce que nous enseignons est impossible, puisque nous-mêmes, qui le prêchons, nous ne le faisons pas. » Mais, après avoir condamné les prédicateurs infidèles par faiblesse à leur propre parole, il se hâte, pour sauver l'autorité de la chaire chrétienne, de refuser aux pécheurs l'excuse qu'ils ont cherchée et qu'ils croient trouver dans les erreurs de leurs guides : « O hommes curieux et empressés à rechercher les vices des autres, lâches et paresseux à corriger vos défauts, pourquoi examinez-vous avec tant de soin les mœurs de ceux qui vous prêchent ? Ne dites pas : J'ai découvert les intrigues de celui-ci et les secrètes prétentions de cet autre ; ne dites pas que vous avez reconnu son faible. Quelle merveille est-ce donc d'avoir trouvé des péchés dans des pécheurs, et dans des hommes des défauts humains ! » Autre vanité des prédicateurs, la recherche du beau langage et la vanité des succès mondains : « Beaucoup veulent entrer dans les chaires pour y charmer les esprits par l'éclat de leurs pensées délicates ; mais peu s'étudient, comme il le faut, à se rendre capables d'échauffer les cœurs par la piété. » Combien cette vaine et artificieuse éloquence est faible pour amener les hommes au bien : « Que ferez-vous, faibles discoureurs ? Détruisez-vous ces remparts en jetant des fleurs, en chatouillant les oreilles ? Croyez-vous que ces superbes hauteurs tomberont au bruit de vos périodes mesurées ! » Et, se mêlant lui-même à ceux qu'il réprimande : « Ne nous y trompons pas, dit-il ; pour vaincre tant de résistance, et nos mouvemens affectés et nos figures artificielles sont des machines trop faibles. » Ce qu'il faut pour cela, c'est une

éloquence semblable à celle du père Bourgoïn, et c'est pour nous une surprise étrange de voir Bossuet tirant sa rhétorique de l'exemple de ce saint homme, si parfaitement oublié. Il paraît que cette éloquence avait quelque chose de semblable à ce que Fénelon demandait plus tard dans ses *Dialogues sur l'éloquence* et que Bossuet lui-même avait précisément au plus haut degré. « La parole de l'évangile sortait de sa bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ses sermons n'étaient pas le fruit de l'étude, mais d'une céleste ferveur, d'une prompte et soudaine illumination. » Mais si Bossuet condamne les faux brillans et la recherche de l'éloquence dans les prédicateurs, il condamne aussi dans les auditeurs la curiosité indiscrète, qui ne se nourrit que de cette vaine recherche et qui ne voit dans un sermon qu'un spectacle ou un plaisir de l'oreille. « Ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie, ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe. »

Après cette excursion sur le domaine ecclésiastique, revenons au monde et à ceux qui y brillent, qui y règnent, qui en font leur théâtre et leur temple : les riches, les grands, les politiques, et, ce qui était surtout délicat, les maîtres du monde, les victorieux, les conquérans et les rois. Bossuet parle à tous le langage de la vérité. Il peint avec fidélité et énergie les illusions et les misères de toutes ces grandeurs.

De tout temps, le christianisme a paru aux riches un langage sévère et hardi, et même il faut considérer le sentiment religieux qui purifie ces paroles pour n'y pas retrouver un souffle de socialisme révolutionnaire. La richesse inspire même à l'apôtre saint Jacques des paroles si violentes qu'il est difficile de n'y pas voir une sorte de révolte populaire assez contraire à l'esprit du christianisme (1). Voyez aussi ce que dit saint Ambroise : « La nature a fait le droit commun ; l'usurpation a fait le droit privé... La terre a été donnée en commun aux hommes. Pourquoi, riches, vous en arroyez-vous à vous seuls la propriété ? » Que s'étonne-t-on des mots de Pascal : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfans. Voilà le commencement de l'usurpation et de la tyrannie sur toute la terre. »

Bossuet n'a pas la violence d'esprit qui caractérise Pascal ; mais,

(1) Épître catholique de saint Jacques, II, 6. « Et vous, vous avez déshonoré le pauvre. Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment par leur puissance ? Ne sont-ce pas eux qui vous traînent devant le tribunal de justice ? »

au fond, la doctrine est la même. En principe et en droit, tout devrait être commun. La nécessité publique a fait établir la propriété. Mais les pauvres ont un droit naturel sur la propriété des riches : « O riches du siècle ! si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être que les pauvres n'ont pas moins de droits que vous aux biens que vous possédez ! La nature, ou, pour parler plus chrétiennement, Dieu, a donné, dès le commencement, un droit égal à tous ses enfans sur les choses. Aucun de vous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature ; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès. De là est né ce mot de *tien* et de *mien*, cette parole si froide, dit saint Chrysostome... C'est en quelque sorte frustrer les pauvres de leur bien que de leur dénier celui qui nous est superflu. » Il reconnaissait donc que les plaintes des pauvres n'étaient pas sans justice, et il s'étendait sur les maux de l'inégalité comme le ferait un socialiste de nos jours : « S'ils murmurent contre la Providence, c'est avec quelque ombre de justice ; car, étant tous pétris d'une même masse et ne pouvant pas y avoir une grande différence entre de la boue et de la boue,... pourrait-on justifier la Providence... si, par un autre moyen, elle n'avait pourvu aux besoins des pauvres et donné des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulens ? »

Cependant Bossuet semble reculer devant l'excès de sa théorie ; il en craint les conséquences. Il craint d'ébranler la propriété en soutenant le droit des pauvres. Aussi essaie-t-il de mettre à couvert le droit légal, le droit officiel ; mais en reconnaissant le droit des riches devant les hommes, il maintient le droit naturel des pauvres devant Dieu : « Je ne veux pas dire que vous ne soyez que les dispensateurs de vos richesses. Vous êtes les maîtres et propriétaires de la portion qui vous est échue... Mais gardez-vous de croire que les pauvres aient tout à fait perdu ce droit naturel qu'ils ont de prendre dans les masses communes ce qui leur est nécessaire. »

Après avoir rappelé aux riches la fragilité de leurs droits, Bossuet nous montre ailleurs la pauvreté réelle que cache souvent cette opulence apparente. Il entre dans l'intérieur des grandes maisons et décrit avec une vérité frappante le vide et la ruine qu'elles cachent sous les dehors les plus luxueux : « Entrez donc dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques ; le dehors brille, mais le dedans n'est que misère ; partout un état violent ; des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires ; des revenus qui ne viennent point ; des dettes qui s'accroissent et qu'on ne peut payer, une foule de

domestiques dont on ne sait lequel retrancher ; des enfans qu'on ne peut pourvoir. On souffre, mais on cache la souffrance ; non-seulement on est pauvre, mais pauvre honteux ; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres prêts à faire banqueroute et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre. »

Si Bossuet est sévère pour la richesse, il ne l'est pas moins pour la noblesse, et il peut fournir amplement des mouvemens de rhétorique à nos démocrates égalitaires : « La naissance n'est rien : c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est pas le nôtre : c'est se parer du bien d'autrui... de plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite... La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé ! » Quelques efforts que fassent les hommes pour dissimuler l'égalité originelle, il y a trois états dans lesquels subsiste son égalité nécessaire : « la naissance, la durée et la mort. » Qu'ont donc fait les enfans d'Adam pour couvrir et effacer cette égalité ? Voici les inventions par lesquelles ils s'imaginent forcer la nature et se rendre différens des autres malgré l'égalité qu'elle a ordonnée : « L'on a trouvé le moyen de distinguer les naissances illustres avec les naissances vulgaires, et le sang noble et le sang roturier, comme s'il n'avait pas les mêmes qualités et n'était pas composé des mêmes élémens. » Il en est de même pour la mort. « La vanité tâche en quelque sorte d'en couvrir la honte par les honneurs de la sépulture ; » mais c'est bien là une vaine et vide supériorité, et il ne se voit guère « d'hommes assez insensés pour se consoler de leur mort par l'espérance d'un superbe tombeau. »

Ainsi tous les hommes, malgré les apparences, sont et restent égaux. Mais n'y a-t-il pas cependant quelques sources de grandeur qui mettent certains d'entre eux hors de pair ? N'est-ce rien que la gloire, le pouvoir, la victoire, la royauté ? Non ; ce sont là autant de misères et de vanités : « Ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? Ne s'adore-t-elle pas secrètement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? » Peut-être ceux qui disposent du sort des hommes peuvent-ils se croire une solidité d'existence, une force vraiment substantielle par laquelle ils l'emportent sur tous. Quoi de plus réel que le pouvoir ! Quoi de mieux prouvé par la soumission des uns, les flatteries des autres, même par les insultes des envieux ; et, cependant, c'est encore une vanité ! Les

politiques veulent nous faire croire à leurs profondes combinaisons et à l'efficacité de leurs profonds calculs ; mais, comme le disait déjà Platon, ils ne savent ce qu'ils font ; ils sont menés par les choses plus qu'ils ne les mènent. Bossuet ne craint pas de leur dire qu'il y a une puissance qui se moque d'eux : vérité amère, qu'il eût été dangereux de dire aux maîtres du monde ailleurs que dans une chaire chrétienne : « Considérez ces grands et puissans génies : ils ne savent tous ce qu'ils font... L'événement des choses est si extravagant et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue des grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert d'eux et se moque d'eux comme ils se servent et se moquent des autres ; » les plus habiles et les plus heureux « se seront munis de tous côtés par des précautions infinies ; enfin, ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. »

Mais après avoir dit la vérité aux ministres, l'orateur osera-t-il la dire aux victorieux et aux conquérans, lui qui, dans son *Oraison funèbre* du prince de Condé, semble avoir si bien compris et presque partagé le feu et la fièvre que donne la victoire et qui a fait des conquérans un portrait si magnifique ? C'est que là il était en présence d'une personne réelle, quoique morte ; il était encore placé au point de vue du monde et parlait comme les autres hommes. Mais ailleurs, n'ayant plus devant lui que des généralités, il tient un autre langage ; il ne se croit plus obligé de ménager aucun idole : « Considérez, je vous prie, les César et les Alexandre et tous les autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérans. Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde... Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique ! » Il semble presque parler contre lui-même et contre le futur discours sur Condé, par lequel il terminera sa carrière oratoire : « La folle éloquence du siècle, dit-il, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas que par ses victoires. Qu'est-ce à dire que parcourir les provinces par ses victoires ? N'est-ce pas porter partout le carnage et les pilleries ? »

Il reste aux adorations des hommes une dernière idole, dont Bossuet plus que personne a la croyance et le respect : c'est la royauté. Bossuet osera-t-il y toucher comme à toutes les autres ? Dans sa *Politique*, il s'écrie avec l'Écriture : *O rois, vous êtes*

*des dieux!* Eh bien! il ne craindra pas de porter atteinte à ces dieux mêmes, et il le fera avec une liberté voisine de l'irrévérence. Ne semble-t-il pas, en effet, faire d'avance allusion à Louis XIV lui-même et à la folle apothéose de La Feuillade qui lui avait dressé un autel à la place des Victoires, lorsqu'il nous dit : « Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, démenti si visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue; il éblouit les yeux par sa richesse; il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de ses symphonies et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle, et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que personne n'ose demander. » Il dénonce les illusions et les dangers du pouvoir absolu : « Que cette épreuve est difficile! Que ce combat est dangereux! Qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose! Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant pas trouvé d'empêchement, s'est laissée aller à son poids et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de cette mer, ô Dieu! donnez des bornes à cette eau coulante! Régniez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent! qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre! » Et, enfin, s'adressant au roi lui-même, à Louis XIV en personne et en face de lui, il lui disait du haut de la chaire : « Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne. Plus la volonté du roi est absolue, plus elle doit être soumise. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature que de penser qu'elle est trop souveraine; elle n'est pas née pour se régler elle-même; elle se doit regarder dans un ordre supérieur. »

Ainsi nous avons parcouru tous les degrés, tous les échelons de la société, toutes les classes et tous les genres de vie. Il nous reste à reprendre la vie humaine dans son ensemble, dans ses phases nécessaires et dans son issue inévitable, et nous aurons achevé de connaître Bossuet comme moraliste et comme peintre des choses humaines.

#### V. — LA VIE ET LA MORT.

C'est ici que nos pessimistes auront beau broyer leurs couleurs les plus noires et charger leurs pinceaux, remplaçant la force par l'amplification et la tragédie par le mélodrame, ils ne diront rien de plus saisissant et de plus amer que le grand orateur chrétien. C'est qu'en effet le pessimisme moderne se réduit à une doctrine

qui prend la moitié du christianisme en supprimant l'autre. Les protestations qui se sont élevées au XVIII<sup>e</sup> siècle contre le christianisme étaient en général inspirées par l'optimisme. On croyait qu'on pouvait, sans révélation, sans incarnation, sans peines éternelles, arriver au vrai et au bien; on croyait que le fond des choses était bon, que la nature était bonne et qu'il n'était pas besoin d'un autre rédempteur que la loi naturelle et la raison; et, aujourd'hui encore, nous sommes, quant à nous, de ceux qui pensent cela. Mais peut-être n'était-ce pas faire assez la part au règne du mal; c'est là que le christianisme avait établi sa plus forte citadelle. Il parlait du mal et du péché, et, comme il avait par devers lui la réparation et la vie, il ne craignait pas d'insister sur le noir aspect des choses. Les pessimistes modernes ne sont pas revenus à la foi, mais ils ont repris le vieux thème du mal, qui retentit toujours si profondément dans le cœur des hommes. Là est la cause de leur succès. Déjà La Rochefoucauld, au XVII<sup>e</sup> siècle, avait joué ce jeu, et de bonne foi, l'on avait pris de son temps son ouvrage pour un livre chrétien. Aujourd'hui une telle illusion n'est plus possible. C'est bien d'une philosophie de désespoir qu'il s'agit : cette philosophie n'a d'original que ses négations, car dans ses affirmations elle n'a jamais rien dit de plus que Job et l'Ecclésiaste. Or c'est de Job et de l'Ecclésiaste que relèvent Pascal et Bossuet.

Que dit celui-ci? C'est que la vie commence et finit par l'ensevelissement. Il assimile « les langes de l'enfant » et « les draps de la sépulture. » Il dit que « l'on enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts. Un berceau a quelque idée d'un sépulcre, et c'est une marque de notre mortalité que nous sommes ensevelis en naissant. » Et, s'adressant à la terre d'où tout naît et où tout rentre : « O terre! s'écrie-t-il, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels. » Voyez ce tableau effroyable de la vie humaine, où l'inachevé du style et le heurté des phrases ajoute encore un effet plus saisissant : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux; on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière : Marche! marche! Un poids invincible, une force irrésistible, nous entraîne. Mille traverses, mille peines... Encore, si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non; il faut marcher, il faut courir. On se console, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent : des eaux courantes, des fleurs qui passent, et on voudrait s'arrêter : Marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine.

On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux ; déjà tout commence à s'effacer, les fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord : encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens ; la tête tourne, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyens. Tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. »

L'écoulement du temps, sur lequel pleurerait déjà Héraclite, a été de tout temps le thème général de l'éloquence chrétienne : Bossuet, en reprenant ce lieu-commun, y ajoute les couleurs les plus énergiques et les plus superbes. « Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! si je la retourne en arrière, quelle nuit effroyable où je ne suis plus ! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant ! on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas moins été jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre. »

Dans ce cours fluide et incessant du temps, il y a pour chacun de nous des phases et des étapes qui partagent en actes distincts le drame de la vie. Parcourons-les rapidement avec Bossuet. Comme dans la vie aussi, nous rencontrerons chemin faisant dans ses peintures quelques fleurs pleines de poésie et d'éclat ; mais elles passeront vite ; et, comme dans la vie encore, nous finirons par les tableaux les plus noirs et les plus repoussans.

Voici la première scène : c'est la naissance. Bossuet n'a rien de mieux à faire que de reprendre les admirables plaintes, si connues, de Lucrèce et de Plîne ; et nous devons dire qu'il ne les surpasse pas : « Nous commençons tous notre vie par les mêmes infirmités ; nous saluons tous, en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs ; et le premier air que nous respirons nous sert à tous indifféremment à pousser des cris. » Voici maintenant la suite de ce premier acte ; voici l'enfance. Bossuet ne s'attendrira-t-il pas un instant, n'adoucira-t-il pas la voix, ne trouvera-t-il pas quelques mots heureux et naïfs pour peindre cet âge charmant, cette grâce éphémère, cette légèreté de vie, ce jeu de la nature, cette richesse de mouvemens, cette beauté de formes qui fait de l'enfant avec l'oiseau une si ravissante merveille de la création ? J'ai entendu dire un jour à ce sujet un mot charmant à une femme d'esprit, et,

qui plus est, à une vieille fille : « Tous les parens, disait-elle, croient que leurs enfans sont des prodiges ; ils ont raison ; seulement, ce ne sont pas leurs enfans qui sont des prodiges ; c'est *l'enfant qui est un prodige*. » On voudrait que Bossuet eût, au moins une fois par hasard, oublié son haut ascétisme, son impérieuse et accablante morale pour se laisser aller au doux charme de la nature. Qu'il y ait, même dans l'enfant, des traces de péché, je le veux, et Saint-Cyran les connaissait bien ; mais l'enfant, quand il est beau, quand il est doux, quand il est heureux, qu'y avait-il, je le demande, de plus beau dans le paradis ? Il est fâcheux que la vie tout ecclésiastique de Bossuet ne lui ait pas ouvert cet ordre de sentimens ; au moins n'en voyons-nous pas trace dans ses écrits ; il les a cependant compris au moins du dehors ; car il les a décrits chez les autres, et il a dépeint avec naïveté le plaisir que l'on trouve à jouer avec les enfans : « Voyez cette mère, ou cette nourrice, ou ce père même si vous voulez, comme il se rapetisse avec cet enfant !.. Ce ton de voix magnifique s'est changé en un bégaiement : ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin ; une troupe d'enfans l'environne auxquels il est ravi de céder ; et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés qu'il ne peut leur rien refuser que ce qui leur nuit. » Sauf cette allusion passagère aux gâités de l'enfance, Bossuet ne paraît pas avoir beaucoup connu d'enfans aimables ; il ne peint que les enfans criards et volontaires, comme ils le sont tous sans doute, mais pas toujours. Au moins cette peinture est-elle aussi fidèle que vraie : « Considérez les enfans ! Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent !.. Il ne leur importe pas si cet acier coupe ; c'est assez qu'il brille... Ils s'imaginent que tout est à eux... Que si vous leur résistez, vous voyez au même moment et tout leur visage en feu et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience ! » Pour Bossuet, l'enfant est moins une joie et une espérance qu'un avertissement de notre mortalité, une voix qui semble être là pour nous crier cette terrible parole : « Marche ! marche ! » — « Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfans qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous ; c'est maintenant notre tour. »

Si Bossuet a été peu attentif à l'enfant ou du moins n'a pas eu l'occasion d'en parler comme il eût pu le faire avec sa langue inimitable, en revanche, il a été plus que personne sympathique à un âge plus redoutable et d'une beauté plus puissante et plus profonde que celle de l'enfant, je veux dire à la jeunesse. Pour cette fois, et c'est peut-être le seul cas dans ses écrits, on sent qu'il dépouille un instant sa robe de prêtre et d'homme d'église pour vivre

de la vie naturelle, en ressentir soit par souvenir soit par imagination, les mouvemens et les tumultes, non pour les approuver, mais cependant avec une sorte de sympathie généreuse, et comme si, pendant un instant, il en jouissait lui-même par redoublement et retentissement. C'est le langage de l'homme, non plus de l'ascète. C'est la vie, vue du point de vue de la vie, et non du point de vue du ciel et du salut. Un Montaigne, éloquent et passionné, parlerait cette langue. L'auteur de *l'Imitation* ne la connaît pas ou ne la connaît plus. Rien de plus souvent cité que cette page immortelle sur la jeunesse qui illumine le panégyrique de saint Bernard; mais elle rentre trop dans notre sujet, et se rapporte trop à la pensée de ce travail pour que nous nous en privions, si connue qu'elle soit : « Vous dirai-je en ce lieu, messieurs, ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur! Quelle impatience! Quelle impétuosité de desirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassisé et de modéré... Cette verte jeunesse, n'ayant encore rien de fixe et d'arrêté, est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions. Là, les folles amours, là, le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître... Tout s'y fait par une chaleur inconsiderée... Comment accoutumer à la règle cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et le désordre et qui n'a honte que de la modestie et de la pudeur! La jeunesse, qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes les pensées; elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit, et comme elle se sent forte et vigoureuse, elle tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit... Enivrés de leurs espérances, les jeunes gens croient tenir ce qu'ils poursuivent. Ravis de la douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment s'ils se départaient de leurs grands desseins. » Si Bossuet semble ici se laisser entraîner un instant au charme de la vie, ce n'est pas pour longtemps; il se réveille aussitôt pour nous rappeler la même extrémité, la même loi inévitable, et il s'écrie : « Bernard! Bernard! cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence; la vie nous manquera comme un faux ami au milieu de toutes nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tombent par terre; là s'évanouiront toutes nos pensées. »

Nous ne trouvons pas dans Bossuet de peintures particulières de la maturité, de l'âge moyen de la vie. C'est que toutes les peintures précédentes appartiennent à cet âge. C'est devant les hommes qu'il prêche; c'est aux hommes qu'il s'adresse la plupart du temps.

C'est dans cet âge que l'on voit les passions éclore et mûrir. On a peu de choses à dire aux enfans et aux vieillards, et les jeunes gens sont avertis par cela même que l'on parle aux hommes. Bossuet n'avait donc rien à dire de particulier sur la maturité. Demandons-lui plutôt ce qu'il pense de la vieillesse. Il y dénonce deux illusions : l'une de croire que la vie a été longue parce que l'on a vécu longtemps ; l'autre, que les vices et les passions s'éteignent avec le temps. « Quoique l'on me montre des cheveux gris, que l'on me compte de longues années, je soutiens que la vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il (ce vieillard) n'a pas vécu. Car, que sont devenues toutes ces années ! Elles sont passées, elles sont perdues ; elles ne sont pas capables de faire nombre... Tout est mort en lui ; et la vie étant vide de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle peut jamais être estimée longue. » D'un autre côté, « jetez les yeux sur vos proches, sur vos amis, vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature et que les inclinations ne changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous nous laissons dominer par la colère, la vieillesse, loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin ; et, quand on donne tout au plaisir, on ne voit dans l'âge avancé que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes ; et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. »

Tout cela peut être vrai ; mais on voudrait cependant une philosophie plus aimable et plus consolante. Sous ce rapport, les anciens voyaient les choses avec plus de sérénité et peut-être plus de sagesse. En lisant le *de Senectute*, on se prend à croire que la vieillesse est le plus beau des âges ; au moins a-t-il sa beauté. C'est quelque chose, après tout, que d'avoir vécu, que d'avoir derrière soi, avec certitude, les années que les autres ont encore à parcourir, sans doute, mais qu'ils ne verront peut-être pas. Jeunes gens, qui raillez si volontiers les vieux, ne soyez point trop fiers, car nous avons quelque chose de plus que vous : nous sommes sûrs d'avoir été jeunes et vous n'êtes pas sûrs de devenir vieux ; nous sommes encore là, tandis qu'aucun de vous ne peut se promettre avec certitude d'arriver où nous sommes. L'argument de Bossuet prouve trop ; si toute vie s'équivaut, puisque le nombre des années n'y fait rien, pourquoi ne pas désirer que nos enfans meurent aussitôt après leur baptême ? Mais aucun ascétisme ne va jusque-là : donc la durée de la vie est quelque chose. Que ne dira-t-on pas encore et des souvenirs qui prolongent notre vie en arrière, et des espérances de la famille qui la prolongent en avant ! Que dire aussi de la conscience d'avoir accompli une vie utile et de sentir que, même malgré l'âge, on peut encore servir à quelque chose

autour de soi ! Cette jeunesse, d'ailleurs, que nous n'avons plus, nous pouvons nous en donner encore quelque regain en l'aimant et en en jouissant chez les autres, en partageant leur ardeur, en aidant à leur développement, à leurs succès, à leurs ambitions d'avenir et de progrès, en rabattant quelquefois leur présomption, non par le ton amer et desséché du désenchantement, mais par un sourire à la Socrate, toujours accompagné d'affection. Mais, pour jouir ainsi de ces dernières heures, de ce soir d'un beau jour, il faut aimer la vie : c'est ce que nos pessimistes, chrétiens ou autres, ne savent pas, et c'est ce qui manque à leur philosophie.

Cependant, si optimiste qu'on soit, il faut bien reconnaître que la vie offre des ombres. La maladie en est une. Ici, Bossuet reprend l'avantage; il nous force au silence par la peinture de ces tristes maux, de ces désordres épouvantables qui accablent l'humanité. Il le fait avec une vérité terrible et brutale. Lisez cette peinture des salles d'hôpital qu'envieraient nos naturalistes modernes : « Entrez, messieurs, dans ces grandes salles pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine. Là, vous verrez en combien de façons la maladie se joue de nos corps; là elle étend, là elle retire, là elle tourne, là elle disloque; là elle relâche, là elle engourdit, là sur le tout, là sur la moitié; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. La maladie se joue comme il lui plaît de son corps que le péché a donné en proie à ses cruelles bizarreries. » Ailleurs, Bossuet veut peindre la terrible maladie du cancer, si mystérieuse et si sûre dans sa marche et dans sa fin : « Comment cette merveilleuse constitution, dit-il, est-elle devenue si soudainement la proie de la mort ? D'où est sorti ce venin ? En quelle partie de ce corps si bien composé était caché le foyer de cette tumeur malfaisante dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins et de l'art ? O que nous ne sommes rien ! O que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs ! Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie si la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer qu'elle se soit emparée du principe de vie, si, s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout à coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables pour achever de nous accabler ! »

Encore la maladie peut n'être qu'un passage et ramener après elle la santé; tant qu'elle dure, d'ailleurs, c'est encore la vie : souffrir, c'est vivre. Mais, quoi qu'on en ait, bonne ou mauvaise santé, longues ou courtes années, peu importe : tout finit par finir, et si belle que la comédie ait été dans tout le reste, dit Pascal, le dernier acte est toujours sanglant. C'est sur ce dernier acte que les moralistes chrétiens s'appesantissent avec le plus de complaisance; car,

pour eux, c'est dans la mort qu'est le secret de la vie; c'est là qu'ils triomphent et que la vanité de tout le reste éclate de l'aven de tous, et sans qu'aucun prétexte puisse couvrir nos illusions : « Elle viendra, cette heure dernière, elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il n'y a plus ni princesse, ni palatine : ces grands noms ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, tout fuit, tout disparaît. Ce qu'on croyait tenir échappe, semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent et ne font que les salir. »

On croit qu'à force d'avoir vécu, on meurt plus facilement. Illusion ! illusion ! « L'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir ! » Bossuet peint la mort avec autant de réalité qu'il a peint la maladie : « Voyez cette bouche ouverte, ce visage allongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains momens comme de fort loin, autant de signes prochains de la mort. Les amis se livrent à une sorte de désespoir : chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien. Enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où ; dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Cette femme demeure étourdie comme si elle était tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort. On croit à toute heure voir entrer le défunt. »

Après la mort, reste encore une dernière peinture, une dernière description, celle de ce qui succède à la mort, du cadavre, et celle de ce qui succède même au cadavre et à toute forme déterminée. Ici nous osons à peine citer ce qui est en toutes les mémoires ; mais c'est le dénouement naturel et inévitable de ce travail, c'en est le dernier mot. La philosophie de Bossuet, comme celle de Pascal est celle de la mort ; la vie est la méditation de la mort : μελέτη τοῦ θανάτου. Citons donc encore une fois cette page tant de fois citée : « La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! La voilà telle que la mort nous l'a faite ! Encore ce reste tel quel va-t-il disparaître ; cette ombre de gloire va s'évanouir... Elle descendra à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines... avec ces rois et ces princes anéantis parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places ! Mais ici, notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit que les tombeaux qui font quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui du cadavre, dit Tertullien, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui jusqu'à

ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes! »

C'est ici que, si nous restions trop fidèle à notre pensée première, c'est-à-dire à un Bossuet profane sans mélange d'élément chrétien, c'est ici, dis-je, que l'abstraction deviendrait mutilation : et pour être tout à fait vrai, il faut une autre note. Non, pour Bossuet, la mort n'est pas le dernier mot ; le cadavre n'est pas la dernière forme. La mort ne tue pas, elle délivre. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire d'être chrétien pour penser ainsi. Socrate le disait dans sa prison ; lui aussi, il croyait aller au milieu des dieux et des bienheureux, continuer les belles conversations et les nobles pensées ; seulement il ne voyait là qu'une espérance et un beau risque à courir (*εὐχρίδης*). Pour Bossuet, c'est la foi qui parle : « Je vois, je sais, je crois. » Lui-même a dû mourir comme il a peint la mort d'un de ses héros : « O mort, dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel ; ô mort, je t'en remercie ! j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. Ton secours m'était nécessaire, ô mort, pour arracher jusqu'à la racine de mes appétits sensuels ; tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage. Tu ne détruis pas, tu achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime ! »

Si le plus grand espoir de Bossuet a été de se réunir à celui qu'il aime, c'est-à-dire au Sauveur, rien ne lui eût été plus fâcheux que l'artifice profane que nous avons employé avec lui et qui consistait précisément à le séparer momentanément du Sauveur pour le rendre plus sympathique aux lecteurs incrédules ou indifférens ; mais, nous l'avons dit, ce n'est là qu'un jeu de rhétorique, comme mode pour l'exposition, mais qui, pris à la lettre, altérerait la grande figure de Bossuet. Il est ce qu'il est ; mais son originalité dans l'histoire des lettres est d'être ce qu'il est, à savoir un prêtre, et le plus grand des prêtres. Dans nos littératures classiques, grecque ou romaine, il n'est pas trace d'un prêtre écrivain, d'un prêtre éloquent, d'un prêtre philosophe ou moraliste. Le bon Plutarque, comme on l'appelle, était bien prêtre, mais un prêtre qui ressemble plus à Charron et à Gassendi qu'à Bossuet. Dans les littératures protestantes, anglaise ou allemande, nous ne trouvons qu'un nom qui puisse balancer le nom de Bossuet : c'est celui de Luther ; mais Luther est un révolté. Est-ce comme prêtre, n'est-ce pas plutôt comme émancipateur qu'il a été grand et puissant ? Les pères de l'église, considérés comme théologiens, sont sans doute plus grands que Bossuet, puisqu'ils ont fait et constitué le dogme et qu'il n'a fait que les suivre ; mais comme écrivains, malgré les fragmens de

génie qu'on a pu extraire de leurs écrits, aucun, sauf un seul, saint Augustin, ne se recommande par des chefs-d'œuvre et par des ouvrages d'ensemble qui puissent soutenir la comparaison avec ceux de Bossuet. Quant à saint Augustin, il est en effet le seul nom digne d'être mis en balance avec Bossuet, et comme prêtre et comme écrivain. En un sens même, saint Augustin est plus original que Bossuet. La subtilité de son esprit, son éducation païenne, les passions de sa jeunesse, le coup de foudre de sa conversion, tout cela fait de lui un personnage plus compliqué, plus hardi, plus inventif que Bossuet, qui n'a jamais connu que l'autorité, soit pour y obéir, soit pour l'imposer aux autres. Chez Bossuet, l'ombre d'un trouble ne paraît pas avoir jamais pénétré ni dans son esprit ni dans son cœur; et certains aspects de la vie lui sont restés étrangers. En revanche, saint Augustin a le malheur d'appartenir à une littérature et à une langue de décadence; il était d'un de ces temps dans l'histoire où l'on ne fait plus de chefs-d'œuvre. Le controversiste l'a emporté chez lui sur l'artiste : son éloquence africaine est restée abrupte, subtile, pleine de force, mais sans cette simplicité et cette largeur que Bossuet a su trouver dans les Écritures en les mariant, dans son admiration et dans ses lectures, avec l'éducation classique. Si les *Confessions*, dans les dix premiers livres, sont une œuvre incomparable, rien, dans les autres œuvres de saint Augustin, ne peut être égalé aux chefs-d'œuvre de Bossuet. Il reste donc comme le seul qui ait uni à la fois, et dans la perfection, le génie littéraire et l'autorité du sacerdoce, le style et la doctrine, l'imagination et la foi. Il est et il demeurera le plus haut et le plus achevé modèle de l'éloquence chrétienne : c'est pour terminer par ce lieu-commun que nous avons cru devoir passer par une sorte de paradoxe et présenter pendant quelques instans, pour le mettre au goût du jour, un Bossuet laïcisé.

PAUL JANET.

---

UN

# HISTORIEN DE L'ART FLAMAND

AU COMMENCEMENT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

CAREL VAN MANDER ET SON *LIVRE DES PEINTRES*.

---

*Le Livre des Peintres* de Carel van Mander, traduction accompagnée de notes et de commentaires, par M. H. Hymans, conservateur des estampes à la Bibliothèque royale de Bruxelles, 2 vol. in-4<sup>e</sup>, enrichis de portraits. Paris, librairie de l'Art, 1884-1885.

Carel van Mander est pour l'histoire de l'art flamand, jusqu'au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, le guide le plus sûr, et cependant jusqu'ici aucune traduction française n'avait encore été donnée de son *Livre des Peintres*. Le savant conservateur de la Bibliothèque royale de Belgique a donc rendu à la critique un service signalé, non seulement en publiant cette traduction, mais en contrôlant avec un soin minutieux toutes les assertions de van Mander et en les complétant par les renseignemens nouveaux que les travaux de ses prédécesseurs et les siens propres lui ont permis d'y ajouter. La situation, les aptitudes et les publications antérieures de M. Hymans l'avaient préparé à cette tâche. Il s'y est appliqué sans épargner ni son temps, ni ses peines, amassant peu à peu dans les musées, les bibliothèques et les archives de l'Europe les élémens de l'édition qu'il nous donne aujourd'hui. Offrant ainsi l'état actuel de toutes les

questions, cette édition forme un répertoire unique d'informations qu'il faudrait chercher éparées dans un grand nombre de livres auxquels elle dispense de recourir, puisqu'elle supplée à tous. Les deux volumes que comprend l'ouvrage ont été publiés avec un luxe sévère et de bon goût qui répond à son caractère et à son mérite. Peut-être même est-il permis de trouver que l'éditeur a trop bien fait les choses. Le format choisi par lui comporte, il est vrai, la reproduction en fac-similé de gravures ou de portraits anciens qui accompagnent utilement les biographies du vieux chroniqueur; mais ce format assez encombrant n'est ni très commode, ni très maniable pour un livre qu'on doit consulter souvent. Il n'est que juste d'ajouter, après cette légère critique, que ce livre est désormais indispensable à tous ceux qui veulent étudier de près l'art flamand et qu'avec la table des matières, un index méthodique leur permet de trouver aussitôt tous les renseignemens dont ils ont besoin.

En appelant aujourd'hui l'attention de nos lecteurs sur le *Livre des Peintres*, nous essaierons de montrer, après une courte biographie de son auteur, quel degré de confiance il convient d'accorder aux témoignages qu'il nous a laissés. Puis, à l'aide des indications puisées dans ses notices et dans quelques autres publications récentes, nous étudierons, non-seulement la façon de vivre des artistes à cette époque et les relations qui s'étaient établies entre eux, mais les tendances fort diverses qui commençaient à se manifester dans leurs goûts et leurs aspirations. Il y a là un chapitre curieux de l'histoire de la peinture dans les Pays-Bas, au moment même où la séparation entre l'école flamande et l'école hollandaise allait se produire, et nous nous sommes proposé de déterminer avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici les causes et les circonstances qui ont pu amener cette séparation.

## I.

Les informations que nous possédons sur van Mander, nous les devons, pour la plupart, à la notice placée en tête de la seconde édition de son *Livre des Peintres* (1), notice attribuée à son frère cadet, Adam. Les détails contenus dans cette courte biographie concernent particulièrement l'enfance et la fin de la vie du peintre; ils sont moins explicites en ce qui touche à la période intermédiaire.

Né au mois de mai 1548, à Meulenbeck, petit bourg de Flandre,

(1) Cette édition parut douze ans après la mort de van Mander, en 1618.

entre Bruges et Courtrai, Carel van Mander appartenait à une famille ancienne et aisée, qui ne négligea rien pour son éducation. De bonne heure, l'enfant avait montré les goûts entre lesquels son existence allait être partagée : celui de l'art et celui des lettres. Comme tout gamin qui doit devenir peintre, il n'avait pas manqué de couvrir de croquis les marges de ses cahiers d'écolier. L'humour malicieuse, qu'il conserva toute sa vie, perceait déjà dans les épigrammes et les charges plus ou moins plaisantes dont les domestiques de sa famille furent les premières victimes. Ses parens n'entravèrent en rien sa vocation précoce et, après avoir appris le latin et le français à Thielt, puis à Gand, il était entré dans cette dernière ville à l'atelier de Lucas de Heere, un des artistes le plus en vue à cette époque. L'exemple de ce maître devait encourager la double vocation de l'enfant. De Heere était à la fois un peintre et un lettré. Ses parens avaient eux-mêmes pratiqué les arts : son père était sculpteur et van Mander vante la perfection que sa mère avait acquise comme miniaturiste. Il avait lui-même beaucoup voyagé, en Angleterre, en France, où il retrouvait, à Fontainebleau, plusieurs de ses compatriotes occupés à décorer cette résidence, et la reine Catherine de Médicis l'avait même chargé de quelques travaux. C'était un homme bien élevé, spirituel, connu pour la piquante vivacité de ses reparties. Son talent de portraitiste était apprécié par les riches amateurs et même par les souverains ; mais ainsi que la plupart des artistes de son temps, il ne croyait pas déchoir en travaillant pour les industriels qui lui faisaient des commandes, et il fournissait aux peintres verriers des cartons pour les vitraux, et aux imprimeurs des dessins destinés à la gravure. Poète, il avait publié plusieurs compositions en vers, réunies sous le titre de *Verger des poèmes*, et c'est dans ce recueil que figure la pièce assez connue dans laquelle il célèbre les louanges de *l'Adoration de l'Agneau*, l'ouvrage des frères van Eyck. Malgré l'admiration qu'il y professe pour la poésie un peu mystique de ce chef-d'œuvre, Lucas de Heere se sentait porté vers les idées nouvelles ; il embrassait la réforme et, à la suite de la publication faite par lui, en 1568, d'une traduction des Psaumes de Marot et de Théodore de Bèze, il avait été banni de sa ville natale et s'était expatrié. Après un court séjour à Middelbourg, en Hollande, il se réfugiait à Paris, où l'on croit qu'il mourut en 1584.

Bien qu'il n'eût passé qu'un an dans l'atelier de Lucas de Heere, van Mander conserva toujours pour lui une grande affection, et les souvenirs qu'il se plaisait à lui envoyer attestent la reconnaissance qu'il lui avait vouée. Il semble, d'ailleurs, qu'il se soit appliqué à calquer sa vie sur celle de son maître. Comme lui, il devait adop-

ter la religion réformée et continuer, avec plus de suite, une tâche que Lucas de Heere avait également entreprise, celle de réunir sur les artistes flamands, ses prédécesseurs ou ses contemporains, tous les renseignements qu'il pouvait se procurer. Obligé de chercher d'autres leçons, van Mander était devenu l'élève de Pierre Vlérick, à Courtrai d'abord, puis à Tournai, où, faute de pouvoir vivre de son art, celui-ci avait dû s'établir avec sa famille. La vie dans cette dernière ville n'était pas beaucoup plus facile, et les occasions d'exercer et d'accroître son talent n'y étaient ni nombreuses, ni surtout bien profitables : comme le dit van Mander, en parlant de ce changement : « ce n'était que passer d'enfer en purgatoire. » Vlérick, en effet, n'était pas au bout de ses peines, et les troubles, les violences auxquelles la contrée qu'il habitait allait être livrée l'exposèrent par la suite à de nouvelles mésaventures. Aussi eût-il volontiers dissuadé son élève de continuer une carrière qui lui avait valu tant de misères. Vlérick, cependant, avait, ainsi que Lucas de Heere, voyagé en Italie, à Rome, à Venise, où, paraît-il, il était un moment tenté de se fixer avec la possibilité d'y épouser la fille du Tintoret. C'est avec enthousiasme qu'il parlait de ce maître, de Titien, de Véronèse, dont il avait pu admirer les beaux ouvrages. Aussi, excités par ses récits, les jeunes gens qui fréquentaient son atelier n'avaient-ils qu'un désir, celui d'aller passer quelques années au-delà des monts, afin d'y compléter leur éducation.

Rentré un an après dans sa ville natale, van Mander y était resté abandonné à lui-même. Meulenbeck était un milieu bien modeste pour suffire à une activité telle que la sienne, et il aurait pu, d'ailleurs, y employer son temps d'une manière plus profitable à son art. Peut-être aussi sa famille était-elle, à ce moment, peu disposée à le voir persévérer dans une carrière aussi chanceuse. Ses frères s'occupaient de commerce, et lui-même, négligeant un peu la peinture, consacrait à la poésie la plus grande partie de ses journées. Il écrivait des vers que les chambres de rhétorique de la contrée couronnaient dans leurs concours ; il remportait des prix de déclamation ou composait des pièces dont il peignait lui-même les décors, et dont la représentation était parfois accompagnée de plaisanteries d'un goût assez douteux, comme ce *Déluge* au cours duquel il fit pleuvoir sur les spectateurs une véritable averse. Cependant, malgré l'incertitude des temps, — à la suite des persécutions religieuses, on était alors à la veille des luttes les plus sanglantes entre l'Espagne et les Pays-Bas, — le jeune homme avait obtenu de sa famille la permission de partir pour l'Italie (1570). Les détails nous manquent sur ce voyage qui devait exercer une influence considérable sur l'esprit et le talent de van Mander. Il avait pu voir de

près les principaux artistes de son pays fixés alors dans la péninsule ; mais, sage et rangé comme il l'était, il avait su résister aux exemples de désordre et d'ivrognerie que donnaient alors quelques-uns de ses compatriotes. On sait aussi qu'il s'était lié familièrement avec B. Spranger, fort considéré à cette époque, et qu'il avait été associé par celui-ci aux importants travaux de décoration que lui confiait l'empereur Rodolphe II.

Après un court séjour à Rome, van Mander était de nouveau revenu à Meulenbeck, où ses concitoyens fêtaient son retour, en 1575. Il se mariait presque aussitôt, mais au lieu du calme auquel il aspirait afin de se consacrer tout entier à son art, il allait trouver sa patrie en proie à la guerre et désolée par les bandes qui parcouraient le pays. Un jour lui-même était obligé de quitter avec les siens la maison paternelle qu'on pillait devant ses yeux. Échappé à grand-peine à la mort, il profite fort à propos de son talent de comédien pour se mêler à ces pillards, en feignant d'être des leurs ; puis, soutenant jusqu'au bout son rôle, avec autant d'habileté que d'audace, il se fait adjuger une portion du butin et sauve ainsi quelques épaves du bien de ses parens. Alors commence pour lui une vie nomade, agitée et absolument stérile pour son talent. A peine est-il installé à Courtrai où, à force de travail, il cherche à faire vivre toute sa famille, qu'il doit, en 1581, quitter cette ville, après y avoir vu mourir de la peste sa sœur, son beau-frère et leurs enfans. En se rendant à Bruges (1582), il est de nouveau assailli par des maraudeurs. Dévalisé, laissé presque nu, il s'abandonnait à son désespoir quand il apprend que sa femme est parvenue à cacher aux voleurs, qui l'avaient également dépouillée, une pièce d'or adroitement dissimulée dans ses vêtemens. Van Mander reprend aussitôt courage à la vue de cette aubaine inespérée et, avec sa bonne humeur habituelle, il reconforte les siens et parvient même à les dérider par ses plaisanteries et ses gambades.

Mais l'artiste n'était pas au bout de ses épreuves et son séjour à Bruges ne devait pas être de longue durée. Cette ville était alors bien déchue de son ancienne splendeur. La translation à Anvers du comptoir de la Hanse et l'ensablement de la Suène avaient porté à son commerce un coup mortel. De 1567 à 1584, les sanglantes péripéties de la lutte religieuse achevaient de consommer sa ruine. Tour à tour opprimée par les catholiques et les protestans qui profitaient les uns et les autres de leurs triomphes momentanés pour proscrire, et même massacrer leurs adversaires, elle avait perdu une grande partie de sa population. La contrée avoisinante elle-même était cruellement ravagée par les troupes espagnoles, qui, refoulées de la Hollande, s'étaient rejetées sur le Brabant et sur la Flandre. Grâce à leur héroïque résistance, les Provinces-Unies

venaient, au contraire, de conquérir une sécurité relative, suivie même bientôt d'un prodigieux développement de la richesse publique. Imitant l'exemple que lui donnaient un grand nombre de ses compatriotes, van Mander se décidait, en 1583, à s'embarquer pour Harlem. Cette vaillante cité, après les prodiges de courage et d'opiniâtreté patriotiques par lesquels elle s'était signalée pendant un siège long et sanglant, avait pris depuis quelques années un rapide accroissement. Cinq ou six cents familles de réfugiés, la partie la plus vivace de la population méridionale, attirées par l'accueil hospitalier qui leur était assuré, s'y étaient déjà établies (1). Van Mander, en s'y fixant, allait enfin trouver la tranquillité qui lui avait jusque-là fait défaut. Il arrivait à Harlem précédé par sa réputation et il y acquérait bien vite une considération que son talent, son caractère et la dignité de sa vie ne firent qu'augmenter avec le temps. Deux artistes plus jeunes que lui, mais déjà célèbres, Henri Goltzius et Corneille Cornelissen, s'étaient empressés de l'accueillir et de nouer avec lui des relations affectueuses. Les détails nombreux que van Mander nous donne sur leur vie, les éloges chaleureux qu'il fait de leurs œuvres, nous montrent l'étroite amitié qui bientôt les avait unis entre eux.

Les deux jeunes gens se sentaient attirés vers van Mander non seulement par sa célébrité, mais surtout par la nature de son talent. Il connaissait l'Italie, il avait vu les chefs-d'œuvre de ses maîtres et pouvait à la fois leur parler d'eux et les initier à leur manière ; c'était là une séduction irrésistible à ce moment pour la plupart des artistes des Flandres. Goltzius et Cornelissen se réunirent donc au nouveau-venu et, pour mieux profiter de ses conseils et des enseignemens qu'il avait recueillis en Italie, ils ouvrirent avec lui un atelier dans lequel ils faisaient poser les plus beaux modèles vivans et copier les plus beaux antiques que l'on eût dans le pays. Mais ces études, si fructueuses quand elles sont faites avec sincérité, étaient faussées par le parti-pris et les étranges préoccupations de style qu'y apportait van Mander. Ainsi que le remarque M. Hymans, il est permis de penser que, loin d'avoir été profitable à ses compagnons d'atelier, son influence devait leur être funeste. Renonçant aux sujets que jusqu'alors il avait traités et dans lesquels il s'était montré le continuateur de Pierre Aertsen, son maître, Cornelissen aborda désormais des scènes compliquées, empruntées aux livres sacrés ou à la fable, et dans lesquelles il cherchait surtout à introduire des corps nus. L'abus de ces figures nues, le peu de goût avec lequel elles sont groupées, l'absence complète de natu-

(1) Plus tard, sous Louis XIV, après la révocation de l'édit de Nantes, Harlem devait aussi recevoir un grand nombre de protestans venus de France, et il y existe encore aujourd'hui beaucoup de familles qui descendent de ces Français réfugiés.

rel, déparent ses œuvres sans caractère et qui peuvent être comptées parmi les plus fades productions du genre académique. Goltzius, de son côté, non-seulement s'appliquait de son mieux à reproduire par la gravure les tableaux ou les dessins des maîtres les plus maniérés, mais il cherchait à les imiter dans ses propres compositions. Celles qui sont datées de cette époque peuvent être comparées pour le mauvais goût et l'affectation aux pires ouvrages de B. Spranger, un des maîtres que van Mander estimait le plus. Mais Goltzius ne devait pas se borner à ces malencontreuses imitations. A l'exemple de van Mander, il conçut bientôt un tel désir d'aller lui-même en Italie que, ne pouvant, à cause de son mariage, le réaliser, il tomba dans une insurmontable mélancolie et sa santé s'altéra peu à peu, au point que les médecins jugèrent sa situation désespérée. Malgré la faiblesse extrême à laquelle il se trouvait réduit, il ne renonça pas à son projet et se mit en route pour ce voyage, qu'il effectua sans encombre.

Mais si le goût faisait également défaut aux trois amis, ils se sentaient un même amour de l'art, et la jalousie n'avait sur eux aucune prise. C'est sans doute à ses deux compagnons que van Mander avait dû de se lier avec les amateurs les plus célèbres de la contrée. Bientôt son savoir et son affabilité rendirent plus intimes les relations qu'il avait nouées avec ses nouveaux patrons, et leurs noms reviennent souvent sous sa plume. Dès le début, l'un d'eux, Jacques Rauwaert, lui commandait plusieurs grisailles : un *Déluge*, douze épisodes de *la Passion* et une *Kermesse villageoise*. Melchior Wyntgis de Middelbourg, Jacques Razet et Barthélemy Ferreris lui achetèrent également de nombreux ouvrages. Van Mander acceptait d'ailleurs toutes les tâches. Doué d'une habileté très réelle et d'une grande souplesse de talent, il passait sans difficulté d'un travail à un autre, dessinant des illustrations pour les imprimeurs et des cartons pour les fabricans de tapisseries ou pour les verriers.

Un écusson orné de figures, de tritons et d'attributs marins qui se trouve au musée municipal de Harlem (n° 129), — où il encadre une inscription destinée à rappeler le don d'une mâchoire de baleine, fait en 1595 par Jean Linschoten à sa ville natale, — témoigne par son élégante disposition des qualités décoratives que possédait l'artiste. Ses tableaux d'ailleurs sont très rares, et M. Hymans, qui a essayé d'en dresser la liste complète, n'arrive à en citer qu'un très petit nombre dont l'authenticité soit certaine. Un *Martyre de sainte Catherine*, peint pour l'église Saint-Martin de Courtrai, qui n'en a conservé que le panneau central signé et daté de 1582, par conséquent des derniers temps de son séjour dans cette ville; l'*Ecce homo* de l'hôpital d'Ypres, exécuté d'après une composition gravée en 1572 par Corneille Cort; une *Nativité*, qui se trouve au musée

épiscopal de Harlem, et deux ou trois autres toiles, forment le total des peintures qui peuvent avec quelque sûreté être attribuées à van Mander. Malgré un certain éclat de coloris et la facilité de la composition, tous ces tableaux sont assez médiocres. Cependant ces œuvres bâtarde, bizarres et maniérées, maintenant si dédaignées, répondaient au goût qui régnait alors; elles étaient très appréciées des amateurs.

Instruit, modeste et courtois, van Mander se voyait d'ailleurs recherché de tous pour la sûreté de son commerce et le charme de sa conversation. A force d'ordre, il était parvenu à élever honorablement une famille très nombreuse, car à sa mort, après avoir perdu trois enfans, il en avait encore sept vivans (1). Peut-être même avait-il acquis quelque aisance, car vers la fin de sa vie, il s'était établi au château de Sevenberghen, situé entre Harlem et Alkmaar. Mais peu de temps après, nous le retrouvons à Amsterdam où, après une courte et douloureuse maladie dont il supporta bravement les souffrances, il mourut le 11 septembre 1606. Les derniers honneurs lui étaient rendus par une nombreuse assistance; la couronne de lauriers dont sa tête était ceinte, les élégies, les pièces de vers dont cette mort fut l'occasion, les regrets unanimes qu'il laissait parmi ses proches et ses amis qui l'avaient pieusement assisté pendant son agonie, sont autant de témoignages de la considération dont jouissait van Mander et que son caractère aussi bien que son talent lui avaient méritée.

## II.

Les rares tableaux de van Mander qui nous ont été conservés n'auraient pas suffi à recommander son nom à la postérité; ses écrits devaient plus efficacement plaider sa cause auprès d'elle. La pratique de son art n'avait pas absorbé toute son activité. Nous savons que de bonne heure les lettres avaient tenu une place dans son existence. Avec l'âge, cette place était devenue de plus en plus considérable. C'est dans sa retraite au château de Sevenberghen que van Mander commença à rédiger les ouvrages qu'il nous a laissés. Parvenu à la maturité de sa vie, il trouvait parmi les amateurs dont la sympathie lui était acquise l'occasion de conversations fréquentes sur les sujets qui l'intéressaient le plus. Sans doute ceux-ci l'avaient pressé de communiquer au public les idées dont ils avaient été les

(1) L'aîné de ses fils, qui porta le même prénom que son père, et qui fut peintre comme lui, est connu par les cartons de tapisserie qu'il fit d'abord pour Spierinx et pour la fabrique que celui-ci dirigeait à Delft. Plus tard, il était allé à Copenhague, où des commandes importantes du roi Christian IV l'avaient attiré, et où son fils se fixait après sa mort et laissait lui-même une famille qui y vivait encore à la fin du siècle dernier.

premiers confidens. C'est à eux, en effet, qu'il dédie les ouvrages à la rédaction desquels il s'était mis avec une ardeur telle qu'un intervalle de deux années suffit à leur publication. Coup sur coup, en effet, la *Théorie de la peinture*, suivie bientôt d'une *Histoire des Peintres de l'antiquité* et de la *Vie des Peintres italiens*, paraissent en 1603. Dès le commencement de 1604, une *Explication des Métamorphoses d'Ovide* et une *Explication des allégories* leur succèdent, et le succès de ces deux livres nous montre assez les préoccupations qui régnaient alors parmi les artistes, les sujets qui les attiraient de préférence et que goûtaient le plus leurs contemporains. Enfin, le 28 juillet de cette même année 1604, le *Livre des Peintres* venait clore la liste des productions littéraires de van Mander. Nous ne nous arrêterons qu'à ce seul ouvrage, qui nous fournira, au surplus, l'occasion de retrouver dans les réflexions qui l'accompagnent la plupart des idées que son auteur avait déjà émises dans ses écrits précédens.

En se proposant de retracer la biographie des artistes flamands, van Mander n'abordait pas une entreprise tout à fait nouvelle, et nous indiquerons brièvement ici les sources auxquelles il a pu puiser. Les premières informations qui nous aient été données touchant quelques-uns de ces artistes, nous les devons à un de leurs compatriotes. Marc van Vaernewyck, né à Gand, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, avec le goût de l'histoire avait aussi celui des voyages. Notant avec une sincérité extrême tout ce qui le frappait sur son passage, le chroniqueur, dans un de ses ouvrages, qui pour la première fois avait paru en 1565, parle avec quelques détails des artistes et des œuvres d'art les plus remarquables qu'il a pu connaître (1). Après lui, c'est chez un auteur italien que nous trouvons des indications un peu plus précises sur ce sujet. Louis Guichardin, qui nous les fournit, avait vu le jour à Florence en 1523, et il était le neveu de François Guichardin, le célèbre historien de Florence. « Messire Loys, » comme l'appelle son traducteur français Belleforêt, avait voyagé à travers l'Europe et s'était pendant longtemps arrêté à Anvers, où tout d'abord il avait su gagner les bonnes grâces du duc d'Albe. Mais, à la suite de quelques légères critiques qu'il s'était permises contre la politique du terrible lieutenant de Philippe II, il avait été emprisonné dans cette ville et n'avait dû sa liberté qu'à l'intervention du grand-duc de Toscane, son souverain. Il connaissait bien les Pays-Bas, dont il avait visité et décrit toutes les villes. La relation qu'il nous a laissée de son voyage contient de précieux détails, non-seulement sur l'administration, le commerce et les productions de cette contrée, mais sur les familles et les person-

(1) *Die Historie van Belgis*, in-4°; Gand, 1565.

nages les plus célèbres qui l'habitaient, notamment sur les peintres si nombreux alors, que de là « on voyait se disperser des maîtres et ouvriers parfaits » par toute l'Europe « et jusqu'en Moscovie. »

Les peintres flamands étaient, en effet, depuis longtemps renommés et jouissaient d'une grande réputation même en Italie. Bien qu'il n'eût qu'une médiocre estime pour l'art du Nord et surtout pour son architecture, qu'il trouve « pleine de désordre et de confusion, » Vasari ne put se dispenser de leur faire une place dans la seconde édition de ses *Vies des Peintres* (1568). Les renseignements assez sommaires et assez erronés qu'il nous donne sur leur compte, il les avait empruntés en partie à la relation de Guichardin, en partie aussi aux notes qu'un lettré de Bruges lui avait communiquées sur les artistes de son pays. Dominique Lampsonius, ce correspondant de Vasari, quoiqu'il exerçât les fonctions de secrétaire des princes-évêques de Liège, avait conservé un goût très vif pour la peinture, à laquelle il s'était livré pendant sa jeunesse. C'était un admirateur enthousiaste des van Eyck et de Rogier van der Weyden et l'on rapporte qu'occupé à rédiger des traités diplomatiques dans une des salles de l'hôtel de ville de Bruxelles où se trouvaient exposées des œuvres de ce dernier artiste, il s'interrompait parfois dans son travail pour s'écrier : « O Rogier, quel maître tu étais ! » Lampsonius faisait aussi des vers, et il avait composé pour un recueil contenant vingt-trois portraits des peintres flamands les plus célèbres, gravés par Jean Wierix, de courtes notices en vers latins dans lesquelles il s'était appliqué à caractériser de son mieux le talent de chacun d'eux. Mais ces devises ne sauraient constituer, on le comprend, un répertoire d'informations bien précises, ni bien détaillées ; suivant la mode du temps, l'auteur y cède un peu trop souvent à la tentation de faire paraître son habileté de versificateur et l'ingéniosité raffinée de son esprit (1).

Bien qu'elles fussent également rédigées en vers, les notions qu'un contemporain de Lampsonius, Lucas de Heere, avait consacrées aux peintres flamands contenaient sans doute sur eux des renseignements un peu plus abondants, à en juger du moins, d'après ceux que contient touchant les van Eyck son poème de *l'Adoration de l'Agneau*, qui nous a été conservé. Malheureusement, le manuscrit de Lucas de Heere n'a pas été publié (2), et van Mander, qui, nous

(1) Ce recueil, intitulé : *Elogia in effigies pictorum celebrium Germaniæ inferioris*, fut publié en 1572, à Anvers, par la veuve de l'éditeur Jérôme Cock, après la mort de celui-ci. Plus tard, le graveur Henri Hondius fit paraître un autre recueil plus complet (*Amstelodami, J. Jansson, 1618*), où d'autres portraits furent ajoutés à ceux de cette première publication, mais dont les gravures sont loin d'avoir la même valeur.

(2) Suivant M. Hymans, ce manuscrit fut, en 1824, retiré d'une vente faite à Gand, et dans laquelle il devait figurer ; on n'a pu depuis en retrouver la trace.

l'avons dit, fut élève de ce peintre, regrette de n'avoir pu le consulter. Il est probable cependant qu'à défaut du manuscrit lui-même, il a eu entre les mains les notes qui avaient servi à sa rédaction et qu'il en a largement profité.

Quoi qu'il en soit, et si précieux qu'aient été pour lui ces premiers essais de biographie, il est permis de dire que le travail de van Mander est bien autrement suivi et complet. Dès qu'il en eut formé le projet, notre auteur ne négligea rien pour s'en tirer à son honneur. Mieux que personne il était préparé à cette tâche, et les troubles de cette époque, les incertitudes mêmes de sa vie contribuèrent à favoriser l'accomplissement de son dessein. Les années qu'il avait passées en Italie, ses séjours à Bâle, à Nuremberg, les émigrations successives auxquelles il dut se résoudre lui permirent de rencontrer sur sa route, — à Tournai, à Gand, à Courtrai, à Bruges et enfin à Harlem, — une foule d'artistes ou d'amateurs avec lesquels, grâce à son humeur sociable, il entraît bien vite en intimes relations. Une fois son entreprise arrêtée dans son esprit, van Mander mit à profit toutes les occasions qui se présentèrent à lui. Il questionnait ses confrères, recueillait d'eux ou sur eux tout ce qu'il pouvait; il notait avec soin ce qu'il apprenait, ce qu'il voyait. Sans se rebuter jamais, il suivait toutes les pistes. Mais, loin de s'exagérer l'importance des informations qu'il a pu ainsi réunir, van Mander estime que c'est là peu de chose; cependant il pense qu'on lui pardonnerait de grand cœur le mince produit de ses recherches si l'on savait la peine qu'il s'est donnée. Bien des fois, en effet, soit insouciance, soit scrupules exagérés ou même défiance, ceux auxquels il s'était adressé n'avaient pas répondu à ses appels réitérés. Il s'irrite quand la négligence ou les refus formels qui lui sont opposés l'ont convaincu de l'inutilité de ses tentatives. Il tient alors à dégager sa responsabilité et se défend de vues intéressées. Le travail qu'il s'est imposé « a pour mobile unique l'amour de l'art et nullement la soif du lucre. » Aussi s'étonne-t-il que les parens ou les amis qu'il a vainement sollicités ne consentent pas à faire quelque chose pour l'honneur de leur ville ou de leur pays. Il dénonce à l'opinion publique et cherche à tourner en ridicule, en jouant sur son nom, un certain docteur Iselin de Bâle, qui lui a refusé communication d'un travail sur Holbein. Avec une amertume pareille, il se plaint que les enfans d'Antonio Moro n'aient voulu lui transmettre aucun renseignement, bien qu'il se soit « adressé à eux de la manière la plus courtoise; il semble qu'ils n'aient aucun souci de la mémoire de leur père. » Sa sincérité d'ailleurs est entière; il confesse ses doutes, lorsqu'il en a, et jamais il n'avance un fait dont il ne soit certain. Quand la mort le surprit, il était occupé à revoir son livre; il avait à cœur de le compléter et d'en corriger les erreurs.

Ces scrupules de véracité redoublent lorsque van Mander aborde la biographie des artistes ses contemporains. Il sent que sa tâche devient alors plus difficile et proteste de son désir d'être vrai et modéré dans les jugemens qu'il porte sur « les hommes et sur les œuvres. » Aussi est-ce là, on le comprend, la partie la plus intéressante de son livre. Sans doute il a pu ajouter aux indications que lui avaient transmises ses devanciers, notamment pour ce qui concerne Holbein, Albert Dürer et même les peintres de l'école primitive; mais les renseignemens qu'il nous donne sur les artistes qu'il a personnellement connus sont bien autrement abondans et précis. Tous les historiens qui viendront après lui ne feront guère que le copier et le plus souvent leurs additions seront sujettes à caution. Aussi, à l'encontre de ceux-ci, une critique sévère n'a pu que confirmer la plupart de ses témoignages et prouver que, sur quelques-uns des points où l'on avait cru devoir s'écarter de lui, il n'était pas en défaut.

Van Mander s'applique donc de tous ses efforts à une impartialité absolue. Il est difficile de suprendre dans ses jugemens la moindre trace de ces préventions personnelles auxquelles cèdent trop souvent les artistes qui s'occupent de critique et, après une vie comme la sienne, cette liberté d'esprit est particulièrement méritoire. Ce Flamand, que le malheur des temps a forcé de s'exiler, n'est injuste ni pour ses anciens, ni pour ses nouveaux compatriotes. Dans les appréciations qu'il fait de leurs œuvres, il ne laisse rien percer non plus de ses convictions religieuses. Bien qu'il soit devenu protestant, il s'élève avec indignation contre le pillage des églises catholiques; il déplore éloquemment les actes de vandalisme dont il a été témoin et la perte de tant de chefs-d'œuvre disparus « dans l'épouvantable cataclysme de la destruction des images. » Noble de naissance, ce n'est pas lui qui considérerait comme indigne d'un homme bien né une profession à laquelle il a dû de faire vivre et de soutenir les siens. Nous le voyons signaler comme un travers méprisable la conduite de ce jeune seigneur qui, portraitiste habile, « ne consentit jamais cependant à faire sa pièce de maîtrise pour ne pas figurer parmi les peintres de profession, croyant par là déroger à la noblesse de sa race. » Van Mander est, au contraire, pénétré de la dignité de son art; il trouve l'occasion bonne pour rappeler la considération dont cet art jouissait dans l'antiquité et cite l'exemple « de la noble famille des Fabiens, qui aimaient à se glorifier du nom de peintres. » Son amour de la tranquillité, de la paix, qu'il n'avait guère connues pendant sa vie, est d'accord avec son orgueil de peintre pour lui persuader que, dans la société, les artistes sont les égaux des plus grands. Il rapporte avec complaisance tous les traits qu'il a pu recueillir dans l'antiquité et de son temps relativement aux honneurs

qui leur ont été rendus par les princes, et il se refuse à accepter la prétendue supériorité des grands capitaines, « ces destructeurs d'hommes auxquels l'histoire réserve cependant la plus belle place. »

Dans son désir de voir ses confrères honorés, van Mander songe à les prémunir contre toutes les fausses séductions qui peuvent compromettre leur réputation ou leur talent et il ne leur épargne pas les conseils. Il leur dénonce les dangers de toute sorte qui les attendent en Italie, sur les grands chemins, dans les auberges. Sans jamais se plaindre de sa propre destinée, il ne voudrait pas leur voir contracter ces unions prématurées, qui trop souvent ont empêché les organisations les plus remarquables d'atteindre leur complet développement. Il désire, au contraire, qu'un peintre conserve son indépendance, et blâme « comme inconsidérés ceux qu'un amour excessif du lieu natal, voire même un attachement exagéré pour leurs parens, voue pour jamais à la misère; ceux qui se marient trop tôt sont de bonne heure chargés de famille et ne peuvent être d'aucun secours à leurs amis, à leurs proches ni, pour ainsi dire, à eux-mêmes. » Il souhaiterait surtout pouvoir les préserver de ces liaisons dont l'issue ne peut que leur être fatale, et, à propos d'Hubert Goltzius (1), qui avait en secondes noces épousé une femme d'une condition plus que médiocre, il déplore l'illusion, « si commune aux hommes sages et intelligens, qui espèrent pouvoir, par leurs raisonnemens, l'éducation et l'exemple, détacher de leurs fâcheux penchans les femmes par lesquelles ils se sont laissé abuser. » Enfin, avisé et prudent, il ne voudrait ni contrister ni froisser ceux de ses confrères dont il a pu omettre les noms. S'ils méritaient d'être cités, il compte que les progrès de leur talent forceront la renommée et leur acquerront la célébrité. Que si, au contraire, il a vanté quelqu'un de ses confrères au-delà de ses mérites, il pense que ces louanges seront pour lui un stimulant à s'en rendre digne.

Quelle que soit, en fait d'art, l'impartialité de van Mander, il a évidemment ses préférences. Pour lui, l'Italie est vraiment la maîtresse des arts et l'admiration qu'elle lui inspire perce à chaque instant; à diverses reprises, il loue ceux qui ont introduit dans les Pays-Bas, « pure et sans mélange, la véritable manière italienne. » Mais ses prédilections ne lui ferment pas les yeux sur les mérites des peintres de son pays. Il supporte difficilement les critiques faites par Vasari et il craint qu'une hostilité préconçue envers les étrangers ne lui dicte ses appréciations. Aussi les défend-il contre lui en maintes circonstances, et il est heureux de constater que Mytens, un de ses confrères, a su par son talent « rendre les Italiens un peu plus réservés dans leurs propos en ce qui concerne l'infériorité des

(1) Le peintre archéologue, cousin germain d'Henri Goltzius, le célèbre graveur.

Flamands pour la représentation de la figure humaine. Il leur a fourni, ajoute-t-il plaisamment, de fréquentes occasions de se taire ou de parler de nous sur un ton moins dédaigneux. »

Tout académique et italianisant qu'il soit, il comprend et il fait ressortir en termes excellens le génie des van Eyck, la perfection de leurs ouvrages. Il admire ces qualités de sincérité, de naturel, ce sens de la vie, cet amour de la campagne, qui feront l'originalité de l'école hollandaise. Il ne redoute même pas l'expansion d'un réalisme robuste jusqu'à l'excès, tel que celui de Pierre Aertsen, et, à voir tous les traits qu'il en note, il semble qu'il pressente déjà que l'avenir de cette école est de ce côté. Il n'est pas moins attentif au développement du paysage et il en constate, avec une satisfaction marquée, tous les progrès. Quand il parle de la nature, on voit qu'il l'aime, qu'il la connaît, et il se plaît à lui emprunter ses comparaisons ou ses métaphores. A propos du peintre Bloemaert d'Utrecht, il vante « ses premiers plans, occupés par d'imposantes bardanes ou d'autres végétations bien traitées, pas trop touffues, » et il approuve fort « sa façon d'introduire dans des sujets rustiques des mares où flottent de grandes plantes, des pièces d'eau entourées de glaïeuls et de hautes herbes, et dont la surface se couvre de plantes aquatiques. » On sent d'ailleurs que c'est un esprit ouvert, cultivé, et nulle part on ne rencontrerait chez lui trace de cette crédulité naïve avec laquelle Guichardin, peu d'années auparavant, accepte et enregistre sans hésitation des fables telles que celle de la *Femme marine* qui fut prise en 1403, ou de cet autre monstre marin qu'on pécha en 1531, « accourré tout ainsi en sa forme que s'il eût été évêque, et dont on fit présent au roy de Pologne. » Van Mander a des lumières sur tout et parfois même il pressent quelques-unes des théories de l'esthétique moderne, celle des milieux notamment, quand il attribue à certains pays une influence féconde et qui rend contagieuses les vocations artistiques. En citant les petites villes des rivages de la Hollande qui ont produit un grand nombre de peintres, il se demande si ce n'est pas « l'effet de ces émanations vivifiantes de la mer sur les côtes de la Nord-Hollande, qui a provoqué leurs facultés picturales; » mais, si séduisante que lui paraisse cette hypothèse, il ne s'y arrête pas plus que de raison.

Peu à peu van Mander s'était attaché à son œuvre. Voulant aussi en rendre la lecture attachante pour le public il crut bien faire en visant à lui donner une forme plus littéraire. Au lieu de dire simplement, bonnement, ce qu'il savait, il se mit à raffiner, et prétendit au mérite du style. Est-il besoin d'ajouter que chez lui, comme chez la plupart des auteurs flamands de cette époque, ce style est affecté, maniéré, plein de subtilités, surchargé d'ornemens de mauvais goût? Mais ces défauts ne sont guère sensibles que dans les

préambules qu'il cherche à varier, dans les digressions qu'il mêle parfois hors de propos à ses notices, pour faire parade de ses connaissances en histoire ou de la finesse de ses pensées. Il y a là des prétentions au savoir ou au bel esprit qui sont tout à fait choquantes ; des calembours laborieux sur les noms des peintres et des comparaisons tirées de loin, dont la complication et la longueur rappellent les propos galans que Molière a placés dans la bouche de Diafoirus. Quand il ose être simple et naturel, notre auteur laisse mieux voir la bonté, l'honnêteté foncière de sa nature, la cordiale générosité de sa camaraderie, et l'homme qui se révèle ainsi à nous est bien celui qui avait su mériter la considération et les affections dont il était entouré.

Cette œuvre, qui de plus en plus était devenue chère à van Mander, avait insensiblement aussi absorbé tous ses momens. Sur le point de la terminer, ses idées prennent un tour mélancolique. Il a comme un pressentiment de sa fin prochaine, et à la manière du prédicateur arrivé au terme de son sermon, il en vient à déplorer le néant de toutes choses. Cet art qu'il aime tant, pour lequel il a épuisé les images les plus poétiques, les plus fleuries, cet art et la vie elle-même ne lui paraissent plus qu'une ombre fugitive et « l'art par excellence, celui qu'il faut cultiver et pratiquer, c'est l'amour du prochain, seule voie de l'éternelle félicité. » Il éprouve donc quelque scrupule d'avoir ainsi laissé son livre grossir à vue d'œil. Il ne saurait toutefois médire des deux passions de sa vie et, tout en confessant « qu'il est grand temps, après avoir relaté comment on peint les autres, qu'il s'en retourne lui-même à ses propres pinces, afin de constater s'il peut encore faire quelque chose qui vaille, » il estime pourtant que cette tâche qu'il a entreprise, non sans préjudice pour ses intérêts, était utile, et « il l'achève avec le même amour qui la lui avait fait entreprendre. »

### III.

Après avoir montré la confiance que doit nous inspirer van Mander, nous voudrions, en groupant les renseignemens qu'il nous a laissés, essayer d'en tirer les indications générales qu'il peut nous procurer sur l'art de son temps. Cette période intermédiaire n'a pas, il est vrai, jeté un grand éclat, et les œuvres qu'elle a produites pâlisent forcément devant celles des primitifs et plus encore devant celles des maîtres de la grande époque ; historiquement, du moins, elles ont une certaine importance et permettent de présenter les voies où la peinture va s'engager et atteindre son apogée. Avec le temps, avec le développement du goût, le nombre des artistes, déjà considérable dans des villes comme Gand et Bruges,

s'était singulièrement accru par toute la contrée. Désormais les moindres centres en possédaient. A l'état de domesticité dans lequel ils avaient d'abord vécu auprès des princes qui les prenaient à leurs gages, une situation plus indépendante avait peu à peu succédé. Suivant les habitudes de leur pays, ils avaient naturellement conçu la pensée de se réunir entre eux dans des associations ou *gildes* généralement placées sous l'invocation de saint Luc, leur patron. Les registres de ces associations nous fournissent aujourd'hui une foule de documens précieux sur les dates de naissance ou de mort des artistes qui en faisaient partie, sur l'époque de leur maîtrise et sur leurs principaux ouvrages. La gilde de Harlem, dont M. van der Willigen a retracé brièvement l'histoire, nous donne assez exactement l'idée du fonctionnement de ces sociétés. Elle apparaît, pour la première fois, au commencement de 1504, et se trouve régulièrement constituée par une charte datée de 1514. Au début, elle comprend non-seulement des artistes de profession, — peintres, sculpteurs, graveurs et architectes, — mais des gens de métier tels que tourneurs de chaises, vitriers, drapiers, etc. Van Mander déplore que, même de son temps, à Bruges, les peintres soient confondus en un même groupe avec les faiseurs de harnais et qu'à Harlem les chaudronniers, les potiers d'étain et les fripiers fassent partie de la gilde. Il est vrai que les finances de la société y trouvent leur compte et qu'en flattant ainsi l'amour-propre de ces intrus, on peut tirer d'eux bon profit. Les peintres eux-mêmes sont, d'ailleurs, bien forcés d'accepter toutes les besognes pour vivre; nous les voyons mettre en couleur des statues, badigeonner des soufflets de forge, peindre des armoiries ou des emblèmes pour les salaires les plus minimes. Plus tard, quand les artistes sont devenus assez nombreux et qu'ils peuvent mieux se suffire, ils n'acceptent plus dans leurs rangs que les gens dont les professions ont quelque rapport avec la leur : les fabricans de cadres ou de tapisseries, les faïenciers, les verriers. Les peintres sont naturellement la majorité. Très jaloux de leurs privilèges, ils veillent à les faire sévèrement respecter. Les conditions d'admission dans la gilde sont minutieusement prescrites. Les enterremens des membres, payés à frais communs, se font avec une certaine pompe; tous les associés sont convoqués et doivent y assister. On vient aussi en aide aux confrères dans le besoin : ils sont exemptés des cotisations; parfois même, à leur mort, les veuves ou les orphelins reçoivent des secours assez importants; d'une manière générale, enfin, tout ce qui touche aux dispositions purement charitables fait honneur à cet esprit de solidarité, à cette générosité de sentimens qui, de tout temps, a été naturelle aux artistes quand il s'agit de secourir des infortunes dignes de pitié. Il n'en est plus de même, il faut bien le

reconnaître, dans les circonstances où la vanité et les intérêts personnels sont en jeu. Le régime des gildes n'est alors rien moins que libéral. De ville à ville, elles se surveillent mutuellement avec un soin jaloux, et le placement des œuvres d'artistes étrangers est l'objet de prohibitions très rigoureuses. Malgré tout, il est malaisé de conserver l'accord entre les associés eux-mêmes; les froissemens d'amour-propre, l'inégalité des humeurs ou des talens, provoquent de fréquentes difficultés. Peu à peu il a fallu recourir à des réglemens très compliqués dans lesquels on a cherché à tout prévoir. Il y a des villes où les couleurs dont peuvent se servir les peintres sont spécifiées par les statuts et, en dehors de la corporation, personne n'a droit de les employer. On conçoit facilement les contestations, les réclamations nombreuses auxquelles donnait lieu un système de prescriptions aussi détaillées et aussi arbitraires.

La confrérie, qui a ses fondations propres, ses salles de réunion et sa chapelle à elle, avec ses écussons, dans la grande église, est administrée par un doyen et des commissaires élus qui organisent des expositions publiques suivies de ventes et de loteries exclusivement réservées aux œuvres des sociétaires, taxées, — la chose devait être délicate, — par les commissaires eux-mêmes. En dehors de ces expositions, les ventes mortuaires et celles faites par des marchands de tableaux qui cessent leur commerce sont seules autorisées; encore étaient-elles entourées d'une surveillance et de restrictions très sévères. Pour les loteries, des avantages spéciaux sont faits à ceux qui prennent un nombre d'actions déterminé; moyennant trois de ces actions, ils peuvent même participer au festin de clôture, festin qui dure parfois trois ou quatre jours et devient, à la longue, une occasion de désordres et de scandales. Les listes des tableaux qui ont figuré à quelques-unes des ventes organisées par la gilde de Harlem et l'estimation de ces tableaux nous ont été conservées et constituent, on le comprend, une source de renseignemens très précieuse, puisqu'elles permettent de fixer sûrement des dates ou des attributions et aussi d'apprécier, par comparaison, le degré de vogue dont jouissaient, parmi leurs contemporains, les auteurs de ces ouvrages. Les prescriptions qui régissaient l'apprentissage n'étaient pas moins formelles en ce qui touche sa durée, les rétributions dues au maître et les droits assez despotiques qu'il avait sur ses élèves. A Harlem, trois ans d'apprentissage étaient nécessaires pour devenir peintre, et il fallait, avant d'être admis dans la gilde, avoir fait ses preuves de maîtrise. Les engagemens signés par l'élève constituaient pour lui une véritable servitude et le laissaient à la merci d'un maître dont parfois les sévérités étaient telles que les plus impatiens s'y dérobaient par la fuite; le plus souvent, les jeunes gens dont le talent s'était déve-

loppé de bonne heure se voyaient exploités à outrance sans pouvoir, jusqu'au terme fixé, prétendre au moindre salaire.

Mais s'il y avait de mauvais maîtres, durs, âpres au gain, impitoyables, d'autres, par leur bonté et le soin qu'ils prenaient de leurs élèves, savaient mériter leur attachement. Van Mander, qui resta toute sa vie reconnaissant à Lucas de Heere et à Pierre Vlérick des leçons qu'il avait reçues, est heureux de raconter les excellents procédés qu'un peintre de Leyde, Alart Claez, avait pour les jeunes gens qui lui étaient confiés, la paternelle satisfaction qu'il éprouvait de leurs progrès. Entre le maître et les élèves régnait la plus franche cordialité. « Le lundi d'ordinaire on ne travaillait pas et tous ensemble allaient au cabaret se divertir, » mais sans jamais dépasser les bornes permises et sans s'écarter de la tempérance, qui n'était pas, en ce temps, la vertu favorite des peintres de ce pays. Frans Floris, dont le talent avait attiré chez lui de nombreux disciples, ne leur donnait pas, à beaucoup près, des exemples aussi édifiants. Bien qu'il eût dans sa jeunesse mené la vie la plus régulière, et qu'il fût alors réputé pour le charme avec lequel il pouvait, en causant, aborder les sujets les plus divers, il se laissa plus tard entraîner à des habitudes de dissipation et d'ivrognerie, cédant, dit son biographe, à « notre défaut flamand le plus habituel, l'amour de la boisson. » Tout en souhaitant « que la jeunesse n'aspire pas à pareil renom et bien que, — ajoute-t-il en manière d'excuse, — notre origine germanique ne nous fasse pas envisager l'intempérance comme un vice honteux et condamnable, » van Mander enregistre quelques-uns des hauts faits bachiques de ce personnage qui, après avoir mis hors de combat les buveurs renommés qui l'avaient défié, vidait encore par surcroît « et pour l'honneur » une dernière cruche de vin. Il est vrai qu'il fallait, après ce bel exploit, le remettre en selle sur son cheval blanc et que ses élèves avaient charge de l'attendre au logis pour le déshabiller. On le voit, s'ils ont grossi leurs biographies des peintres flamands d'anecdotes souvent suspectes, d'Argenville, Descamps et les autres n'ont cependant fait que broder sur un fond déjà assez riche.

On est frappé, lorsqu'on parcourt les notices de van Mander, de voir combien, en général, les vocations des artistes dont il parle ont été précoces et parfois même imprévues. Il en cite de nombreux exemples et compare plaisamment ces vocations irrésistibles à celle « des chats qui ne peuvent s'empêcher de faire la chasse aux souris. » A ceux qui de bonne heure ont senti s'éveiller en eux l'amour de l'art, rien ne coûte pour se perfectionner. Avec un courage et une ardeur que rien ne rebute, ils font, sans hésiter, tous les sacrifices et n'atteignent le but qu'au prix d'efforts héroïques. D'autres, au contraire, avec des dons excellents, s'arrêtent à mi-

chemin, faute d'avoir su gouverner leur vie. Tel ce Corneille Gouda qui avait cependant fini par se corriger de son penchant à l'ivrognerie, mais « qui n'en déchut pas moins rapidement et devint un barbouilleur. » En dehors même du désordre et de la débauche qui pervertissent les facultés les plus rares, combien dans ces temps vraiment effroyables furent atteints par des misères imméritées ! On a vu celles qu'avait subies van Mander ; mais bien d'autres alors furent victimes des événemens. Comme lui, Hans Bol, graveur et miniaturiste très habile, avait dû, au moment du pillage de Malines par les Espagnols, en 1572, s'enfuir de sa ville natale, dépouillé de tout ce qu'il possédait. Un grand nombre d'autres artistes, tels que les frères Valckenbourgh, de Vries, H. van Steenvyck, le peintre d'architecture, avaient été forcés de s'expatrier à cause de la persécution religieuse. On rencontrait par toute l'Europe quelques-uns de ces transfuges, en Allemagne à Nuremberg, à Francfort et à Frankenthal ; en France, à Fontainebleau, où les attirait l'espoir d'obtenir quelque commande de nos rois. Van Mander cite même l'un d'eux, Gaspard Heuvick, qui, né à Audenarde, était allé s'établir à Bari, dans la Pouille, et y avait réussi, aussi bien comme peintre que comme marchand de grains, dans une disette qui avait sévi en Italie. Sans pousser aussi loin, beaucoup d'autres, fixés dans des villes voisines, trouvaient bien difficilement à y gagner leur vie. Il leur fallait à grand'peine chercher du travail et conquérir les sympathies d'un public qui ne les connaissait pas. Les nouveau-venus n'étaient pas toujours favorablement accueillis par leurs confrères, qui eux-mêmes n'avaient pas toutes leurs aises. Van Mander nous parle avec amertume des basses jalousies, des rivalités, des humiliations, des procédés indéliçats ou grossiers auxquels ces émigrés étaient exposés dans les petites localités où ils venaient échouer et qui contenaient déjà un trop grand nombre de peintres. Aussi devaient-ils, nous l'avons dit, accepter toutes les tâches et se contenter de gains tout à fait dérisoires. A Courtrai, trois ou quatre livres payées pour un tableau semblaient une somme énorme. Il fallait donc user d'expédiens, et plusieurs artistes de cette ville, afin de produire à meilleur compte, s'étaient associés entre eux et avaient adopté le principe de la division du travail : tel faisait les têtes, tel autre les extrémités, un troisième, les draperies, un autre enfin le paysage. La femme de Jean de Hollande parcourait les foires et les marchés pour y placer les œuvres de son mari. Un artiste de Leyde, Lucas de Kock, ne pouvant tirer de son talent qu'une rémunération insuffisante et précaire, était à la fois peintre et cuisinier ; un autre s'occupait d'ouvrages de broderie. Pierre Aertsen, malgré sa réputation, s'estimait très heureux quand,

pour un dessin qui remplissait une feuille entière et qui lui avait demandé grand travail, il recevait sept gros. On peut juger par là, ajoute son biographe, que « son art ne lui rapportait pas de quoi faire grasse cuisine. »

Les peintres de la génération précédente avaient connu des jours meilleurs. Ils avaient pu développer en paix leur talent et, sans traverses imprévues, jouir dans leur patrie d'une légitime considération; quelques-uns même étaient parvenus à la richesse, aux honneurs. Lucas de Leyde voyageait sur son propre bateau, bien aménagé, pourvu de tout. On l'avait vu dans les villes de Zélande tranchant du grand seigneur, rivalisant de luxe avec Mabuse, magnifiquement vêtus tous deux, passant leur temps en réceptions mutuelles, en festins somptueux. Ces festins interminables avaient même détruit la santé de Lucas de Leyde, et Dürer devait aussi souffrir des excès de table auxquels la copieuse hospitalité des Flandres l'avait exposé pendant son voyage dans les Pays-Bas en 1521 (1). Les artistes alors étaient largement rentés par les souverains, qui leur faisaient de beaux présens et les traitaient avec égards. Antonio Moro avait été admis par Philippe IV, un prince assez formaliste cependant, à une intimité telle qu'il avait pu se méprendre sur le degré d'abandon que pouvait autoriser cette intimité et qu'un jour que le roi le frappait familièrement sur l'épaule, il avait riposté par un coup d'appui-main, oubliant, comme le dit van Mander, « qu'il ne faut pas jouer avec les lions (2). »

Les temps étaient changés, et les princes, dans les Flandres surtout, avaient bien autre chose à faire qu'à s'occuper des peintres. Les regrets qu'à chaque instant exhale le chroniqueur, les exemples de l'antiquité qu'il évoque à tout propos pour montrer à quel point les arts y étaient honorés, font assez voir combien l'époque où il vit est dure, combien la condition des artistes y est incertaine. Aussi éprouve-t-il quelque confusion en parlant de bon nombre de ses confrères qui ravalent leur dignité et déshonorent leur profession. Il voudrait n'avoir à relever chez eux ni ces vices trop fréquens, comme la débauche ou l'ivrognerie, ni même ces misères excessives qui finissent par détruire leur talent. Dans cette vivante galerie qu'il nous a laissée, tous les types sont représentés, et l'extrême diversité des tempéramens est nettement accusée par lui en

(1) Quant à Mabuse, fort dépensier de sa nature, il avait, à ses débuts, connu la gêne, et van Mander rapporte la plaisante aventure qui lui arriva, lorsque, étant au service du marquis de Vère et ayant vendu l'étoffe que ce seigneur lui avait livrée pour s'en faire un habit de cérémonie, il se confectionna en papier un vêtement dont la richesse semblait si merveilleuse qu'il attira l'attention de Charles-Quint et de son maître et leur fit ainsi découvrir sa fraude.

(2) A la suite de cette infraction à l'étiquette, Moro avait dû prendre la fuite; mais était, peu de temps après, rentré dans les bonnes grâces de son souverain.

quelques traits. Notons, au passage, parmi les excentriques qui aiment à se singulariser par leur mise ou leur tournure, ce Jean Vermeyen, qui portait une barbe si démesurément longue que, malgré sa haute stature, elle traînait jusqu'à terre. Signalons également, parmi les irréguliers, Jean Scorel, le célèbre peintre d'Utrecht, une manière de Léonard de Vinci du nord, séduisant, habile à tous les exercices du corps, musicien et poète à ses heures, qui composait des chansons et des farces, savait plusieurs langues et qui, tout chanoine qu'il était, laissait à sa mort six enfans avoués et qu'il dotait par son testament. A côté, voici les industrieux qui vendent comme des originaux les copies faites par leurs élèves; des nomades, tels que Pierre Coeck, qui ne pouvait tenir longtemps au même lieu; des vaniteux, difficiles à vivre, ainsi ce Josse van Cleef, qui devint fou à force d'orgueil; puis les plaisans, les facétieux, dont van Mander aime à rappeler les reparties. Mais si notre auteur a parfois à rougir de quelques-uns de ses confrères, il prend, en revanche, un plaisir évident à signaler ceux qui, par leur position, leur fortune ou leur tenue, appartiennent à un monde plus relevé: tel ce Guillaume Key, homme de haute mine, de tenue correcte, habitant une belle maison dans le plus beau quartier de la ville, et plus semblable, ajoute-t-il naïvement, « à un conseiller qu'à un artiste. » Tel encore un autre peintre gentilhomme, Antoine de Montfort, grave, studieux, simple, mais distingué dans sa mise, ... tenant sa maison sur un pied d'étiquette et ne sortant jamais que suivi d'un domestique; ou cet autre enfin qui se comportait toujours en grand seigneur et se promenait à cheval escorté d'un laquais. Malgré tout, si flatté que soit van Mander d'avoir à enregistrer des personnages aussi marquans, et bien que lui-même appartienne à la noblesse, il est resté très simple, très affable, camarade excellent et sûr, et à la façon dont il vante chez ses amis, chez Goltzius notamment, les qualités qui les lui rendent chers, on sent qu'il a lui-même ces qualités.

Une des conséquences les plus désastreuses des troubles de cette époque, une de celles qui contribuaient le plus à rendre difficile la condition des artistes, c'était la perte de la principale clientèle qu'ils avaient eue jusque-là. Le clergé et les fidèles, loin de songer à leur faire des commandes, voyaient alors leurs églises saccagées et les œuvres d'art qu'elles contenaient détruites par les pillards. Il y avait bien, il est vrai, quelques amateurs, surtout « dans la noble cité de Harlem » et dans la contrée avoisinante, à Amsterdam, à Middelbourg, à Leyde et à Delft. Van Mander, qui avait eu à se louer de leur générosité, vante, en mainte occasion, les collections qu'avaient réunies ses patrons, M. Wyntgis, J. Razet, B. Ferreris et ce Jacques Rauwaert, élève de M. Heemskerck, qui ayant com-

mandé un tableau à son maître, lui comptait en paiement des doubles ducats d'or, jusqu'à ce que celui-ci, réputé pour un homme assez intéressé, eût dit : « Assez ! » Mais tous n'avaient pas, à beaucoup près, la même délicatesse dans leurs procédés, témoin ce maître de la monnaie d'Anvers qui, étant convenu avec le peintre Joachim Buckelaër d'un prix minime pour un tableau de nature morte, lui apportait chaque jour quelque objet nouveau à y introduire et finissait par avoir un très important ouvrage.

Non contents d'exploiter ainsi à outrance le talent des peintres, d'autres amateurs leur imposaient les sujets les plus ridicules. Il fallait bien se conformer aux idées de ces singuliers Mécènes, sur le goût desquels van Mander, en fidèle narrateur, nous donne de curieux détails. Alors, comme toujours, le gros du public était surtout sensible aux tours de force. On applaudissait l'habileté avec laquelle, renchérissant sur les prodiges de fini des anciens miniaturistes, une artiste de ce temps, Anne Smyters, la mère de Lucas de Heere, avait su peindre un moulin à vent, avec le meunier, sa charrette attelée d'un cheval et plusieurs passans, dans des proportions si exigües que « le tout pouvait être caché sous un demi-grain de blé. » Pour donner plus d'éclat à leurs œuvres, certains peintres recouraient à des procédés artificiels, d'abord par places le fond des panneaux dont ils se servaient et ménageant ces reflets d'or pour représenter des couchers de soleil, des incendies, des torches allumées. D'autres excellaient aux trompe-l'œil et, grâce à leur connaissance des pratiques de la perspective, se plaisaient à produire sur les spectateurs l'illusion de portiques, de colonnades ou de paysages. Ils s'amusaient des erreurs auxquelles donnaient lieu leurs ouvrages, des paris qui s'engageaient à ce propos, et de la déconvenue, de la fureur même des perdans, qui ne pouvaient en croire leurs yeux quand on leur démontrait que ce qu'ils avaient pris pour la réalité n'était qu'une apparence. Dans ce temps où les voyages lointains étaient encore une rareté, d'autres artistes spéculaient sur l'attrait que les phénomènes ou les singularités de la nature qu'ils avaient été à même d'observer pouvaient offrir à la curiosité publique ; ils peignaient pour les souverains ou pour les municipalités des portraits « de Tartares, de sauvages, ou d'hommes étrangers, ramenés en Europe par des marins. » Parfois même, cédant à la pente de leur esprit, certains peintres raffinaient encore sur le mauvais goût régnant par la subtilité de leurs allégories, par la recherche et la prétentieuse complication de compositions qui semblent de véritables rébus. Il nous suffira de citer en ce genre ce Corneille Kétel de Gouda, dont les ouvrages fort appréciés alors semblent aujourd'hui le comble du ridicule avec leurs devises contournées et leurs baroques anagrammes. Dans une de ses compo-

sitions les plus admirées, un groupe formé par la Peinture, la Musique et la Poésie assises près d'une fontaine, « est dominé par un enfant qui rend de l'eau ; » c'est l'Inclination, « ayant à ses côtés la Subtilité, que figure un serpent. » Pour mettre le comble à ces belles imaginations, l'auteur de ces merveilles s'avisa, sur la fin de sa vie, de peindre sans pinceaux, puis avec ses pieds, faisant certifier, par des attestations notariées et signées de nombreux témoins, le procédé qu'il avait employé. Tout en convenant qu'il y a là un exemple de ces dépravations auxquelles « certaines femmes sont sujettes pendant leur grossesse, » van Mander, très lié avec ce Kétel, n'est pas sans l'admirer un peu. Il s'étend longuement sur le mérite de ces ouvrages et n'hésite pas à dire « qu'ils sont plus faciles à dénigrer qu'à critiquer avec justice et à surpasser. »

Notre historien, on le voit, n'est pas un de ces esprits de haut vol qui dépassent et devancent leurs contemporains. Il est bien de son temps, au contraire, il en partage les faiblesses et les engouemens. Artiste médiocre, peut être est-il par cela même plus disposé à s'intéresser aux travaux des autres que ne le feraient des hommes d'un talent supérieur. Il est capable d'une impartialité et d'un détachement de soi-même qu'on rencontre rarement chez les chefs d'école. S'il ne prétend pas à renouveler l'esthétique, il est d'autant plus scrupuleux à nous faire connaître plus exactement les idées des artistes avec lesquels il a vécu. Son désir d'équité et sa crainte de ne pas rendre suffisamment hommage au mérite, même lorsqu'il se trouve mêlé à de nombreuses imperfections, sont tels qu'il en vient à louer des productions qui nous paraissent aujourd'hui tout à fait insignifiantes ou même détestables. Malgré ces erreurs, il a un sentiment très élevé de son art. Il déplore que, de son temps, les peintres aient perdu l'occasion de faire leurs preuves et de donner toute leur mesure, dans ces grandes compositions religieuses ou mythologiques qui maintenant leur sont interdites et qui étaient autrefois proposées à leurs devanciers. A diverses reprises, il regrette ces nobles sujets qui leur permettaient de traiter le nu et d'aborder de front, réunies dans une même œuvre, toutes les difficultés de leur art. On reconnaît là les doctrines qui lui sont chères et qui le poussaient à fonder dans la ville où il s'était établi une académie de peinture pour y étudier le modèle vivant. C'est évidemment de ce côté que le portent ses prédilections. Bien qu'il soit attentif aux tendances nouvelles qui commencent à se manifester, il croit que c'est l'influence italienne qui seule assurera à l'école son avenir et les progrès auxquels elle peut prétendre. Pour tardive qu'elle ait été, cette influence est maintenant prédominante. Une passion contagieuse, une véritable frénésie, semblent pousser les peintres du nord vers ces contrées privilégiées, où toutes les facilités

d'instruction sont si largement dispensées à l'artiste, au milieu de ces œuvres de l'antiquité, « de ces beaux marbres, de ces bronzes qui viennent l'éclairer. » Ce courant est devenu irrésistible. Malgré le peu de sécurité des routes et l'incertitude de la vie qui attend ces transfuges dans leurs pérégrinations, ils affluent de tous côtés vers le pays de leurs rêves et ils ne peuvent s'en arracher qu'à regret. On en voit qui, venus pour un an, y passent toute leur existence. Hubert Goltzius est pris d'un si ardent désir de visiter un pays qui offre de pareilles séductions que marié, père de famille, il quitte un beau matin Bruges, sous prétexte d'un court voyage d'affaires qui l'appelle à Cologne, et ne rentre au domicile conjugal qu'après avoir séjourné à Rome pendant deux années entières. Dans la ville éternelle qui est leur rendez-vous le plus habituel, ces étrangers forment une colonie assez nombreuse; ils se réunissent entre eux et s'exaltent mutuellement dans leur commune admiration. Et cependant cette Italie qui exerce sur la *bande académique* une telle fascination est désormais bien dégénérée et l'on a peine à comprendre qu'avec la facilité banale et conventionnelle de leur talent ses artistes puissent exciter de pareils sentimens. De retour chez eux, les *italianisans* sont fêtés comme des héros. Dès son arrivée, B. Spranger est convié à un dîner que lui offre la société de rhétorique de Harlem et honoré, après le repas, « d'un esbatement de la peinture » dont son ami van Mander était probablement l'auteur. Vous pouvez, d'après cela, penser les transports qui accueillent les Italiens eux-mêmes quand ils s'égarent en ces régions; F. Zucchero, assez mince artiste pourtant, y provoque un véritable enthousiasme.

Convertis à l'art nouveau, ces Flamands s'en font autour d'eux les apôtres, en célèbrent à l'envi les merveilles; essaient, le plus souvent sans grand succès, d'en imiter les allures et le style. Jean Swart est loué par van Mander pour avoir contribué, avec Scorel, à introduire dans les Pays-Bas « la nouvelle manière, se rapprochant du style italien, » et Adrien de Weerdts a su si bien imiter l'exécution du Parmesan, que ses ouvrages peuvent être confondus avec ceux de ce maître. Avec le goût de l'Italie, celui des études dont elle avait frayé la voie s'est aussi répandu. Pierre Koeck traduit les œuvres de Serlio et compose lui-même des traités d'architecture et de mathématiques. Nous avons dit avec quel soin Lucas de Heere, le maître de van Mander, recueillait tous les objets anciens, statues, monnaies et autres curiosités qu'il pouvait trouver dans son pays. A l'exemple de Lambert Lombard, qui s'occupait déjà à dessiner des antiquités romaines, Hubert Goltzius, formé à son école, s'appliquait pendant douze ans à réunir les matériaux d'un grand travail sur les médailles des empereurs romains, travail

enrichi de planches imprimées en diverses couleurs et qui est aussitôt édité en plusieurs langues (1). D'autres publications sur l'histoire romaine et les médailles grecques devaient suivre bientôt après, et Goltzius, afin de mieux témoigner la vivacité de ses sympathies pour l'antiquité, avait donné à tous ses enfans des noms romains.

L'originalité si puissante dont furent marquées les premières productions de la peinture dans les Pays-Bas avait, on le voit, entièrement disparu. Au lieu de cette forte unité qui caractérise les œuvres des primitifs et qui s'allie chez eux aux qualités les plus diverses, les tendances les plus opposées, les plus inconciliables se manifestaient alors parmi leurs successeurs. Sans doute, le vieil arbre n'était pas épuisé, et l'abondance de ses rejets, la richesse de leurs pousses attestaient encore sa vigueur. Mais, mal dirigée, la sève allait se perdre en ses folles branches, impuissante à porter des fruits mûrs et savoureux. La perfection même à laquelle étaient parvenus les van Eyck aurait suffi pour écarter toute idée d'une restauration de leur art, et, quant aux exemples de l'Italie, malgré tout le prestige qu'ils exerçaient alors sur les esprits, ils ne pouvaient, par leur seule influence, assurer un renouvellement bien efficace ni bien durable. Il fallait donc, si elle devait continuer à vivre, que la peinture se transformât. Nous voudrions essayer d'indiquer ici les conditions dans lesquelles s'opéra cette transformation et montrer comment elle devait aboutir à la séparation de l'école primitive en deux écoles tout à fait distinctes.

#### IV.

Van Mander ne tient aucun compte de cette séparation. Il est vrai qu'elle n'est pas accomplie au moment où paraît son livre, mais il ne semble pas se douter qu'elle va se faire. Elle est prochaine, cependant, et depuis longtemps on pouvait la pressentir, car elle tenait à des causes anciennes et profondes. Peut-être n'a-t-on pas assez insisté sur les différences tranchées que la nature elle-même avait établies entre deux peuples longtemps confondus sous une même domination. Avec le temps, avec les circonstances, ces oppositions devaient s'accentuer de plus en plus. Pour les pays de terre ferme, comme les Flandres, pays sans grand caractère dans leur grasse et monotone fécondité, la sécurité, la richesse du sol, les facilités du commerce et de la vie avaient de bonne heure amené

(1) M. Marx Rooses, le savant directeur du musée Plantin, à Anvers, nous apprend que Rubens se trouvait, en 1630, possesseur de la totalité du tirage, soit 328 exemplaires, qu'il céda à son concitoyen Balthazard Moret.

un état de civilisation très avancé, auquel se rattachent les souvenirs brillans de cette cour de Bourgogne dont le luxe et le goût étaient si justement réputés par toute l'Europe.

Dans la contrée septentrionale et maritime, au contraire, les plages basses, mal protégées, balayées par le vent, menacées à la fois par l'Océan et par les eaux des fleuves qui viennent confusément se mêler et se perdre avant d'arriver à la mer, n'offrent aux habitans qu'une existence précaire et difficile. Pour créer, pour maintenir ce sol incertain, pour en tirer sa subsistance et y asseoir sa demeure, l'homme doit incessamment lutter contre les élémens. Il faut, avec des ennemis aussi indomptables, varier ses moyens de résistance, leur faire sur quelques points leur part, accumuler sur d'autres des moyens de défense à la hauteur de leurs assauts. A cette lutte sans trêve les intelligences s'exercent et les caractères se trempent. Comme ce n'est pas trop de tous les efforts réunis pour assurer la sécurité de tous, l'esprit d'association a de bonne heure accompli les merveilles qu'exigeait la nécessité, et, en même temps, cette tâche qui, à tous les instans s'impose à lui, a développé chez l'individu les qualités les plus rares. Avisé, positif, réfléchi, patiemment et courageusement opiniâtre, ce petit peuple a donné au monde de grands exemples. Quand les biens qu'il avait si laborieusement conquis ont été mis en péril, il s'est levé tout entier pour les défendre. La réforme, qui, dans ces libres esprits, avait trouvé un facile accès, devait être l'occasion de son indépendance. Persécutés à la fois dans leurs croyances et dans leurs libertés, les Hollandais prirent peu à peu conscience de leurs forces et surent mériter leur affranchissement. Certes, dans les Pays-Bas tout entiers, la lutte fut vive, et les misères qu'elle entraîna sévirent cruellement sur toute la contrée. Mais, soit lassitude, soit indifférence, les Flandres, où d'ailleurs les protestans étaient moins nombreux, finirent par s'accommoder et acceptèrent la trêve qu'après tant de sang inutilement versé les Espagnols avaient consentie. En Hollande, au contraire, la rébellion, plus tenace, ne put être réprimée. Quand, après des prodiges de valeur et d'horribles privations, les défenseurs de Harlem, à bout de ressources, se rendirent à merci, l'impitoyable massacre des vaincus fut, pour leurs voisins de Leyde, une éloquente leçon. Ils comprirent que tout valait mieux que céder à un tel ennemi, et, à force d'héroïsme, ils l'obligèrent à lever le siège de leur ville. Poursuivie avec un acharnement si patriotique, la lutte devait aboutir à l'expulsion de l'étranger, et l'indépendance des Provinces-Unies, résolue dans la convention d'Utrecht (1579), était, après bien des alternatives, reconnue pour la première fois par le traité de 1609, qui assurait leur liberté

politique et religieuse (1), tandis que les provinces du midi, définitivement soumises, restaient à la fois espagnoles et catholiques.

Des contrastes aussi tranchés entre la nature, les mœurs et la destinée de deux contrées voisines, devaient inévitablement trouver dans l'art leur écho. Au début, cet art était surtout flamand. Issu des écoles rhénanes, il avait eu à Bruges sa magnifique éclosion. En même temps que l'Italie revenait, par l'étude de la nature, à l'intelligence et aux traditions de l'antiquité, le génie des van Eyck donnait au nord le spectacle imprévu d'une continuation et d'un rajeunissement de l'art gothique. Alors que l'architecture et la sculpture du moyen âge avaient déjà accompli leur carrière, la peinture, jusque-là assez effacée, atteignait, grâce à eux, une perfection au moins égale. Elle montrait, par d'immortels chefs-d'œuvre, la puissance dont elle dispose pour exprimer la richesse infinie de la nature et les expansions de la vie dans ses acceptions les plus variées et les plus intimes. Les élèves, les successeurs des van Eyck étaient aussi des Flamands, et si, parmi eux, se glissent quelques Hollandais, comme Dirk Bouts ou Gérard David, c'est aux enseignemens de van der Weyden que leur talent s'est formé; c'est en Flandre, à Louvain, à Gand ou à Bruges qu'il s'est exercé. A ce moment, la Hollande est encore trop rude, trop peu civilisée, trop étrangère aux habitudes de culture et de luxe qui se sont développées dans les provinces méridionales, pour que les arts trouvent leur place dans la dure existence de ses habitans. Plus tard, quand peu à peu l'école primitive dégénérée va chercher en Italie un soutien et des exemples, ce sont encore des Flamands qui donnent le signal de l'émigration. Le mouvement, commencé avec Mabuse, se continue avec B. van Orley, M. Coxie, L. Lombard, Pierre Coeck, F. Floris, M. de Vos, pour aboutir à van Veen, le maître de Rubens. En dehors de ce mouvement, à peine pourrait-on citer, de Quintin Massys à Pierre Breughel, un artiste de quelque valeur qui continue les traditions des maîtres primitifs et qui puisse être rattaché, d'une manière plus ou moins directe, à leur filiation. Quelque chose de la sève et de la force de l'ancien art persiste encore, il est vrai, dans le portrait, et surtout dans le paysage, auquel les Bril vont ouvrir en Italie des voies nouvelles. Mais les grandes compositions religieuses ou mythologiques sont abandonnées aux *italianisants*, et, à voir leurs œuvres fades et banales, aussi dépourvues de style que de vie, rien ne fait présager que l'école, en apparence épuisée, allait tout d'un coup atteindre sa gloire la plus haute. Il

(1) La délimitation stipulée en 1609 semble si naturellement tracée par la constitution même du sol, que c'est à elle qu'après bien des tentatives inutiles il a fallu revenir en 1831, lors de la séparation de la Belgique et de la Hollande.

est vrai que cette gloire elle la devra presque tout entière au génie d'un seul homme.

On a eu raison de le remarquer, avec des dons admirables et très personnels, il y avait chez Rubens une souplesse d'organisation peu commune et qui lui a permis de concilier, autant qu'on le pouvait, des génies aussi différens entre eux que celui de la Flandre et celui de l'Italie. Il faut bien reconnaître aussi que dans cette tâche délicate il fut merveilleusement servi par les circonstances. L'éducation, le talent raffiné, le goût un peu subtil de van Veen, son second maître, étaient autant de correctifs à la rudesse et à la brutalité inculte qu'il avait rencontrées chez van Noort. Lorsque, à l'exemple de van Veen et probablement d'après ses conseils, le jeune peintre s'était décidé à partir pour l'Italie, on sait que les huit années qu'il y passa furent bien employées. Il en revint instruit par l'étude de l'antiquité et des grands maîtres de la renaissance et quand, ainsi préparé, ardent, pressé de produire après tant de retards salutaires, il rentrait, — à cette date de 1609 qui venait de marquer l'affranchissement de la Hollande, — dans Anvers pacifié, dès ses premières œuvres il y était salué comme le chef incontesté de cette école flamande à nouveau créée par lui et dont il allait étendre et rajeunir l'ancienne renommée.

Dans cet art qu'il restaurait d'une manière si inespérée, l'Italie pouvait réclamer sa bonne part. Sans qu'il soit bien facile de démêler ce que Rubens en a reçu et ce qu'il y a ajouté, ce qu'il en faut louer et ce qu'on y trouverait aisément à reprendre, il est certain que l'ampleur, la facilité, le pompeux apparat, le sens décoratif, l'allure et l'étalage des allégories mythologiques ou religieuses, tout cela n'est guère flamand. Il est certain encore que tout cela pouvait être cependant goûté par une population dans laquelle les élémens bourguignons ou espagnols s'étaient insensiblement mêlés aux élémens indigènes. Le moment aussi était particulièrement favorable pour une abondante production. La trêve qui succédait à ces luttes sanglantes, la tolérance des derniers gouvernans, l'intelligente protection qu'ils accordaient aux arts, la magnificence des cérémonies dans les églises rendues au culte, les commandes importantes faites aux peintres pour les décorer, étaient pour Rubens des encouragemens décisifs à persévérer dans les voies où le portait son génie. Mais ce n'est pas seulement auprès de lui que les influences italiennes devaient trouver un si facile accès. À côté du maître vers lequel tout gravite ou de qui tout dérive, ses élèves, ses contemporains, ne cèdent-ils pas plus que lui-même encore à ce courant ? Avec sa grâce, sa désinvolture, son élégance, Van Dyck n'est-il pas plus Italien que Rubens ? Quand, comme lui, il va chercher en Italie les enseignemens qui l'attirent, il s'y trouve, dès ses

premiers pas, prêt à rendre avec leur grand air et leur tournure les représentans des plus illustres familles génoises. Avec la même souplesse, il nous laissera des portraits non moins fidèles de l'aristocratie et de la cour d'Angleterre, attentif à montrer chez ses différens cliens la noblesse de leur race plutôt qu'à nous renseigner exactement sur leur nationalité. Sauf de rares exceptions, les autres disciples de Rubens ont également ce caractère un peu cosmopolite. Ils peuvent impunément s'expatrier, et on les rencontre, en effet, partout en Europe, où on les voit indifféremment s'accommoder de toutes les tâches. Quand la veuve du prince d'Orange, Frédéric-Henri, voulant célébrer la mémoire de son mari, fera décorer de peintures allégoriques la grande salle de la maison du Bois, près de La Haye, elle appellera d'Anvers Jordaens et van Thulden pour collaborer avec de Bray, de Grebber, C. Everdingen et d'autres Hollandais. C'est aussi à un Flamand, Pierre Snayers, que les archiducs confieront le soin de retracer les victoires remportées sur ses compatriotes et plus tard, dans son propre pays, van der Meulen, son élève, suivra d'étape en étape les armées de Louis XIV pour conserver le fidèle souvenir de leurs conquêtes.

Quel contraste avec la Hollande ! Quand le grand courant d'émigration qui entraînait les Flamands vers l'Italie s'y fait aussi sentir, comme il y est à la fois plus tardif et moins accusé ! Et tandis que chez Rubens les influences italiennes arriveront à se combiner avec les anciennes traditions locales, comme, en revanche, les Hollandais se montreront jusqu'au bout rebelles à de pareilles transactions ! L'écart entre les deux races est trop grand pour permettre ces compromis. Peu à peu, d'ailleurs, le sens propre de l'école s'est déjà manifesté. On l'a vu poindre chez Engelbrechtszen et chez son illustre élève Lucas de Leyde. Il se marquera plus formellement chez Pierre Aertsen dans cet amour de la réalité, dans cette complaisance pour les détails familiers qui va jusqu'à introduire parmi les sujets les plus élevés des traits d'un naturalisme tout à fait risqué. Plus tard enfin ce réalisme se donnera pleine carrière et prendra librement ses aises, non-seulement chez les peintres de genre, mais chez Rembrandt lui-même et dans ses compositions les plus pathétiques. Pour comprendre à quel point un Hollandais est réfractaire au génie italien, voyez où l'amour du beau style peut entraîner un peintre de grand talent comme Heemskerck ! Quelle différence avec les manifestations de l'influence italienne chez les Flamands ! chez un van Veen, par exemple, qui, loin d'offenser vos regards et de heurter vos goûts, semble, par sa mollesse et son effacement, se dérober à toute critique. C'est, au contraire, avec une crânerie évidente que, dans ses prétentions au genre noble, Heemskerck se montre provocant, outré, grotesque. Dans chacune de ses œuvres vous

croiriez voir deux arts qui restent juxtaposés sans se confondre et qui, au lieu de se faire aucune concession, se défient mutuellement. Ce n'est pas une moyenne prise entre eux, ce sont deux exagérations qui persistent et qui n'en paraissent que plus choquantes, comme ces modes qu'un goût sévère n'accepte que difficilement, mais qui deviennent tout à fait extravagantes quand on les voit portées par des étrangers, avec une outrecuidance qui en double le ridicule. A quelles convenances, d'ailleurs, aurait répondu ce beau style dans une contrée où les catholiques, devenus la minorité, avaient vu leurs églises pillées, livrées à leurs adversaires ? Au lieu des tableaux, des dorures, des processions, de tout le luxe avec lequel le culte est célébré en Flandre, les temples aux murailles nues de la Hollande ne s'ouvrent que pour des chants graves, des prêches ou des controverses abstraites sur des dogmes tristes et austères. C'en est fini des grandes décorations religieuses et, quant aux sujets mythologiques, on sait assez les déguisemens grotesques et les inventions baroques auxquels ils ont servi de prétexte chez des peintres tels que Pynas, Uytenbroeck, Lastman et Rembrandt lui-même.

Que restait-il donc à cet art ainsi privé de tout ce qui jusque-là avait été sa principale ressource, et quel domaine allait s'offrir à son activité ? A cette question la réponse a depuis longtemps été faite. Il lui restait, on l'a dit excellemment, à représenter à la fois le portrait de ce cher pays, deux fois conquis, sur la mer et sur l'Espagnol, et le portrait de ses libérateurs. L'école hollandaise demeura jusqu'au bout fidèle à ce simple programme qui devait faire son originalité et sa grandeur. Mais cet art sur lequel les influences étrangères ont eu si peu de prise, cet art dont les racines plongent si avant dans le sol et qui a trouvé en lui-même toute sa force, cet art profondément national a-t-il été, aussi complètement que l'a prétendu Fromentin, indifférent à la vie du peuple, qui était son inspirateur, et aux événemens héroïques par lesquels il venait d'assurer son indépendance ? Le contraste serait piquant et de nature à déconcerter toute logique, mais il est plus spécieux que réel. Présentée sous une forme vive et spirituelle, la thèse a trouvé facilement créance ; au fond, c'est un pur paradoxe. Il est aisé de comprendre comment elle a pu être acceptée par le fin critique qui, sur tant de points, a étendu et renouvelé l'étude de l'art hollandais. Dans la rapide et brillante esquisse qu'il nous en donne, Fromentin, comme il le dit lui-même, s'est borné aux plus grandes œuvres de cet art et aux grandes collections publiques qui les contiennent. Même en se limitant ainsi, la trace qu'on y pourrait trouver des événemens contemporains n'est pas aussi restreinte qu'il le croit et qu'il l'indique. Mais ce n'est pas seulement dans les musées qu'il faut chercher cette trace, et ce n'est pas pour eux que les œuvres où on la découvre ont été

faites. Les hôtels de villes, les hôpitaux, les hospices, les salles de réunions des associations municipales militaires, charitables, scientifiques, littéraires ou marchandes, en ont conservé la plus forte part. C'est là, — à Amsterdam, à La Haye, et jusque dans les moindres centres, à Delft, à Middelbourg, à Gouda et à Alkmaar, — qu'on peut encore les voir et se rendre un compte plus exact de la place importante que la représentation de l'histoire nationale a tenue dans la peinture hollandaise.

Dans un remarquable travail où il résume de curieux documens empruntés à des publications locales (1), M. H. Riegel a rassemblé de nombreux témoignages de cet accord entre l'histoire et l'art de la Hollande. Les tableaux de corporations nous en fournissent surtout la preuve. C'est là, à vrai dire, un genre tout à fait historique et qui appartient en propre à ce pays. Comme toujours, son origine est religieuse; mais ces figures de donataires qui, chez les maîtres primitifs des Flandres, nous apparaissent symétriquement agenouillées autour du Christ, de la Vierge ou des saints, les artistes hollandais nous les montrent de bonne heure isolées des compositions sacrées qu'elles accompagnaient et suffisant seules à l'intérêt de leurs ouvrages. Ce sont, au début, des gens d'église ou des pèlerins qui, à raison des longueurs et des difficultés du voyage qu'ils entreprennent, se sont réunis pour s'édifier ou se prêter, au besoin, un mutuel secours. Tels sont les *Chanoines* d'Antoine Moro, au musée de Berlin (n° 585, A), ou les *Pèlerins de la confrérie des lieux saints*, dont Scorel a retracé les vivantes images (musée de Harlem, n° 154; et musée d'Utrecht, nos 7, 8, 9, 10). Avec la réforme, l'esprit d'association prend un caractère civique. Il gagne peu à peu et s'étend à toutes les classes du peuple, à toutes les manifestations de son activité. Les membres des milices municipales que les souverains avaient autrefois fondées et encouragées deviennent, à l'heure de la lutte, les héros de la résistance et de l'affranchissement. On peut étudier et suivre en quelque sorte parallèlement les progrès de la peinture et ceux de la vie nationale dans ces représentations d'archers, d'officiers, de magistrats, de professeurs, de régens et de régentes, ou même de simples commerçans qui, tour à tour, ont si largement défrayé l'école hollandaise. Après les timides essais de peintres presque inconnus, comme Cornelis Anthonissen, Dirk Jacobsz, Dirk Barentsz, Cornelis Kétel, etc., ces sujets inspirent à des artistes tels que Cornélius de Harlem, Frans Grebber, Antoine Pietersen, Joris van Schooten et Mierevelt leurs meilleurs ouvrages et nous valent, enfin, les chefs-d'œuvre de

(1) *Zur Geschichte der Schütten und Regentenstücke*, dans les *Beiträge zur niederländischen Kunstgeschichte*, par H. Riegel, 1<sup>er</sup> vol., p. 107-162, Berlin; Weidmannsche Buchhandlung, 2 vol. in-8°, 1882.

Hals, de Ravesteyn, de Th. de Keyser, de van der Helst et de Rembrandt.

Certes, se réunir le verre en main, autour d'une table, en habits de gala, ce n'est pas une action bien mémorable, et les attitudes, les mines de ces braves bourgeois, sous leurs travestissemens militaires, ne semblent pas très martiales. Ils ont cependant, à l'occasion, payé de leur personne et noblement fait leur devoir. D'ailleurs ce festin pour lequel ils sont rassemblés est destiné à fêter la reconnaissance de leurs chefs ou la remise de leurs drapeaux, ou parfois même quelque événement glorieux pour le pays. C'est la paix de Munster que Van der Helst et Gowaert Flinck célèbrent dans les grandes toiles récemment réunies au nouveau musée d'Amsterdam, cette paix dont G. Terburg a représenté avec une si scrupuleuse exactitude la conclusion officielle dans un de ses tableaux les plus précieux (National Gallery). Peu de temps après (1651), c'est la grande assemblée des états-généraux à La Haye, dont Palamèdes nous offre la fidèle image, avec les députés des Provinces-Unies, siégeant dans la grande salle du Binnenhof, toute pavoisée des étendards pris sur l'ennemi (Musée de La Haye). Avant eux, un patriote, peintre de grand talent, Adrien van de Venne, avait déjà, de son plus fin pinceau, vanté les bienfaits de la trêve de 1609 (Musée du Louvre) et donné, dans la *Pêche des âmes* du musée d'Amsterdam, un témoignage significatif de l'état des esprits et des divisions religieuses qui agitaient le pays dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle (1614). A ce même musée, Es. van Velde, retraçant de façon plus précise encore la *Prise de Bois-le-Duc* par le prince Frédéric Henri (1629), prend un malin plaisir à placer, parmi les soldats espagnols qui évacuent la place, des moines de différens ordres entraînés avec eux dans leur retraite. Près de là, dans les mêmes salles encore, c'est le *Licenciement des troupes mercenaires à Utrecht*, en 1618, peint par Paulus van Hilligaert, la *Reddition de la ville de Hulst* en 1645, par H. de Meyer, et la *Prise de la place de Cœverden* en 1672, signée par Pierre Wouwermann.

La peinture, on le voit, ne s'est pas « désintéressée de ce qui était la vie même du peuple ; » ce n'est pas « l'âge d'or de la Hollande » qu'elle nous retrace et, dans les tableaux de ce temps, les bois ne sont pas si « tranquilles, » ni les routes si « sûres » que le dit Fromentin. Si, comme il le remarque, il est difficile de prendre au sérieux Berghem, K. du Jardin, Ph. Wouwermann, Asselyn et les autres *italianisants*, quand ils s'avisent de peindre une bataille ; si, alors même qu'ils lui donnent un nom, il n'est guère permis d'y voir autre chose qu'une fantaisie « pittoresque, » les souvenirs du passé tiennent dans les œuvres de la génération qui les a précédés une place autrement importante. Esaias van Velde, van Goyen,

Pierre Molyn, Hendrik Avercamp, ils sont là tout un groupe d'habiles artistes, — de purs Hollandais, ceux-là, — qui nous ont laissé sur l'époque où ils vivaient des témoignages plus sérieux et plus véridiques. La liste serait trop longue à rapporter ici des sujets qu'ils ont si souvent traités, embuscades, escarmouches, attaques de convois, pendaisons, gens qu'on détrousse, villages qu'on pille ou qu'on incendie. Dans ces divers épisodes, les costumes, le paysage, la silhouette des clochers et des maisons, tout est bien de leur temps et de leur pays. Ils ont vu de près ces misères qui ne ressemblent guère « à l'ordre, à la paix, à l'imperturbable sécurité des jours bénis. » Sans doute, chez eux, comme chez les autres, les grandes batailles sont rares; mais outre que des mêlées confuses prèteraient peu à être représentées, elles n'ont pas été, non plus, si communes dans ces luttes contre l'étranger où, sur terre du moins, les surprises, les sièges et les engagements partiels entre les bandes qui tenaient la campagne étaient l'ordinaire. C'est sur mer que se sont passés les grands faits de guerre, ceux qui comptent, ceux qui ont été décisifs. Chez ce peuple singulier qui trouvait dans l'inondation un de ses moyens de défense les plus redoutables (1), la peinture de marine est le genre national par excellence. C'est parmi ses représentans qu'il faut chercher les vrais historio-graphes de cette période héroïque. A l'envi, ils s'appliquent à retracer les exploits des intrépides marins de la Hollande, et les villes, les corporations, les particuliers eux-mêmes désireux d'en consacrer la mémoire, comblent les *marinistes* de commandes pour lesquelles des sommes importantes leur sont allouées. Henri de Vroom est chargé par la ville de Harlem de représenter la bataille navale livrée, sous ses murs, au Vuycke, le 26 mai 1573; en 1610, il peint pour 1,800 florins une autre bataille navale, celle de Trafalgar (1607), destinée à être offerte au prince de Galles; en 1635, il doit décorer de scènes nautiques la salle du conseil de l'Amirauté à Amsterdam. Un de ses confrères, Cornélis van Wieringen, reçoit, en 1622, 2,400 florins pour un autre épisode de la bataille de Trafalgar, dont ce conseil de l'Amirauté fait présent au prince Maurice lorsque celui-ci agrandit et décore son palais de La Haye. Un troisième peintre, Abraham Verwer, touche pareille somme pour une reproduction de ce même épisode. Enfin, rien qu'au musée d'Amsterdam, nous trouverions à signaler dans cet ordre de sujets : la *Bataille de Nieuwpoort*, le 2 juillet 1600, par Hilligaert; le *Combat naval sur le Slaak en 1631*, par Simon de Vlieger; le *Combat naval de Livourne* (1653), par R. Zeeman; de Backhuysen, le *Dé-*

(1) Cet expédient héroïque, qui devait réussir contre Louis XIV, les Hollandais y avaient déjà recouru contre le duc d'Albe en rompant les digues des environs de Harlem et de Leyde.

part du grand pensionnaire J. de Witt, monté avec sa femme sur le vaisseau la *Hollandia*, et entouré de toute la flotte prête à appareiller en 1665; de W. van Velde, deux tableaux inspirés par le grand combat livré pendant quatre jours en vue d'Amsterdam au mois de juin 1666; de J. Beerstraaten, un autre épisode de ce même engagement, et enfin, de J. Peeters, la *Destruction de la flotte anglaise dans le port de Chatham* en 1667.

A toutes ces fidèles images des événemens qui ont décidé du sort de la nation vous pouvez joindre encore celles de faits moins importants, mais qui ont cependant fourni les sujets de tableaux intéressans, comme, par exemple : les *Magistrats d'Amsterdam attendant la venue de Marie de Médicis*, par Th. de Keyser; l'*Arrivée de Leicester à Flessingue* en 1568, et celle du comte palatin Frédéric V en 1613, par C. van Wieringen; le *Débarquement de Maurice de Nassau à Scherveningue*, par A. Cuyper; l'*Entrée de Charles II dans le port de Rotterdam*, puis son *Départ pour l'Angleterre* en 1660, par L. Verschure et Lingelbach; et les *Cadavres des frères de Witt suspendus à la potence* (1672), par Jean de Baen, etc.; ou bien, dans un autre ordre de faits : l'*Incendie de l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam* (7 juin 1652), de J. Beerstraaten et l'*Explosion de la poudrerie de Delft* (12 octobre 1654), par Egbert van der Poël. Sans même parler d'allégories telles que l'*Apothéose de Guillaume le Taciturne*, commandée par la ville de Harlem à Hendrik Pot, l'*Agrandissement de la ville d'Amsterdam*, de Berchem, ou la *Paix des Provinces-Unies*, de Rembrandt, il faudrait ajouter à cette liste déjà bien longue et cependant fort incomplète, celle des nombreuses gravures ou des dessins ayant trait à l'histoire contemporaine : le *Synode de Dordrecht*, le *Supplice d'Olden Barneveldt*, *Hogerbeets et Grotius au château de Lævenstein*, ou même cette *Baleine échouée sur la plage de Scherveningue*, qui provoqua un si nombreux concours des populations de toute la contrée.

Loin de trouver entre la peinture et l'histoire de ce pays le désaccord que Fromentin a cru devoir y signaler, ne vous semble-t-il pas, au contraire, qu'avec un ensemble aussi complet de documens figurés, il serait possible de reconstituer, en quelque sorte de toutes pièces, les annales de la Hollande par les œuvres de ses artistes et que l'on rencontrerait difficilement ailleurs un art qui, autant que celui-là, se soit montré sympathique à toutes les émotions populaires, attentif à nous en laisser la trace? Il n'en est pas, en tout cas, dont le développement soit plus rationnel et coïncide mieux avec le développement même de la nation. Ensemble nous les voyons naître et grandir. Au moment où écrit van Mander, le trouble est dans tous les esprits, dans les partis qui s'agitent tumultueusement, et dans les existences elles-mêmes. L'art, pendant

cette période intermédiaire, n'est pas moins profondément remué. Nous avons dit par quelles aspirations contradictoires il était agité. Le malheur des temps ajoutait encore à cette confusion des doctrines, et bien des artistes des Flandres, désireux de conserver leurs croyances ou de trouver quelque sécurité, avaient été obligés de s'expatrier et de se fixer en Hollande. Van Mander lui-même nous a offert un des exemples les plus frappants de ces vies errantes et misérables, assez communes chez les peintres de cette époque.

L'année 1609, qui voit se consommer la séparation politique des deux pays, marque également celle des deux écoles (1). A cette date, l'art flamand, qui, après ses éclatants débuts, a presque simultanément fleuri à Bruges, à Gand, à Liège, à Courtrai, à Malines et à Bruxelles, et déjà fourni une longue carrière, se concentre à Anvers dans Rubens, qui, à peine rentré dans sa ville natale, absorbe presque seul une gloire qui va s'éteindre avec lui. En Hollande, au contraire, où l'apparition de l'art a été plus tardive, après une courte période d'hésitation, cet art prend tout d'un coup, avec la constitution définitive de la nation, un essor merveilleux. Harlem, la vieille cité hollandaise, qui a marché à la tête de l'insurrection nationale, donne aussi la première le signal de l'affranchissement artistique. Mais presque aussitôt dans toutes les villes, à Leyde, à Utrecht, à Delft, à Dordrecht, La Haye, Amsterdam et dans les moindres centres, on voit des peintres naître, se former et trouver largement à exercer leur talent. A côté de Rembrandt, qui reste la plus haute incarnation de l'école et sa suprême poésie, combien d'autres maîtres il faut citer qui ont leur sens propre, puissant ou délicat, qui créent des genres nouveaux ou donnent à ceux qu'ils trouvent établis des acceptions nouvelles ! Et ce n'est pas seulement, ainsi que nous venons de le voir, toute l'histoire de ce peuple, ce sont encore tous les aspects de sa vie quotidienne et familière qui, grâce à eux, ont eu leur fidèle représentation. Quand à la période guerrière ont succédé des temps plus calmes, la peinture suit pas à pas les vicissitudes de l'activité nationale. De religieuses ou de militaires qu'elles étaient d'abord, les associations ont pris graduellement un caractère civil. Ce sont maintenant des magistrats muni-

(1) La date de 1609, évidemment, n'exprime pas une séparation absolue entre l'école flamande et l'école hollandaise, et l'on ne saurait jamais rencontrer dans l'histoire de l'art des démarcations aussi tranchées. Bien avant 1609, on trouverait en Hollande la trace d'une peinture nationale et des artistes ayant un sens propre; de même qu'après 1609 il serait facile d'en citer qui, à raison de leur éducation, de leur vie nomade, ou même de leur talent, pourraient être tout aussi bien revendiqués par l'école flamande. Cependant cette date, qui est celle de l'indépendance des Provinces-Unies, marque, aussi exactement qu'il est possible de le faire en pareille circonstance, le moment où les deux écoles ont chacune leur existence bien distincte.

cipaux, des chirurgiens, des régens d'hôpitaux, de simples drapiers qui deviennent l'occasion de chefs-d'œuvre connus de tous. Dans leur tenue, leurs attitudes, leurs physionomies, tous ces gens-là sont bien Hollandais. Voyez plutôt ces braves bourgeoises, — car les femmes ont aussi leur place d'honneur dans cette galerie, — ces *Régentes de l'Hospice des enfans pauvres* de Harlem, que Jean de Bray nous montre réunies autour d'une table (Musée de Harlem, n° 16), quatre matrones graves, simplement vêtues, occupées à vérifier les comptes de la maison qu'elles administrent. La charité ainsi comprise n'est pas seulement affaire de sentiment; on se sent là en présence de vraies ménagères hollandaises, prudentes, avisées, vigilantes, femmes de tête et de cœur, à la fois économes et généreuses, qui regardent de près à la dépense, connaissent le prix des choses, mais qui sont aussi, quand il le faut, capables d'un gros sacrifice : en tout les dignes compagnes des hommes résolus et courageusement opiniâtres qui, sortant de leurs comptoirs, ont su tenir tête au grand roi.

Mais ce sont encore là les côtés publics, officiels en quelque sorte, de la vie néerlandaise, et l'art n'a pas traduit moins exactement, dans leur intimité, ses impressions familières ou pittoresques. Avec la sécurité et le prodigieux développement du commerce des Indes, les fortunes ont crû rapidement, et la peinture est devenue l'ornement de toutes les demeures un peu aisées. Malgré le nombre énorme de tableaux que les musées et les amateurs de l'Europe ont déjà tirés de ce pays, qu'on songe à tout ce qu'il en renferme encore. Aussi les artistes doués de quelque talent étaient-ils assurés alors d'en trouver facilement l'emploi. C'est pour des logis hollandais qu'ont été faits ces ouvrages de proportions restreintes et d'une exécution si soignée que, même après une longue observation, vous y découvrez toujours quelque détail nouveau qui mérite d'être admiré. Vous reconnaitrez là tous les étages de la société, tous les sentimens, toutes les passions, tous les goûts de ce peuple étrange. « Les souleries, les grossièretés, les paresseuses sordides » y ont leur place, avec les rustauds et les soudards, les ivrognes, les désœuvrés et les débauchés de tout rang. Mais les joies décentes, les travaux et les affections qui font l'honneur des foyers honnêtes n'y sont pas oubliés. Si les tabagies, les cabarets, les tripots peuvent se vanter d'avoir leurs peintres attirés, si parfois Terburg et Metz u s'égarent en ces mauvais lieux que Steen recherche d'ordinaire, voici des intérieurs plus corrects : de nobles personnages dont Cuyper nous montre les chevauchées et l'élégance un peu massive; des magistrats austères et des commerçans rangés; des savans, des mathématiciens, des géographes, des gens de métier, des dentellières, des fileuses, dont N. Maës, van der Meer et Pierre de Hooch

se sont plu à retracer les tranquilles labeurs, et Brekelenkam, une manière de Chardin hollandais, nous dit, avec sa simplicité cordiale, les épreuves et les occupations des ménages d'artisans, leurs tristesses ou leurs modestes plaisirs.

Quant aux enfans, il arrive bien, en effet, — c'est Fromentin qui le remarque, — que, comme partout, « on les fesse; qu'ils crient ou font des malpropretés dans les coins; » mais, comme partout aussi, on les gâte. Ils ont leurs joies, leurs fêtes, leurs cadeaux à la Saint-Nicolas, leurs places aux repas de famille et leurs travestissemens à la mode du temps, avec des houlettes fleuries et des moutons enrubannés. La vérité du décor achève un résumé si complet de la vie hollandaise : ce sont les églises aux blanches parois, sur lesquelles se joue un pâle rayon de soleil; les villes et leurs maisons, aux pignons historiés, qui s'alignent le long des canaux, dans lesquels elles se mirent; la campagne, avec sa végétation variée, ses pâturages peuplés de paisibles animaux, ses fleuves, ses vastes horizons, que domine au loin la silhouette bien connue des clochers d'Amsterdam, de Dordrecht ou de Harlem; la mer enfin, l'alliée et l'ennemie de tous les jours, source de richesse et perpétuelle menace pour cet admirable pays, auquel ses peintres, à force de sincérité et d'amour, ont su découvrir une poésie avant eux inconnue. Avec la perfection de leur talent, ils ont mis quelque chose de leur âme dans ces plages battues par le flot grisâtre, dans ce bout de haie qui se tord sous le vent, dans le nuage qui passe et promène sur la dune son ombre mobile. Certes, cet idéal n'est pas toujours bien relevé, et, de son temps déjà, Michel-Ange parlait, en termes assez dédaigneux, de cette curiosité générale qui poussait les peintres de ces contrées du nord à représenter des « masures, des champs très verts ombragés d'arbres, des rivières, des ponts, ce qu'on appelle des paysages, » le tout « sans proportion ni symétrie, sans grand choix ni grandeur. » Malgré tout, cet art a vécu; en dépit de ses détracteurs et de ses apologistes, parfois plus dangereux pour lui, il a fait son chemin dans le monde. Profondément national, il s'est suffi à lui-même, et, sans s'inquiéter de ce qu'on penserait de lui au dehors, il n'a cherché que sa propre satisfaction. Aussi faut-il le voir dans sa patrie pour le bien comprendre et apprécier tout ce qu'il vaut; mais, dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, il n'est pas moins profondément humain, et les révélations inattendues que des maîtres tels que Rembrandt et Ruysdaël nous ont apportées sur nous-mêmes et sur la nature ont ouvert à l'art moderne des voies jusque-là inexplorées.

---

LES

## CORPS SIMPLES DE LA CHIMIE

---

Lothar Meyer, *Die modernen Theorien der Chemie und ihre Bedeutung für die chemische Mechanik*. Breslau, 1884.

Il n'est plus à la mode aujourd'hui de railler l'ignorance des anciens, ni de se moquer de leurs quatre élémens. Les philosophes grecs, en effet, ne prétendaient pas soutenir qu'en mélangeant la terre, l'eau, l'air et le feu, il fût possible de reproduire tous les corps de la nature sans exception : cette opinion erronée n'a surgi qu'au moyen âge. Avant cette époque on estimait que la terre, matière passive et inerte, subissait tour à tour l'action des eaux, l'influence de l'air et du feu, agens de nature à modifier peu à peu sa surface. Peut-être encore, dans la pensée des premiers sages, l'ensemble de l'univers se composait-il de la terre, recouverte d'eau sur une partie de son étendue, dominée par l'atmosphère, éclairée et échauffée par des astres en ignition. En dérochant la flamme au firmament, le légendaire Prométhée aurait commis une impiété, dès que son utile sacrilège troublait l'ordre établi par les dieux.

Six cents ans avant l'ère chrétienne, l'existence d'un principe unique, susceptible de se modifier à l'infini, était déjà considérée comme plausible, et cette idée, après avoir longtemps sommeillé, a repris faveur auprès d'un certain nombre de chimistes contemporains. Coïncidence singulière ! jadis Thalès de Milet pensait que l'eau était l'élément nécessaire, et vingt-cinq siècles plus tard, les modernes attribuent cet honneur à l'hydrogène.

Nous passerons rapidement sur l'époque où la chimie, véritable

filles sage d'une mère folle, en renversant la célèbre expression de Kepler, n'était pas née de l'alchimie, et nous nous contenterons de dire que Paracelse, au XVI<sup>e</sup> siècle, admettait trois substances fondamentales qu'il désignait sous les noms de *sel*, de *soufre* et de *mercure*. Usant d'expressions mieux choisies, Becher rééditait la même idée et imaginait trois matières dont l'une est la *terre vitrifiable* (sol, cailloux, sels, ... etc.), tandis que l'autre communique l'inflammabilité et que la troisième engendre les métaux. Peu nous importe que Willis y ait ajouté le *phlegme* ou eau et le *caput mortuum*, ou résidu de l'opération chimique. Si Baumé, sous Louis XV, énonce encore des définitions relativement obscures, il fait du moins observer qu'aucun des quatre élémens classiques ne contracte d'union avec l'un des trois autres. Avec Guyton de Morveau (1777), nous trouvons, au contraire, une excellente définition du corps simple ; il montre que le feu est plutôt un agent qu'une matière et qu'en définitive il n'est pas toujours homogène ni identique à lui-même. Enfin, du jour où Lavoisier démontra que les métaux ne résultent pas de l'union de leurs oxydes ou « chaux » avec l'insaisissable *phlogistique*, à partir du moment où il remplit une cloche d'oxygène dégagée par la « chaux mercurielle » redevenue vit-argent en perdant de son poids, l'idée d'élément a cessé d'être abstraite pour devenir une réalité et la chimie, sortie du berceau, a fait les progrès que l'on sait.

## I.

La science actuelle appelle « corps simple » une substance qui, soumise à l'influence des agens naturels, ou attaquée par les réactifs de nos laboratoires, ne se décompose pas en produits secondaires. D'un corps simple on ne peut retirer qu'une seule espèce de matière. L'idée de corps simple n'implique nullement celle d'un solide, d'un liquide, d'un gaz inaltérables : la plupart des élémens connus à l'heure présente sont aussi difficiles à conserver qu'à obtenir, mais ce qu'il est essentiel de remarquer, et, c'est après tout, la meilleure définition qu'on puisse donner, ils ne peuvent se transformer sans augmenter de poids.

Tous les ouvrages de chimie en énumèrent la liste. Ces livres ne sont pas toujours d'accord entre eux, mais on peut dire, sans risquer de beaucoup se tromper, qu'il existe environ soixante-dix élémens bien déterminés. Celui qui feuilleterait la collection des *Comptes rendus* de l'Institut, les *Annales de chimie et de physique* et autres recueils analogues, en relevant soigneusement par ordre de date les découvertes annoncées de métaux nouveaux, arriverait

sans doute à un total beaucoup plus considérable, s'il ajoutait les derniers venus aux corps simples connus avant 1860. C'est que les terres métalliques prétendues nouvelles, d'où l'on se flatte de réussir plus tard à dégager le futur élément se trouvent être des mélanges de substances déjà connues, mais mal étudiées ; d'autres fois les recherches subséquentes ne confirment pas les observations antérieures, ou même les infirment d'une manière absolue. On compte ainsi en chimie plusieurs enfans mort-nés, trop tôt baptisés, puis disparus, qui fournissent un ample sujet de travail aux chercheurs dont les efforts, parfois récompensés, peuvent aboutir à des résurrections inattendues. Peut-être bien qu'une fois arrivé au chiffre de cent six, il faudra renoncer à poursuivre plus loin : nous exposerons, en effet, plus tard, les théories de M. Newland, et les tables-claviers dressées par le savant anglais ne laissent place qu'à cent six termes. Quoi qu'il en soit, les corps simples qui, par eux-mêmes ou par leurs dérivés jouent un rôle considérable dans l'économie de la nature, dans l'usine de l'industriel ou dans l'officine du pharmacien, sont au nombre de trente-six (1).

Il est bon toutefois de faire observer que les composés ou les alliages dans lesquels figurent les autres matières élémentaires souvent ne sont ni très rares, ni absolument sans emploi. Le chimiste essayeur et l'agronome trouvent des réactifs fort utiles dans les sels d'urane et de molybdène ; allié à d'autres métaux, le palladium sert pour le plombage des dents ; certains minerais de fer sont fortement mélangés de titane et leur qualité n'en est que meilleure ; le platine est presque toujours allié à un peu d'iridium ; le lithium, dont l'analyse spectrale dévoile jusqu'à la moindre trace, sert de base au carbonate de lithine, un remède assez usuel. Si le glucinium est parfaitement inconnu en dehors des laboratoires de minéralogie, il n'en est pas de même de l'émeraude. Cette jolie gemme renferme de l'oxyde de glucinium, ou glucine, uni à la silice et à l'alumine ; mais si la pierre vert-pré cristallisée et limpide est chose rare et chère, le minéral opaque et à demi amorphe abonde dans certaines parties du terrain primitif, au point qu'on s'en sert, dit-on, pour paver les rues de Limoges.

Neuf des trente-six corps sont connus de temps immémorial. Il est à peine nécessaire d'expliquer que nous voulons parler du charbon et du soufre, ainsi que des sept métaux de l'antiquité et du moyen âge, chacun de ceux-ci étant associé à une planète et à un

(1) En voici la liste alphabétique : aluminium, antimoine, argent, arsenic, azote, baryum, bismuth, bore, brome, cadmium, calcium, carbone, chlore, chrome, cobalt, cuivre, étain, fer, fluor, hydrogène, iode, magnésium, manganèse, mercure, nickel, or, oxygène, phosphore, platine, plomb, potassium, silicium, sodium, soufre, strontium, zinc.

jour de la semaine. Le soleil était accolé à l'or et la lune à l'argent. Le vifargent lui-même a fini par perdre son nom primitif pour adopter celui de la planète Mercure. Saturne, contemplé à l'œil nu, brille, paraît-il, d'une lueur « plombée ; » donc à Saturne le plomb. Pour Mars, dieu de la guerre, il fallait le fer, et du reste, la nuance rougeâtre de la planète rappelle un peu celle du métal en fusion. A Vénus, honorée dans l'île de Chypre où le cuivre abonde, on dédie le cuivre. Il va sans dire que nous ne prétendons nullement affirmer que le choix des alchimistes n'ait pas été purement arbitraire, d'autant plus que nous avouons ne pas comprendre pourquoi l'étain est échu en partage à Jupiter. Chacun sait, ne fût-ce que pour avoir lu les étiquettes des fioles de pharmacie, que ces anciennes dénominations, premiers termes de nomenclature bégayés par la science naissante, sont encore fréquemment usitées après avoir été seuls employées. Sel de Saturne, vitriol de Mars, cristaux de Vénus sont des expressions pour le moins aussi connues que celles plus scientifiques d'acétate de plomb, de sulfate de fer, d'acétate de cuivre.

Les alchimistes du moyen âge élargirent un peu le cadre étroit légué par les Grecs, les Romains, les Arabes, en découvrant l'arsenic, l'antimoine, le bismuth, qu'ils se gardaient bien de ranger à côté des sept métaux, de peur de troubler la symétrie du nombre. Mais il fallut enfin renoncer à ce chiffre fatidique quand le zinc fut connu. Nous ne pouvons nous étendre ici sur la mystérieuse légende de la première préparation du phosphore par des chimistes de Hambourg (1669) et nous ne parlerons pas des manipulations dégoûtantes à la faveur desquelles s'obtenait cette matière. Nos compatriotes peuvent revendiquer l'honneur d'avoir trouvé un certain nombre de corps simples importants ; si l'iode et le brome sont incontestablement dus à Gay-Lussac et à Balard, Lavoisier étudia l'oxygène en même temps et bien mieux que Scheele en Suède, Priestley en Angleterre, et, plus de deux siècles avant Cavendish, Paracelse, contemporain de François 1<sup>er</sup>, entrevoit l'hydrogène. Depuis une centaine d'années, Berzélius, Davy, Bunsen, nous ne parlons que des principaux, ont largement contribué à grossir la liste des éléments. A partir de 1860, quinze nouveaux métaux ont été caractérisés grâce à la seule puissance de l'analyse spectrale, le meilleur et le plus usité des procédés d'investigation dont on dispose actuellement. Parmi les plus jolies découvertes actuelles, il convient de signaler celle du *gallium*, auquel la Gaule a servi de marraine, et celle du *scandium*, né sur les bords de la Baltique. A l'heure qu'il est, les noms « patriotiques » ou « géographiques » se trouvent être assez à la mode ; deux des derniers venus, dont l'apparition est en-

core plus récente, ont été nommés l'un *thulium* (île de Thulé), l'autre *holmium* (*holme*, île en scandinave). Enfin, depuis quelques jours à peine, le *germanium* de M. Winckler a été reconnu digne de clôturer provisoirement la catégorie des substances simples. Moins heureux, l'*austrium* et le *norvégium* n'auront pas l'honneur de figurer dans le tableau.

Faut-il admettre que, sauf un petit nombre de matières infiniment rares, tous les corps composés ont été ramenés à leurs constituans simples? En d'autres termes, que tous les élémens de la nature, enfermés dans des flacons, des bocaux ou des cloches, pourraient être rangés à la file sur une étagère? Non, car il existe une substance primordiale qui n'a pas encore été isolée avec certitude (1). On connaît, grâce à des raisonnemens d'une portée presque infaillible, non-seulement ses propriétés chimiques, mais ses caractères physiques les plus essentiels. Et pourtant ce gaz, qu'on sait être difficilement liquéfiable et faiblement coloré, dont la densité est connue avec une approximation satisfaisante, n'a été entrevu que durant quelques secondes, entre deux explosions. Le « fluor, » — tel est le nom qu'on lui a attribué pour indiquer qu'il « coule » (*fluere*) et se dérobe entre les mains du chimiste trop curieux qui s'efforce de le captiver, — détruit et ronge presque instantanément les vases où il se trouve en liberté provisoire. Gay-Lussac l'avait nommé *phlore* ou « destructeur. » Ce terme n'a pas prévalu. Les composés fluorés ne sont rien moins que rares et chers; de plus, ils sont fort nombreux; mais, en dépit de la variété du choix, fort peu consentent à laisser dégager le gaz hypothétique deviné grâce au génie d'Ampère, et nulle paroi matérielle ne résiste à la force dissolvante des vapeurs émises. Les déboires, les accidens de toute sorte, souvent même occasionnant des morts d'homme (celle des frères Knox entre autres), ont provisoirement découragé les chercheurs.

L'oxygène que nous respirons constitue à peu près le cinquième de notre atmosphère; mais l'eau des mers, lacs et fleuves contient, en réalité, une masse bien plus considérable de cet élément, quoiqu'à l'état de combinaison. En effet, le poids de l'air, comme tout le monde le sait, équivaut approximativement à celui d'une hauteur d'eau d'une dizaine de mètres dont il faut prendre la cinquième partie. Le poids total du gaz vital est donc représenté par celui d'une couche d'eau épaisse de deux mètres, uniformément répandue sur la surface de la terre. Or les mers, qui recouvrent près des trois quarts du globe et ont certainement plus de cent

(1) Il y a quelques jours, M. Moissan paraît cependant avoir réussi à dégager le fluor de l'acide fluorhydrique par l'électrolyse.

mètres de profondeur moyenne, renferment huit parties d'oxygène pour une seule partie d'hydrogène. De plus, tous les minéraux qui composent la croûte terrestre sont des matières oxygénées, à part d'infimes exceptions (pétroles, charbons, métaux natifs). Inversement, il n'est pas impossible de calculer assez exactement la dose totale d'azote qui est échue en partage à notre planète, car celui-ci ne contracte pas volontiers d'union avec les autres éléments. Le peu de composés azotés que renferment les terres arables, les tissus animaux ou végétaux, ne saurait en aucune façon contre-balancer l'énorme masse aérienne, qui est mélangée d'un cinquième d'oxygène seulement jointe au fluide de même nature retenu par les eaux. Comme il est peu probable que les minéraux azotés, si rares à la superficie du globe, soient abondants vers le centre, il s'ensuit que l'atmosphère et les mers une fois jaugés, le poids demandé s'obtient grâce à un calcul facile. On ne saurait fournir de chiffres analogues à l'égard d'aucun autre élément ni de l'hydrogène, ni du silicium, qui est le véritable roi du monde minéral, de même que le carbone, tout en figurant avantageusement dans la charpente de la terre, sous forme de calcaire, domine la nature organique, dont il est le noyau et la base. On a calculé que quatorze corps simples, qui semblent s'accoupler deux par deux, suivant une loi harmonique, et qui presque tous sont des chels de file de groupes naturels, dominant, dans notre monde, d'une façon remarquable en éclipsant leurs congénères. N'oublions pas de dire que le centre du globe, étant plus lourd que la périphérie, renferme sans doute plus de matières denses ; par conséquent, peut-être, que les métaux précieux y sont plus répandus. Ces derniers ne sont abondants que dans certaines régions limitées où on les exploite. D'autres matières sont diffusées un peu partout. Non-seulement on les retrouve grâce à l'analyse spectrale, — réactif qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop sensible, — mais il arrive aussi qu'un chimiste soigneux fait de curieuses découvertes en étudiant de près les « cendres » ou en observant la « perte au feu. » Le fluor, par exemple, n'est pas seulement répandu dans les granits ou les roches micacées, dans lesquels il n'entre d'ailleurs qu'à petites doses, mais les savans ont signalé sa présence dans l'émail des dents et jusque dans les vins naturels.

Nous serions fort embarrassés de dire quel est le métal le plus précieux, — c'est-à-dire le plus cher, — car la valeur de l'or n'est certes pas considérable à côté du prix d'autres substances presque inconnues. On n'achète pas tous les jours du rhodium ou du ruthénium, et le « cours » subit d'étonnantes fluctuations ; cependant, il y a peu d'années, l'iridium tenait la tête. Parfois, un nouveau pro-

cédé métallurgique plus rapide ou moins coûteux, la découverte d'un nouveau gisement, font subir à la valeur vénale une baisse inattendue; c'est ce qui est arrivé pour le sodium, et, plus récemment, pour l'aluminium. Souvent la matière est introuvable à n'importe quel prix; il faut alors avoir recours à l'inventeur ou à un collègue complaisant, lequel consent à en céder quelques parcelles. Et, en pareil cas, un lingot d'un petit nombre de grammes est encore un superbe présent! Il y a environ deux années, M. Nilsson, en Suède, a pu étudier et apprécier les caractères les plus essentiels du scandium et de ses composés à l'aide d'un imperceptible fragment d'un tiers de gramme. Grâce à l'habileté des manipulateurs, ces faibles masses, successivement engagées dans une série de combinaisons variées, ne subissent pas de pertes sensibles, tout en se transformant à l'infini.

Il peut très bien se faire que les dérivés d'un métal mal étudié et presque impossible à obtenir soient des matières fort communes et très vulgaires. Un pareil état de choses est, en définitive, une atténuation de ce qui se passe avec le fluor. A peine si le calcium a pu être préparé dans un état satisfaisant de pureté, et cependant quoi de plus trivial que la chaux, son oxyde? Pendant longtemps les circonstances ont été les mêmes pour le magnésium, aujourd'hui si bon marché, et pour l'aluminium, dont l'apparition, il y a vingt-cinq ans, semblait devoir révolutionner l'industrie, dans laquelle, après tout, le nouveau-venu ne joue qu'un rôle secondaire.

Comme de juste, tout savant qui découvre un corps simple a le droit de le baptiser d'un nom particulier plus ou moins heureusement choisi. Actuellement, avons-nous dit, les noms « géographiques » sont à la mode; mais un assez grand nombre de termes plus anciens sont de pure fantaisie et empruntés au répertoire de la mythologie grecque, des légendes allemandes ou des mythes scandinaves. En parcourant la table d'un cours de chimie minérale, on voit défiler, pêle-mêle, Niobé, Tantale, les Titans, la Terre, la Lune, les Kobolts ou génies des mines, et le dieu Thor. Dans un cas, l'expression à tournure latine a fait place à un autre mot moins savant, mais plus caractéristique. La notation écrite a beau conserver le terme de « stibium, » celui « d'antimoine » a prévalu dans le langage commun. Ainsi, dit-on, se trouve rappelée la légende, vraie ou fausse, des religieux d'un couvent involontairement empoisonnés par Basile Valentin, célèbre alchimiste, qui croyait avoir découvert dans les sels antimoniés des panacées capables de guérir tous les maux. On a dit que les noms du brome, de l'azote, du phosphore étaient impropres, parce que d'autres corps simples ou

composés ont une odeur fétide, sont irrespirables ou luisent dans l'obscurité. Ces noms simples, euphoniques et sans prétention, ne trompent personne et sont pour le moins aussi convenables que ceux de plusieurs métaux auxquels on s'obstine à infliger toujours la lourde et pédante terminaison en *ium*. Lavoisier crut assurément bien faire en appelant oxygène ou « générateur d'acide » le gaz, dont il étudia les propriétés avec tant de sagacité; plus tard, on reconnut qu'il existe des acides sans oxygène, tandis que l'hydrogène est la base fondamentale de ces mêmes acides. Néanmoins, et ce fait saute aux yeux en chimie organique, il est incontestable que l'addition d'oxygène, ou le remplacement d'une autre substance par ce même élément, tend toujours à exalter dans une molécule les propriétés acides, si elles préexistent, et fort souvent les provoque, si elles font défaut. Le fondateur de la chimie moderne a donc eu raison, bien qu'à un autre point de vue que celui qu'il envisageait.

## II.

Presque tous les corps simples sont solides à la température ordinaire. Outre le mercure, que tout le monde a vu, un seul est liquide : c'est le brome, fluide lourd, d'un rouge foncé, très volatil, jouant un rôle indispensable en chimie synthétique. Deux des derniers métaux isolés : le gallium, dont nous avons déjà parlé, et sur le compte duquel nous reviendrons encore, et le cæsium, naguère connu seulement à l'état de combinaison, seraient solides en hiver, mais se fondraient sous la seule influence des chaleurs ordinaires d'un été moyen. Le chlore, vapeur verdâtre, a été depuis longtemps liquéfié; mais l'oxygène, l'azote et l'hydrogène, jadis désignés comme « gaz permanens, » ont résisté, jusqu'à l'année 1877, à la double action du froid et de la compression, jusqu'à ce que les procédés de MM. Cailletet et Pictet en soient venus à bout. Il n'existe donc, en sus du fluor, que quatre gaz simples dont aucun ne saurait être incoercible.

Inversement et malgré les tentatives de M. Despretz, jamais le carbone n'a pu être fondu ni volatilisé; le bore et le silicium sont tout aussi réfractaires. Quelques métaux, comme l'argent ou le potassium fondus, émettent à de très hautes températures des vapeurs vertes qui ne rappellent guère la teinte du solide générateur. Étudier du zinc ou du cadmium gazéifiés est chose moins difficile encore, mais souvent une matière simple, plus fusible qu'une autre, est bien plus malaisée à vaporiser; ainsi l'étain, qui se liquéfie dans une carte à jouer exposée à la flamme d'une bougie, n'est pas sensible-

ment volatil, et le potassium, qui peut prendre l'état fluide à moins de 63 degrés dans l'huile de naphte chaude, n'émet de vapeurs qu'au rouge, tout comme le plomb, à peine fusible vers 330 degrés cependant.

Ne pouvant ni ne voulant retracer ici le tableau, même incomplet, des caractères physiques des corps simples, nous nous contenterons de parler brièvement de leurs couleurs et de leurs dissolvans. Presque toute la gamme du spectre est représentée dans la seule série des métalloïdes, depuis le bleu pur de la variété d'oxygène qu'on nomme ozone, et qui peut-être colore notre ciel, jusqu'au gris violacé de l'iode, en passant par le rouge foncé du brome et du sélénium. Néanmoins, la note jaune plus ou moins franche domine, tout comme dans les fleurs champêtres des plaines, grâce au chlore, au soufre, au phosphore. Il faut toutefois observer que le soufre fondu, chauffé vers 250 degrés, ressemble assez à du goudron et que, versé brusquement dans l'eau froide au moment où il atteint cette température, il fournit une sorte de caoutchouc brunâtre, bien différent de la matière jaune et friable que chacun a pu manier. Du reste, au bout de quelques jours, la couleur et la fragilité normale reparaisent, au lieu que le phosphore, une fois transformé en une substance opaque et rouge non vénéneuse et peu inflammable, persiste dans son nouvel état. C'est en remplaçant le phosphore ordinaire par ce corps rougeâtre qu'on obtient les allumettes dites de sûreté.

Les anciens alchimistes distinguaient, au point de vue de la couleur, leurs sept métaux en « solaires » et « lunaires, » ceux-ci d'un blanc plus ou moins pur, plus ou moins grisâtre et beaucoup plus nombreux que ceux de la première classe, qui comprenait seulement l'or et le cuivre. De fait, il est assez singulier que, de tous les métaux découverts depuis cent ans, aucun ne rappelle par sa teinte ces deux derniers corps connus de toute antiquité. Comme aspect extérieur, tous ressemblent plus ou moins à l'argent, au fer, au plomb, à l'étain. Pendant un certain nombre d'années, les traités de chimie ont tous répété que le titane préparé par Berzélius se rapprochait du cuivre au point de vue de la nuance et de l'éclat, mais on a reconnu l'erreur du grand chimiste suédois; il avait pris l'azoture de titane pour le métal libre, lequel constitue une poudre noirâtre sans intérêt. A propos de la section des « lunaires, » faisons observer qu'un solide réfléchissant fortement la lumière blanche ne saurait la modifier beaucoup, comme le ferait un bloc rugueux. Avec Bénédicte Provost, multiplions les réflexions d'un même rayon sur la lame métallique; tout change et, au lieu d'un blanc sale, nous observons des teintes riches et variées. Le fer devient violet, le zinc bleu indigo, l'argent se colore en jaune. Quant aux « solaires, » ils se teignent

en pourpre foncé, et, si nous regardons le soleil au travers d'une lame d'or suffisamment mince, la feuille métallique vue par transparence semblera verte. On sait que le vert est la nuance complémentaire du rouge.

*Corpora non agunt, nisi soluta*, disaient, en exagérant une idée fort juste en général, les prédécesseurs de Wurtz et de Berthelot. Pour provoquer ou faciliter une réaction chimique, il est presque toujours avantageux d'amener préalablement à l'état liquide le solide, le gaz qui doit entrer en conflit, en le « dissolvant, » s'il est possible, dans un « véhicule » ou un « menstrue. » Ce dernier terme, très usité jadis, a vieilli, mais la première expression est excellente et fait image, car le fluide employé permet de communiquer aux particules dissoutes la mobilité qui leur fait défaut; il transporte celles-ci au contact du corps qu'elles doivent attaquer, de même qu'une voiture nous amène où nous désirons nous rendre. Le dissolvant par excellence est l'eau pure, dans laquelle la plupart des matières salines se fondent très bien, mais, malheureusement, les seuls métalloïdes qu'elle absorbe sont le brome, le chlore et l'iode, et encore à doses minimes. On emploie souvent l'alcool comme véhicule de l'iode, et le sulfure de carbone, liquide lourd, volatil et fétide, dont la lutte contre le phylloxera a vulgarisé le nom, peut s'assimiler d'assez fortes quantités d'iode, de phosphore, et surtout de soufre. Jamais le sulfure de carbone du commerce, par exemple celui qui sert aux traitemens viticoles, n'est exempt de soufre; celui-ci se dépose, sous la forme d'une efflorescence neigeuse, près de la bonde des barils en vidange pour peu que la fermeture imparfaite favorise l'évaporation du sulfure. Mélangé d'iode, ce même liquide devient violet foncé; opaque, même sous une faible épaisseur, aux rayons lumineux du soleil, la liqueur laisse passer la presque totalité des effluves calorifiques obscurs. Plus difficiles encore que les substances précédentes, le bore et le silicium restent indifférens aux véhicules « neutres » énumérés ci-dessus et ne se marient qu'à l'aluminium ou au zinc en fusion. Laisse-t-on refroidir le mélange en prenant certaines précautions, on obtient au sein du lingot solidifié une cristallisation de bore ou de silicium et, au moyen de l'acide chlorhydrique, qui ronge le métal et respecte le métalloïde, il est facile de dégager les cristaux de la gangue qui les entoure. Si le carbone se mêle un peu à la fonte en fusion, la masse, une fois concrétée, ne renferme que des paillettes de graphite, matière à demi amorphe. Ce n'est donc pas à un phénomène de ce genre qu'il convient de rapporter la mystérieuse origine du diamant. Vis-à-vis des métaux, eau, alcool, sulfure de carbone, benzine, sont absolument impuissans; mais les acides les attaquent plus ou moins, et un sel, qui

presque toujours se mélange à l'excès d'acide, prend naissance. Seulement, la liqueur ne restitue plus le métal primitif radicalement transformé; le phénomène n'est plus d'ordre purement physique. Sans nous étendre davantage sur ce sujet par trop technique, notons en passant que l'eau est violemment décomposée par certains métaux tels que le sodium; de la soude se forme qui se dissout dans l'eau et il se dégage tumultueusement de l'hydrogène naissant. En additionnant le sodium de mercure, qui ne prend pas part à la réaction, le gaz s'échappe aussi doucement qu'on veut; en sorte que l'amalgame de sodium est un agent « hydrogénant » ou « réducteur, » tantôt énergique, tantôt modéré, suivant sa composition. Par cela même, il est constamment employé par les savans modernes dans leurs opérations de synthèse organique.

Nous venons de prononcer tout à l'heure, à propos du bore et du silicium, le mot de *métalloïde*. De même qu'en littérature « tout ce qui n'est point prose est vers » et « tout ce qui n'est point vers est prose, » de même pour les chimistes tous les corps simples sont ou métalloïdes ou métaux. La première de ces deux expressions est parfaitement impropre; elle laisserait croire que toutes les substances non rigoureusement métalliques sont par leurs caractères des quasi-métaux. Au contraire, il s'agit de matières dont les propriétés physiques diffèrent essentiellement de celles des élémens bien plus nombreux rangés dans la seconde classe, tout en variant énormément d'un terme à l'autre de la série. L'iode, l'azote, le carbone se distinguent tout autant comparés entre eux qu'opposés à l'argent ou au zinc. Ce n'est guère qu'en lisant des livres de science théorique qu'on peut se rendre compte des différences d'allure si tranchées qui séparent les deux sections au point de vue chimique. Si les caractères des différens métaux varient beaucoup en énergie, la tendance générale change médiocrement; des divergences beaucoup plus nettes séparent les métalloïdes: les transitions sont heurtées et brusques, non-seulement de groupe à groupe, mais d'élément à élément. Mieux encore, ces capricieuses matières ne sont pas toujours identiques à elles-mêmes; quelques-unes d'entre elles peuvent revêtir diverses formes et au changement d'aspect extérieur correspond une modification dans la nature chimique. Expliquons-nous: le gaz oxygène peut, à basse température et grâce à divers procédés, notamment par l'action de l'effluve électrique, se transformer en ozone, sans qu'il y ait, bien entendu, aucune absorption de matière. L'ozone chauffé redevient oxygène facilement, trop facilement même au gré des chimistes, et cette modification du gaz vital est douée d'une odeur sulfureuse spéciale, d'une saveur caractéristique analogue à celle du homard, au lieu que la substance

génératrice est inodore et insipide. La densité n'est pas la même : trois litres d'oxygène pèsent autant que deux litres d'ozone ; enfin les propriétés chimiques s'exagèrent au point que le mercure et l'argent, inaltérables à l'air, s'emparent de l'ozone. Si celui-ci est pour ainsi dire de l'oxygène exalté, le phosphore rouge, dont nous avons dit un mot, est un phosphore adouci dont les caractères sont atténués, sans parler du légendaire phosphore noir entrevu de temps en temps par les Thénard et dont l'existence est fort douteuse en tant que produit pur. Le soufre offre plusieurs variétés dont les couleurs ou les solubilités dans le sulfure de carbone sont loin d'être les mêmes. Il y a deux espèces de bore, trois espèces de silicium, et les ouvrages de chimie consacrent des pages entières à la description des nombreuses formes que peut affecter le carbone et que diversifient encore des proportions plus ou moins grandes de corps étrangers. Ce n'est pas que, dans la longue série des métaux, les travaux n'aient fait découvrir plusieurs cas de modifications allotropiques, mais les singularités diminuent graduellement à mesure que la tendance métallique s'accroît, et finalement l'argent vierge, le sodium pur, le mercure bien nettoyé, sont toujours identiques à eux-mêmes.

A ce propos, on peut se demander si la limite qui sépare les métaux des métalloïdes est nette ou confuse, naturelle ou arbitraire. La réponse n'est pas douteuse : la barrière élevée par la science est purement fictive puisque l'accord entre les praticiens et les théoriciens, d'une part, et entre les savans des différentes écoles, d'autre part, est loin d'être satisfaisant. Il est bien clair que le potassium, le zinc, le cuivre sont des métaux pour tout le monde, de même que l'iode, l'oxygène, le soufre sont invariablement qualifiés de métalloïdes. Les propriétés physiques et chimiques des premiers diffèrent à tel point de celles des derniers qu'aucune hésitation n'est possible. Mais il existe des élémens ambigus, à propriétés bâtarde, qui jouent le rôle du centre gauche dans une assemblée parlementaire et dont la place est malaisée à déterminer. D'accord en cela avec les auteurs du début de ce siècle, les traités de chimie analytique classent hardiment parmi les métaux tous ces corps à fonctions mal définies ; pour eux il n'y a de vrais métalloïdes que le chlore, le brome, l'iode, le fluor, l'oxygène, le soufre, l'azote, le phosphore, le bore, le carbone, le silicium et l'hydrogène, en tout juste douze corps simples qu'on oppose aux vingt-quatre métaux usuels. Commode en pratique, cette manière de voir n'est pas adoptée dans l'enseignement secondaire officiel dont les programmes ont été rédigés suivant les idées de l'illustre Dumas. L'on ajoute alors à la liste précédente l'arsenic et parfois l'antimoine, par le

motif que l'antimoine et l'arsenic fournissent par leur copulation avec l'hydrogène des composés bien définis et assez stables analogues aux combinaisons correspondantes de l'azote et du phosphore. Quant aux chimistes de l'école moderne, ils affaiblissent encore davantage la classe des métaux au profit de l'autre section, dans laquelle ils ramènent, outre l'antimoine, le bismuth et même l'étain sans parler d'autres corps simples moins connus. On comprend qu'ils font bon marché de certaines propriétés physiques, comme l'éclat ou la conductibilité pour la chaleur et l'électricité et, se fondant sur un caractère chimique, ils envisagent comme métalloïde tout élément dont le chlorure serait décomposé par l'eau à froid.

Laissons de côté ces arguties sans importance, pour nous occuper de la classification des métalloïdes en familles naturelles, problème abordé par Dumas, il y a une cinquantaine d'années et fort heureusement résolu par lui. Dumas rangea dans un premier groupe le fluor, le chlore, le brome et l'iode, élémens dits halogènes, s'unissant volontiers à l'hydrogène comme aux métaux, agens minéralisateurs importants, mais doués d'une affinité médiocre pour l'oxygène. Ce dernier, joint au soufre, ainsi qu'à deux matières rares, le sélénium et le tellure, constitua la seconde famille, qui comprend ainsi quatre substances simples, susceptibles d'être, selon les circonstances, comburantes ou combustibles (sauf l'oxygène, cela va sans dire) et capables de s'unir à l'oxygène, comme aux métaux et à l'hydrogène. La troisième tribu n'embrasse à la rigueur que l'azote, le phosphore et l'arsenic, mais l'antimoine et le bismuth, en dépit de certaines affinités métalliques, s'y rattachent naturellement comme appendices ; tous s'assimilent parfaitement bien l'oxygène, sauf l'azote, plus paresseux à entrer en conflit, et moins bien l'hydrogène ; de plus, avec ce dernier, ils ne fournissent que des composés basiques ou neutres, au lieu d'engendrer des acides plus ou moins énergiques, comme les corps des deux premières classes. Il restait à sérier quatre élémens, mais l'on s'aperçut qu'il fallait décidément mettre de côté, à raison de ses allures par trop spéciales, l'hydrogène, lequel avait servi de base et de comparaison. Si l'on ne trouvait point notre rapprochement trop trivial, nous dirions qu'il était « opposable » aux autres matières, comme le pouce est « opposable » aux autres doigts. Enfin une quatrième famille fut créée dans laquelle entrèrent le carbone, le silicium et le bore ; pour justifier cette division moins naturelle que les autres, il fallut invoquer, à défaut d'analogies chimiques manifestes, quelques similitudes de propriétés physiques. La vérité est que le carbone et le silicium sont réunis par des liens de parenté fort étroits mis en évidence

depuis les beaux travaux de MM. Friedel et Ladenburg, et ne sauraient être séparés, au lieu que le bore, en dépit de quelques points d'affinité purement extérieurs, doit être écarté du silicium pour faire bande à part. Il y a cinq années cependant, une tentative a été faite par M. Etard pour reporter le bore à côté de l'azote et du phosphore, avec lesquels il n'est pas sans ressemblances, surtout au point de vue de ses dérivés.

En résumé, en dépit des progrès subséquens réalisés par la science, l'œuvre de Dumas n'a subi que des modifications secondaires.

De tout temps, on a divisé les métaux en communs et en précieux. Au moyen âge, ils furent nobles ou ignobles et, placé au sommet de cette hiérarchie féodale d'un nouveau genre, l'or fut déclaré roi et suzerain. Comme un métal précieux ne conserve sa couleur et son éclat que parce qu'il résiste à l'action de l'oxygène de l'air et n'est guère susceptible d'être rongé par les acides, et qu'au contraire ces deux agens altèrent à divers degrés la plupart des autres élémens métalliques, l'idée d'une classification pratique, fondée sur de semblables caractères, s'impose naturellement à l'esprit. C'est ce qu'entreprit de réaliser Thénard, qui rangea les métaux suivant une liste de sections s'échelonnant successivement depuis la première dont font partie le potassium et le sodium qu'on est obligé de conserver dans l'huile de naphte, jusqu'à la sixième, où brillent le mercure, l'argent, l'or, le platine. Ajoutons, afin de donner des exemples relatifs à des substances connues, que le magnésium, le fer, l'étain et le cuivre peuvent être choisis comme types des seconde, troisième, quatrième et cinquième section. Peut-être trop décriée par certains auteurs contemporains qui ont eu le tort de ne pas voir dans l'œuvre de Thénard un essai de classement artificiel analogue à la clé botanique de Linné, cette tentative déjà ancienne est reléguée dans beaucoup d'ouvrages de l'époque actuelle à des paragraphes intitulés : *Historique*. Du moins groupait-elle ensemble les corps dont la métallurgie est analogue, ce qui n'était pas sans utilité au point de vue de l'enseignement, sans compter plusieurs autres avantages secondaires, grâce auxquels elle figure encore dans les programmes.

Nous voici amenés à parler d'un autre sectionnement absolument empirique, mais très avantageux pour le chimiste analyseur. L'opérateur qui veut retrouver les métaux ou bases contenus dans un médicament, une roche, un minerai ou une couleur d'origine inorganique, commence par dissoudre le tout dans un véhicule convenable : eau, acide, alcali, etc. La liqueur obtenue est ensuite soumise à l'action successive de quelques réactifs, qui sont invariablement l'hy-

drogène sulfuré gazeux, le sulfhydrate d'ammoniaque et un mélange de chlorhydrate et de carbonate d'ammoniaque. On obtient par ce moyen, dans le cas le plus général, trois précipités et deux liqueurs claires. Chacun de ces précipités ou solutions renferme uniquement un certain nombre de métaux à l'exclusion de tous les autres. Si l'un des liquides ne contient que de l'eau pure, si l'un des précipités ne s'est pas formé, le praticien est en droit d'en conclure à l'absence certaine des bases du « groupe » correspondant. Des procédés particuliers permettent ensuite d'isoler complètement les unes des autres les bases réunies ensemble, et, par suite, de les déterminer (1). Cette division en « groupes » rattache évidemment plusieurs corps simples sans analogie réelle et jouissant seulement d'un bien petit nombre de caractères communs, mais, tout artificielle qu'elle soit, elle provoque plusieurs rapprochemens instructifs. En général, deux métaux rangés dans une même section de Thénard sont fort souvent dispersés dans deux « groupes » analytiques différens, mais le contraire se présente aussi, et nombre de matières se trouvent juxtaposées dans l'un et l'autre tableau. Si tel est le cas, par exemple, pour le potassium et le sodium, le calcium et le baryum, le nickel et le cobalt, le cuivre et le plomb, le platine et l'or, la conséquence évidente n'est-elle pas que ces substances doivent être liées par une affinité réelle, une analogie incontestable? Ne peut-on essayer de faire pour les métaux ce que Dumas tenta jadis, avec succès, à l'égard des métalloïdes, et ensuite est-il impossible de réunir, dans un même ensemble, les deux classes de matières simples? Jusqu'ici nous n'avons invoqué que les données de l'ancienne chimie, données trop insuffisantes pour élucider cette question ardue, mais les théories modernes se présentent qui vont nous fournir d'utiles éclaircissemens, et du moins elles nous serviront à prouver que si, dans l'état actuel de la science, nous ne touchons pas au but, du moins nous sommes bien près d'y atteindre.

### III.

Loin de nous la pensée de retracer, même en abrégé, l'histoire de la théorie et de la notation atomique. Notre intention n'est pas davantage de la critiquer ou de la défendre. A peine exposerons-nous quelques points de cette doctrine presque universellement adop-

(1) Il va sans dire que nous indiquons seulement le sens général des opérations à effectuer. La vraie marche à suivre est en réalité plus complexe dans son ensemble et fort minutieuse dans ses détails.

tée à l'étranger, mais encore combattue en France par les adeptes de toute une école et repoussée jusqu'à présent des programmes de l'instruction secondaire. Encore abrègerons-nous autant qu'il nous sera possible, car, en pareil sujet, il vaut mieux être clair et incomplet.

Considérons de faibles masses homogènes formées de matières parfaitement pures, comme une goutte d'eau distillée, une parcelle de nitre ou azotate de potasse, une bulle de chlore. Nous pouvons évidemment diminuer encore ces petites fractions, réduire, par exemple, l'eau à l'état de vésicules de brouillard, pulvériser le sel, raréfier le gaz et chacune des nouvelles parties qu'on séparera des autres ne différera en rien de celles-ci. Continuons toujours de même, et, lorsque les procédés mécaniques ou physiques nous feront défaut, poursuivons notre opération par la pensée. Pourrions-nous la prolonger à l'infini? Non, une limite nous arrête : nous finissons par trouver, au bout du compte, une infime particule d'eau, de nitre ou de chlore que nous sommes impuissans à partager. La barrière que nous invoquons n'est nullement due à l'imagination des savans, car, sans elle, les phénomènes physiques ne sauraient s'expliquer. Ce noyau terminal n'est cependant pas indestructible, si nous appelons la chimie à notre aide, puisque les agens qu'elle nous indique scindent les trois « molécules » (telle est la dénomination employée) en parties identiques ou non entre elles qui ont reçu le nom « d'atomes. » La molécule d'eau se coupe en trois atomes, deux d'hydrogène et un d'oxygène; celle de l'azotate de potasse en fournit cinq (un de potassium, un d'azote, trois d'oxygène); celle même du chlore se trouve résulter de la juxtaposition de deux atomes de chlore semblables entre eux.

Faire passer en revue au lecteur les propriétés des molécules à élémens hétérogènes des corps composés reviendrait à lui expliquer la chimie presque entière, mais nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots au sujet de la belle loi entrevue par l'Italien Avogadro, développée, grâce au génie d'Ampère, de façon à servir de base et de fondement aux théories modernes. Sans cette hypothèse, justifiée d'ailleurs par les calculs rigoureux de la thermodynamique, ces théories n'auraient aucune raison d'être. Voici l'énoncé. « Tous les gaz et toutes les vapeurs dont les caractères se confondent sensiblement avec ceux des gaz renferment, à volume égal et sous les mêmes circonstances de température et de pression, le même nombre de molécules. » En ce qui concerne les solides et liquides, aucune règle analogue n'a pu être formulée jusqu'à présent.

Cet exposé très abstrait nécessite des explications : imaginons

trois cloches ou récipients identiques et contenant, l'une de l'hydrogène, la seconde du chlore, la troisième de la vapeur de benzine, ces fluides étant tous soumis à une même pression, celle de 1 atmosphère, par exemple, et également chauffés à 440 degrés pour fixer les idées (1). Dans chaque cloche seront emprisonnées un certain nombre de molécules ; qu'il y en ait cent mille, un million, un milliard dans la première, peu nous importe, mais ce qui est certain, *a priori*, c'est que la seconde et la troisième en renfermeront autant, ni plus, ni moins. La loi en question est rigoureusement exacte pour les gaz proprement dits, et très approchée en ce qui concerne les vapeurs si la température est suffisamment élevée et si la pression n'est pas exagérée.

Grâce au principe d'Ampère, il suffit, pour avoir le rapport des poids de la molécule d'hydrogène à celle du chlore par exemple, de comparer les poids de deux volumes quelconques, mais égaux, de chacun de ces gaz également comprimés et chauds. Si dix litres du second corps pèsent 35,5 fois plus que dix litres du premier, la molécule du chlore est aussi 35,5 fois plus lourde que celle de l'hydrogène. Cette dernière, qui est la plus légère de toutes, a été prise pour unité de poids.

Une matière est plus facile à étudier dans sa structure intime, si elle est gazeuse ou susceptible de le devenir, car, dans ce cas, ses molécules peuvent être pesées au moins d'une façon relative. Rien de plus aisé alors au chimiste que de les disséquer en atomes, par le raisonnement bien entendu. Si le corps volatil est simple, comme dans le cas du chlore, les atomes dont l'agglomération constitue la molécule sont tous identiques entre eux. Dans quelques cas assez rares, l'atome est unique : cette singularité se présente pour le mercure, et elle permet même de prévoir, grâce au calcul, certaines anomalies dans les propriétés calorifiques de la vapeur mercurielle, et MM. Kundt et Warburg ont réussi à justifier par l'expérience toutes les circonstances indiquées. Un métal moins connu que le mercure, le cadmium, d'où dérive une belle couleur jaune fort employée en peinture, possède également à l'état fluide une molécule à atome isolé. Le cuivre, le magnésium, le zinc, ne sont pas volatils, mais ils ont avec le mercure trop de points de contact pour n'être pas « monoatomiques » comme lui. En revanche, le nombre des élémens gazeux ou gazéifiés dont la molécule peut se couper en deux atomes est considérable. Tous les anciens gaz permanens, c'est-à-dire l'oxygène, l'hydrogène et l'azote,

(1) C'est le point d'ébullition du soufre fondu, et cette température élevée, facile à obtenir et à maintenir invariable, joue un grand rôle dans les recherches de chimie.

ainsi que le chlore, le brome, l'iode, se rangent dans cette catégorie, à laquelle il faut joindre le soufre, mais avec une restriction. Les métaux alcalins (potassium, sodium, lithium, etc.) et l'argent grossiraient encore probablement la liste si l'on pouvait apprécier autrement que par conjecture leur densité de vapeur. Enfin le phosphore et l'arsenic possèdent une molécule plus riche encore, qui ne contient pas moins de quatre atomes distincts.

L'ozone, dont nous avons déjà dit un mot, est un agrégat constitué, non par deux atomes comme l'oxygène ordinaire, mais bien par trois. Ainsi s'explique son grand pouvoir oxydant, car l'on n'a pas de peine à comprendre que le troisième atome de cette lourde et instable association s'en détache facilement et qu'une faible chaleur ramène le tout à la forme binaire normale. Les circonstances sont analogues pour le soufre, qui offre au point de vue chimique tant de rapports avec l'oxygène : à 500 degrés, la vapeur de soufre renferme jusqu'à six atomes ; c'est la molécule la plus riche de celles de tous les corps simples connus. Mais avant 1,000 degrés l'équilibre se rompt, les atomes se séparent, tout en restant accolés par paires, et le soufre, ainsi que la plupart des autres éléments, devient diatomique. A la suite d'expériences récentes, délicates et fort discutées, de MM. Meier, Crafts, etc., on a été amené à croire que, sous l'influence d'une forte chaleur, les molécules du chlore, du brome, de l'iode, pourraient bien se scinder en deux autres constituées chacune d'un atome distinct (1).

Les atomes de tous les corps simples métalloïdiques n'ont pas la faculté de s'unir à un même nombre d'atomes d'hydrogène, et cette variation de capacité, déjà invoquée par Dumas, est de la plus haute importance en philosophie chimique. Expliquons-nous à ce sujet. Examinons les molécules de l'acide chlorhydrique, de l'eau, de l'ammoniaque et du gaz des marais, tous composés stables et bien définis ; elles sont formées d'un atome unique de chlore, d'oxygène, d'azote ou de carbone, additionné respectivement d'un, deux, trois ou quatre atomes d'hydrogène. Notons en passant que, si l'azote réclame trois atomes et si le carbone en veut quatre, cela n'implique nullement de la part du carbone ou de l'azote une plus grande affinité pour l'hydrogène, dont le chlore et l'oxygène sont infiniment plus avides. Cela veut dire simplement qu'on peut se figurer l'atome

(1) Le lien qui rattache entre eux les deux atomes de chlore ou d'azote d'une molécule est après tout de même nature que celui réunissant un atome de chlore à un atome d'hydrogène dans le cas de l'acide chlorhydrique. On peut très bien expliquer pourquoi l'azote libre, si facile à obtenir, est si paresseux à entrer en combinaison ; c'est que les atomes d'azote de la molécule sont rivés entre eux par une puissante affinité malaisée à vaincre.

d'azote, par exemple, sous la forme d'une boule garnie de trois crochets à chacun desquels se suspend une autre petite bille également crochue, figurant l'un des trois hydrogènes, et ainsi de suite. En fait d'amarrage, mieux vaut une chaîne solide que trois attaches faibles. Les quatre corps que nous venons de nommer sont précisément les chefs de file des quatre familles naturelles de Dumas, et tous les élémens qui font partie d'une même famille suivent l'exemple du type; vis à vis de l'hydrogène, le brome se comporte comme le chlore, et le silicium joue le même rôle que le carbone. Mais on peut aller plus loin et remarquer que le chlore, le brome et l'iode, voire même le fluor, pour continuer notre comparaison grossière, mais juste, sont des atomes à un seul croc, absolument comme l'hydrogène, et, au point de vue de la « capacité de saturation, » jouent un rôle identique. L'expérience justifie cette conception : dans les chlorures de phosphore et de silicium, phosphore et silicium réunissent autour d'eux, le premier trois, le second quatre atomes de chlore, de même que l'hydrogène phosphoré et l'hydrogène silicié résultent d'un atome soit de phosphore, soit de silicium, rivé à trois ou bien à quatre hydrogènes. Pour abrégier le langage, les chimistes de l'école moderne conviennent de dire que la première matière simple est « trivalente, » et que la seconde est « quadrivalente. »

Puisque les membres d'un même groupe naturel de métalloïdes absorbent pour un atome isolé d'un corps donné le même nombre d'atomes d'hydrogène, de chlore, de brome, d'iode et de fluor, on est en droit d'en conclure que l'identité de « valence » ou pouvoir absorbant, par rapport à ces derniers corps, implique une parenté incontestable. Or beaucoup de substances élémentaires refusent d'entrer en conflit avec l'hydrogène, mais toutes, sauf une seule, qui est le fluor, acceptent de s'unir au chlore, et l'étude des composés chlorés peut fournir des renseignemens précieux pour une classification rationnelle. Par exemple, à défaut de l'hydrogène boré, qui n'a pas été préparé, étudions le chlorure de bore, et nous voilà conduits à écarter définitivement le bore lui-même du silicium et du carbone; ceux-ci sont franchement quadrivalens et celui-là se contente de trois atomes de chlore. Ce fait prouve catégoriquement que les identités de capacités chimiques ne concordent pas toujours avec les analogies physiques, et nous verrons par la suite de ce travail que de telles anomalies ne sont rien moins que rares.

Passons aux métaux. Plusieurs d'entre eux se combinent au chlore atome pour atome; tels sont le potassium, le sodium, plusieurs autres métaux en *ium*, dont l'analyse spectrale a révélé la présence dans certains minéraux d'où l'on a réussi à les extraire ensuite, et

finalement l'argent. En dépit de son inaltérabilité bien connue et dérivant d'une puissance d'affinité médiocre, ce corps précieux fait partie de la même catégorie. Bien plus longue est la liste des métaux bivalens, qui exigent deux atomes de chlore; leur nombre est même trop grand pour qu'on n'établisse pas de sous-divisions dans cette vaste classe comprenant, en sus des métaux dits alcalino-terreux, — le calcium, le baryum, et le strontium, — le magnésium, le zinc, le cuivre, le mercure, le nickel, etc. Au contraire, la famille des métaux trivalens ne comprend que le bismuth, dont les allures un peu ambiguës rappellent les métalloïdes, l'antimoine, qu'aujourd'hui tout le monde s'accorde à envisager comme tel, enfin l'or séparé de l'argent et mis de côté. Le platine et l'étain figurent comme élémens nettement quadrivalens.

Ceci posé, entreprenons une étude attentive des caractères physico-chimiques des métaux et des sels qui en dérivent. Des analogies manifestes rapprochent, surtout au point de vue des formes cristallines et de la solubilité dans l'eau, les combinaisons du même ordre de corps de valence identique. Ainsi l'histoire de l'argent, si éloigné du potassium à certains égards, met en lumière maintes propriétés communes à ces deux métaux. L'affinité des trois métaux alcalino-terreux est frappante. Enfin il n'est pas malaisé de découvrir des relations fort étroites entre les sels du cuivre, du mercure, du magnésium, du zinc.

Mais que le lecteur, à la seule inspection du tableau dont nous avons esquissé à peine les principaux linéamens, ne s'imagine pas que la philosophie naturelle a réussi à découvrir un *criterium* infaillible. Malheureusement, les choses ne sont pas toujours aussi simples. Ainsi plusieurs savans de l'école atomique s'étaient imaginé que la valence des atomes, ou, comme nous l'avons expliqué, leur capacité de saturation vis-à-vis de l'hydrogène et du chlore, était une faculté absolue, essentielle, invariable. Quant aux exceptions embarrassantes, elles étaient attribuées à des influences spéciales à chaque cas et d'ordre secondaire. Il n'en est rien : fréquemment un atome unique absorbe, suivant les circonstances, plus ou moins de chlore, plus ou moins d'hydrogène, et donne ainsi lieu à deux composés différens. Ainsi le phosphore, suivant qu'on met à sa disposition peu ou beaucoup de chlore, fournit du trichlorure ou du quintichlorure de phosphore : il agit donc comme corps trivalent ou quintivalent. L'iode monovalent peut devenir trivalent; des trois atomes de chlore du trichlorure d'iode deux se détachent, il est vrai, très facilement, en sorte que le composé se trouve être un agent chlorurant précieux dans certaines opérations de synthèse. On voit que les exceptions que présentent les métalloïdes ont été mises

à profit par les chimistes ; la pratique gagne si la théorie souffre. Si nous parcourons la série des composés métalliques, nous constatons que souvent la valence de l'or et du platine tombe de deux unités ; ces élémens alors se contentent d'être univalens ou bivalens. Celle du plomb, au contraire, augmente parfois de façon à laisser supposer que le métal est au fond quadrivalent, en dépit de ses analogies avec plusieurs substances bivalentes.

Néanmoins, les partisans des théories modernes ne sont pas restés à court devant ces objections : « Nous vous accordons, ont-ils répliqué, le fait du caractère contingent de la valence ; à cet égard, vous avez raison en toute rigueur. Mais nous pensons aussi que cette faculté, tout en aspirant vers une limite normale bien déterminée, peut être fort souvent provisoirement exaltée ou passagèrement amoindrie. Prenons surtout en considération les composés, les sels qui se forment aisément et sont difficiles à détruire. Par exemple, les chlorures supérieurs d'or et de platine, à raison de leur plus grande stabilité, marquent le vrai pouvoir de saturation du métal ; l'iode retient fort mal deux de ces trois atomes de chlore et conserve mieux le dernier. Le plomb est presque toujours manifestement bivalent ; gardons-nous bien, en dépit d'un petit nombre de cas, de l'écarter du cuivre ou du baryum, auquel il ressemble fort. » Leurs antagonistes, M. Berthelot en tête, loin de rendre les armes, n'ont pas manqué de signaler maintes circonstances dans lesquelles la valence devient encore moins nette. Ces faits se présentent lorsqu'un corps simple se sature à la fois avec deux ou plusieurs élémens monovalens de diverses natures. De même que la diversité des mets entretient l'appétit, de même la capacité de saturation d'une matière peut s'accroître si on lui présente à la fois plusieurs métalloïdes ou métaux. Ainsi l'azote, dans le chlorhydrate d'ammoniaque, retient attaché à lui quatre hydrogènes et un chlore, circonstance très discutée autrefois par les théoriciens, lesquels ont fini par classer définitivement l'azote et ses congénères comme quintivalens.

L'aluminium, ainsi que le gallium de M. Lecoq de Boisbaudran, présentent une particularité digne d'intérêt : ces deux métaux se combinent au chlore et consorts dans la proportion de deux atomes de gallium ou d'aluminium contre six de chlore ou de brome. Quelle est alors la valence de ces deux corps simples ? Ici intervient une ingénieuse hypothèse, si bien confirmée par les faits qu'elle est presque regardée actuellement comme une loi naturelle. Ainsi que nous l'avons indiqué déjà, figurons-nous l'atome comme une boule munie d'autant de crochets qu'il se trouve de valences disponibles. Deux atomes identiques d'aluminium, qu'on suppose armés chacun

de quatre crochets, se trouvent rivés mutuellement grâce à l'amarrage réciproque de deux crocs, et le système se trouve, en effet, ne plus disposer que de six crochets, c'est-à-dire, en repassant du concret à l'abstrait, que seules six valences restent libres. La quadrivalence de l'aluminium ainsi établie entraîne celle du fer, du chrome, du manganèse, dont plusieurs des composés ne diffèrent presque pas des sels aluminiques correspondans, surtout au point de vue cristallographique. Faut-il pour cela retrancher absolument de la section des corps bivalens ces métaux qui, par certaines combinaisons d'un autre ordre, rappellent le cuivre ou le magnésium? En réalité, le double atome sexvalent du fer, par cela même qu'il est aussi apte que l'atome unique bivalent à se déplacer sans altération d'une molécule saline à une autre, constitue un véritable corps simple *sui generis*, distinct du fer proprement dit (1).

Cette faculté de s'unir à lui-même, tout en conservant quelques valences disponibles, le carbone la possède au suprême degré; de là vient la variété presque infinie des dérivés organiques, naturels ou artificiels, puisqu'on voit les atomes de carbone se river par une chaîne invisible, non-seulement deux à deux, mais trois à trois, quatre à quatre, jusqu'à dix à dix et peut-être encore davantage. A un chimiste allemand, M. Kekulé, revient l'honneur d'avoir le premier développé cette théorie si féconde, ce vrai fil d'Ariane conducteur au milieu d'une complication inextricable. Les silicates naturels sont très nombreux parce que le silicium se comporte comme le carbone, bien que ses tendances de soudure soient moins exagérées et, jusque dans les dérivés de l'étain, on retrouve cette même propriété considérablement affaiblie. En définitive, du carbone au silicium, de ce dernier au titane et à l'étain, de celui-ci au platine, du platine au fer et finalement du fer à l'aluminium, les transformations ne sont pas brusques, mais les termes extrêmes sont fort dissemblables, d'où ressort la difficulté qu'éprouvent les chimistes à tracer entre les diverses tribus des frontières nettement accusées.

#### IV.

Ce n'est pas seulement sur les analogies des caractères physiques ou des aptitudes chimiques des corps simples ou de leurs dérivés, ce n'est pas seulement sur l'identité des propriétés attrac-

(1) L'atome simple a reçu dans la science moderne le nom de *ferrosium*, l'atome double celui de *ferricum*. La proportion relative des deux élémens *ferrosium* et *ferricum* dans les fers, fontes et aciers, influencerait, dit-on, sur les propriétés de ces matières.

tives qui se manifestent d'atome à atome que les chimistes contemporains fondent leurs essais de classification des élémens. Grâce à l'étude de leur poids atomique, ce qu'on savait déjà a pu être expliqué et coordonné tandis que de nouveaux points ont été mis en lumière. L'existence de substances simples encore inconnues a été pressentie, et quelque temps après le spectroscope les signalait. Isolés ensuite et attentivement étudiés, ces nouveaux métaux se rangeaient docilement à la place même que le calcul leur avait assignée, sans que leur nature et leurs fonctions s'écartassent beaucoup du type hypothétique indiqué d'avance. Quoique la comparaison soit un peu ambitieuse, nous ne pouvons nous empêcher de penser à Le Verrier, ancien chimiste devenu astronome, découvrant Neptune et prédisant avec exactitude la situation et la masse de sa planète. Toutefois, nous ne dissimulerons point, dans notre brève exposition, les défauts et les lacunes qui choquent encore à bon droit nombre de savans et des moins sceptiques. Aux chimistes du  $xx^e$  siècle il appartiendra de corriger ou d'expliquer ces imperfections, et l'entreprise ne semble pas impossible.

Si les poids absolus de l'atome d'hydrogène et de l'atome de soufre sont parfaitement inconnus, la science actuelle n'en est pas moins arrivée à indiquer, au moyen de déductions assez complexes, mais d'une certitude absolue, que le second pèse exactement trente-deux fois plus que le premier, et ainsi de suite pour toutes les matières fondamentales. On convient arbitrairement que le poids atomique de l'hydrogène vaut 1; alors tous les nombres analogues applicables aux autres matières simples sont des entiers plus grands que 1, parfois accompagnés de fractions. Les chiffres, fort inégaux d'ailleurs, qui conviennent à chaque métalloïde ou métal, varient depuis 7 (lithium) et 9.4 (glucinium) jusqu'à 207 (plomb), 210 (bismuth), 234 (thorium) et 240 (uranium). La série finit actuellement par ce dernier (1).

Examinés superficiellement, ces chiffres, qui semblent extraits au hasard d'un sac comme des numéros de boule de loto, ne four-

(1) Dulong et Petit ont trouvé que, pour échauffer de 1 degré de température 7 grammes de lithium, 32 grammes de soufre, 207 grammes de plomb, etc., en un mot des masses de chaque corps simple *solides*, proportionnelles à leurs poids atomiques respectifs, il fallait dépenser des quantités *égales* de chaleur. Plus l'atome est léger, plus la capacité calorifique s'accroît et la compensation est régulière. Cette belle loi naturelle n'est pas susceptible d'un énoncé simple, si on remplace les poids atomiques par les anciens équivalens. Ses perturbations elles-mêmes peuvent être atténuées ou expliquées. D'après MM. Wiebe et Pictet, des formules peu complexes relient les poids atomiques et les densités des matières élémentaires solides, aux coefficients de dilatation linéaire de ces mêmes substances, à leurs températures de fusion, à leurs chaleurs latentes de changement d'état, etc.

nissent d'abord aucune indication. Mais classons ensemble quelques corps dont la parenté saute aux yeux, et une loi se manifeste. La voici. Quand trois élémens voisins jouissent de propriétés physiques et d'aptitudes chimiques de nature semblable, mais variant en intensité d'un terme à l'autre, les nombres qui expriment leurs poids atomiques s'échelonnent en progression arithmétique. Nous ne voulons pas abuser des chiffres, mais les exemples numériques deviennent indispensables. Prenons pour exemple le groupe naturel : chlore (35.5) — brome (80) — iode (126). De 35.5 à 80, la différence est 44.5 ; de 80 à 126 elle est de 46 ; les deux valeurs 44.5 et 46 sont presque identiques et, d'ailleurs, 80 vaut à peu près la moitié de  $35.5 + 126 = 161.5$ . Si la règle n'est pas mathématiquement rigoureuse, elle est du moins fort approchée, et, en chimie, il faut se contenter d'une exactitude relative. De pareilles associations portent le nom de « triades. » On en connaît aujourd'hui un assez grand nombre. Citons celle du soufre, du sélénium et du tellure (32.79, 128), ainsi que celle du phosphore, de l'arsenic et de l'antimoine (31.75, 120) qui sont de véritables modèles. La chimie des métaux met encore d'autres triades en évidence, telles que le groupe calcium-strontium-baryum ; ces trois corps alcalino-terreux invariablement associés, quelle que soit la base de la classification (40.87, 137), ou la série magnésium-zinc-cadmium (24.65, 112). Dans ce dernier cas, il faut forcer un peu les chiffres, et les analogies, bien qu'indiscutables, ne sont plus aussi frappantes. Le potassium (39.4) forme la queue d'une première triade avec le lithium et le sodium (7 et 23), et la tête d'une autre si on le compare au rubidium (85) et au césium (133). Enfin, reprenons le magnésium et le cadmium (24 et 112) et adjoignons-leur le mercure (200), métal qui leur ressemble assez à divers égards : la formule est encore vérifiée. Mettons de côté le groupe lithium-sodium-potassium, et nous observons que les termes inférieurs des autres triades sont tous des corps fort abondans dont les composés remplissent en géologie un rôle essentiel. Il n'est pas besoin d'insister sur les détails et de faire ressortir l'importance des dérivés du chlore, du soufre, du phosphore, du potassium, du calcium, du magnésium. Inversement les matières qui sont placées aux centres ou vers les extrémités de ces mêmes triades sont beaucoup plus rares : tels sont l'iode, l'antimoine, le cadmium, le baryum, le mercure, plus répandus eux-mêmes dans l'écorce terrestre que le sélénium, le tellure, le césium, le rubidium. La coïncidence est curieuse, mais l'on ne se trouve pas en présence d'une loi absolue, puisque le sodium est incomparablement plus vulgaire que le lithium. Sauf une divergence imputable encore à ce dernier métal,

les sels formés par les élémens à poids atomiques faibles sont moins malsains que les combinaisons correspondantes dans lesquelles figurent des substances à atomes lourds. Ainsi le chlorure de sodium est un condiment; les bromures et iodures de sodium sont des remèdes efficaces qui ne s'ordonnent qu'à petites doses. On emploie également en médecine le phosphate de soude et l'arséniate de soude (liqueur de Fowler), mais nous doutons fort qu'on prescrive des poids égaux du premier et du second sel. Quelques grammes de sulfate de magnésie (sel d'Epsom) purgent légèrement un malade, que deux ou trois décigrammes de sulfate mercuriel empoisonneraient à coup sûr. Enfin, il faudrait plusieurs pages pour expliquer en détail les transformations régulières subies par les composés du même ordre quand on remplace un membre d'une association triple pour le membre suivant.

D'autres fois, pour deux élémens voisins ou pour toute une tribu de corps simples ayant des traits communs, les poids atomiques sont, ou identiques, ou fort peu différens. Tels sont le nickel, le cobalt, si proches parens et si semblables en tout que leur « séparation » offre de grandes difficultés au chimiste essayeur (poids de l'un ou l'autre atome : 59). Le fer, le manganèse, le chrome, doués d'une affinité manifeste avec ces ménéchmes de la chimie, possèdent des poids atomiques oscillant de 52 à 56. Tous ces métaux si voisins engendrent sans exception des sels richement colorés, ce que ne saurait cependant faire l'aluminium, relié naturellement à la même famille par son atome moitié moins lourd (27).

Remarquons en passant un fait assez curieux : c'est que la plupart des triades naturelles énumérées plus haut se relient sans trop d'effort à des corps simples que l'on pourrait nommer leurs appendices. Les traits communs à la tribu chlore-brome-iode se retrouvent en grande partie dans le fluor, dont les tendances sont plus spécialisées; ce dernier diffère plus des trois congénères que ceux-ci ne diffèrent entre eux : on pourrait encore faire intervenir notre comparaison des doigts de la main et du pouce. Quant au poids atomique du fluor (19), il ne saurait entrer dans une série simple avec ceux de ses congénères. L'oxygène et l'azote, dont les rôles en chimie minérale et surtout en chimie organique sont absolument hors de page, s'écartent aussi de l'ensemble des sulfides et des phosphorides, et ce fait a même conduit les minéralogistes à se demander si le fluor n'avait pas rempli pour sa part des fonctions importantes en géologie. Par le fait, sur les quatre corps simples qui dominent dans les tissus de notre corps, ainsi que dans ceux des plantes et des animaux, deux ont des allures passablement indépendantes; le carbone qui est le troisième, s'il ne constitue pas

l'avant-coureur d'une triade inconnue jusqu'à présent, ne fait non plus partie d'aucune, et enfin le dernier, l'hydrogène, se range assez loin de l'ensemble des élémens connus.

La catégorie des métaux fournit des exemples du même ordre ; seulement, et la différence est digne de remarque, les corps isolés, au lieu d'être comme le fluor, l'oxygène ou l'azote, des matières à poids atomiques faibles (19,16 et 14), se singularisent, au contraire, par l'extrême pesanteur de leur atome, corrélatrice de leur caractère original. Non loin de la triade lithium-sodium-potassium (7,23, 39.4) vient se placer l'argent (108), dont les propriétés paraissent constituer une répétition affaiblie des allures énergiques de ses devanciers. A la tribu potassium-rubidium-césium (39.4,85,133) s'annexe le thallium (204) séparé des trois substances alcalines par un intervalle rigoureusement égal à celui qu'on mesure du plomb (207) au groupe calcium-strontium-baryum (40, 87, 137) et, coïncidence bizarre, l'aspect physique des deux prolongemens est presque semblable. Ces atomes si lourds sont encore plus légers que celui du bismuth (210), arrière-garde semi-métallique de la famille phosphore-arsenic-antimoine.

Malheureusement, pour peu que l'on tente d'élargir ou de généraliser outre mesure la règle des triades ou autres formules simples, on se heurte à des discordances manifestes. Tantôt on retrouve des lois numériques peu complexes entre des matières que nulles propriétés communes ne rapprochent ; tantôt, en dépit d'affinités incontestables, aucune relation n'enchaîne les poids atomiques ; c'est ce qui arrive pour le cuivre et le mercure, l'étain et le platine, le silicium et le carbone. Le lecteur doit s'apercevoir que nous essayons d'expliquer les difficultés que l'on éprouve à ranger rationnellement les corps simples plutôt que nous ne tentons d'établir une pareille classification. Qu'on nous permette une nouvelle comparaison qui expliquera l'embarras éprouvé par les chimistes contemporains en dépit des immenses ressources accumulées depuis un siècle. Jetez les yeux sur la voûte céleste par un beau soir d'été : les étoiles que vous contemplez ne sont pas régulièrement espacées sur le firmament comme les ceps d'un vignoble ; elles ne sont pas non plus accumulées en groupes distincts, ainsi que les divers échelons de combat d'une compagnie qui manœuvre. Non, les astres se trouvent disséminés de la façon la plus capricieuse ; ils semblent se presser dans telle zone, tandis que, dans d'autres régions, l'œil ne contemple que quelques rares soleils. N'examinons même que les alentours du pôle nord, bien connus de tout le monde ; sans avoir jamais entrepris la moindre étude astronomique, le premier venu, un paysan ou un berger, réunira dans sa pensée et n'aura jamais l'idée de sé-

parer les astres de certaines constellations : la grande et la petite Ourse, la Couronne boréale, la Lyre. Peut-être encore un observateur plus attentif aura-t-il l'idée d'annexer à ces mêmes astérismes, grâce à un examen moins superficiel, d'autres étoiles voisines de ces figures si aisément reconnaissables, mais il restera toujours une foule d'astres peu éclatans, situés sur les limites de deux ou plusieurs groupes, qui ne sauraient être rattachés à aucune des agglomérations voisines, parce qu'aucune bonne raison ne motive un choix plutôt qu'un autre. Nous venons de faire allusion aux « étoiles vagues » des anciens ; on les a actuellement fait entrer toutes ou presque toutes dans plusieurs constellations artificielles créées assez arbitrairement au siècle dernier. Mais les astronomes, qui n'avaient pour but que de faciliter leur tâche en complétant une distribution de fantaisie, étaient plus à l'aise dans leur partie que les chimistes actuels dans leur sphère. Quoique le problème soit résolu en ce qui concerne la majorité des corps, il est probable que plusieurs autres formant la minorité attendront longtemps et peut-être toujours une place convenable dans une classification naturelle, complète et presque absolue. Cette difficulté n'est même pas sans avantages à certains égards, et elle tend à favoriser plutôt qu'à enrayer le progrès de nos connaissances. Non-seulement les chimistes ne sont, au fond, pas fâchés d'approfondir des caractères capricieux et mobiles, non-seulement ce défaut d'enchaînement parfait accroît les ressources dont ils disposent pour réaliser leurs synthèses et expliquer les phénomènes naturels et qui sont par cela même plus abondantes et variées, mais, il y a déjà quelques années, plusieurs d'entre eux se sont demandé si, après tout, il ne valait pas mieux élargir un cadre étroit et rebâtir sur un plan moins régulier, mais beaucoup plus vaste. Non sans un succès relatif, on a tenté de découvrir et de suivre le fil invisible qui relie entre eux tous les corps simples et dont la connaissance peut conduire à des découvertes d'éléments propres à combler bien des lacunes.

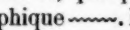
Trois chimistes ont conçu ou développé l'idée d'un classement général et absolu des métalloïdes et métaux rangés dans un tableau unique. Ce sont, — par ordre alphabétique, — un Russe, M. Mendeléïef; un Allemand, M. Lothar Meyer; un Anglais, M. Newland. Il convient d'ajouter qu'entre ces trois savans ont surgi des questions brûlantes de priorité, d'autant plus difficiles à trancher que les rivalités d'école à école et de nation à nation ont envenimé le débat, et dans lesquelles nous nous dispenserons d'entrer.

M. Newland, dès 1864, disposait en série tous les corps simples connus, suivant l'ordre des poids atomiques croissans, depuis l'hydrogène (1) et le lithium (7), jusqu'à l'uranium (240), en appliquant

à chaque matière un numéro d'ordre conforme au rang qu'elle occupait. Ceci posé, partons d'un élément quelconque, comptons-en six après lui et comparons le septième à celui qui nous a servi de point de départ, nous retrouvons en général un proche parent de ce dernier. L'oxygène nous conduit au soufre, le sodium au potassium, et ainsi de suite. M. Newland lui-même nous permet d'éclaircir un peu et de matérialiser cette notion, passablement vague et obscure, en assimilant les séries de corps simples aux notes successives d'une suite de gammes tempérées, notes correspondantes aux touches blanches d'un clavier de piano. Or si, pour fixer les idées, nous considérons un *do* et le carbone, nous aurions, en suivant l'ordre : *ré*, azote; *mi*, oxygène; *fa*, fluor; *sol*, sodium; *la*, magnésium; *si*, aluminium. La septième note, c'est-à-dire l'octave, sera encore un *do* (silicium), et nous serons revenus en quelque sorte à notre point de départ, puisque les notes suivantes reproduisent de nouvelles gammes, et ainsi de suite. Au surplus, la loi est absolue en acoustique, et en philosophie naturelle elle n'est qu'approchée et confuse. Non-seulement il est fréquent que « l'octave » de telle substance ne se rapproche de celle-ci que par un petit nombre seulement de caractères, mais il faut imaginer l'existence de quantité d'éléments hypothétiques destinés à combler des lacunes béantes. Toutefois, la découverte du gallium par M. Lecoq de Boisbaudran, et celle plus récente du scandium, due à MM. Nilson et Pettersson, ont plutôt contribué à fortifier la théorie qu'à la battre en brèche, puisque ces nouveaux métaux sont venus fort à propos occuper des places vides. Si M. Newland a signalé encore bien des coïncidences, la plupart de ces rencontres, de son propre aveu, sont purement fortuites. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Un de ses collègues lui a même demandé, sous forme de plaisanterie, s'il n'avait remarqué aucune loi périodique dans les lettres composant les noms des éléments.

Plus générales encore que les théories de Newland, mais aussi moins concrètes et moins faciles à saisir, les conceptions de Mendeléf et Lothar Meyer ont besoin, pour être expliquées et comprises, d'une sorte de représentation géométrique. Sur une droite indéfinie, à partir d'une origine fixe, portons des longueurs représentant les poids atomiques successifs, nous obtiendrons ainsi une série de points répondant chacun à un corps simple particulier. En tous ces points élevons des perpendiculaires ou *ordonnées* de longueurs proportionnelles aux « volumes atomiques : » on nomme ainsi le quotient du poids atomique par la densité de l'élément à l'état solide. Ainsi, pour le soufre, dont l'atome pèse 32 et dont la densité s'écarte peu de 2, le chiffre correspondant sera  $\frac{32}{2}$  ou 16. Réunissons enfin, par un trait continu, les diverses extrémités de

nos ordonnées, et nous obtenons une sorte de courbe. Ce tracé ne saurait être qu'incomplet et grossier : incomplet, parce que la série des corps simples, ainsi rangés par ordre de pesanteur d'atome, est interrompue par places, et parce que plusieurs densités sont purement conjecturales ; grossier, à raison des incertitudes qui règnent encore au sujet de plusieurs poids atomiques et à cause des variations de densités subies par un même corps. Toutefois, telle qu'elle est, cette ligne informe, brisée en segmens séparés, raccordée çà et là, tant bien que mal, au moyen de traits pointillés, cette ligne, dis-je, peut rendre encore de grands services en chimie spéculative.

Quelle est la forme générale du lieu ? Celui-ci se compose de parties successivement montantes et descendantes, alternant avec des maxima et minima et, quoique bien moins régulier, il rappelle l'ornement typographique . Les maxima sont tous occupés par les métaux alcalins, potassium, sodium et consorts et quelques-uns des minima, par des métaux lourds comme le platine. Métalloïdes ou métaux, les matières correspondantes à l'ensemble des parties élevées de la courbe possèdent invariablement des fonctions chimiques nettes et accusées dans un sens ou dans l'autre ; tel est le cas du chlore comme du calcium, du soufre comme du phosphore. En outre, ces corps jouissent d'une propriété physique commune : ils sont assez dilatables par la chaleur. Qu'on ne s'étonne pas de voir un caractère de cet ordre en rapport avec le poids atomique : il y a d'autres rapprochemens inattendus à remarquer aussi. La ductilité ou aptitude à s'étirer en fils se manifeste surtout dans les branches ascendantes, au lieu que sur les parties descendantes sont des matières plus cassantes. La première tendance est corrélatrice d'une aptitude à cristalliser dans le système régulier, mais les molécules des élémens qui se brisent sans difficulté se groupent suivant des lois variables et moins simples.

Sans appuyer plus longuement sur l'énoncé de ces lois, dont l'intérêt est indiscutable, mais qui réclament encore le contrôle de nouvelles expériences, nous allons passer à l'exposition rapide de la classification proposée par M. Mendéléjef et englobant l'ensemble des élémens. Le chimiste russe forme huit familles, dont chacune se subdivise en groupes.

La première famille comprend, outre les métaux alcalins, une seconde tribu dans laquelle se rangent le cuivre, l'argent, l'or, ceux-ci situés dans les parties inférieures, ceux-là s'élevant dans les hautes régions de la courbe. Entre l'ensemble des deux sections et entre les trois métaux que contient la seconde on remarque des divergences notables. Le sodium, d'une part, l'argent, de l'autre, établissent la transition de la première série, constituant un fais-

ceau bien serré, à la seconde dont les composans ne sont réunis que par un lien assez lâche.

Dans la seconde famille trouvent place, en premier lieu, le magnésium et la triade calcium-strontium-baryum ; tous sont placés sur des arcs descendans, et, en second lieu, le zinc, le cadmium, le mercure, qui se trouvent être figurés sur des lignes ascendantes. Ordre homogène dans son ensemble. Les deux groupes sont fort voisins l'un de l'autre.

A l'exception du bore et de l'aluminium, la division suivante ne contient que des matières rares, sans importance, et encore incomplètement étudiées. Le quatrième ordre comprend le carbone, le silicium, le titane, le zirconium, ce qui est parfait ; mais il associe ensemble l'étain et le plomb, ce qui est moins heureux. Mendéléef constitue une cinquième classe avec quelques corps sans intérêt accolés à l'azote, au phosphore, à l'arsenic, à l'antimoine, au bismuth. L'oxygène et le soufre prennent place dans la sixième famille, non loin du chrome, rapprochement quelque peu forcé. Le chimiste russe dispose d'une septième famille pour y placer le groupe des substances halogènes (fluor, chlore, brome, iode) près du manganèse, dont les affinités avec ces métalloïdes ne sautent pas aux yeux. Enfin viennent s'aligner dans la huitième et dernière tribu le fer, le cobalt, le nickel, le platine et les métaux dits « de la mine de platine » c'est-à-dire associés dans la nature avec ce métal précieux, qu'ils rappellent d'ailleurs beaucoup par l'ensemble de leurs caractères.

Nous n'avons nullement cherché, comme le lecteur a dû s'en apercevoir, à cacher les défauts que présente cette classification. Sans doute les anomalies sont assez nombreuses, sinon très graves. Mais les découvertes du scandium et du gallium, venant si heureusement s'intercaler aux places vides qui leur avaient été réservées d'avance, alors que tous deux n'étaient que des matières hypothétiques nommées *ékabore* et *ék aluminium*, autorisent à penser que bien des imperfections qui choquent un esprit absolu disparaîtront bientôt d'elles-mêmes (1). Sans parler de découvertes éventuelles d'éléments nouveaux, beaucoup de corps simples anciens n'ont pas été isolés à l'état de pureté complète : on ne peut donc rien conclure au sujet de leurs principales propriétés et surtout relativement à leur densité. Il faut aussi attendre patiemment que l'expérience ait rendu son verdict définitif au sujet de plusieurs

(1) Il paraît que le *germanium* de Winckler ne serait autre que l'*ékasilicium* pressenti par M. Mendéléef, dont les théories se trouveraient confirmées une troisième fois.

poids atomiques; tantôt les procédés qu'on emploie manquent de rigueur; tantôt le principe sur lequel on se fonde est faux, ainsi que le prouve l'histoire du glucinium. Jusqu'à l'an dernier, on avait méconnu la nature exacte du rôle qu'il joue dans plusieurs minéraux assez importants, et les recherches de M. Pettersson ont complètement donné raison aux pressentimens de MM. Newland et L. Meyer. Quelques critiques reprochaient à M. Mendéléjef d'avoir, pour les besoins de sa cause, rejeté arbitrairement l'uranium à l'extrême droite de la série; or, grâce aux observations de M. Raoult, de Grenoble, relatives à la congélation des liqueurs uraniques, le poids atomique choisi par le savant russe a été reconnu exact. En un mot, il faut compléter et corriger la liste plutôt qu'il ne faut la bouleverser.

Remarquons en terminant que MM. Mendéléjef et Lothar Meyer, faisant en quelque sorte un retour sur le passé, reprennent implicitement la théorie de philosophie chimique posée en principe par Lavoisier et ses successeurs immédiats. Ceux-ci faisaient jouer à l'oxygène un rôle prépondérant, universel, hors cadre, ils lui réservaient une place d'honneur alors qu'ils fondaient la nomenclature chimique encore en usage chez nous. Plus tard, à la suite des travaux de Dumas, Laurent, Gerhardt, l'hydrogène détrône son rival : les poids atomiques furent rapportés à celui de l'hydrogène choisi pour unité, au lieu que, dans l'origine, les anciens équivalens étaient comparés à celui de l'oxygène supposé égal à 100. Les combinaisons hydrogénées servirent de *criterium* à Dumas pour fonder les bases de sa belle classification des métalloïdes, tandis que les acides ou oxydes, rejetés au second rang, prêtèrent plus rarement l'appui de leurs formules. Au contraire, les rapprochemens heurtés, les anomalies, disparaissent des tableaux de Mendéléjef pour faire place à des séries fort régulières, si, au lieu de considérer les élémens libres, leurs hydrures ou leurs chlorures, on s'attache aux combinaisons oxygénées correspondantes. Grâce à ses dérivés, le gaz vital reprend, en partie du moins, son importance d'autrefois, sans que d'ailleurs les idées de la génération précédente soient en rien infirmées ou affaiblies. L'hydrogène reste et restera toujours isolé de ses congénères : en science, on ne revient jamais en arrière, mais il faut se garder aussi de piétiner sur place; l'essentiel est de tendre à la vérité, ce but unique des efforts d'ici-bas, et l'homme de science, anxieux de courir à lui avant tout, n'hésite pas, s'il y est obligé, à quitter le chemin dans lequel il s'était engagé pour en choisir un autre plus sûr, l'eût-il auparavant une première fois délaissé.

---

# REVUE LITTÉRAIRE

---

LA POÉSIE DE LAMARTINE.

---

On dit que la mort est égale pour tous, et on le croit sans doute, puisqu'on le dit. Comment donc se fait-il qu'après avoir donné pour tant d'autres le signal de leur apothéose, elle n'ait en quelque sorte été, pour Lamartine, que la consécration suprême de l'oubli? S'il est en effet vrai que, de 1820 à 1850, Lamartine ait régné sur les imaginations, et, selon l'expression de Sainte-Beuve, « s'il a bu, pendant un quart de siècle, le succès par tous les pores; » il a eu le temps, depuis lors, pendant les années de l'empire, entre 1850 et 1870, de sentir se dissiper l'ivresse, et la mort même n'a pas été pour lui le commencement de la justice, mais plutôt le contraire. Quelques vieillards ou quelques jeunes femmes, grâce à la musique de Niedermeyer, savent-ils peut-être encore les stances du *Lac* ou de l'*Automne*? Quelques collégiens et quelques professeurs de littérature, dans le fond d'une province, lisent-ils encore, de loin en loin, *Jocelyn*, ou *la Chute d'un ange*? Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que les *jeunes*, comme ils s'appellent, — des *jeunes* de tantôt cinquante ans, soixante ou davantage, — ne nomment plus guère aujourd'hui Lamartine que pour lui préférer hautement Alfred de Vigny, par exemple, ou ce mystificateur de Charles Baudelaire, avec ses *Fleurs du mal*, sa *Charogne*, et ses *Femmes damnées*. Ce qui n'est pas moins sûr, c'est que la critique, dans un temps où ni les Laprade, ni même Édouard Turquety n'ont manqué de consciencieux biographes, n'a pas trouvé seulement, depuis dix ans, l'occasion de jeter un coup d'œil sur la *Correspondance* de Lamar-

tine. Et ce qui est encore plus certain, c'est que la foule, — qui suit, comme toujours, — la foule indifférente, allant de l'un à l'autre, d'*Hernani* au *Chandelier*, ou des *Caprices de Marianne* à *Ruy Blas*, laisse lentement, autour du nom de Lamartine, l'oubli, l'ombre et l'obscurité s'épaissir.

Entre beaucoup de raisons que l'on pourrait donner de cette indifférence, ou, pour mieux dire, de cette ingratitude, il me sera permis ici de ne toucher aujourd'hui que les littéraires. Si peut-être quelques hommes politiques en veulent toujours à Lamartine de la révolution de 1848 et font payer à la gloire du poète la faute ou les erreurs du tribun populaire, ils ne sont pas nombreux, et le temps approche, d'ailleurs, où leurs antiques rancunes auront péri avec eux. J'en connais d'autres qui, s'ils l'osaient, lui feraient presque un crime de n'être pas mort plusieurs fois millionnaire, d'avoir entraîné sa vieillesse en de pénibles et vulgaires labeurs, d'avoir dégradé à d'humiliantes sollicitations le poétique amant d'Elvire et de Graziella. Dirai-je que je crains que ce ne soient les mêmes qui reprochent à Hugo d'avoir trop bien entendu les affaires? Car nous rendons la vie difficile au poète. Et d'autres enfin insinuent que Lamartine a mal choisi son moment pour mourir, que les rares amis qu'il laissait derrière lui n'ont pas su mettre sa mort en scène, ni convenablement ordonner ses funérailles. Ce n'était pas, comme l'on dit, des « hommes de théâtre; » non plus que lui, d'ailleurs; et en France, à Paris surtout, c'est une grande infériorité que ne pas être un homme de théâtre, — ou de n'en avoir pas un au moins dans sa famille. Mais, après cela, s'il n'y avait que de semblables raisons, on peut croire que depuis vingt ans bientôt elles auraient cessé d'en être. Aussi doit-il y en avoir de plus profondes; et, effectivement, il y en a; et elles sont curieuses à étudier, parce qu'elles ne tiennent guère moins, si je ne me trompe, à la nature de l'esprit français qu'à la nature même de la poésie de Lamartine.

C'est ainsi que les *jeunes* reprochent d'abord à Lamartine de n'être pas pour eux assez *artiste*. Ils ont toujours sur le cœur une lettre célèbre: à M. Léon Bruys d'Ouilly, qui servit jadis, qui sert encore de préface, on se le rappellera peut-être, aux *Recueils poétiques*: « Le bon public, y disait Lamartine, s' imagine que j'ai passé trente ans à aligner des rimes,.. je n'y ai pas employé trente mois; » et les jeunes lui reprochent, avec un tranquille dédain, qu'on s'en aperçoit bien, sans qu'il eût besoin de le dire. Ils le trouvent incorrect, et ses vers quelquefois mal faits, mais ses rimes surtout faibles et communes: *bonheur* et *malheur*, *adieu* et *dieu*, *onde* et *monde*, *piés* et *multipliés*, *ciel* même, je crois, et *soleil*. Et ils n'ont pas tout à fait tort, et il n'y a rien de plus français, si je puis ainsi dire, que ce genre de chicanes, et, pour vous en convaincre, ce sont celles que nous faisons tous les

jours à Molière. Décadens ou romantiques, parnassiens ou classiques, nous descendons tous en effet de Malherbe, par Condillac ou par Noël et Chapsal; nous évaluons le talent au nombre des défauts qu'il n'a pas, bien plus qu'à la nature des qualités qu'il possède; et nous posons de tels principes enfin que, si nous les suivions, ils n'iraient à rien moins qu'à mettre l'auteur des *Odes funambulesques* au-dessus d'Hugo même, et M. Catulle Mendès ou M. Armand Silvestre au-dessus du poète de *Jocelyn*, des *Harmonies* et des *Méditations*. Mais si l'on se débarrassait une fois des préjugés d'école, si surtout on voulait être juste, on attacherait moins d'importance à la forme, dont la perfection matérielle n'a d'objet, assez souvent, que de faire illusion sur la valeur du fond. On ajouterait que, fussent-elles plus nombreuses et plus graves encore qu'on ne le dit, les négligences de Lamartine, emportées au courant de sa large et facile abondance, ne laisseraient pas toujours, — ou presque toujours, — de s'y perdre. Et l'on conclurait à bon droit que si la poésie, avant d'être une « peinture, » peut et doit même être une « musique, » c'est quelque chose, à ce seul point de vue de la forme, que d'avoir trouvé, comme Lamartine, les vers assurément les plus harmonieux qu'il y ait dans la langue.

Aussi bien n'est-ce pas seulement ni surtout ces négligences que l'on reproche à Lamartine, et quand on ne le trouve pas assez *artiste*, c'est plutôt qu'il est trop *naturel*. Non-seulement on ne voit pas comment son vers est fait, de quels artifices ni par quels procédés, mais on le comprend trop aisément quand il parle, et ses sentimens ne sont pas assez rares, assez subtils, assez quintessenciés. Vainement a-t-il écrit cette *Chute d'un ange*, poème bizarre, grandiose, dont l'auteur de la *Légende des siècles*, et depuis, celui des *Poèmes barbares*, sans en rien dire, se sont tant inspirés. Il reste vrai, d'une manière générale, que dans les *Méditations*, dans les *Harmonies*, dans *Jocelyn*, dans les *Recueils* même, il n'a fait que prêter sa voix et son génie de poète à ce que nous avons tous éprouvé comme lui sans savoir ni pouvoir le dire, et on le trouve banal parce qu'il est humain. Et, en effet, ce n'est pas le genre de Charles Baudelaire, ni même celui d'Alfred de Vigny, qui se sont attachés presque uniquement à traduire ce qu'ils croyaient trouver en eux de plus différent de leurs semblables. Nos jeunes poètes, à leur suite, ont cru devoir affecter la même ambition. Si le ciel, en naissant, ne les a pas affligés d'une maladie morale, ils s'en procurent une, la plus rare qu'ils puissent, et la poésie désormais ne consiste plus pour eux que dans l'analyse de leur cas pathologique ou le savant étalage de leur infirmité. Mais alors, qu'ils aient donc jusqu'au bout le courage de leur paradoxe, et qu'ils ne reprochent pas à Lamartine de n'être pas assez *artiste*, mais bien, comme nous disions, d'être trop *naturel* et trop *sain*. Car voilà son vrai crime: pour comprendre, pour sentir les *Méditations* ou les *Harmonies*, il n'est besoin

que d'être homme et d'avoir vécu. *Le Lac* ou *le Vallon*, *le Crucifix* ou *Ischia*, *le Premier Regret* ou *Novissima Verba*, c'est le cri même de la nature, auquel vibrent tous les cœurs, à l'exception, puisqu'ils le croient, de celui des seuls initiés. Et c'est comme si l'on disait qu'ils reprochent à Lamartine ce qui fait justement de lui, non pas peut-être le plus varié, ni surtout le plus étrange, mais le plus sincère et le plus universellement vrai des grands poètes de ce siècle. Car il y a de la rhétorique dans *la Tristesse d'Olympio*; il y a de la « littérature » jusque dans le *Souvenir* de Musset, — deux vers de Dante, quatre lignes de Diderot, une invocation à Shakspeare; — mais il n'y a pas trace de littérature dans *le Lac*, pas ombre seulement de rhétorique, et c'est ce qui en fait la suprême beauté.

On l'a dit bien souvent : nul, comme Lamartine, en ce siècle et dans notre langue, n'a aimé, n'a senti, n'a rendu la nature avec cette profondeur et cette sincérité. Certes, les descriptions ne manquent pas dans *les Orientales*, dans *la Légende des siècles*, dans *les Contemplations*, et généralement dans l'œuvre de Victor Hugo. Mais l'énumérateur, mais le rhéteur, mais l'artisan de phrases et de mots, mais le prodigieux assembleur de rimes y reparaissent toujours, et, en la fatigant, découragent notre admiration, la changent en étonnement plutôt qu'en reconnaissance. Les vers d'Hugo sont beaux, ils sont pleins; les sonorités nous en assourdissent et l'éclat nous en aveugle; il nous en reste presque toujours dans les yeux et dans les oreilles un souvenir inoubliable; mais on y voudrait quelque chose d'autre, un peu d'âme et d'accent, je ne sais quoi de moins beau peut-être, mais de plus sincère et de plus ému. Lisez-lè, relisez-le; rien n'est plus rare, dans l'œuvre de ce grand poète ou plutôt de cet incomparable artiste, que des inspirations comme celle de cette *Tristesse d'Olympio* que je rappelais tout à l'heure, ou comme celle de la *Prière pour tous*. Jusque dans les belles pièces des *Contemplations* qu'il a consacrées à la mémoire de sa fille, on sent l'arrangement et l'apprêt :

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,  
Ému par ce tranquille et profond horizon,  
Examiner en moi les vérités profondes,  
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon !

Et, s'il faut être franc, comme il n'y a rien de plus artificiel, de plus composite et de plus arbitraire que certaines descriptions des *Orientales*, — et notamment celles de tant de contrées que le peintre n'avait jamais vues, — même quand Hugo décrit ce qu'il devrait avoir senti, je ne connais rien de plus *poncif* dans les œuvres d'Écouchard Le Brun ou de Jean-Baptiste Rousseau que certaines pièces des *Feuilles d'automne* ou des *Contemplations*. Ouvrez maintenant les *Harmonies* ou les *Méditations*, qui conservent, pour le dire en passant, sur les *Contemplations*

et sur les *Feuilles d'automne* l'avantage, étant les premières, de les avoir vraisemblablement inspirées, ou relisez encore, de préférence, le plus beau poème, le seul « poème, » à vrai dire, que nous ayons dans notre langue : c'est de *Jocelyn* que je veux parler. Les vers en sont-ils peut-être quelquefois moins beaux ? ou les rimes moins riches et moins retentissantes ? ou les descriptions plus vagues ? Je n'oserais le dire. Mais comme l'accent en est toujours juste ! Comme le poète s'y émeut lui-même au souvenir de tout ce que ses vers éveillent ou renouvellent en lui ! Comme on sent qu'il n'a pas vu seulement, mais vraiment vécu ses impressions, et, je ne veux pas dire qu'il improvise, mais qu'il laisse égarer son chant au hasard de ses rêveries !

O vallons paternels ! doux champs ! humble chaumière  
Aux bords penchans des bois suspendue aux coteaux,  
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,  
Ressemble au nid sous les rameaux !

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages ;  
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,  
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,  
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! C'est moi.

. . . . .

Je ne sais si quelqu'un en a déjà fait la remarque, mais des circonstances particulières me semblent expliquer ce caractère de la poésie de Lamartine. Si Musset, comme le croyait son frère, eût été « nécessairement de la cour » dans le siècle de Louis XIV, il n'était pas moins né dans un vulgaire appartement parisien de la triste rue des Noyers ; et ses souvenirs d'enfance lui rappelaient si peu de chose qu'on n'en trouve seulement pas trace dans ses *Poésies*. Victor Hugo, fils d'un soldat,

Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,

traîné de ville en ville dans les bagages de son père, a pu chanter indifféremment ses « Espagnes, » ou plus tard la maison de la rue des Feuillantines : il n'a pas eu, lui non plus, de patrie locale, et à peine un foyer domestique. Seul, au contraire, de tous nos grands poètes, mille liens subtils et forts, ces liens que tissent les premières habitudes et que rien ne réussit à rompre, ont rattaché Lamartine à une terre natale, à une maison paternelle, à des lieux familiers :

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,  
Vallons que tapissait le givre du matin,  
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,  
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentiers rapides,  
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,  
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,  
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,  
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,  
Objets inanimés, avez-vous donc une Âme  
Qui s'attache à notre Âme et la force d'aimer ?

Oui, sans doute, ils en ont une; et c'est à un grand poète une grande infériorité que de ne l'avoir pas connue; et c'est celle d'Hugo en comparaison de Lamartine. Tandis qu'Hugo n'a vu la nature qu'avec les yeux du corps, en touriste ou en passant, que l'on peut même douter s'il l'a comprise ou aimée autrement qu'en artiste, qu'il l'a presque profanée dans ses *Chansons des rues et des bois*, Lamartine l'a vue avec les yeux de l'âme, l'a aimée jusqu'à s'y confondre, quelquefois même jusqu'à s'y perdre, et l'a aimée tout entière, — « sol sans ombre » et « cieux sans couleurs » et « vallons sans ondes, » — sous ses plus humbles aspects comme sous les plus brillans ou les plus majestueux. Il est donc chez nous le poète de la nature, le seul peut-être que nous ayons, en tous cas le plus grand, et il l'est pour n'avoir pas appris à décrire la nature, mais pour avoir commencé par la sentir. C'est la sincérité de ses impressions qui en fait non-seulement la profondeur ou l'intimité, mais encore, dans notre poésie, la presque unique originalité. Et la sincérité de ses impressions, à son tour, il la doit pour une large part à son éducation; cette éducation que l'on reçoit involontairement des choses, et qui fait, en chacun de nous, le fond durable et persistant de tout ce que nous sommes.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,  
Le bruit lointain des chars gémissant sous leurs poids,  
Et le sourd tintement des cloches suspendues  
Au cou des chevaux, dans les bois.

.....

C'est grâce encore à cette éducation qu'il a pu mettre jusque dans la poésie la plus familière un accent également unique de noblesse et d'intimité. Rien n'est plus rare en français que d'être éloquent sans s'égarer dans la déclamation, si ce n'est d'être familier sans tomber dans la platitude; et je ne vois guère que Lamartine qui y ait réussi. A cet égard, et puisqu'il n'y a pas de mot aujourd'hui qui loue davantage, nos jeunes devraient bien savoir que *Jocelyn* est ce qu'ils appelleraient un véritable tour de force. En restant poète, et grand poète, avec les mots de la langue ordinaire, — quoique non pas toujours sans quelques périphrases ou quelques métaphores dont son éduca-

tion même et sa facilité ne le défendent pas assez, — il n'est guère de détails de la vie simple, humble ou même commune, que n'ait su exprimer Lamartine. Son art consiste, non pas précisément comme celui des *Lakists* anglais, — auxquels on l'a si souvent comparé, sans doute à titre d'auteur du *Lac*, — à extraire, si l'on peut ainsi dire, des objets les plus vulgaires ce qu'ils renferment effectivement de poésie latente, mais plutôt à répandre sur ces objets eux-mêmes, quand il les rencontre sans les avoir cherchés, toute la richesse et toute la noblesse de son imagination de poète. C'est une grande différence. Il n'abaisse point la poésie jusqu'aux vulgarités de la prose, comme quelques-uns que l'on connaît, mais il élève la prose jusqu'à la hauteur de la poésie; et les rencontres n'ont pas lieu tout à fait au même point. Rappelez-vous seulement les lettres de Jocelyn à sa sœur, ou, dans *Jocelyn* encore, le récit de la mort de sa mère :

Pressentimens secrets, malheur senti d'avance,  
Ombre des mauvais jours qui souvent les devance;

et tant d'autres passages que je me garderai de citer, — de peur que le lecteur s'en contente et perde une occasion de relire de poème. Je l'ai bien relu quatre fois avant d'en parler, et j'ose dire que si des yeux prévenus y découvriraient, en cherchant bien, plus de *prosaïsmes* peut-être que je n'y en ai trouvé, du moins ne sauraient-ils y méconnaître la distinction d'âme, l'élévation naturelle, et la noblesse enfin du poète.

Cette noblesse éclate surtout dans sa conception de l'amour. Nous croyons rêver aujourd'hui quand nous apprenons par sa *Correspondance* que la critique de 1823 accusa l'auteur des *Nouvelles Méditations* d'être à lui tout seul plus « obscène » que Catulle, Horace et l'Arioste ensemble. S'agissait-il peut-être de ce *Chant d'amour* qui, comme il n'avait pas de modèle, n'a pas eu d'égale non plus dans notre langue?

Ton cou, penché sur l'épaule,  
Tombe sous son doux fardeau,  
Comme les branches du saule,  
Sous le poids d'un passereau;  
Ton sein que l'œil voit à peine,  
Soulevant à chaque haleine  
Le poids léger de ton cœur,  
Est comme deux tourterelles,  
Qui font palpiter leurs ailes  
Dans la main de l'oiseleur.

Il faudrait dire alors qu'en 1823 la critique avait peu lu l'Arioste, et encore moins Catulle. Car, si les vers d'amour de Lamartine respirent la volupté, c'est une volupté diffuse en quelque sorte, une volupté qui

n'émeut qu'à peine les sens, bien loin de les irriter; et, s'ils persuadent le plaisir, je ne crois pas que jamais on en ait plus discrètement présenté l'image, ni plus chastement voilé la nudité. Les erreurs de goût, et j'en sais de bien fâcheuses, ne manquent malheureusement ni dans les *Recueils* ni surtout dans *la Chute d'un ange*, mais ce ne sont vraiment et uniquement que des erreurs de goût. D'une manière générale, dans ses peintures de l'amour, Lamartine a toujours mêlé au délire des sens non-seulement ce qui l'épure, mais encore le spiritualise. N'ayant jamais, comme tant d'autres, mené sa muse aux mauvais lieux, elle a toujours ignoré le langage de ces sortes d'endroits. Et si l'on dit que c'est pour cela qu'elle a bien pu connaître et parcourir toute l'étendue des passions de l'amour, mais non pas en mesurer toute la profondeur, ni surtout en sonder les derniers abîmes, je n'en disconvienrai point; — et je l'en louerai davantage.

Comparez ici Lamartine avec Musset, le Musset des *Nuits*, mais aussi le Musset des *Premières Poésies*. Musset, le plus jeune des deux, et même des trois, est cependant de beaucoup à tous égards le plus voisin du XVIII<sup>e</sup> siècle : il y a en lui du Crébillon fils, du Laclos, du Casanova, si l'on veut. Aimez-vous ces vers de *Namouna*, si souvent et tant vantés :

Deux sortes de roués existent sur la terre...

et n'en jugiez-vous pas autrement à vingt ans qu'à cinquante? Pour ma part, j'en préfère d'autres. Mais, en tous cas, semblable à son don Juan, Musset, jusqu'au jour d'une rencontre célèbre, me paraît bien avoir été le plus impertinent des amans en même temps que le plus sensuel. Lorsque d'ailleurs il eut éprouvé l'amour avec toutes ses fureurs, le poète des *Nuits*, s'il perdit quelque chose de sa fatuité juvénile, ne réussit cependant jamais à dépouiller sa passion de ce qu'elle avait encore de fougueux et de personnel. Les *Nuits* sont le cri d'un amant à qui l'on vient d'enlever sa maîtresse, le plus éloquent, le plus retentissant que peut-être on eût encore poussé, mais un cri, c'est-à-dire l'expression de ce qu'il y a dans l'amour de plus instinctif, de plus égoïste, et de moins généreux.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,

a-t-il dit lui-même, et précisément dans une de ses *Nuits*. Il se trompe : ce ne sont que les plus émouvans; et ce n'est pas peu de chose, mais au-dessus de ces émotions où les sens ont encore trop de part, il y en a de plus pures, et c'est l'honneur de Lamartine que d'y avoir plusieurs fois atteint.

C'est que l'amour n'a pas été pour Lamartine comme il le fut pour

Musset, l'occupation de sa vie tout entière, et cela seul a suffi pour qu'il y ait dans sa poésie plus de dignité, plus de pureté, plus de noblesse que dans celle de Musset. Car, on aura beau dire, on ne fera pas, avec les plus beaux vers du monde, qu'il n'y ait dans tout don Juan ou dans tout Lovelace un fond de grossièreté ou de férocité même. Chez Musset, il faut bien le savoir, l'amour se termine toujours à la satisfaction de l'orgueil ou de la volupté. Mais Lamartine y met quelque chose de plus.

Elle paraît et tout soupire,  
 Tout se trouble sous son regard;  
 Sa beauté répand un délire  
 Qui donne une ivresse au vieillard.  
 Et, comme on voit l'humble poussière  
 Tourbillonner à la lumière  
 Qui la fascine à son insu,  
 Partout où ce beau front rayonne,  
 Un souffle d'amour environne  
 Celle par qui l'homme est conçu.

Quand ce dernier vers ne donnerait pas à ceux qui le précèdent un accent presque religieux, il suffirait sans doute, pour entendre le poète, que *l'Humanité*, dont j'ai détaché cette strophe, fût placée, comme elle l'est dans les *Harmonies*, entre *Jéhovah* et *l'Idée de Dieu*. De même qu'au début du poème de Lucrèce,

.Eneadam genitrix, hominum divinum voluptas,  
 Alma Venus, . . . . .

nous sortons ici de l'ordre vulgaire, où l'amour n'était que « l'échange de deux fantaisies; » nous sommes introduits dans un ordre supérieur; nous atteignons à la cause et à la raison de l'amour. On comprendra que ce n'est pas le lieu, pour divers motifs, d'insister sur ce thème, toujours difficile et surtout délicat à traiter. Mais il paraîtra naturel d'en prendre occasion pour dire quelques mots du caractère philosophique de la poésie de Lamartine.

En même temps, en effet, que celle de l'amour, une autre préoccupation, celle de la mort, a hanté Lamartine; et, de tous nos grands poètes, nul plus que lui n'a médité sur la chute insensible du temps, sur la fragilité de la vie, sur la misère de l'homme, ni trouvé de plus beaux accens pour chanter :

. . . . . et ce vide immense,  
 Et cet inexorable ennui,  
 Et ce néant de l'existence,  
 Cercle étroit qui tourne sur lui.

Ce ne doit pas être là l'une des moindres raisons qui l'ont déposé lentement de sa première popularité. Les Français, en général,

sont de l'école de leur Béranger. L'idée de la mort les importune, ou plutôt, car ils y songent trop rarement pour que l'on puisse dire qu'elle les importune, ils n'aiment pas qu'on la leur présente. Et si la vie est courte, puisque les pessimistes eux-mêmes ne laissent pas de convenir qu'il s'y rencontre de « bons momens, » sa brièveté ne leur est qu'un motif plus cher et plus pressant d'en user et d'en jouir. Vivons, buvons, aimons, et moquons-nous du reste :

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira,

c'est la devise ou le refrain de nos chansonniers, et c'est bien le fond de la race. Mais, quand l'idée de la mort, pour tout homme qui pense, ne serait pas l'objet de ses plus graves méditations, et quand elle ne serait pas, dans la vérité de l'histoire, l'inspiratrice de toutes les grandes actions, il faudrait faire encore observer, au seul point de vue de l'art, tout ce qu'elle communique à la poésie, non pas même en l'absorbant, mais en s'y mêlant seulement, de profondeur et de sens. Elle met une ombre au plaisir, elle donne du prix à la vie ; l'amour, la volupté même ne sont sans elle que la satisfaction brutale d'un instinct ou d'un appétit ; la nature n'est plus qu'un décor de théâtre, une toile de fond, immobile et muette ; et c'est pourquoi nous voyons que, dans tous les temps comme dans toutes les langues, sans cette pensée de la mort, invisible et présente, il n'y a pas, ni ne peut y avoir de grande poésie, mais seulement de la prose rimée. Ce Béranger que je nommais n'en serait-il pas lui-même un exemple, au besoin ? lui qui n'a peut-être été vraiment poète en sa vie qu'un seul jour et dans la seule chanson :

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides,  
Les traits charmans qui m'auront inspiré...

Mais la poésie de Lamartine est imprégnée tout entière de la pensée de la mort. Il en a senti l'épouvante, il en a éprouvé la vertu consolatrice, il en a goûté tout le charme.

Cueillez-moi ce pavot sauvage  
Qui croît à l'ombre de ces blés ;  
On dit qu'il en coule un breuvage  
Qui ferme les yeux accablés.  
J'ai trop veillé, mon âme est lasse  
De ces rêves qu'un rêve chasse.  
Que me veux-tu, printemps vermeil ?  
Loin de moi ces lis et ces roses !  
Que faut-il aux paupières closes ?  
La fleur qui garde le sommeil.

Enfin et surtout il en a connu la nécessité supérieure, et que, si nous ne mourions pas, peut-être réussirions-nous tout de même à nous accommoder de la vie, quoique cela paraisse bien difficile; mais sans doute nous n'aurions aucune des idées qui font la grandeur de l'esprit humain.

Car on ne saurait méditer sur la mort sans méditer également sur le problème de la destinée, et Lamartine, en raison de son éducation comme de sa nature pouvait moins que tout autre se soustraire à cette nécessité. Il est d'ailleurs, pour en faire en passant la remarque, une preuve assez illustre que le pessimisme, quoi que l'on en ait dit, n'est nullement obligé de conclure au néant. Si la poésie de Lamartine doit à la pensée constante ou habituelle de la mort son accent de mélancolie et de solennité, c'est à la méditation du problème de la destinée qu'elle doit son caractère tragique et philosophique à la fois. Byron ou Shelley lui sont-ils peut-être supérieurs à cet égard parmi les poètes contemporains? Je ne le sais ni ne veux le rechercher aujourd'hui; mais ce que l'on doit dire, — et ce que l'on n'a pas assez dit, — c'est que, s'il y a dans notre langue une poésie philosophique vraiment digne de ce nom, c'est assurément celle de Lamartine. Voltaire, avant lui, dans ses *Discours en vers*, avait essayé de rimer la philosophie de Locke et de Newton, et d'autres, depuis lui, la critique de Kant, ou *l'Origine des espèces*, ou le pessimisme de Schopenhauer. Vaines tentatives, inutiles efforts, ambitions généreuses, mais avortées en naissant; quand la clarté de la pensée ne s'évanouissait pas dans la splendeur des images, c'était le vers qui se changeait en prose; et Lamartine, après avoir été le premier, demeure encore et toujours le seul.

Pourtant chaque atome est un être,  
Chaque globule d'air est un monde habité;  
Chaque monde y régit d'autres mondes, peut-être,  
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité!  
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,  
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leur destin et leur place,  
La vie et la pensée y circulent à flot,  
Et pendant que notre œil se perd dans ces extases,  
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases  
Entre la pensée et le mot.

Lui seul a trouvé de ces vers, comme lui seul était capable de concevoir aussi cette *Chute d'un ange*, qu'il n'a négligé que d'écrire, et qui serait autant au-dessus des *Harmonies* et de *Jocelyn* que la grande épopée philosophique est au-dessus de l'idylle ou de l'ode, — si seulement l'exécution en répondait à la conception.

Que d'ailleurs, dans cette *Chute d'un ange*, et surtout dans les *Recueils*, Lamartine, pour vouloir monter encore plus haut, n'ait réussi qu'à développer quelques-uns de ses défauts, je le sais, et, pour tout dire, il n'est que juste de le rappeler. Ni les grandes idées, comme je viens de le montrer, ni les belles pages, ni les beaux vers n'y manquent, mais il semble que le poète, plus abondant que jamais en périodes sonores, n'ait plus en lui de quoi suffire à leur ampleur, ou encore, et plutôt, que son inspiration, débordant sa langue et son vers, s'évapore en nuages dont les contours changeans ne retiennent plus aucune forme. Il a beau prodiguer les images, on sent qu'il les « invente, » mais qu'il ne les « voit » plus, qu'il les cherche plutôt qu'il ne les trouve; et il a beau enfler la voix pour faire croire à l'importance de ce qu'il va dire, nous l'entendons bien, mais nous ne jugeons pas qu'il valût la peine de tant l'enfler. J'ajoute seulement qu'il n'importe guère, et, quand on a lu *la Chute d'un ange* ou les *Recueils*, si l'on ne s'y est pas plu, que l'on en est quitte pour ne plus les relire. Mais ce que l'on doit observer, jusque dans les erreurs littéraires de Lamartine, — et on en pourrait dire autant, je crois, de ses erreurs politiques, — c'est que la noblesse des intentions y persiste, si même il ne se trompe justement pour viser trop haut. Lamartine, avec ses imperfections, n'en demeure pas moins ce que l'on appelle une âme essentiellement noble, et quand on veut essayer de le caractériser d'un mot, — ce qui n'est jamais facile d'un tel homme, — si ce n'est pas celui de dignité, c'est celui de noblesse au moins qui vient sous la plume.

De toutes les raisons qui, sans avoir encore tout à fait précipité dans l'oubli le nom de Lamartine, l'ont du moins, depuis une vingtaine d'années ou davantage, comme enveloppé d'ombre et d'indifférence, si celle-ci peut-être était la principale, il ne faudrait pas beaucoup s'en étonner, mais, au contraire, le trouver naturel. Les *artistes*, en général, — car l'observation est sans doute aussi vraie des peintres que des poètes, — n'aiment pas beaucoup les sujets où la matière importe plus que l'art, où l'idée emporte la forme, où la nécessité de l'inspiration ne laisse pas de lieu au tour de force, les grands sujets enfin, et je veux dire par là ceux qu'on ne peut traiter qu'autant que l'on s'y trouve naturellement égal. Mais ils préfèrent les petits, comme étant, pour ainsi parler, à la taille de tout le monde, les sujets qui peuvent faire honneur à leur habileté, dont on ne relève l'insignifiance qu'à force de recherche et d'art. Et, après tout, c'est toujours quelque chose que de savoir à fond son métier, d'en connaître toutes les ressources, de le perfectionner, comme j'avoue que l'ont su faire quelques-uns de nos contemporains; c'est quelque chose et même beaucoup, — quand d'ailleurs on manque de génie. Nos *artistes* préparent, ils trempent,

ils assoupissent, pour le grand poète que l'avenir ne nous refusera pas, l'instrument de la poésie, comme les Lebrun, les Delille, les Fontanes, les Chénedollé, les Lemercier l'ont fait pour Hugo et pour Lamartine, et leur gloire, lorsqu'il paraîtra, sera d'être éclipsés dans le rayonnement de ce grand poète. Ils ont tort seulement de s'ériger en critiques, et de vouloir juger Lamartine sur des règles trop étroites pour lui, — sans compter que Lamartine avait presque cessé d'écrire quand ils les ont posées.

Mais, pour la foule, c'est encore plus grave. Avec Laprade et quelques autres encore, je voudrais pouvoir dire que Lamartine a écrit pour un « monde » qui ne serait plus aujourd'hui le nôtre, si ce n'était nous mettre nous-mêmes trop bas, si ce n'était oublier que le « monde » de Lamartine fut aussi celui de Béranger, et si ce n'était mêler enfin, pour le plaisir de faire une médiocre épigramme, la satire sociale à la critique littéraire. En réalité, ce n'est pas pour les lecteurs de la troisième république, ni ce n'était pour ceux du second empire, c'est pour l'esprit français lui-même que la poésie de Lamartine a quelque chose de trop noble et de trop élevé. Lamartine, au surplus, ne l'a-t-il pas comme déclaré lui-même jusque dans ses antipathies ? Il y a deux écrivains, deux très grands écrivains qu'il n'a jamais aimés, qu'il n'a jamais pu supporter, auxquels même il n'a pu seulement rendre justice, et ces deux écrivains, si ce ne sont pas les deux plus populaires, il ne s'en faut de guère, puisque ce sont La Fontaine et Rabelais. On a reproché plus d'une fois à l'auteur des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn* d'avoir si mal parlé de l'auteur des *Fables* ou des *Contes*, et de celui de *Pantagruel*, et on a eu raison ; on s'est moins souvent demandé s'il n'y avait pas autre chose là qu'une erreur de goût, et vraiment une antipathie, une opposition, une contradiction de nature ? Il y a dans l'esprit français un fonds naturel, je ne veux pas dire de grossièreté, — je le pourrais, je ne le dis pas, — mais au moins de vulgarité, de *mediocrité*, comme on disait jadis, et dont n'a jamais pu complètement triompher un Voltaire même ou un Molière. Nous n'aimons pas quitter terre, nous n'aimons pas étendre nos regards au-delà d'un certain horizon, et beaucoup de questions que d'autres races aiment à agiter d'une façon tragique, nous n'aimons pas à les aborder, ni même qu'on les traite pour nous. « Être ou ne pas être, » c'est assurément le moindre souci du peuple de Rabelais, de La Fontaine et de Béranger ; nous sommes comme nous sommes, et nous nous trouvons bien ; nous avons jadis défrayé l'Europe de *fabliaux*, nous défrayons aujourd'hui le monde de vaudevilles, d'opérettes et de chansons de cafés-concerts. Et lorsque par hasard nous nous haussons jusqu'à l'idéal, ce n'est guère qu'à l'idéal héroïque sans doute et chevaleresque, mais souvent aussi emphatique et déclamatoire, l'idéal du

*Cid* et d'*Hernani*, de Corneille et d'Hugo, rarement et difficilement jusqu'à celui de *Bérénice* ou de *Jocelyn*, de Racine et de Lamartine. Voilà la vraie cause de notre indifférence pour la poésie de Lamartine; et la forme en fût-elle toujours plus achevée, l'exécution répondit-elle toujours à la conception, Lamartine, pour la foule, sera toujours moins populaire que Musset ou qu'Hugo.

Heureusement que la foule ne fait pas les jugemens de l'histoire, et que la popularité d'un écrivain ne mesure pas sa valeur. En ce moment, pour diverses raisons, dont quelques-unes au moins ne laissent pas d'être tout à fait étrangères à son génie, c'est Victor Hugo qui, de nos grands poètes, est celui dont le nom semble le plus populaire : je dis le nom plutôt que l'œuvre, qu'il m'a toujours semblé que l'on louait bien plus que l'on ne la lisait. Je me souviens aussi qu'il y a tantôt vingt ans, aux environs de l'année 1867, grâce à la conspiration de je ne sais quelles circonstances particulières, il s'en est fallu de bien peu que ce ne fût Alfred de Musset, pour ses *Nuits* elles seules, que l'on mît au-dessus de ses deux grands rivaux. Mais les circonstances changent, et les œuvres demeurent; et c'est pourquoi j'ai la confiance que l'heure viendra, tôt ou tard, pour Lamartine, d'être mis à son rang; et je le répète, sans me dissimuler les défauts de Lamartine, ce rang, lorsque je me rappelle que les *Méditations*, en 1820, ont donné le signal de la rénovation de notre poésie; que les *Odes et Ballades*, qui parurent en 1822, semblent être plutôt antérieures et procéder encore de Le Brun, de Lefranc de Pompignan, de Jean-Baptiste Rousseau; ce rang, quand je considère que les *Méditations*, plus tard, ont été suivies de *Jocelyn*, qui n'est pas seulement le plus beau, mais l'unique poème de la langue française, aucun autre n'en ayant la simplicité, le charme et la grandeur, sans compter l'émotion; ce rang, si je fais attention enfin que personne avant lui ni depuis n'a possédé, au même degré que Lamartine, quelques-unes des plus rares qualités du poète: l'abondance et l'ampleur, l'éclat et la facilité, la profondeur et l'aisance, le nombre et l'harmonie, le charme et la noblesse, combien d'autres encore! ce rang, — il se pourrait que ce fût le premier.

F. BRUNETIÈRE.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

14 août.

Il faut s'attendre pour quelques semaines, peut-être pour deux mois, à ce qu'on peut appeler la politique des temps de vacances. Ce n'est pas que la vie publique s'arrête, que les questions qui agitent ou préoccupent le monde cessent d'être ce qu'elles sont. Ces questions qui touchent aux intérêts, à la sécurité, aux relations de tous les pays, à la paix intérieure et extérieure, elles sont partout et toujours présentes. Le cours des choses ne s'interrompt pas ; mais, comme gouvernement et parlement sont à peu près dispersés par la saison, la politique prend nécessairement des allures plus flottantes, moins précises et moins définies. C'est le moment où tout se réduit, sauf l'imprévu toujours possible, à des manifestations de circonstance, à des entrevues princières, à des voyages ministériels, à des discours ou à des incidens. Le plus marquant des incidens pour la saison et pour la France est évidemment cette élection qui s'est accomplie le 1<sup>er</sup> août pour le renouvellement partiel des assemblées de départemens, qui a été en définitive l'affaire d'un jour.

Ce qu'il y a de caractéristique, en effet, dans ces élections du 1<sup>er</sup> août, c'est qu'elles ne sont guère qu'un incident. Elles auraient pu être un événement, à en juger par certaines apparences, par les préliminaires du vote, par la vivacité bruyante avec laquelle les partis ont paru d'abord prendre rendez-vous, comme pour continuer la lutte du 4 octobre de l'année dernière. On n'était pas loin de voir dans ces élections l'occasion recherchée ou acceptée d'une démonstration nouvelle d'opinion pour la monarchie ou pour la république, et on attendait visiblement le résultat avec une curiosité mêlée d'impatience. A mesure qu'on s'est approché du scrutin, cependant, il semble s'être produit quelque changement. Les conditions électorales se sont quelque peu atténuées ou du moins modifiées. La guerre des candidats aux conseils

généraux a repris assez sensiblement son vrai caractère, celui d'une lutte où les influences personnelles, les considérations locales ont au moins autant de place que la politique, et, tout bien compté, le résultat de ce mouvement électoral des dernières semaines reste assez modeste; il est surtout disproportionné avec le bruit qui a précédé et a menacé un moment de dénaturer le vote en l'amplifiant. En réalité, ce scrutin du 1<sup>er</sup> août, qui s'est étendu à près de quinze cents cantons de France, n'a été sérieusement une victoire pour aucun parti. Personne ne peut se flatter d'avoir triomphé, d'avoir conquis et entraîné l'opinion. Les républicains ont gagné et perdu des sièges dans les conseils généraux; les conservateurs ont eu leurs échecs et ont retrouvé quelques avantages. Pour les uns et les autres, il n'y a qu'heur et malheur. Tout considéré, la situation n'a pas changé. La proportion des partis dans les conseils généraux reste à peu près aujourd'hui ce qu'elle était hier, avec cette particularité significative que, de plus en plus, indépendamment du résultat officiel, les chiffres des suffrages obtenus par les candidats contraires tendent à se balancer, que de plus en plus le pays semble divisé en deux camps presque égaux. C'est un phénomène qu'on avait déjà vu au 4 octobre; il se reproduit à quelque degré, un peu plus confusément peut-être, dans cette multitude de luttes sourdes engagées à la fois sur tous les points de la France. Il révèle l'incertitude et les perplexités du pays, qui se défend et qui hésite, qui sent que ses affaires sont mal dirigées et qui craint de se jeter par un vote dans l'inconnu d'une crise publique.

Oui, sans doute, les élections du 1<sup>er</sup> août, dans leur ensemble, ont pu tromper bien des calculs et ont démenti bien des pronostics. Elles n'ont pas répondu aux passions et aux espérances des partis; elles n'ont donné tout à fait raison ni aux conservateurs ni aux républicains. Elles n'ont pas dévoilé un courant impétueux, irrésistible d'opinion, et c'est en cela qu'elles ne sont point arrivées à être un événement, qu'elles restent un simple incident de vie publique qui ne décide rien, qui laisse les choses au point où elles étaient il y a quelques semaines. Telles qu'elles sont néanmoins, ramenées à leur vrai caractère, elles ne laissent pas d'être une manifestation sérieuse, d'avoir leur importance et leur moralité. Ce qu'elles ont justement de significatif, c'est pour ainsi dire cette absence d'un résultat décidé, c'est ce partage du pays, dont les partis, s'ils avaient un peu de bon sens, un peu de sincérité et de clairvoyance, devraient chercher la raison pour régler leur conduite.

Les conservateurs, cela n'est pas douteux, ont repris depuis quelque temps en France un ascendant sensible et croissant sur l'opinion. Ils ont repris cet ascendant à mesure que le pays s'est senti atteint ou menacé dans sa vie morale et matérielle par une politique qui semble s'être fait un jeu de tout, des intérêts aussi bien que des croyances,

de l'ordre financier aussi bien que des plus simples garanties libérales. Ils ont eu pour eux et la force des traditions qu'ils représentent et les fautes accumulées par leurs adversaires dans un règne de quelques années. Le pays a fini par se lasser de ceux qui, après lui avoir tout promis, ne lui ont donné que les misères d'un mauvais gouvernement, et les conservateurs ont visiblement profité de cet ébranlement d'opinion. C'est l'explication de leurs succès du mois d'octobre dernier, et, si le mouvement qui s'était si vivement dessiné, il y a près d'un an, semble aujourd'hui sinon interrompu, du moins à demi ralenti, il faut bien qu'il y ait quelque raison. La raison est tout simplement que cette manifestation d'octobre n'a pas produit tout ce que le pays en attendait, qu'on n'a su peut-être ni comprendre ni utiliser ce retour d'opinion, ce commencement de victoire, pour le bien de la France. Les conservateurs, qui revenaient à rangs pressés au parlement, se trouvaient sans doute dans des conditions difficiles. Il est malheureusement trop clair qu'ils ont fait une rentrée un peu confuse, qu'ils n'ont eu ni des chefs pour les conduire, ni une tactique bien réfléchie. Ils n'ont pas toujours eu des interventions heureuses, et ils ont laissé échapper quelquefois les occasions favorables. Ils n'ont pas compris surtout que leur vrai rôle était d'éviter tout ce qui ne pouvait servir à rien pour le moment ou ce qui pouvait être exploité contre eux, de s'armer des griefs du pays, de se maintenir obstinément sur le terrain des affaires et des intérêts publics, où ils étaient inexpugnables. Leur rôle était de mener une campagne serrée et utile, de s'occuper beaucoup moins de faire la guerre aux institutions, d'avoir des séances brillantes ou orageuses, que de se servir de la légalité constitutionnelle pour redresser ou relever la politique de la France. Ils ont souvent dissipé leurs forces en escarmouches sans profit, ils n'ont rien obtenu, et c'est ce qui explique le mieux peut-être cette apparence de ralentissement du réveil conservateur qu'on a pu voir aux élections récentes, qui est tout au moins un signe à observer et à méditer.

C'est, si l'on veut, à un certain degré, la moralité du scrutin du 1<sup>er</sup> août, et ce qui est vrai pour les conservateurs, qui sont aujourd'hui l'opposition, l'est tout autant, d'une autre façon, pour les républicains, qui sont le pouvoir. Les républicains, eux non plus, n'ont rien gagné aux élections. Ils ont tout au plus gardé leurs positions, parce qu'ils les ont, parce qu'ils disposent de toutes les forces de gouvernement et d'administration, parce qu'ils ont usé et abusé de tous les moyens d'influence que donne le pouvoir. Avec leurs ressources et leur armée de fonctionnaires, d'agens de toute sorte réduits au zèle obligatoire sous peine d'épuration, ils n'ont réussi qu'à se maintenir. M. le ministre de l'intérieur et les optimistes qui font toujours cortège au gouvernement peuvent se complimenter d'un résultat qu'ils considèrent comme un avantage signalé, peut-être parce qu'ils craignaient une défaite plus

grave. En réalité, ils se contentent de peu; ils ont encore le vote, que les masses ne refusent qu'à la dernière extrémité à tout régime établi, ils n'ont plus là confiance qui donne la vie et la force à un gouvernement, qui se manifeste par le progrès constant des institutions, par le crédit croissant des hommes chargés de la direction des affaires. Il y a quelques années déjà, lorsque les républicains, servis par les circonstances et en partie aussi par les fautes de leurs adversaires, arrivaient au pouvoir en prodiguant les promesses, ils avaient d'immenses majorités; ils remplissaient les conseils généraux, les conseils municipaux comme le parlement; ils enlevaient les départemens au pas de course, ils représentaient le succès. Aujourd'hui les votes sont laborieux, les élections sont disputées; se maintenir est déjà compté comme une victoire; et si le mouvement qui semblait il y a quelques années encore si favorable aux républicains s'est arrêté, la raison est simple et évidente, on n'a pas à aller la chercher bien loin: c'est que, depuis qu'ils sont arrivés au pouvoir, les républicains ont eu le temps de montrer ce qu'ils étaient et ce qu'ils pouvaient, de pousser jusqu'au bout une politique qui a abusé de tout, qui a mis tout en péril, la paix morale, la fortune matérielle comme le crédit extérieur de la France. Le pays, au fond, le sent bien; c'est pour cela que, s'il semble hésiter dans son évolution vers les conservateurs, il est défiant à l'égard de ses maîtres du jour; il ne donne plus son vote que par une sorte d'habitude au régime existant, et lorsque M. le ministre de l'intérieur, après M. le président du conseil, croit tout expliquer et remédier à tout, faire face aux difficultés, aux oppositions grandissantes par l'union des républicains, il n'explique rien et n'a de remède à rien. Il répète tout simplement une banalité officielle... Quand les républicains s'uniraient, s'ils ne changent pas de politique, en quoi amélioreraient-ils la situation? Ils ne feraient que perpétuer le mal, accumuler des difficultés nouvelles pour se retrouver un jour ou l'autre en face des impatiences croissantes de l'opinion, de quelque crise qu'ils auraient préparée.

Voilà ce que les républicains ne veulent pas voir! Ils ne veulent pas s'avouer que le mal est en eux-mêmes, dans leurs passions, dans leurs violences, dans toute leur politique, et le jour où le pays, lassé de leur règne, commence à s'émouvoir, ils imaginent toute sorte d'explications futiles ou trompeuses; ils se figurent pouvoir pallier la réalité avec des jactances nouvelles. Ils croient se tirer d'affaires en portant la guerre au camp de leurs adversaires. Oui, en vérité, c'est ainsi, c'est le thème adopté aujourd'hui dans les polémiques et dans les discours républicains; M. Jules Ferry lui-même l'a déclaré l'autre jour d'un ton superbe en haranguant ses électeurs des Vosges: s'il y a depuis quelque temps dans le pays « une inquiétude fâcheuse, une certaine crainte du lendemain, » si le malaise est dans les affaires, si « le capital hésite et se resserre, » si la crise est partout, c'est la faute des conservateurs,

c'est la faute de la monarchie, qui a reparu à l'horizon. Voici qui est encore mieux : ce sont les conservateurs qui sont aujourd'hui « des élémens de trouble et de désordre, » — et, pour tout dire, des révolutionnaires ! Ce sont les républicains, les républicains de l'école de M. Ferry probablement, qui seuls ont le généreux souci de donner un vrai gouvernement à la France, qui méritent seuls le « beau nom » de conservateurs ! L'explication est édifiante, pour ne pas dire plaisante. Qui compte-t-on abuser avec ces banalités équivoques ? La fatale et incurable erreur des républicains, depuis qu'ils sont au pouvoir, c'est justement de s'être séparés de tout ce qui est conservateur dans la nation, d'avoir rendu ces rapprochemens difficiles, sinon impossibles, d'avoir prétendu faire de la politique, créer un gouvernement avec des passions, des idées, des procédés révolutionnaires. Ils n'ont pas vu qu'ils tentaient la plus irréalisable, la plus chimérique, la plus dangereuse des œuvres, et c'est ce qui explique comment ils n'ont réussi à rien, si ce n'est à créer cet état indéfinissable, contesté, où ont pu se produire ces élections du 1<sup>er</sup> août, qui ne décident rien, qui ont été un moment éclipsées elles-mêmes par la singulière et bruyante aventure de M. le ministre de la guerre.

Décidément, la fortune politique de M. le général Boulanger n'aura pas été de longue durée. Comme elle n'avait pas une forte complexion, comme elle se composait, à vrai dire, de fantaisies, d'artifices, de petits calculs, de fracas, de tout ce qui fait les renommées légères et éphémères, elle était destinée à s'évanouir au premier souffle venu on ne sait d'où. Le souffle s'est élevé, il n'est plus resté que la popularité singulièrement endommagée d'un ministre embarrassé et embarrassant. M. le général Boulanger a trop aimé le bruit, c'est ce qui l'a perdu. Il a trop cru que l'amitié des radicaux était un bienfait des dieux propre à le préserver des mauvaises aventures, qu'avec ce viatique il pouvait passer partout et tout se permettre. Il paraît qu'il ne suffit pas d'avoir les radicaux à sa suite ou de se mettre à la suite des radicaux, que ce n'est même pas assez de n'être gêné ni par la fidélité de la mémoire, ni par les scrupules. En quelques jours, M. le ministre de la guerre a vu la fin de la petite gloire qu'il s'était faite, qui a passé comme elle était venue : grandeur et décadence, c'est son histoire ! M. le général Boulanger aurait pu apprendre, entre bien d'autres choses, de son ancien commandant en chef du 7<sup>e</sup> corps une anecdote qui lui aurait peut-être servi. On raconte qu'autrefois celui qui fut le roi Louis-Philippe, le duc d'Orléans, voyageant aux États-Unis, était allé en visite chez le général Washington, à Mount-Vernon, où l'intègre héros de l'indépendance américaine se reposait de ses nombreux travaux. Tous les jours, au plus matin, le généreux vieillard parcourait ses terres d'un pas tranquille, sans ombre de préoccupation, comme s'il n'avait pas été mêlé aux plus grands événemens, comme s'il ne lui restait qu'un souvenir

lointain d'un autre temps. Il aimait cette vie, et, comme le prince admirait cette sérénité après tant d'agitations, Washington lui répondait en confiant cette leçon à sa jeunesse : qu'il pouvait se lever matin après une nuit sans rêve et sans trouble, parce qu'il avait la conscience tranquille, qu'il avait l'esprit en paix, parce que jamais il n'avait écrit une lettre qu'il pût avoir à regretter. M. le général Boulanger, qui de bien d'autres manières n'est pas de l'école de Washington, a trop écrit, et, après avoir beaucoup écrit, il a trop oublié ce qu'il a dit, ce qu'il a pensé, ce qu'il a mis dans ses lettres au temps où il fréquentait un autre monde que celui d'aujourd'hui : voilà son malheur ! De là cette étrange mésaventure qui ressemble à la tragi-comédie d'une popularité en déconfiture ! M. le général Boulanger, dans ses conversations passablement excentriques, a parlé d'un piège qu'on lui aurait tendu : il s'est bien créé lui-même le piège et il s'y est jeté tête baissée avec l'étourderie d'une vanité turbulente.

Comment tout cela s'est-il donc passé ? Cette triste iniquité de l'expulsion des princes n'a point, en vérité, porté bonheur à M. le ministre de la guerre. Qu'avait-il affaire de s'en mêler, lui, chef de l'armée, placé en dehors de la politique ? Qu'avait-il besoin de disputer bruyamment la responsabilité d'une mesure violente à M. le président du conseil, d'aggraver la brutalité de l'expulsion par la brutalité plus douloureuse encore de la radiation des princes des cadres de l'armée ? Il a voulu sans doute paraître là, comme partout, montrer son plumet blanc dans l'affaire, et, comme on lui rappelait les relations qu'il avait eues avec son ancien chef du 7<sup>e</sup> corps, ce qu'il lui devait, il a cru pouvoir payer d'audace, reconquérir d'un seul coup son indépendance, en répliquant lestement qu'il ne voyait pas en quoi M. le duc d'Aumale avait contribué à sa promotion au grade de général. C'est alors qu'il a manqué de mémoire, qu'il a commencé d'aller de faux pas en faux pas, en provoquant par son attitude même l'exhumation d'une série de lettres où il ne ménage ni les sollicitations et les adulations, ni les marques de son dévouement, ni les témoignages de sa reconnaissance à son ancien chef, où il appelle le « jour béni » qui le ramènera sous les ordres de M. le duc d'Aumale. Si M. le ministre de la guerre eût mis plus de mesure, plus de convenance dans ses actions et dans son langage, ces lettres, sans doute sincères lorsqu'elles ont été écrites, n'auraient probablement jamais vu le jour ; c'est son arrogance étourdie et brouillonne qui en a décidé la publication. A la rigueur, M. le général Boulanger aurait pu peut-être encore, à la dernière extrémité, se tirer d'affaire avec quelque esprit ou un peu de tact, en avouant ces lettres sans embarras, en gardant l'attitude d'un homme lié par de nouveaux devoirs, obligé, comme ministre, d'exécuter une loi pénible. Point du tout ; M. le général Boulanger, déconvenancé par des révélations qui le troublaient dans ses relations avec

ses amis les radicaux, a visiblement perdu tout sang-froid. Il a commencé par nier l'authenticité des lettres, il a fini par l'avouer. Il a cru se dégager par des boutades ou des fanfaronnades, en se drapant en victime de son zèle républicain, en défenseur de la république contre des conspirateurs imaginaires : le coup était porté !

La veille encore, ce ministre aux fringantes allures était en train de devenir presque un personnage ; il faisait au moins parler de lui. Il intriguait l'opinion, il éclipsait et il impatientait ses collègues, qui ne savaient comment mettre un frein à cette manie de popularité tapageuse. Le lendemain, il n'a plus été qu'un de ces personnages d'aventure que la fortune des révolutions improvise pour les laisser retomber aussitôt, qui passent comme des ombres sur la scène. Les arrêtés de radiation d'aujourd'hui ne suffisent pas à faire pardonner à M. le général Boulanger ses obséquiosités d'autrefois. Les républicains doctrinaires qui veulent garder la république pour eux lui administrent de sévères corrections. Les radicaux eux-mêmes l'accablent de leur silence, ou bien ils ne voient dans ses compromettantes équipées qu'un moyen de plus de l'asservir à leur cause. De toute part, s'élève cette question de savoir comment l'homme qui a joué un si singulier rôle peut rester le chef de l'armée. M. le général Boulanger restera encore ministre ou il cessera de l'être : au fond, ceux qui sont le moins fâchés de son aventure, ce sont ses collègues, qu'il importunait : se débarrasser de lui pouvait être une difficulté, avec l'importance factice qu'il s'était donnée ou qu'on lui avait donnée ; aujourd'hui la fantasmagorie a disparu, le personnage est jugé : ce n'est plus rien, ce n'est qu'un ministre compromis.

Au milieu de ces incidens passagers, élections, ou aventures de M. le ministre de la guerre, cependant, ces vacances ont commencé par une de ces cérémonies traditionnelles qui ont toujours leur intérêt et leur attrait, qui tranchent avec les banalités ou les agitations de la politique. Tous les ans, à cette époque, se presse dans la vieille Sorbonne, cette jeunesse ardente et vive des lycées, qui est la fleur de la France, qui va recevoir ses récompenses et ses couronnes après avoir entendu des discours. Cette année, la réunion qui vient d'animer encore une fois la Sorbonne semble avoir une sorte de caractère particulier, peut-être plus sérieux que dans d'autres circonstances, presque émouvant pour ceux qui réfléchissent, parce qu'on sent que l'enseignement public passe par une de ces crises qui peuvent décider de l'avenir de la jeunesse française, de la culture intellectuelle de notre pays ; méthodes, direction morale, organisation des études, tout est soumis à l'esprit d'expérimentation et d'innovation.

On veut tout réformer, et une des plus graves de ces réformes dont on s'occupe est assurément celle qui a été récemment soumise au conseil supérieur de l'instruction publique, qui divise l'enseignement

secondaire en deux parties : l'une qui restera classique, qui gardera le vieux nom d'humanités ; l'autre qui sera plus particulièrement française, qui aura ses programmes, sa hiérarchie, son baccalauréat. Qu'en sera-t-il de cette réforme qui a eu l'autre jour sa place dans les préoccupations et les harangues de la Sorbonne ? Le professeur de l'université chargé du discours traditionnel, M. Rabier, dans un langage élevé et discret, ne s'est point défendu de quelques doutes, d'une certaine tristesse sur l'avenir des études classiques. M. le ministre de l'instruction publique, pour sa part, s'est fait le théoricien confiant, un peu optimiste, de la réforme nouvelle, des deux enseignemens rivaux ou parallèles qu'il va inaugurer et dont il attend des merveilles. On dirait en vérité, à entendre quelquefois les novateurs d'aujourd'hui, qu'avant eux rien n'a été fait, que le monde les a attendus pour savoir le prix de la force et de l'extension de l'enseignement. On en parlait moins bruyamment autrefois, on n'en faisait pas surtout une affaire de secte et l'enseignement n'existait pas moins ; il suffisait à produire une série de générations qui ont témoigné leur valeur et leur puissance dans la politique, dans les lettres comme dans l'industrie, dans les affaires. Cet enseignement même des filles, dont on parle toujours comme de la grande innovation du temps, est-ce qu'il a manqué en France aussi complètement qu'on le dit ? Les filles, il est vrai, n'apprenaient pas à prendre pour modèles les femmes de Sparte ou les Gauloises du temps des druides, que M. le général Boulanger proposait, il y a quelques jours, en exemple aux jeunes élèves de Saint-Denis. Elles apprenaient à être de modestes mères de famille ou des femmes faites pour la vie sociale. Qu'est-ce que cette France nouvelle qui est la nôtre aussi bien que l'ancienne France, si ce n'est l'œuvre de ce vieil enseignement qui n'était point universel sans doute, qui n'avait pas la prétention d'être démocratique, qui a suffi néanmoins pour former les hommes et les femmes par qui a vécu et brillé la société française ?

Perfectionner, étendre, réformer par degrés l'enseignement national, oui, sans doute, c'est toujours une des premières préoccupations pour ceux qui sont chargés des intérêts publics : c'est une œuvre de patience, de sollicitude éclairée, d'application intelligente et pratique. Il est certain, ainsi que le dit M. le ministre de l'instruction publique, que tout a changé autour de nous : les institutions, les conditions de la vie, les relations avec les peuples, — que des besoins nouveaux se sont créés, que des circonstances nouvelles peuvent nécessiter des modifications dans le régime des écoles. Encore faut-il, dans des affaires aussi délicates que celles de l'éducation publique, se garder des témérités hasardeuses, et ne pas oublier que l'enseignement ne change pas dans son essence, qu'il a toujours pour premier objet de former des hommes, de maintenir le niveau intellectuel du pays. Le point grave, ici, est cette division des études qu'on veut inaugurer et qui

offre évidemment plus d'un danger. D'un côté, cet enseignement secondaire spécial qui se passe de l'étude des langues anciennes, qui conduit comme l'autre aux grades universitaires, est une tentation périlleuse. Il risque de « détourner des vieilles humanités » qui ne sont plus qu'un exercice de luxe; il tend « qu'on le veuille ou non, qu'on l'avoue ou non, selon le mot d'un rapport présenté au conseil supérieur de l'instruction publique, à l'extinction graduelle de l'enseignement classique. » D'un autre côté, c'est une plus grande nouveauté qu'on ne le croit. Chose étrange! depuis longtemps, précisément dans la France démocratique, la première pensée de ceux qui se sont occupés, en politique, de l'instruction de la jeunesse, a été de maintenir l'unité de l'enseignement pour tous. Que fait-on avec le régime nouveau? Ou bien l'enseignement classique s'éteindra par degrés comme on le dit, ou bien ceux qui se livrent à ces études sont destinés à former une sorte de caste, d'aristocratie de lettrés ou de mandarinat. M. le ministre de l'instruction publique croit qu'il n'en sera rien, que tout ira pour le mieux, que les vieilles humanités ne seront pas délaissées, que l'enseignement nouveau complétera l'ancien sans l'éclipser; il le croit, il n'en est pas sûr, les esprits les plus éclairés du conseil supérieur pensaient le contraire; le danger justement est de tenter sur l'intelligence française de ces expériences qui peuvent compromettre une génération, et, qu'on ne l'oublie pas, ce n'est plus ici seulement une affaire d'écoles, c'est pour la France une diminution de force morale et de crédit dans le monde.

Non, évidemment, ce n'est point en épuisant notre nation par une politique agitatrice de parti, en mettant l'instabilité dans son enseignement comme dans son organisation militaire, le trouble dans sa conscience, le déficit dans ses finances, qu'on peut lui rendre, à défaut de l'éclat des grands jours, le rôle d'une puissance consultée et écoutée. Que M. Jules Ferry exalte la politique extérieure de la république en la comparant avec celle de tous les autres régimes, que M. le ministre de l'instruction publique, dans ses discours de Sorbonne, se plaise à montrer une France destinée à être avant peu plus belle et plus grande que nos pères ne l'ont jamais connue, c'est bon à dire à des électeurs ou à de jeunes esprits qu'on veut encourager à la vie. La vérité trop évidente pour le moment, c'est que notre crédit extérieur n'est pas précisément en progrès, et cela par une suite inévitable de conditions intérieures qui rendent toutes les relations difficiles, toute action suivie impossible.

La vérité trop palpable, c'est que la France reste en dehors des grandes délibérations de l'Europe, qu'elle n'a pas été heureuse en Grèce après l'avoir été si peu, il y a quelques années, en Égypte, qu'elle n'a pas même dans l'extrême Orient, après sa laborieuse conquête du Tonkin, la position et l'autorité qu'elle pourrait avoir. Il ne faudrait

point sans doute exagérer cet incident qui vient de s'élever à propos de la création et de l'envoi d'une représentation diplomatique du saint-siège en Chine; il prouve du moins que notre influence ne s'exerce pas sans contestation, sans rencontrer des limites, d'autres influences. Jusqu'ici c'était la France qui avait le privilège traditionnel, consacré par des traités, d'être la seule protectrice reconnue des chrétiens en Chine; c'était le représentant de la France qui donnait des passeports aux missionnaires de toutes les nations, qui traitait des intérêts des communautés chrétiennes avec le gouvernement de Pékin. Aujourd'hui, après de longues négociations provoquées et poursuivies depuis quelques années par la Chine elle-même, le saint-siège s'est décidé à avoir, lui aussi, sa représentation diplomatique à Pékin; le représentant pontifical est même déjà nommé. Le pape a sans doute eu le soin de ne rien laisser ignorer au gouvernement français, de ménager, dans les négociations qu'il a suivies, les droits et les privilèges de la France; le fait n'existe pas moins, et il a éveillé, à ce qu'il semble, quelques susceptibilités à Paris. Qu'on s'en soit ému, en effet, c'est bien possible. Malheureusement c'est là un de ces points où se dévoile brusquement le danger de cette guerre religieuse qui est l'essence de la politique républicaine du jour. Si ce n'eût été cette guerre accompagnée de menaces incessantes de violences nouvelles, il est plus que douteux que le prudent Léon XIII eût jamais songé à prendre une initiative qui atténue plus ou moins notre protectorat en Chine, et, par le fait, l'espèce d'échec que subit notre politique n'est que l'expiation du triste esprit de secte qui domine dans nos affaires. Merveilleuse occasion, dit-on, pour en finir avec les éternelles questions de la séparation de l'église et de l'état, du budget des cultes, de l'ambassade auprès du saint-siège! Et après? A quoi cela servirait-il? On ne réussirait qu'à désarmer de plus en plus la France d'un de ses plus puissans moyens d'action dans l'extrême Orient et à envenimer plus que jamais les divisions intérieures qui sont notre faiblesse.

Ce n'est que pour la forme, pour se constituer, que le parlement britannique s'est réuni ces jours derniers en attendant de se réunir plus sérieusement d'ici à peu pour entendre le discours royal d'inauguration, programme d'une politique nouvelle. Pour le moment, l'Angleterre, remise par degrés des agitations électorales qui ont décidé la défaite de la politique libérale de M. Gladstone, est rentrée dans la paix, et le nouveau cabinet a eu le temps de se former, de se compléter sans trop se hâter. Cette formation d'un ministère n'est point, à vrai dire, sans avoir offert quelques difficultés, et parce que lord Salisbury, chargé de cette œuvre, avait à tenir compte de tous les éléments d'une situation encore assez compliquée, et parce que le choix des hommes pour les diverses positions du gouvernement est toujours

délicat. La première pensée de lord Salisbury a été d'essayer de s'entendre avec lord Hartington pour réaliser, d'accord avec lui, l'alliance des conservateurs et des libéraux dissidens au pouvoir; et à défaut de cette combinaison qui n'a pas réussi, il n'a plus eu d'autre ressource que de former un ministère de pur torysme. Il s'est, en définitive, tiré d'affaire en homme habile et expérimenté. Sous le nom de sir Stafford Northcote, lord Iddesleigh, qui entre pour la première fois au *foreign office*, c'est évidemment le chef du cabinet qui garde la direction des relations extérieures de l'Angleterre. Parmi les autres choix les plus marquans sont ceux de sir Michael Hicks-Beach, qui devient secrétaire d'état pour l'Irlande, de lord Londonderry qui va comme vice-roi à Dublin, de M. Mathews, qui s'est tout récemment montré habile orateur dans une cause retentissante de divorce, et qui est appelé au ministère de l'intérieur; mais ce qu'il y a certainement de plus caractéristique dans la combinaison nouvelle, c'est la position prépondérante faite à lord Randolph Churchill, qui devient chancelier de l'échiquier, *leader* des communes, prenant de haute lutte la place si longtemps occupée et illustrée par Disraeli. Avec lord Randolph Churchill, on est sûr que les affaires seront vivement et impétueusement menées; on peut craindre aussi les excès d'imagination et les intempérances d'une verve sarcastique qui s'exerçait dernièrement encore avec peu de mesure contre M. Gladstone.

Au demeurant, le ministère anglais réunit sans nul doute tout ce que le torysme peut donner de force et de talent, et le vrai problème pour lui est moins en lui-même que dans l'attitude que prendront lord Hartington, M. Chamberlain et leurs amis. Ce n'est pas au premier moment, ce n'est pas dans cette courte session toute de forme que les difficultés peuvent sérieusement apparaître. La question d'Irlande reste un lien entre les conservateurs et les libéraux dissidens qui ont fait cause commune dans les élections. Chose à remarquer cependant, lord Hartington ne s'est pas borné à décliner les offres de lord Salisbury; il a tenu, en rentrant au parlement, à garder une position indépendante, à reprendre sa place non loin de M. Gladstone, comme pour mieux marquer que dans sa pensée la scission n'est que temporaire et spéciale. Il ne créera pas d'embarras au ministère, il le soutiendra même au besoin dans les affaires d'Irlande; il entend, pour tout le reste, et il ne l'a pas déguisé, demeurer attaché au vieux parti libéral. Voilà le point noir pour le nouveau ministère, qui ne peut avoir une majorité suffisante qu'avec les unionistes et qui ne peut avoir l'appui de lord Hartington et de ses amis que sur cette question irlandaise qui reste l'éternelle plaie de l'Angleterre.

## LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les rentes françaises ont fléchi légèrement à la dernière liquidation. Des banquiers avaient vendu de la rente ancienne et de l'emprunt pendant la seconde moitié de juillet, soit par hostilité contre l'émission du Panama, soit parce que l'état général de l'Europe était de nature à causer certaines appréhensions. Les vendeurs ont livré les titres à l'heure du règlement. Il en est résulté une petite perturbation, une faible tension du report sur le 3 pour 100, et un recul de ce fonds de 83 francs à 82.65. De même, l'emprunt, qui s'était constamment tenu au-dessus de 82, a été ramené à 81.70. Enfin le 4 1/2, qui avait montré à plusieurs reprises en juillet des velléités de se rapprocher du cours de 111 francs, a vu le 1<sup>er</sup> août son coupon trimestriel se détacher en baisse, et s'est établi à 109 francs.

Pendant la première quinzaine d'août, les cours se sont relevés, les causes qui avaient provoqué la réaction ayant disparu. D'un côté, l'émission du Panama a réussi; de l'autre, l'entrevue de Gastein a dissipé toutes craintes de conflagration en Europe au moins pour l'instant; et une hausse très vive s'est produite sur un certain nombre de fonds étrangers.

Nos rentes ne se sont associées que très mollement à cette reprise. Le 3 pour 100 n'a regagné que 15 à 20 centimes à 82.85, l'amortissable 30 à 84.90, le 4 1/2 40 à 109.45. Sur l'emprunt, l'amélioration a été plus sensible, elle atteint 0 fr. 50 à 82.20. L'écart de prix avec le 3 pour 100 était exagéré. Quelques arbitrages ont corrigé en partie cette anomalie; et la différence de cours entre les deux fonds, qui avait été de 1 franc en liquidation, ne dépasse plus 0 fr. 60.

La principale raison du peu d'effet qu'a produit sur nos fonds publics l'effervescence des fonds étrangers est le manque absolu d'affaires en spéculation et l'absence de la plus grande partie de la clientèle de la Bourse. Au comptant, les petites transactions, alimentées par les achats et les réalisations de l'épargne suivent leur cours régulier. A terme, l'inaction est complète.

Deux faits d'ordre intérieur et économique ont contribué cependant à rendre un peu plus ferme le marché de nos rentes. Le bruit avait couru que le ministre des finances était sur le point de publier un arrêté autorisant dès maintenant la libération anticipée des titres du

dernier emprunt de 500 millions, sur lequel il reste deux versements à effectuer : l'un en octobre, l'autre en janvier prochain. Il n'en était rien ; l'arrêté que préparait M. Sadi-Carnot n'avait trait qu'aux conditions dans lesquelles pourra s'opérer au 1<sup>er</sup> octobre, conformément aux stipulations du décret du mois de mai relatif à l'émission de l'emprunt, le versement anticipé du dernier terme. Ce n'est donc qu'à partir du 1<sup>er</sup> octobre que les titres de la dernière émission pourront être entièrement libérés, c'est-à-dire assimilés à la rente ancienne et venir faire concurrence à celle-ci sur le marché. Bien que deux liquidations doivent avoir lieu dans l'intervalle, il n'est pas contestable que la perspective de cette arrivée de nouveaux titres soit pour beaucoup dans la tendance lourde qui s'est emparée de notre rente 3 pour 100 et l'empêche de marcher du même pas que plusieurs rentes étrangères.

Le second fait est la publication du rendement des impôts et revenus indirects pour le mois de juillet. On s'attendait à de nouvelles moins-values, tandis que le *Journal officiel* a donné la surprise agréable d'une plus-value de 1 million 1/2 de francs sur les évaluations et de près de 2 millions sur les résultats correspondans de juillet 1885.

L'émission du Panama a réussi. Sur 500,000 obligations offertes, 458,000 ont été prises par plus de cent mille souscripteurs, résultat considérable, étant données les circonstances dans lesquelles la souscription s'est faite. La Compagnie va disposer de 200 millions de francs pour activer la marche des travaux du canal. Elle aura de plus à sa disposition le produit du versement du quatrième quart sur les actions, appelé le 20 du mois prochain. Il s'est formé un découvert sur les actions, qui ont fléchi jusqu'à 385 francs et sur les obligations que l'on a négociées jusqu'à 15 francs de perte sur le cours d'émission. Ce ne sont pas là des négociations sérieuses et de bonne foi, et le découvert, ne pouvant décourager les porteurs, sera lui-même, par ses rachats forcés, le principal agent de la reprise. Déjà l'action s'est relevée à 400 francs, et l'obligation de 435 à 442.

Le Suez est immobile à 1,980. Les recettes sont relativement faibles, et la moins-value du rendement de 1886 sur celui de 1885, pour la période écoulée depuis le commencement de l'exercice, dépasse déjà 4 millions.

La Banque de France a baissé de 4,160 à 4,075 francs. Quelques actionnaires se sont lassés d'attendre vainement la reprise des affaires et des prix plus élevés de l'argent. Le portefeuille est en diminution constante et les bénéfices se réduisent d'autant.

Le marché des titres des établissemens de crédit n'est plus tout à fait aussi morne que par le passé. Ça et là on voit poindre des indices de quelque mouvement plus ou moins prochain. Le Crédit foncier a monté de 10 francs à 1,362. La Banque de Paris gagne 8 francs à 653; le Crédit lyonnais 5 à 525; la Banque d'escompte 10 à 506. La Compa-

gnie foncière de France s'est relevée de 310 à 340; le Crédit mobilier de 195 à 210. Le Conseil d'administration de ce dernier établissement a été récemment renouvelé pour partie; un des nouveaux administrateurs s'est rendu à Madrid et y a conclu pour la société une petite affaire de téléphones.

La Banque ottomane a repris de quelques francs à 513. Le paiement du coupon de septembre sur la rente consolidée a été annoncé, et de plus la Banque prépare, dit-on, l'introduction de quelques nouveaux titres sur le marché, bien que le moment, au point de vue politique et financier, ne soit guère propice pour une opération de cette nature.

Les transactions ont été à peu près nulles en actions de nos grandes compagnies de chemins de fer. La seule nuance distincte est un peu plus de fermeté sur le Lyon, un peu de faiblesse sur le Nord. Chaque semaine apporte son contingent de diminutions de recettes, mais on doit remarquer que ces diminutions sont déjà moins fortes; on entrevoit le moment où elles auront entièrement disparu.

Les Chemins Autrichiens et Lombards ont été aussi calmes que les nôtres. L'aspect est tout autre sur le marché des Chemins Espagnols. De ce côté, l'ère des diminutions de recettes paraît close et déjà les augmentations ont fait leur apparition. La spéculation a largement escompté cet heureux revirement: la reprise est de 25 francs sur les Andalous à 402, de 20 francs sur le Caceres à 195, de 25 francs sur les Portugais à 487, de 15 francs sur le Nord de l'Espagne et sur le Saragosse à 375 et 360. Les Méridionaux d'Italie se sont joints à ce mouvement et gagnent 25 francs à 753 francs.

Rien à dire de nos valeurs industrielles, restées presque toutes immobiles et sans affaires. A signaler, dans le groupe des titres se négociant exclusivement au comptant, une hausse de près de 200 francs pendant la quinzaine sur les actions des Diamans du Cap.

L'Italien a conquis le cours de 100 francs. Le Hongrois a monté de deux unités à 88 francs. La brusquerie de cette hausse a été attribuée à des opérations de rachat à Vienne, rendues nécessaires par le décès d'un spéculateur qui maintenait depuis longtemps une forte position à la baisse sur ce fonds.

L'Unifiée a été portée de 366 à 376. Le Turc a gagné près d'une demi-unité à 15.10. L'Extérieure est en hausse de  $\frac{3}{4}$  à 60  $\frac{3}{4}$ . La démission de M. Camacho n'a pas produit sur ce fonds l'effet désastreux que les vendeurs en attendaient. M. Camacho, que tous les partis en Espagne s'accordent pour considérer comme un excellent ministre des finances, laisse après lui des traditions auxquelles on assure que son successeur, M. Puigcerver, a déclaré vouloir rester fidèle.

*Le directeur-gérant : C. BULOZ.*

---

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## SOIXANTE-SEIZIÈME VOLUME

---

TROISIÈME PÉRIODE. — LVI<sup>e</sup> ANNÉE.

---

JUILLET — AOUT 1886.

---

### Livraison du 1<sup>er</sup> Juillet.

|   |     |
|---|-----|
| LE STAGE D'ADHÉMAR, deuxième partie, par M. HENRY RABUSSON. . . . .   | 5   |
| ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. — II. — LA CONVERSION DE CONSTANTIN, par<br>M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française . . . . . | 51  |
| LA PEUR, ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE, par M. CHARLES RICHET. . . . .  | 73  |
| UNE AMBASSADE AU MAROC. — II. — LA VIE FÉODALE, DERNIÈRES JOURNÉES DE<br>MARCHE, par M. GABRIEL CHARMES. . . . .                | 118 |
| LA CRITIQUE MUSICALE AU SIÈCLE DERNIER. — RAMEAU ET LES ENCYCLOPÉDISTES, par<br>M. RENÉ DE RÉCY. . . . .                        | 138 |
| LE SALON DE 1886. — II. — ARCHITECTURE, GRAVURE, SCULPTURE, par<br>M. GEORGE LAFENESTRE. . . . .                                | 165 |
| LE ROI LOUIS II DE BAVIÈRE, par M. G. VALBERT. . . . .  | 196 |
| REVUE LITTÉRAIRE. — VOLTAIRE ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU, A L'OCCASION D'UN<br>LIVRE RÉCENT, par M. F. BRUNETIÈRE. . . . .         | 208 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. . . . .  | 226 |
| LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. . . . .   | 237 |

### Livraison du 15 Juillet.

|  |     |
|--|-----|
| LE STAGE D'ADHÉMAR, troisième partie, par M. HENRY RABUSSON. . . . .   | 241 |
| LE PARLEMENT IRLANDAIS, ÉTUDE RÉTROSPECTIVE, par M. AUGUSTIN FILON. . . .  | 273 |
| UNE CIVILISATION RETROUVÉE. — LES HÉTÉRONS, LEUR ÉCRITURE ET LEUR ART, par<br>M. GEORGE PERROT, de l'Institut de France. . . . . | 303 |

|  |     |
|--|-----|
| LA QUESTION DES TORPILLEURS. — II. — TORPILLEURS ET BATIMENS DE GUERRE ET DE COMMERCE, par M. le contre-amiral DU PIN DE SAINT-ANDRÉ. . . . .  | 343 |
| UNE CONSPIRATION RÉPUBLICAINE sous LOUIS XIV. — LE COMLOT DU CHEVALIER DE ROHAN et DE LATRÉAUMONT. — I. — ORIGINE ET ORGANISATION DU COMLOT, par M. ALFRED MAURY, de l'Institut de France. . . . . | 376 |
| UNE AMBASSADE AU MAROC. — III. — ENTRÉE A FÈS. AVANT L'AUDIENCE DU SULTAN, par M. GABRIEL CHARMES. . . . .   | 407 |
| LES ARAIGNÉES, par M. ÉMILE BLANCHARD, de l'Académie des Sciences. . . . .   | 429 |
| REVUE DRAMATIQUE. — COMÉDIE-FRANÇAISE, <i>les Fâcheux, Psyché, la Sortie de Saint-Cyr</i> . — ODÉON, <i>l'Illusion comique</i> , par M. LOUIS GANDERAX. . . . .                                    | 437 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. . . . .   | 467 |
| LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. . . . .  | 477 |

Livraison du 1<sup>er</sup> Août.

|   |     |
|---|-----|
| LE STAGE D'ADHÉMAR, dernière partie, par M. HENRI RABUSSON. . . . .   | 481 |
| UN CHANCELIER D'ANCIEN RÉGIME. — I. — L'APPRENTISSAGE D'UN DIPLOMATE, M. DE METTERNICH A BERLIN ET A PARIS, L'AVÈNEMENT D'UN CHANCELIER ET LE MARIAGE D'UNE ARCHIDUCHESSE, par M. CHARLES DE MAZADE, de l'Académie française. . . . . | 512 |
| L'HOMME AUTOMATE, par M. ALFRED FOUILLÉE. . . . .   | 548 |
| UNE AMBASSADE AU MAROC. — IV. — LA RÉCEPTION. LE SULTAN MOULA-HASSAN, par M. GABRIEL CHARMES. . . . .   | 572 |
| L'ALLEMAGNE AU XVIII <sup>e</sup> SIÈCLE, par M. J. BOURDEAU. . . . .   | 593 |
| LES POPULATIONS RURALES DE LA FRANCE. — LA TOURAINE, par M. HENRI BAU-DRILLART, de l'Institut de France. . . . .  | 627 |
| LE BATIMENT DE COMBAT ET LA GUERRE SUR MER, par M. LÉOPOLD PALLU DE LA BARRIÈRE. . . . .  | 656 |
| UN HISTORIEN ALLEMAND. LÉOPOLD RANKE, par M. G. VALBERT. . . . .  | 693 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. . . . .  | 705 |
| LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. . . . .   | 716 |

## Livraison du 15 Août.

|  |     |
|--|-----|
| JOCONDE BERTHIER, première partie, par M. MARIO UCHARD. . . . .  | 721 |
| UNE CONSPIRATION RÉPUBLICAINE sous LOUIS XIV. — LE COMLOT DU CHEVALIER DE ROHAN et DE LATRÉAUMONT. — II. — LA DÉCOUVERTE DU COMLOT ET LE PROCÈS, par M. ALFRED MAURY, de l'Institut de France. . . . . | 756 |
| UNE AMBASSADE AU MAROC. — V. — LA COUR DU SULTAN, LA VILLE DE FÈS, par M. GABRIEL CHARMES. . . . .   | 785 |
| BOSSUET MORALISTE, par M. PAUL JANET, de l'Institut de France. . . . .   | 816 |
| UN HISTORIEN DE L'ART FLAMAND AU COMMENCEMENT DU XVII <sup>e</sup> SIÈCLE. — CARTEL VAN MANDER et son <i>Livre des Peintres</i> , par M. ÉMILE MICHEL. . . . .   | 863 |
| LES CORPS SIMPLES DE LA CHIMIE, par M. ANTOINE DE SAPORTA. . . . .   | 900 |
| REVUE LITTÉRAIRE. — LA POÉSIE DE LAMARTINE, par M. F. BRUNETIÈRE. . . . .  | 931 |
| CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. . . . .   | 945 |
| LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. . . . .  | 956 |

